C10
17

LÉGENDES

DES

CROISADES.

APPROBATION.

Vu le rapport qui nous a été fait sur les *Légendes des Croisades*, nous n'y avons rien trouvé qui fût contraire à la foi ou aux mœurs. Nous estimons que la lecture de ces récits est propre à faire apprécier l'esprit chrétien qui a présidé à ces nobles et saintes expéditions.

Arras, le 26 avril 1862.

† Pierre Louis,
Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/legendesdescrois00coll

Paris. Typographie Henri Plon.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

LÉGENDES

DES

CROISADES

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. COLLIN DE PLANCY.

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

DES

CROISADES.

PRÉAMBULE. — JÉRUSALEM.

> O Jérusalem! l'amour de mon âme, l'âme de mes pensées et de mes désirs, les désirs de mon cœur, le cœur de mes affections et les affections de ma vie, hélas! c'est vous que je cherche.
>
> Le P. Boucher, *pèlerin des saints lieux.*

Jérusalem, la plus célèbre sans contredit et la plus mystérieuse des cités qui ont brillé sur la terre, était pour les Hébreux ce que Rome est pour nous : le centre auguste de leur nationalité religieuse et le point vers lequel ils tournaient leurs cœurs pour prier.

Tout enfant d'Israël devait avoir fait le voyage de la ville sainte, et tous ceux qui le pouvaient allaient chaque année y célébrer la Pâque. Là est donc le plus illustre et le plus antique des pèlerinages.

C'est dans cette enceinte qu'aux jours d'Abraham, le roi de Salem ou Solime, au pays des Jébuséens, Melchisédech annonçait le plus adorable de nos mystères, en offrant à Dieu, pour sacrifice, le pain et le

vin. C'est là que Jéhova choisit plus tard son sanctuaire. Là tous les prophètes ont raconté cet avenir, écrit depuis dans les saints Évangiles.

Mais le peuple de Dieu, souvent infidèle, plus souvent ingrat, mérita souvent aussi ces grands revers qui témoignent si clairement du gouvernement temporel de la Providence. Plus d'une fois la ville de Jérusalem saccagée expia ses trahisons.

Elle était relevée et brillante quand le Rédempteur, qui voulait la sauver, pleura sur elle. Hélas! si nous avons été rachetés dans son sein par le sacrifice infini qui régénéra le monde et nous ouvrit les cieux, ce furent ses enfants qui commirent le déicide. Elle devait expier encore et plus longuement.

Cependant et malgré l'attente du châtiment qui était annoncé, les disciples du Christ savaient que les voies de Jérusalem avaient conservé l'empreinte des pas de l'Homme-Dieu, qu'il avait parlé dans son temple et dans ses synagogues, qu'il avait fait dans ses murs des miracles que les pervers pouvaient bien attribuer à Belzébuth, mais que personne ne pouvait nier. C'est là donc que se rendaient en foule les premiers pèlerins de la croix; c'est là que se réunissaient les apôtres; et c'est à Jérusalem que se tint le premier concile, l'an 51, dix-huit ans après la mort de Notre-Seigneur.

Dix-huit ans plus tard, la ville coupable, investie par les Romains, subit effroyablement les angoisses qui lui avaient été prédites. Prise, saccagée, détruite de fond en comble, elle disparut de la terre.

Il est peut-être à propos de remarquer ici qu'à la

vue de cette ruine immense, Titus, le prince païen, s'écria :

« C'est Dieu qui a expulsé les Juifs; ce n'est pas » moi qui ai vaincu; mes mains n'ont été que l'in- » strument de la vengeance divine. »

Mais le Calvaire restait aux pèlerins; ils continuèrent à venir de toutes parts rechercher dans les décombres la Voie douloureuse, le Cénacle, où l'Esprit-Saint s'était donné aux premiers convives de l'Eucharistie, la colline de l'Ascension et tous les vestiges du passage de l'Homme-Dieu.

Les persécutions, ouvertes par Néron, s'étendirent bientôt. Mais une plus grande douleur était réservée aux chrétiens. L'empereur Adrien, les confondant avec les Juifs, profana les saints lieux, en élevant une statue de Jupiter à la place de la résurrection, une statue de Vénus au Calvaire, une statue d'Antinoüs à la grotte de Bethléem, et ces infamies ne disparurent entièrement que sous le règne de Constantin.

Ce prince, devenu chrétien, fit purifier les lieux saints, bâtit l'église du Saint-Sépulcre, établit des sanctuaires à Bethléem, à Nazareth, à Hébron; et quand sainte Hélène, son auguste mère, eut retrouvé la sainte Croix, ce fut là un concours plus immense que jamais. Il devait se succéder sans relâche, malgré les obstacles que l'homme ennemi allait susciter encore.

Tout le monde sait que Julien l'Apostat, en même temps qu'il essayait de rétablir le paganisme, voulut, trois cents ans après la destruction de Jérusa-

lem, démentir la prédiction de Jésus-Christ en relevant cette cité. On sait aussi comment il n'y parvint pas. Une foule de témoins authentiques, parmi lesquels Ammien Marcellin, païen célèbre, ont constaté que les Juifs, qui applaudissaient au projet de l'apostat, n'avaient pas plutôt creusé des fondations, que des flammes, s'échappant du sol, dévoraient les travailleurs et leurs matériaux. Plusieurs fois et en divers lieux, ce prodige se renouvela, et le perfide empereur dut renoncer à sa lutte.

Ces miracles frappèrent tellement les peuples, que le nombre des pèlerins s'accrut encore désormais avec plus de zèle. Toute âme ardente voulait visiter le Calvaire, le jardin des Oliviers, l'église du Saint-Sépulcre. Or, dans ce coin du monde, le chrétien voyait Dieu partout présent.

Dès le quatrième siècle, on nomme, parmi les pèlerins illustres, saint Eusèbe, évêque de Crémone, qui mourut à Bethléem ; saint Porphyre, qui mourut évêque de Gaza, en Palestine; saint Jérôme, sainte Paule, sainte Eustochie, qui vécurent auprès de la Crèche; et rapidement le nombre des chrétiens qui s'imposaient le voyage de Jérusalem devint si grand, qu'on fit un itinéraire à leur usage, et que pour eux des vaisseaux partaient de toutes parts.

Il en fut ainsi pendant le cinquième et le sixième siècle; des habitations s'étaient élevées autour des saints lieux, et beaucoup de chrétiens, venus là de toutes les contrées du monde, voulaient, comme saint Jérôme, mourir dans la terre du salut.

Mais, en 614, Jérusalem, qui respirait un peu, fut

assiégée par les Perses. L'abominable Khosroès II, leur roi, détruisit tout par le fer et le feu, vendit aux Juifs les chrétiens ses prisonniers, et leur enleva la sainte Croix. Ennemi furieux du Christ et vain de ses triomphes, il avait juré de faire la guerre aux Romains et de ne leur accorder la paix qu'à condition qu'ils renonceraient à Jésus-Christ pour adorer le soleil, qui était son dieu. Quelque temps après, il était vaincu par l'empereur Héraclius, et de défaite en défaite il trouvait honteusement la fin de son règne et de sa vie.

Héraclius, à son tour, n'accorda la paix à Siroès, successeur du monstre, qu'après qu'on lui eut remis la sainte Croix. Il la ramena à Jérusalem et, traversant pieds nus la Voie douloureuse, il la reporta sur ses épaules à la place vénérée où l'avaient plantée les Juifs le jour du grand sacrifice. La commémoration de ce triomphe est une des fêtes de l'Église (1).

Hélas! cette nouvelle paix donnée à Jérusalem ne devait pas être longue. En 632, la Palestine fut conquise par Omar, l'un des premiers successeurs de Mahomet. Il fit aussitôt bâtir une mosquée à la place où s'était élevé le temple de Salomon. Mais il ne tourmenta pas les chrétiens. Ce ne fut qu'après sa mort, en 644, que les ignominies et les spoliations vinrent les éprouver, et que les pèlerins furent obligés de payer un tribut pour avoir le droit de se prosterner au Calvaire.

(1) L'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre.

I.

PREMIÈRES LUTTES CONTRE LES SARASINS.

> En marchant pour combattre vos ennemis, que leurs chars et leur cavalerie et leur multitude ne vous épouvantent pas, puisque Dieu est avec vous. *Deutéronome*, XX.

On lit partout quels furent, dès ces premiers temps de l'islamisme, les succès effrayants des sectateurs de Mahomet. A la fin du septième siècle, ils avaient pied sur la moitié du monde connu, et ils convoitaient les contrées que la Méditerranée borne à tous les Orients. La trahison d'un comte Julien, outragé par Roderick, le dernier roi des Goths en Espagne, leur ouvrit ce beau pays; et Roderick, vaincu en l'an 714, le leur livra.

Ils devinrent en peu d'années maîtres de toute la péninsule Ibérique, à l'exception des Asturies, où Pélage se maintint avec quelques Espagnols, qui le proclamèrent leur roi en l'an 718. Il commença aussitôt dans ses montagnes, pour lui et ses successeurs, la première lutte de la Croix contre le Croissant; elle devait durer sept siècles et demi.

Maîtres de tout le pays, hors la ville d'Oviedo et les montagnes des Asturies, soit ambition, soit ardeur de prosélytisme, soit nature nomade, les Sarasins voulurent aller plus loin et prendre les Gaules. En l'an 721, Zama, un de leurs capitaines, entra dans le Midi, prit Narbonne et vint assiéger Toulouse. Eudes, duc d'Aquitaine, le repoussa et le bat-

tit. Abdérame, qui régnait en Espagne sous la suzeraineté du kalife de Damas, comprit qu'il fallait envahir avec plus de forces le pays des Francs, déjà célèbres. Il se mit à la tête d'une nombreuse armée et entra dans la Gascogne. Ses bandes, renversant tout sur leur passage, se dirigeaient vers Tours, où ils se promettaient le pillage des riches trésors amassés dans la basilique de Saint-Martin; ils avaient pillé déjà l'église de Saint-Hilaire à Poitiers. On porte à quatre cent mille hommes les troupes qui marchaient sous Abdérame. Mais Charles-Martel, qui déjà combattait pour la foi chez les Frisons barbares, avait été averti par Eudes, et il arrivait à grandes journées à la tête de ses plus vaillants compagnons.

Les musulmans savaient que les Francs, ces fils aînés de l'Église, combattaient vaillamment pour elle. Avant même la conversion de Clovis, ils avaient anéanti les bandes furieuses d'Attila. Depuis, le grand Clovis n'avait cessé de combattre l'arianisme, et ses successeurs avaient porté la foi partout où ils avaient marché.

Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Poitiers. Après que les Francs, qui ne cédaient jamais, et les Sarasins, qui se croyaient invincibles, se furent observés pendant sept jours, Charles-Martel donna le signal de la bataille. Elle fut acharnée et furieuse des deux parts. Mais les Francs eurent complétement le dessus; Charles-Martel tua de sa main Abdérame, et mit ses bandes en pleine déroute, après un long carnage. Les historiens disent que le chef des Francs n'avait perdu que quinze mille hom-

mes, et que le champ de bataille resta jonché des corps de plus de trois cent mille Sarasins.

Les vainqueurs, dont les ancêtres avaient toujours triomphé, et qui alors combattaient pour la Croix chez les Bataves, poussaient leur cri de guerre : *Vive le Christ qui aime les Francs!* C'est le début de la loi salique.

Charles-Martel s'en retourna, dit Frédégaire, chargé de gloire et de butin. La France était délivrée. A la vérité, les musulmans reparurent quelquefois sur notre sol, principalement dans le Languedoc et la Provence, mais timidement, quoique avec une persévérance inouïe. Ils furent toujours battus ou par Charles-Martel, ou par son frère Hildebrand, ou par Peppin, son fils, et enfin par Charlemagne.

Après cette excursion, retournons à Jérusalem.

Le tribut qu'on exigeait des pèlerins à leur entrée dans la ville sainte, léger d'abord, devint bientôt pesant; et ceux des fidèles qui gardaient les saints lieux tombaient rapidement sous une odieuse tyrannie, quand Charlemagne, trop occupé, comme l'avaient été Charles-Martel et Peppin, de ses guerres contre les Frisons et les Saxons, qu'ils voulaient amener à la foi, guerres qui étaient aussi de vraies croisades, bien que ce nom ne fût pas né encore, quand Charlemagne députa au kalife Haroun-al-Raschid, le chef suprême de l'islamisme à Bagdad, une ambassade chargée de réclamer les franchises des chrétiens. Haroun, non pas admirateur du héros de l'Occident, comme disent les historiens, car il n'admirait que lui-même, mais redoutant les armes

du grand chef des Francs, dont le renom était venu jusqu'à lui (on le voit dans une lettre de Sylvestre II) (1), Haroun lui envoya, avec pompe, entre de rares présents, les clefs du saint Sépulcre et de la ville de Jérusalem, en lui promettant solennellement de couvrir de sa protection formelle les pèlerins de la Palestine.

Depuis lors, au moins pendant quelques années, sous le règne des kalifes de Bagdad et des soudans du Caire, les enfants du Christ purent entrer dans les saints lieux. Ils avaient repris là, toutes les fois qu'ils avaient quelques jours de paix, un pieux exercice que plusieurs croient nouveau et qui remonte aux premiers jours de l'Église : le Chemin de la Croix. A l'exemple de la sainte Vierge et des premiers disciples, les fidèles pratiquaient là cette dévotion, qui s'y est toujours maintenue (2).

(1) Gerberti *Epist.* 107. On voit là que Sylvestre II a été le premier prédicateur de la croisade, un siècle avant Pierre l'Ermite.

(2) Dans les relations du dix-septième siècle on trouve des détails qui mentionnent au *Via Crucis* bien plus de stations que nous n'en faisons. Il est vrai que nous ne sommes pas sur les lieux. Ainsi dans Jérusalem il y a stations : au Cénacle, à la maison de la sainte Vierge, à la maison de Caïphe, à la maison d'Anne le Pontife, au lieu où Notre-Seigneur salua les trois Maries, au prétoire de Pilate, à l'arcade de l'*Ecce Homo,* au lieu où Pilate abandonna Notre-Seigneur aux Juifs, à la colonne de la Flagellation, à la colonne d'Opprobre, où Notre-Seigneur fut couronné d'épines, couvert d'un lambeau de pourpre et frappé d'un roseau, au lieu où il fut gardé par les soldats, au lieu où il fut chargé de sa Croix, à la chapelle du Spasme, qui est le lieu où la sainte Vierge vit son divin Fils tomber pour la première fois, au lieu où il parla aux filles de Jérusalem, au lieu où il fut aidé par Simon le Cyrénéen, au lieu où il tomba pour la seconde fois, au lieu où la sainte femme essuya son visage sur un voile qui en garda l'empreinte, aux lieux où les vêtements de Notre-Seigneur furent joués et partagés, où il fut cloué sur la Croix, au

II. — PÈLERINAGES AUX SAINTS LIEUX.

Prosperum iter faciat nobis Deus salutarium nostrorum. *Itinerarium.*

De toutes parts donc, chez les chrétiens, ceux qui avaient de grandes faveurs à obtenir ou de grandes chutes à expier, s'en allaient en pèlerinage aux saints lieux, avec les pieux fidèles qui s'y rendaient poussés par le seul amour du Rédempteur.

Parmi les pèlerins illustres de ces premiers temps, nous citerons saint Silvin, évêque régionnaire dont le nom est compté dans la liste des évêques de Toulouse et dans celle des évêques de Thérouenne; il assista au baptême de Charles-Martel; saint Ar-

lieu où il fut élevé en Croix, au lieu où était le soldat qui lui perça le cœur d'un coup de lance, à la pierre sur laquelle il fut déposé mort, au saint Sépulcre, au lieu où après sa résurrection il apparut à sa sainte Mère, puis à Marie-Madeleine. Le chemin de la Voie douloureuse a sept cent trente pas. — Il y a encore, pour les pèlerins de la terre sainte, à Jérusalem seulement, des stations : à la montagne de l'Ascension, au lieu où Notre-Seigneur fit sa prière après la Cène, au lieu où s'endormirent les trois disciples qui l'accompagnaient, au village de Gethsémani où il avait laissé les huit autres, au lieu où il fut pris, au torrent de Cédron où il laissa quatre empreintes de ses pieds, à la grotte où saint Pierre pleura son péché, à l'église de Saint-Marc, bâtie à la place où les fidèles priaient pour saint Pierre dans les liens, au lieu où saint Étienne fut lapidé, au sépulcre vide de la sainte Vierge, au lieu voisin où elle apparut à saint Thomas, enfin à la chapelle où sainte Hélène se retirait pour prier, pendant son séjour à Jérusalem. — Une autre dévotion, que nous croyons nouvelle aussi, quoiqu'elle ait été pratiquée par sainte Gertrude, par saint Bernard, par saint Bonaventure et par une multitude d'autres saints, c'est le culte du Cœur sacré de Jésus. Les fidèles qui adoraient la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percées de clous, adoraient aussi le cœur adorable, spécialement à la station du coup de lance.

culphe, prélat dans les Gaules, qui a écrit à son retour une description des saints lieux (1); saint Wilibald, évêque d'Aichstadt en Franconie et l'un des apôtres de l'Allemagne. Une sainte religieuse de sa famille a raconté son voyage.

Plusieurs partaient pour expier des crimes. En 868, un seigneur de la Bretagne française, nommé Frotmond, meurtrier de son oncle et du plus jeune de ses frères, ne fut absous qu'après avoir fait trois fois le pèlerinage de Jérusalem.

Les rigueurs contre les chrétiens avaient reparu sous les faibles successeurs de Charlemagne; au dixième siècle, elles étaient devenues plus violentes que jamais; ce qui n'arrêtait pas encore le zèle des pèlerins pour le saint voyage. Ils partaient avec le bourdon et la panetière; le suzerain de qui ils dépendaient leur donnait une charte; leurs parents et le clergé de leurs paroisses les conduisaient en procession, priant et bénissant, jusqu'aux limites de leur territoire; et ils allaient, reçus dans les châteaux et les monastères, honorés comme serviteurs de Jésus-Christ, respectés comme des êtres consacrés à Dieu, protégés par les chevaliers, exempts de tous droits de péage. Ils traversaient sans danger les armées et les champs de bataille. Mais en arrivant dans la Palestine, ils ne pouvaient que très-rarement atteindre le but de leurs vœux ardents.

En 986, le savant Gerbert, qui devint pape dix-sept ans plus tard sous le nom de Sylvestre II, fit par dévotion le voyage de la terre sainte, et dans

(1) Mabillon l'a conservée dans les *Acta Benedictorum*.

une lettre précieuse, à son retour, il exposa à l'Europe chrétienne les effrayantes misères des chrétiens en Palestine, et la nécessité déjà comprise par Charlemagne d'une croisade contre les barbares. En 1048, saint Poppon, abbé de Stavelot, mourut en paix, ayant pu échapper aux périls du grand pèlerinage et revenir chez les siens. En 1054, Lietbert, le saint évêque de Cambrai, était parti avec trois mille pèlerins de son vaste diocèse; presque tous périrent, et lui-même s'en revint navré de n'avoir pu mouiller de ses larmes le tombeau de Jésus-Christ. On lit dans sa Vie que, rentré à Cambrai, il parcourait pieds nus, toutes les nuits, les églises et les cimetières, priant pour ses compagnons morts dans le saint voyage.

Dix ans après (en l'an 1064), sept mille chrétiens, Français et Allemands, s'en allèrent ensemble à Jérusalem. Guillaume, évêque d'Utrecht; Sigefroid, évêque de Mayence; Gunther, évêque de Bamberg; Otton, évêque de Ratisbonne, et beaucoup d'autres seigneurs, des deux nations, faisaient partie de cette troupe. Voigt a cité un curieux épisode de ce grand pèlerinage (1) :

« Ces pèlerins, dit-il, eurent l'imprudence de laisser voir en route leurs richesses. Partout, dans les campagnes et dans les villes qu'ils traversaient, on accourait pour admirer leur faste. Parvenus dans les terres des Sarasins, ils n'étaient qu'à une journée de Ramla, lorsque, la veille de Pâques, à trois

(1) J. Voigt, *Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle*, ch. III et VIII.

heures de l'après-midi, ils se virent entourés tout à coup de bandes arabes qui, au bruit de leur arrivée, s'étaient armées pour les piller. La lutte s'engagea sur-le-champ, et au premier choc beaucoup de chrétiens tombèrent meurtris et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. L'évêque d'Utrecht, blessé au bras et à demi-mort, tomba et fut aussitôt dépouillé. Mais comme les chrétiens, se défendant à coups de pierres, repoussaient les ennemis, ses serviteurs l'enlevèrent et l'emportèrent. On gagna peu à peu un village qui n'était qu'à quelques pas de la route et que quelques-uns prenaient pour Capharnaüm. Là les pèlerins se réfugièrent dans une cour, close d'une enceinte très-basse et presque en ruines. Elle entourait une maison dont l'appartement supérieur était heureusement disposé pour la défense. L'archevêque de Mayence, l'évêque de Bamberg et leurs ecclésiastiques s'y logèrent; les autres prélats restèrent en bas. Les laïques se placèrent à l'enceinte, afin de soutenir l'attaque de l'ennemi.

» Quoique assaillis de tous côtés par des nuées de traits, ils firent une sortie, se précipitèrent sur les Arabes, en désarmèrent un grand nombre et les combattirent corps à corps. La nuit vint; les brigands, voyant qu'ils avaient affaire à des hommes intrépides, investirent la maison afin de réduire par la famine et l'épuisement ceux qu'ils ne pouvaient entamer. Ils étaient, dit-on, au nombre de douze mille hommes. Le lendemain, jour de Pâques, assaillis dès l'aube du jour, les pèlerins combattirent jusqu'à trois heures de l'après-midi, sans avoir pu

prendre ni repos ni nourriture. Le jour suivant, pressés par la faim et la fatigue, ils suivirent le conseil d'un prêtre, qui leur dit que Dieu n'avait jamais abandonné ceux qui se dévouaient à lui. Ils envoyèrent aux Arabes un interprète chargé de demander à capituler. Le chef de ces bandes vint avec l'interprète, accompagné de dix-sept des siens, les plus distingués de sa troupe. Il laissa son fils à la porte avec des gardes, afin d'empêcher tout autre d'entrer.

» Il monta, suivi de quelques-uns de ses compagnons, dans la chambre où étaient l'évêque de Mayence et l'évêque de Bamberg. Ce dernier demanda le libre passage, offrant de livrer pour cela tout ce qu'il avait. Mais l'Arabe, exaspéré d'une résistance qui l'avait arrêté trois jours, répliqua que c'était à lui de prescrire des conditions et non aux chrétiens, et qu'il voulait manger leur chair et boire leur sang.

» Tout en prononçant ces menaces, il déroulait la bande d'étoffe qui formait son turban; il la jeta autour du cou du prélat pour l'étrangler. Celui-ci, tout calme et de sang-froid qu'il était, allongea un si solide coup de poing dans le visage de l'Arabe qu'il l'abattit à ses pieds. Les autres pèlerins, témoins de cette scène, s'emparèrent de ses compagnons et leur lièrent les mains derrière le dos.

» A leurs cris effroyables, les chrétiens, qui étaient toujours à l'enceinte, s'encouragèrent et attaquèrent les postes arabes qui les bloquaient, tuèrent les uns et mirent en déroute les autres. Alors ceux de l'étage supérieur descendirent, menant devant eux les chefs liés, les exposant aux lieux où les traits tom-

baient plus nombreux, tenant sur leurs têtes le glaive suspendu et menaçant de tuer leurs captifs, si le combat ne cessait sur-le-champ.

» Aux supplications de ces prisonniers, le fils du chef ennemi ordonna à sa troupe furieuse de mettre bas les armes. Presque en ce moment arriva un messager envoyé par ceux des pèlerins qui étaient parvenus à gagner Ramla, après avoir été complétement dépouillés. Il annonçait que le gouverneur de Ramla, moyennant une somme convenue, venait au secours des chrétiens avec de grandes troupes. A cette nouvelle, les Arabes prirent la fuite.

» Le secours arriva en effet : les chrétiens livrèrent au gouverneur leurs captifs et la somme stipulée; et ils entrèrent sans autre malheur à Ramla. Une escorte leur fut donnée ensuite pour les mettre désormais à l'abri des attaques; ils arrivèrent à Jérusalem. »

Mais le nombre des pèlerins était réduit déjà de plus de moitié; et ceux qui vivaient encore, dépouillés de tout, ne purent entrer dans Jérusalem, le but de tous leurs soupirs, que s'ils avaient à la main une pièce d'or, qu'il fallait payer à la porte; ceux qui ne purent se la procurer ne surent qu'errer misérablement autour des remparts de la ville sainte, où reposait le tombeau de leur Sauveur.

En 1075, le grand pape Grégoire VII pressait déjà très-vivement les princes chrétiens à la guerre sainte prévue par Charlemagne, implorée par Sylvestre II. Il imposait, cette même année, le pèlerinage de Jérusalem à l'abominable Censius, qui avait odieuse-

ment attenté à sa liberté et à sa vie. Cinquante mille chrétiens se levèrent; mais manquant de chefs, car les princes chrétiens étaient sourds, ces apprêts échouèrent.

En 1085, Robert le Frison, ayant associé au gouvernement de ses États de Flandre son fils aîné, Robert II, partit pour le saint voyage, à peu près en même temps que Bérenger II, comte de Barcelone, Frédéric, comte de Verdun, et Conrad, comte de Luxembourg, à qui le saint pèlerinage était prescrit en expiation, comme il l'avait été à Robert de Normandie, à Foulques d'Anjou, à Frotmond et à d'autres personnages coupables de meurtres ou de félonies.

A la suite de longues vicissitudes, Robert le Frison et ses compagnons purent, à force d'argent, adorer leur Dieu sur le Calvaire. Ils ne revinrent qu'en 1091, et Robert ne s'occupa plus que de son salut (1). Mais un de ceux qui l'avaient suivi, un homme que nous retrouverons bientôt, resta dans la ville; il ne devait en sortir que pour soulever l'Europe chrétienne contre le Croissant. C'était Pierre l'Ermite.

(1) Mais il enverra bientôt son fils à la croisade. Il avait vu en Palestine des royaumes à conquérir. Comme il n'était que le second fils du comte de Flandre, Baudouin de Lille, ne pouvant espérer une part des fiefs de sa maison, disait à son père : « Donnez-moi des hommes et des vaisseaux, j'irai bien vite conquérir un royaume chez les Sarasins d'Espagne. » A son retour, il jugea qu'une conquête était plus facile encore dans la Palestine.

III. — GODEFROID DE BOUILLON.

Maxima debetur puero reverentia.
JUVÉNAL.

Avant d'entrer dans les récits de la guerre sainte, il est utile que nous connaissions Godefroid de Bouillon, qui en fut le plus éclatant personnage.

Eustache II, comte de Boulogne, qui sortait du sang de Charlemagne par Charles le Chauve, avait épousé en 1057 la pieuse et sainte Ida. Elle descendait de la même tige par un autre fils de Louis le Débonnaire. Elle était fille de Godefroid le Grand, duc de Lotharingie; elle était nièce du pape Étienne IX, et alliée à tout ce qu'il y avait de noble et d'illustre à cette époque.

Eustache II partageant la piété de la bonne Ida, que l'Église a mise au rang des saintes, sa maison devint le modèle des cours. La bienfaisance et l'aumône étaient son luxe. Les actions généreuses, les exercices religieux, l'accomplissement de tous les devoirs étaient ses plaisirs. Les sujets du comte Eustache le bénissaient; Dieu le bénit aussi. Il lui donna pour enfants quatre de ces nobles cœurs qui sont la joie et l'honnête orgueil d'un bon père : trois fils et une fille. Ses trois fils ont été célèbres, et tous trois ont combattu avec gloire sous la bannière de la Croix. L'aîné, appelé Eustache, comme son père, devait hériter de ses domaines; Godefroid, le second, portera un autre sceptre; Baudouin, le troisième, lui succédera. Praxède, leur sœur, devait épouser l'em-

pereur Henri IV, et ce sera pour sa piété une dure épreuve.

Ida avait allaité elle-même ses trois fils et sa fille. Un chroniqueur raconte qu'un jour qu'elle tenait ses trois fils blottis sous son manteau, leur père lui demanda ce qu'elle cachait ainsi. Elle répondit en souriant : — Trois grands princes, dont l'un sera un noble comte, le second duc et roi, le troisième comte et roi. C'était une prophétie.

Une autre tradition nous dit que la pieuse Ida, enceinte de Godefroid, crut voir en songe le fils qu'elle portait assis dans le soleil et resplendissant de gloire (1). D'autres grands présages annoncèrent un héros en cet enfant.

Il était né en 1060, selon les uns à Boulogne-sur-Mer, domaine d'Eustache II, selon d'autres à Baizy, château situé à quatre lieues de Bruxelles. On dit encore qu'en entrant dans la vie il avait au bras droit une marque qui représentait une épée surmontée d'une croix. On le nomma Godefroid, du nom de ses deux oncles : Godefroid de Boulogne, évêque de Paris, frère de son père, et Godefroid V, duc de Lotharingie, frère de sa mère.

On rapporte enfin que, frappée de plusieurs songes qui lui avaient annoncé la grandeur future de cet enfant, la bonne comtesse priait Dieu à toute heure sur cette jeune âme remise à ses soins.

Tant que dura la première enfance de Godefroid, sa mère ne s'occupa que de lui inspirer profondé-

(1) Guillaume de Waha-Melreux, de la Compagnie de Jésus, *Labores Herculis christiani Godefredi Bullionii,* lib. II.

ment les sentiments religieux, qui sont, dans tous les états de la société, la base sur laquelle reposent les seules vertus solides.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, son père, pour son éducation sérieuse, choisit, parmi tous les personnages qui l'entouraient, non le plus élevé par sa naissance, ni le plus brillant par ses heureux exploits, mais celui qui, par ses vertus et son courage, pouvait le mieux guider l'adolescence du jeune prince et lui donner l'éducation mâle, pieuse, chevaleresque et digne du haut rang qu'il était appelé à occuper. Aux qualités que nous venons de dire, cet homme unissait encore une instruction rare en ce siècle. C'était Pierre, qui devait plus tard remplir l'univers de son nom en se faisant le héraut de la croisade.

Ce maître, à la fois bienveillant et grave, sut si bien gagner le cœur de son élève, que Godefroid se plaisait plus à recevoir ses instructions qu'à prendre part aux frivoles plaisirs des jeunes gens de son âge. L'éducation que l'on donnait en ce temps-là ressemblait sous quelques rapports à celle que subissaient, dans l'ère ancienne, les jeunes Spartiates. La force physique étant alors dans un chef une nécessité, les exercices du corps passaient généralement avant les travaux de l'esprit; et on était moins étonné de voir un chevalier ne sachant ni lire ni écrire, que maladroit à se battre et mal formé aux fatigues. Cependant Pierre savait faire marcher de front l'intelligence exercée avec la souplesse du corps.

Godefroid ne faisait qu'entrer dans sa quatorzième

année lorsqu'une guerre se déclara entre son oncle Godefroid V, duc de Lotharingie, et Robert le Frison, qui envahissait la Hollande. Le père et l'oncle du jeune homme le comblèrent de joie en permettant qu'il fît, dans cette expédition, ses premières armes. Ils rassurèrent la tendresse de sa mère en lui promettant les mêmes soins et la même surveillance que s'il était encore sous ses yeux. De plus, Pierre, son maître chéri, l'accompagnait.

Dès que Godefroid fut arrivé au camp, il fut armé chevalier. Cette imposante cérémonie (1), qui était plus religieuse encore que militaire, en lui imprimant l'obligation de nouveaux devoirs, ne fit qu'augmenter sa généreuse bonté envers ses inférieurs et sa simplicité dans tous les actes de sa vie.

Sa mère craignait que les mœurs qui ont toujours régné dans les camps ne séduisissent le jeune prince. Mais son âme forte et pieuse était armée contre tout désordre. Loin de s'amollir devant les mauvais exemples, il n'y vit que le besoin de rendre plus inébranlables encore les principes dans lesquels sa digne mère l'avait élevé. Rapportant les succès qu'il obtenait à Celui qui tient tout dans sa main, on le voyait chaque jour, prosterné devant Dieu, le remercier des bienfaits et des grâces qu'il répandait sur lui; et son exemple, à un âge si tendre, ramena dans la voie plus d'un chevalier qui s'égarait.

La carrière qu'il devait parcourir avec tant d'hon-

(1) Voyez dans les *Légendes des vertus théologales et cardinales*, la cérémonie qui fait un chevalier (légende intitulée *Le lit de justice de Guillaume le Bon*).

neur s'éclaira pour lui par une victoire. Sa valeur mûre et son sang-froid intrépide avaient contribué à la bataille qui se livra près de Leyde, et qui vit la défaite de Robert le Frison. Le duc Godefroid, ce duc que Voigt représente comme le modérateur des Pays-Bas au onzième siècle, ravi de son noble neveu et n'ayant point d'enfants, le désigna pour l'héritier de tout ce dont il pouvait disposer, c'est-à-dire des fiefs féminins, car les autres domaines rentraient sous la main de l'empereur.

Ce bon duc, ayant été assassiné à Anvers par un scélérat qui échappa à toutes les recherches, Godefroid, âgé alors de seize ans, fut mis en possession du duché de Bouillon et de tous les biens que son oncle lui avait légués. L'empereur Henri IV, pour récompenser en lui les services qui lui avaient été rendus par sa famille, l'investit en même temps du marquisat d'Anvers, et s'allia à lui, de plus près encore, en épousant sa sœur Praxède, comme déjà nous l'avons dit.

La comtesse Mathilde, cette femme héroïque, appelée dans l'histoire la grande Italienne, était la veuve du duc Godefroid V. Elle conçut alors contre son neveu une prévention qui s'explique par l'attachement que le jeune chevalier vouait à l'empereur, dont il ne soupçonnait pas les crimes, et dont la pieuse Mathilde, si fidèlement dévouée au saint-siége, était justement l'ennemie. Le comte Albert de Namur fut, dit-on, encouragé par elle à revendiquer les domaines légués à Godefroid. A la tête de ses troupes, Albert marcha sur le château de Bouillon;

cette forteresse, presque imprenable, eût servi de clef à ses États. Il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. Mais il comptait sur la jeunesse et le peu d'expérience de Godefroid. Voyant pourtant que le jeune prince s'était renfermé en hâte dans le château, avec une petite escorte, il le fit sommer de le lui livrer, sous peine de voir tout mettre à feu et à sang. Sur le refus net de Godefroid, il se disposa à tenter l'assaut. Mais tout à coup il fut averti que des troupes arrivaient, amenées par Pierre, le vaillant et prévoyant gouverneur de Godefroid. Il comprit le danger de sa position et leva le siége. Peu d'instants après, la garnison sortit pour s'unir à la petite armée qui s'approchait en hâte, et les deux troupes firent la chasse au comte Albert. Ce dernier dut rendre grâces à la modération du prince qui, après l'avoir battu, s'arrêta sans entrer dans ses domaines et lui accorda la paix.

Nous devons passer d'autres petits faits d'armes.

L'empereur Henri IV cependant gouvernait si mal et avec tant de tyrannie, qu'il était obligé de soutenir des guerres continuelles contre ses vassaux. A la fin ses odieuses atteintes aux droits les plus sacrés de l'Église le firent excommunier. Ses nombreux ennemis élurent alors pour leur empereur Rodolphe, comte de Rheinsfeld, duc de Souabe et beau-frère de Henri IV, dont il avait épousé la sœur. C'était en l'an 1077; et une guerre civile s'ouvrit dans l'empire d'Allemagne pour le désoler pendant trois longues années, avec des succès et des revers des deux parts. Le tyran déchu avait appelé autour de lui tous

ceux qui lui étaient dévoués. Le jeune Godefroid se crut obligé, par son serment envers son suzerain, qui était aussi son beau-frère. Il ignorait, dit-on, que l'excommunication le dégageait; car avant de partir, il fit acte de piété en mettant l'église de Bouillon sous la juridiction de l'abbaye de Saint-Hubert (1); après quoi il rassembla tout ce qu'il put réunir de troupes dans ses États, et se mit en marche, ne songeant pas qu'il allait soutenir la bannière d'un ennemi de Dieu et de l'Église. Il traversa l'Allemagne bouleversée; il rejoignit Henri IV, qui le reçut avec joie et lui confia l'étendard de l'empire.

Après trois années de luttes désastreuses, l'excommunié, se croyant relevé par quelques succès achetés cher, rassembla toutes ses forces et marcha contre Rodolphe, qui était aussi, lui-même, à la tête de son armée. Le 15 octobre 1080, les deux ennemis se joignirent dans les plaines de Volksheim, en Saxe. La bataille fut engagée avec un acharnement égal des deux côtés. Cependant, les troupes de Rodolphe faisaient plier celles de Henri, lorsque Godefroid s'élança contre l'ennemi de son suzerain, et ne voyant toujours en lui qu'un rebelle, il lui plongea le fer de sa lance dans le côté, au défaut de la cuirasse.

Sans ce coup, la victoire était gagnée par les adversaires de Henri IV. On cite comme preuve la der-

(1) L'abbaye de Saint-Hubert était alors déjà très-célèbre par l'affluence des fidèles qui s'y rendaient de toutes parts pour révérer les reliques du premier évêque de Liége et obtenir par son intercession la guérison de la plus effroyable des maladies, la rage, qui ne s'est jamais guérie que là.

nière parole de Rodolphe, qui, se sentant blessé mortellement, demanda à ceux qui l'entouraient : — A qui la victoire ? — A vous, seigneur, à vous, répondirent toutes les voix. — J'accepte donc avec joie le sort que Dieu me fait, répliqua Rodolphe; la mort est belle au milieu d'un triomphe; et il rendit l'âme (1). Une autre preuve est dans ce fait que Henri ne resta pas maître du champ de bataille. Les chefs de ses ennemis se réunirent pour donner à Rodolphe un successeur; et ils élurent Herman de Luxembourg, qui rallia sur-le-champ les troupes.

Alors enfin, Henri comprit qu'il fallait chercher à sa source la fin de cette guerre. Il se décida donc à se rendre à Rome, non encore pour se soumettre, mais pour forcer le souverain pontife, qu'il avait odieusement trahi, à le reconnaître solennellement et à le couronner.

Avant de suivre Henri, disons encore un mot du caractère de Godefroid. Quoique généreux et humain, il avait nécessairement les préjugés de son époque, préjugés qui vivent encore dans la nôtre. Ainsi le duel ne pouvait être pour lui qu'une institution légitime. C'était dans les mœurs. Les différends se vidaient par le duel chez les peuples qu'il gouvernait. Les deux plaideurs, qu'on appelait alors les deux champions, couverts d'une armure peinte en rouge, *armis tecti miniatis*, devaient se battre dans

(1) Ceux qui ont dit que Godefroid avait coupé la main avec laquelle Rodolphe avait juré fidélité à Henri IV n'ont admis ce conte que pour faire de l'effet. Les fidèles de Rodolphe, aussitôt qu'ils l'avaient vu blessé, l'avaient enlevé.

un champ de vingt pieds carrés. Celui qui terrassait son adversaire était réputé innocent; car, par une persuasion téméraire, l'issue de ces combats était regardée comme un témoignage de la Divinité en faveur de l'innocence; d'où leur est venu le nom de *jugements de Dieu.*

Or, un seigneur eut avec Godefroid une discussion violente, relativement à des possessions qu'il prétendait devoir lui être remises, et que le jeune prince, fort de son droit, tenait à conserver. Tout arrangement devint impossible. L'empereur lui-même, voulant intervenir dans le différend, ne put rien obtenir, et le duel fut résolu. Godefroid, dès qu'il fut dans la lice en présence de son adversaire, se précipita sur lui et lui donna un coup de son épée sur son casque; mais le casque résista et l'épée fut brisée, de sorte que le pommeau seul resta dans la main du jeune prince. Un cri général s'éleva : la lutte devenait tellement inégale que l'intérêt qu'on portait à Godefroid se manifesta hautement. Plus furieux encore à la vue de ce pressant danger, le jeune prince frappa de nouveau son ennemi, qui était resté étourdi par la violence du premier coup, et il le renversa. Mais à ce moment, le noble caractère du jeune héros reprit le dessus; il laissa la vie à son adversaire.

IV. — LE SIÉGE DE ROME.

Taisez-vous sur cette victoire;
Tâchez d'en étouffer l'histoire,
Car un jour vous en rougirez.
P. Nélis.

L'empereur Henri IV partit donc pour Rome. Il traversa rapidement le Tyrol, la Lombardie, et, croyant intimider le pape, il mit le siége devant la ville éternelle. Le pape, c'était Grégoire VII, se retira dans le château Saint-Ange, mais ne refusa pas d'entrer en pourparlers avec Henri. Celui-ci, loin de chercher ainsi à réparer ou du moins à pallier ses torts, ne travaillait qu'à se procurer des intelligences dans la ville. En même temps, il déposait le pape de sa seule autorité, et faisait nommer l'antipape Guibert.

Il est assez curieux que ce soit un protestant, le savant professeur Voigt, qui ait, de nos jours, défendu et relevé, dans une histoire consciencieuse, les généreux faits du saint pape Grégoire VII. Celui que Voltaire et sa livrée, comme disait madame Geoffrin, appelaient le fougueux Hildebrand est reconnu aujourd'hui, chez les ennemis mêmes de la papauté, pour le sauveur de l'Europe et de la civilisation au onzième siècle.

Dans cette guerre obstinée que l'empereur Henri IV faisait au grand pontife, on remarquait surtout deux guerriers, unis par l'affection, par le courage et par le mérite. Tous deux étaient loyaux chrétiens, hom-

mes d'énergie, hommes de cœur et de droiture; mais ayant fait le serment féodal à Henri, leur souverain, ils ne voulaient pas croire aux forfaits dont il était souillé; et campés devant Rome, chrétiens abusés qu'ils étaient, ils ne voyaient pas encore que cette guerre devenait impie.

Et pourtant, dans la balance qui eût pesé les deux bannières, il y avait, du côté de Henri, la débauche, la tyrannie, les penchants barbares, la hideuse hypocrisie; du côté de Grégoire VII, la sainteté, le droit, la justice, la religion, la grandeur et le progrès. Tandis que l'empereur vendait les dignités de l'Église, trafiquait des abbayes, usurpait tous les pouvoirs et sacrifiait les revenus de l'empire à d'indignes orgies, le pape ne songeait qu'à rendre l'espèce humaine à sa dignité, qu'à reconstituer la société perdue, qu'à ramener quelque liberté parmi les hommes. C'est cet illustre pontife qui, le premier, avait prêché avec autorité la guerre sainte pour la délivrance de Jérusalem. Il voyait là le germe de tous les grands sentiments; elle devait affranchir les chrétiens, esclaves ou martyrs dans l'Orient, éclairer dans l'Occident les masses, expier les crimes, ramener à la religion ses splendeurs, rapprocher les seigneurs de leurs serfs dans la communauté des dangers, renouveler la face de l'Europe. Constantinople menacée réclamait depuis longtemps les secours de l'Occident, et promettait, si on la sauvait des Turcs, de sortir du schisme pour rentrer dans l'Église romaine. Cinquante mille guerriers avaient répondu, comme nous l'avons dit, à l'ardent appel de Gré-

goire. Déjà Jérusalem tressaillait d'allégresse. Mais au lieu d'aller glorieusement délivrer le tombeau de Jésus-Christ, Henri IV avait mieux aimé poursuivre ses tyrannies dans l'Occident; et les périls de l'Église romaine, clouant Grégoire sur son siége, l'avaient empêché de recueillir les fruits qu'il avait semés.

Le siége de Rome dura deux années. Les troupes de l'empereur étaient campées dans les prairies de Néron, devant le fort Saint-Pierre; et elles étaient exposées sans cesse à des sorties, à des attaques, à des revers, à des défaites, à des souffrances variées.

Les deux guerriers dont nous avons parlé et qui, avec une multitude d'hommes vaillants, rassemblés sous l'étendard de l'empereur, se préparaient à l'assaut de Rome, ne soupçonnaient pas non plus qu'ils seraient bientôt eux-mêmes les exécuteurs du vœu suprême de ce pontife dont ils servaient alors les ennemis. Le premier était jeune; il avait vingt-quatre ans; noble et beau, vaillant et fort, il avait déjà illustré son nom. C'était Godefroid de Bouillon; l'autre, son ami fidèle, âgé d'environ quarante ans, était Pierre, son maître. Petit et dépourvu des agréments extérieurs, il était doué d'une âme ardente et d'un cœur formé pour les grandes choses.

Le 21 mars 1084, après de longs efforts, une large brèche ayant été faite aux murailles de Rome, l'assaut fut ordonné. Godefroid de Bouillon fut le premier, disent les vieilles chroniques, qui mit le pied dans Rome par la brèche. Il alla aussitôt ouvrir à l'armée de l'empereur la porte de Latran (1).

(1) *Chroniques du mont Cassin*, liv. III, ch. LIII. Elles démentent

Mais au milieu de cette triste victoire, qui sans doute n'était pas pour lui sans quelque trouble, il se sentit frappé subitement d'une maladie grave; et alors, plus éclairé et pressé par une conscience inquiète, il fit le vœu d'aller, s'il guérissait, expier à Jérusalem, devant le tombeau du Christ, les plaies qu'il venait de faire à son Église.

Pierre, atteint du même mal et souffrant à côté de lui, se lia par le même serment, sans prévoir plus que Godefroid les desseins de Dieu.

Ils avaient fait prisonnier le savant et pieux Eudes ou Odo, évêque d'Ostie et cardinal de la sainte Église romaine, né au diocèse de Reims, de l'illustre maison de Châtillon-sur-Marne. C'est lui qui, bientôt élevé au saint-siége sous le nom d'Urbain II, travaillera avec eux au grand œuvre de la croisade.

Au moment de cette invasion, Grégoire VII s'était retiré à Salerne. Il y mourut l'année suivante.

L'empereur, maître de Rome, voulant récompenser les services que Godefroid lui avait rendus, l'investit du duché de Lotharingie. Mais peu après il répudia Praxède; et cet outrage fut le premier châtiment que subit Godefroid. Il se retira dans son duché de Bouillon, y entretint les dispositions belliqueuses de ses sujets, sans prendre part désormais aux guerres que l'empereur continua de soutenir, et se prépara, en donnant à son pays de bonnes et

ainsi ce que disent les historiens postérieurs, que, sans attendre ce dernier assaut, les partisans que Henri avait à Rome (et il n'en avait guère) lui ouvrirent la porte de Latran, le 21 mars 1084, et qu'il entra pompeusement dans la ville sainte, accompagné de l'antipape Guibert.

sages lois, à l'exécution de son vœu, qui devait l'en tenir éloigné assez longtemps. Pierre l'avait quitté aux premiers symptômes de leur convalescence, et, réfugié dans un ermitage, il y commençait son expiation, lorsqu'il apprit l'année suivante le départ des pèlerins qui partaient pour Jérusalem, sous la conduite de Robert le Frison. Il se joignit à eux, comme nous l'avons dit, en l'année 1085, mais il ne revint pas avec eux, et sa vie solitaire à Jérusalem lui maintint le nom de Pierre l'Ermite.

V. — LE HÉRAUT DE LA CROISADE.

> Il était, aux yeux des hommes, de peu d'apparence; mais Dieu le rendit suffisant.
>
> *Gesta Dei per Francos.*

Plus heureux que Godefroid, retenu en Europe avec ses embarras et ses inquiétudes, Pierre avait donc pris en 1085 le bâton de pèlerin, et, remplissant son vœu, il était parti pour la terre sainte. Ses compagnons ne le connaissaient que sous le nom de Pierre l'Ermite, qui lui est resté. Il débarqua dans la Palestine, où les enfants du Koran profanaient tous les lieux sanctifiés par les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Il vit le Croissant remplaçant la Croix et dominant les tours désolées de la ville sainte. Mais il ne se contenta pas de s'être humilié avec les autres pèlerins devant le tombeau de son Dieu; malgré le peu de cas qu'il faisait de lui-même, il crut se sentir appelé à une haute mission. Pendant que ceux des pèlerins qui avaient pu adorer

aux saints lieux regagnaient consolés leur patrie, il demeura dix ans dans la terre sainte, subissant avec joie les ignominies, les injures et les mauvais traitements. Il visita tous les lieux consacrés par les merveilles divines; il put mesurer les douleurs des fidèles et les profanations des barbares. Il conçut enfin le ferme projet de parcourir l'Europe, en appelant tous les chrétiens aux armes. Il exposa son dessein au vénérable Siméon, patriarche de Jérusalem, qui tout d'un coup vit en lui l'instrument destiné par Dieu même à la délivrance. Il l'embrassa en pleurant, le bénit avec effusion, et le chargea, comme messager de Dieu, d'aller appeler à la guerre sainte les enfants de l'Europe.

Avant de quitter Jérusalem pour prêcher la guerre de la Croix, Pierre passa toute une nuit en prières dans l'église du Saint-Sépulcre. Là une heureuse vision l'encouragea à poursuivre sa résolution généreuse. Notre-Seigneur lui-même lui apparut et lui dit : Levez-vous, partez promptement et faites sans peur ce qui vous est inspiré, car je serai avec vous (1).

Le lendemain matin, il demanda la bénédiction du patriarche, qui lui donna des lettres pour le souverain pontife; et il s'embarqua sur-le-champ. On lit dans son épitaphe, que Molanus a conservée, qu'il était prêtre en même temps qu'ermite (2); et on pré-

(1) Surge, propera, et quæ tibi sunt injuncta intrepidus perage; ego enim tecum ero. MOLANUS, *Vie du B. Pierre l'Ermite.*

(2) *Venerabilis sacerdos et eremita.* Molanus, que nous venons de citer, établit aussi que Pierre l'Ermite et Godefroid de Bouillon étaient tous deux nés en France, mais qu'ils habitaient la Belgique. Sa notice

sume qu'il avait reçu les ordres sacrés à Jérusalem. Il débarqua en Italie, plein d'ardeur et de foi, au printemps de l'année 1095, et se dirigea vers Rome, où il alla se jeter aussitôt aux genoux du pape. C'était son ancien prisonnier, l'évêque d'Ostie, maintenant Urbain II.

Dès que le pape eut entendu le héraut de la croisade, il confirma les paroles de Siméon, et, répétant comme par inspiration celles de Notre-Seigneur, il le chargea à l'instant d'aller prêcher la guerre sainte.

Le messager de Dieu, animé du zèle et de la flamme des prophètes, traverse l'Italie, franchit les Alpes, parcourt l'Allemagne, les Pays-Bas et la France : il cheminait sans faste, monté sur un âne, vêtu de sa robe d'ermite, rude et grossière, le corps ceint d'une corde, la tête découverte, les pieds nus, ne se comptant pour rien, mais ne doutant pas de Celui dont il appuyait sa parole. Dans les cités, dans les hameaux, sur les places publiques et à la porte des églises, dans les nobles manoirs et sous les toits de chaume, il annonçait aux chrétiens que le moment était venu de délivrer le tombeau de Jésus-Christ.

Sa parole remuait les cœurs. Il racontait, avec une poitrine bouleversée de sanglots, les douleurs de la terre sainte, et peignait sous des couleurs énergiques le deuil de Jérusalem. Les guerriers qui l'entendaient croyaient, gémissaient et pleuraient avec lui,

est empruntée de Guillaume de Tyr, l'historien contemporain des croisades. *Uterque origine Francus, sed habitatione Belga.*

l'interrompaient au milieu de ses récits déchirants, secouaient leurs armes et murmuraient de frémissantes paroles qui étaient déjà le serment de combattre.

Partout on regarda Pierre comme l'envoyé du Ciel. On touchait avec respect son vêtement flétri. On s'estimait heureux de posséder quelques poils de sa pauvre monture. Une fermentation inouïe gagnait toutes les têtes. Tout ce qui portait un cœur vaillant avec une âme chrétienne demandait à marcher sous la bannière de la Croix et à mourir ou vaincre pour la cause de Jésus-Christ.

Le pape Urbain II, ému de cet élan universel, convoqua sur-le-champ un concile pour y décider la guerre de Jérusalem. Il se réunit à Plaisance. Quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïques s'y rendirent, et l'assemblée se forma dans une plaine.

Mais l'Italie, troublée comme l'Allemagne par Henri IV, était froide et insensible. Ce concile ne put rien produire. Urbain en convoqua donc un autre dans des régions plus zélées, sur le sol des Francs. Le rendez-vous fut donné à Clermont, en Auvergne. L'affluence y fut plus grande qu'à Plaisance ; et, quoique au mois de novembre, toutes les plaines qui environnent Clermont devinrent un camp immense où se pressaient cent mille guerriers.

VI. — CONCILE DE LA CROISADE.

Voici la guerre qui va expier tous les crimes.
Discours d'Urbain II.

Le concile préluda par des mesures de police générale; *la paix de Dieu,* qui interdisait les guerres particulières, fut proclamée comme loi pour tous. Des anathèmes furent lancés contre tout homme qui oserait la violer. On déclara sacrés, et spécialement sous la tutelle de Dieu, les orphelins et les veuves, les marchands et les laboureurs. Toutes les églises, toutes les chapelles, toutes les croix placées aux carrefours, furent décrétées solennellement asiles contre la violence (1).

La dixième séance du concile, attendue de tous, se tint sur la grande place de Clermont, au milieu d'une foule innombrable. Le pape, entouré de ses

(1) Sur la paix de Dieu et la trêve du Seigneur : « D'horribles désordres régnaient en ce temps-là. Il y avait si peu de respect pour les lois, que chaque particulier prétendait qu'il lui était permis de se faire justice à lui-même par les armes. Pour apporter quelque remède à ces excès, les évêques et les barons avaient fait en certains lieux des règlements qui mettaient absolument à couvert des violences les églises, les clercs, les religieux, les femmes, les laboureurs et les moulins. C'est ce qu'on appelait *la paix de Dieu.* Ensuite, il était défendu d'agir par les voies de la violence contre les personnes et les choses non protégées par cette paix, depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin. Ce respect rendu aux jours consacrés par les derniers mystères de la vie de Jésus-Christ s'appelait la *trêve du Seigneur.* Le concile de Clermont confirma et sanctionna ces dispositions. Il déclara excommuniés les violateurs de la paix de Dieu ou de la trêve du Seigneur. Ils devaient en conséquence être bannis ou punis de mort, selon la mesure de leurs méfaits. Les trois conciles qui suivirent celui de Clermont donnèrent leur sanction à ces mesures. » (Maimbourg.)

cardinaux, s'avança sur l'estrade. Dès qu'on vit à sa droite l'ermite Pierre, sous son pauvre vêtement, le silence le plus profond domina les masses compactes.

Le souverain pontife parla le premier. Son discours nous a été conservé parmi les actes du concile. C'est le style du temps, hérissé de citations, d'expressions figurées, de locutions de l'époque. Nous en citerons pourtant quelques beaux passages.

« Les fils de l'Égypte esclave occupent par la violence le berceau de notre salut et la patrie de notre Dieu, dit gravement le chef de l'Église. Ce tombeau, où la mort n'a pu garder sa victime, est souillé par ceux qui ne doivent ressusciter un jour que pour servir d'aliment au feu éternel. Ainsi, le peuple que le Christ a béni gémit et succombe. Et si les gardiens du Calvaire, si les chrétiens de Jérusalem, concitoyens de l'Homme-Dieu, restent encore au milieu de tant de misères, c'est qu'ils craignent de laisser sans prêtres et sans autels une terre couverte du sang de Jésus-Christ.

» Malheur sur nous, guerriers! poursuivit-il, si nous demeurons calmes quand la ville du Seigneur va périr. Que la guerre sainte s'allume donc! Que ce soit désormais la charité et l'amour de nos frères qui nous entraînent aux combats! Que cet amour soit plus fort que la mort même, contre les ennemis de Jésus-Christ! Souvenez-vous des victoires de Charles-Martel et de Charlemagne. Vos pères ont sauvé l'Occident du joug des Sarasins. Des exploits plus grands encore vous appellent aujourd'hui. Vous qui aimez à combattre, réjouissez-vous; voici une guerre que

Dieu même ordonne. Voici le moment de montrer si vous êtes vaillants et courageux. Vous qui vendiez votre bras pour un vil salaire, allez maintenant, armés du glaive des Machabées, défendre la maison d'Israël. Ce ne sont plus les injures des hommes, c'est l'injure de Dieu lui-même que vous allez venger. Voici la guerre qui va expier tous les crimes et ouvrir aux braves les portes du ciel. Si vous triomphez, les royaumes de l'Asie seront votre partage; si vous succombez, vous mourrez dans les lieux augustes où Jésus-Christ est mort, et Dieu n'oubliera pas ceux qu'il aura vus sous sa bannière. »

Un frémissement universel agitait l'assemblée. Pierre l'Ermite parla à son tour, d'une voix ardente et attendrie. Il retraça de nouveau la vive peinture des outrages faits par une race infidèle au tombeau de Jésus-Christ, les angoisses des chrétiens, les sacriléges des musulmans. Il représenta les autels du Christ envahis par les barbares et les vases sacrés profanés durant les saints offices, les prêtres foulés aux pieds et battus de verges au milieu de leurs fonctions les plus augustes, les fidèles meurtris et abreuvés de sanglantes avanies, aux jours surtout où expira le Sauveur, où il demeura dans le cercueil, où il se releva d'entre les morts....

Lorsque aux récits de ces horreurs, qui n'étaient que l'expression nue de la vérité, Pierre vit l'assemblée tout en pleurs, il s'écria : — Eh bien, vous tous qui m'écoutez, que répondrez-vous à Dieu, le jour du jugement, lorsqu'il vous demandera ce que vous avez fait de vos armes ?

Une sourde clameur mêlée de sanglots roulait comme les approches d'un ouragan sur toutes les têtes de la foule immense. On ne pouvait distinguer que ces mots : — La guerre ! la guerre ! — qui éclataient en accents étouffés. Urbain II fit aussitôt un second discours :

« Vous venez d'entendre avec nous, mes frères, reprit-il, et nous ne pouvons en parler sans une profonde douleur, par combien de calamités, par combien de souffrances, par combien de cruelles misères, nos frères les chrétiens, membres de Jésus-Christ comme nous, à Jérusalem, à Antioche et dans le reste des villes de l'Orient, sont flagellés, sont opprimés, sont injuriés. Ce sont des frères, sortis du même sein, destinés au même héritage. Ils sont fils comme vous du même Christ et du même Dieu. Eh bien, dans leurs propres demeures héréditaires, ils sont faits esclaves par des maîtres étrangers. Les uns sont chassés de leurs maisons et de leurs pays, et viennent mendier chez vous. Les autres, plus malheureux encore, sont déchirés de coups et vendus sur leur propre patrimoine. Ce sang qui se verse est du sang chrétien, il a été racheté par le sang de Jésus-Christ. Cette chair qui est livrée aux opprobres et aux tourments est de la chair chrétienne, de la même nature que la chair elle-même de Jésus-Christ... »

Un torrent de voix interrompit le souverain pontife. — La guerre! Dieu le veut! Dieu le veut! — criaient cent mille assistants.

— Oui, Dieu le veut! reprit encore Urbain. Dieu

le veut! Que ce soit donc votre cri de guerre. Dieu le veut! Allez, soldats de Dieu. C'est Dieu qui vous ouvre la carrière!

Tous les assistants, debout, emportés, entraînés, jurèrent, dans un enthousiasme unanime, de marcher pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ.

Au milieu de ce grand mouvement, Adhémar, évêque du Puy en Velay, s'avança sur l'estrade, et s'approchant du pape, le visage rayonnant, il se mit à genoux, demandant, avec la bénédiction du Saint-Père, son congé pour aller en terre sainte. Non-seulement Urbain lui accorda cette demande, mais il le nomma aussitôt vicaire apostolique de l'expédition.

Alors un des cardinaux lut à haute voix une formule de confession générale, comme il s'est fait quelquefois pour les armées au moment d'une bataille. Tout le monde tomba à genoux en se frappant la poitrine, et le souverain pontife, élevant les mains qui délient, au nom du Seigneur Jésus, donna à tous ceux qui venaient de jurer la guerre sainte et qui se repentaient de leurs fautes l'absolution générale.

Les guerriers, pour se reconnaître désormais, s'attachèrent au même instant sur l'épaule une petite croix de drap rouge; ce qui leur fit donner le nom de croisés, et à la guerre qu'ils avaient jurée le nom de croisade.

Parmi les hommes vaillants qui ce jour-là décidèrent par acclamation la guerre sainte, on remarquait en majorité immense les enfants de cette vieille

Gaule à qui Clovis avait conquis le titre de fille aînée de l'Église. Ils devaient y briller au premier rang. Tous firent bénir par le Saint-Père leurs croix, leurs épées, leurs étendards; et quand la voix du vicaire de Jésus-Christ eut appelé le regard de Dieu sur ces armes et sur ceux qui allaient s'en servir pour la défense de la Croix, les chevaliers reprirent à la hâte le chemin de leur pays, et s'en vinrent assembler leurs hommes d'armes.

» Ainsi donc, dit Joseph de Maistre (1) en parlant de Pierre l'Ermite, c'est un simple particulier qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom de l'Ermite, qui, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, va soulever l'Europe, épouvanter l'Asie, briser la féodalité, ennoblir les serfs, transporter le flambeau des sciences et changer l'Europe. »

VII. — DÉPART DES CROISÉS.

Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple,
et son épée était la protection de tout le camp.
Les Machabées.

Ces contrées qui autrefois portaient le nom de Gaules, et qui sont aujourd'hui la France, la Belgique, les Pays-Bas, les provinces Rhénanes, se divisaient alors, depuis les invasions normandes, en une multitude de petites principautés.

Philippe Ier était roi de France, mais ne possédait qu'un État peu étendu, de la grandeur environ de

(1) *Du Pape.* Discours préliminaire.

quatre ou cinq de nos départements d'aujourd'hui; toutes les provinces avaient leurs souverains, ducs ou comtes. Godefroid de Bouillon était duc de Lotharingie.

Tous les princes du pays des Francs prenaient part à la croisade, décidés à y marcher en personne, ou, si des intérêts graves les retenaient dans leurs États, à envoyer sous la bannière de la Croix leurs hommes d'armes et leurs plus vaillants chevaliers.

Il en était ainsi dans toutes les contrées dont les prédications de Pierre l'Ermite avaient convoqué les guerriers au concile de Clermont. On ne s'occupait que de la croisade. Les plus exaltés prenaient les devants, partaient en désordre pour Jérusalem, armés comme ils pouvaient, sans chefs et sans guides. Les marchands, les laboureurs, les artisans, ne rêvant plus d'autre avenir, s'élançaient en tumulte vers la Palestine, avec une croix rouge sur l'épaule. Les femmes mêmes se croisaient. Les barons et les seigneurs, ne soupçonnant pas les distances, allaient devant eux avec leurs chiens de chasse, leurs faucons et leurs serviteurs, demandant de temps en temps s'ils étaient toujours sur le chemin de Jérusalem, et s'ils n'y arriveraient pas bientôt.... Les brigands et les voleurs de grands chemins, qui pullulaient alors, confessaient leurs péchés, et voulaient, disaient-ils, les expier en combattant les infidèles. Ce vœu était si général, qu'on ouvrait partout les prisons aux détenus pour dettes et aux coupables dont les délits pouvaient s'atténuer, dès qu'ils manifestaient le désir de se croiser.

Une comète qui parut alors acheva d'échauffer les têtes. On raconta mille prodiges. On disait qu'on avait vu l'ombre de Charlemagne exciter les chrétiens à marcher, et ils marchaient; mais dans ce premier élan, « c'était un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés; d'autres descendaient les fleuves dans des barques. Ils étaient diversement vêtus, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec les serviteurs. Tous juraient d'exterminer les Sarasins; et de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : — Dieu le veut! Dieu le veut (1)! »

Une des premières troupes qui se réunit en forme d'armée, et qui s'éleva bientôt au nombre de cent mille combattants, partit des bords de la Meuse. Elle était composée d'hommes de toutes nations. N'ayant point de chef, elle choisit Pierre l'Ermite, qui, se faisant illusion aux souvenirs des guerres auxquelles il avait pris part autrefois, ou plutôt croyant que le zèle suffisait à tout, eut la faiblesse de consentir à être un faible général, après avoir été un brave guerrier et un heureux apôtre.

Il ne changea ni de vêtement ni de monture. Lors-

1) Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. I.

qu'il se vit à la tête de cette multitude trop nombreuse, il la divisa en deux corps. La première colonne marcha sous les ordres d'un capitaine habile et vaillant, que tous les chroniqueurs nomment Gauthier Sans avoir, apparemment parce qu'il ne possédait pas de domaines. Ce chef, qui avait une innombrable quantité de fantassins et huit chevaux seulement, passa le Rhin le 8 mars 1096. La seconde colonne resta soumise au commandement de Pierre et suivit l'autre à quelques jours de distance.

Ces deux bandes tumultueuses traversèrent heureusement l'Allemagne. Mais chez les Hongrois et chez les Bulgares inhospitaliers, les croisés, contraints de recourir à la violence pour arracher des vivres, se virent si cruellement maltraités, que des cent mille hommes qui avaient passé le Rhin, le quart à peine arriva à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène, par égard pour le prédicateur de la croisade, qu'il combla de prévenances, leur fournit des vivres et des vaisseaux.

D'autres malheurs les attendaient au delà du Bosphore.

L'armée que conduisait Pierre l'Ermite n'était pas la seule qui se fût engagée imprudemment. Un prêtre allemand, Gotschalk, ayant secondé Pierre en prêchant la guerre sainte dans son pays, partit sur les pas des premiers croisés, à la tête de vingt mille hommes, qui se firent massacrer aussi en Hongrie.

Une autre armée de croisés, Français, Flamands et Italiens, presque aussi nombreuse que celle de l'Ermite, partit encore des bords de la Meuse, com-

mandée par deux hommes que l'on ne connaît que sous les noms d'Emicon et Volkmar. Ceux-là, plus grossiers encore, marchaient au hasard, ignorant jusqu'à la route qu'ils devaient tenir, et dirigés, à ce que l'on assure, par une chèvre et une oie, à qui ils supposaient quelque chose de divin. Dans tous les lieux où ils passaient, ils commençaient la guerre contre les infidèles par le massacre des juifs, et se montraient sourds à la voix des évêques qui s'opposaient de tout leur pouvoir à de telles barbaries. Presque tous ces croisés périrent avant d'atteindre l'Asie.

Il était réservé aux guerriers plus sages de recueillir les honneurs de la croisade. Les chefs, réunissant leurs chevaliers dans des tournois ou dans de sérieuses assemblées, avaient fait leurs préparatifs avec calme. Ce ne fut que huit mois après qu'ils avaient pris la croix qu'on les vit se mettre en marche, le 15 août de l'année 1096, jour que le pape leur avait fixé. Leur armée n'avait de ressemblance que le signe avec les trois cent mille croisés qui, devant eux, ensanglantaient les routes qu'ils allaient parcourir.

Godefroid de Bouillon avait le premier levé sa bannière, et toute la chevalerie de France et de Belgique avait apprêté ses armes. Le besoin d'expier sa guerre de Rome rendait Godefroid plus empressé que tout autre au saint voyage. Pour se procurer de suffisantes ressources, il avait aliéné son comté de Verdun; il avait vendu aux habitants de Metz ses droits sur leur ville, et avait engagé à l'évêque de Liége son duché de Bouillon. De tous côtés il avait

rassemblé de l'or et des armes. Il partait, béni par sa pieuse mère, qui devait jouir de ses succès.

Tous les barons suivaient son exemple et hâtaient leurs apprêts. Plusieurs se ruinèrent pour leur équipement. On en vit même qui se procurèrent par le pillage les moyens d'aller combattre les infidèles.

Cette armée régulière était composée de quatre-vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers, tous sachant porter leurs armes. Elle avait des chefs nombreux : Godefroid de Bouillon le plus éminent, ses deux frères Eustache et Baudouin, son cousin Baudouin du Bourg. Puis venaient Hugues de Vermandois, frère du roi de France Philippe Ier, Robert de Paris, Robert II, comte de Flandre, appelé la lance et l'épée des chevaliers, Robert de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, Baudouin II, comte de Hainaut, qui s'arrachait à la tendresse de sa jeune épouse, Ida de Louvain, le palatin du Rhin Sigefroid, époux de Geneviève de Brabant (1). Godefroid de Louvain, qui portera dans la suite le nom de Godefroid le Barbu, oncle de ces deux femmes, était parti déjà, et l'on disait qu'il avait rejoint l'armée de Gauthier Sans avoir (2). On remarquait aussi Ecko Liaukama, Frédéric Botnia, chevaliers de la Frise, Jean de Namur, Étienne, comte de Blois et de Chartres, qui avait autant de châteaux que l'on compte de jours dans l'an, et une foule d'autres chevaliers (3).

(1) Voyez son histoire parmi les *Légendes des Femmes dans la vie réelle.*

(2) Voyez son histoire dans les *Légendes des Commandements de l'Église :* « Pèlerinage d'Olivier Lefdale à la recherche de Godefroid le Barbu. »

(3) Les principaux chevaliers qui partirent pour la première croisade

Ces belles phalanges traversèrent l'Italie et affermirent le saint-siége occupé par Urbain II, en repous-

furent, avec ceux que nous venons de nommer, Guillaume VI, comte d'Auvergne, Gaston IV, vicomte de Béarn, Roger, comte de Foix, Aimery IV de Rochechouart, Hermand d'Aire, Baudouin de Bailleul, Guilbert de Cambray, le sire d'Estourmel, qui, selon Orderic Vital, entra le premier ou l'un des premiers à Jérusalem; Rodolphe d'Alost, Josselin de Courtenay, Philippe d'Alençon, Étienne d'Amboise, Pierre de Craon, Rodolphe d'Alost, Amery Ier, vicomte de Narbonne, Gaston de Bordeaux, Simon d'Amiens, le comte de Montbéliard, le sire de Lorris, Roger d'Anglure, Engherrand de Lillers, Maupin de Marolles, Raoul d'Argouges, Jean de Malestroit, Guy de la Trémoille, le sire de Lameth, Guillaume d'Aubigné, Foulques de Cantelou, Adélard d'Estrées, Guillaume de Forcalquier, Erard de Percy, Tyrrel, sire de Poix, Joseph de Termonde, Raymond Ier, vicomte de Turenne, Bernard de Saint-Valier, Hue de Canisy, Goethals, sire de Mude, Baudouin d'Inchy, Étienne d'Aumale, Evrard de Breteuil, Isnard de Pontevès, Hugues de Salignac, le sire de la Roche-Bernard, le comte de Die, le châtelain de Bruges, Jean de Châteaubriand, Raoul, comte de Montfort et de Gaël, le vidame de Châlons, Charles de Duras, Geoffroy de Charny, Conon de Lamballe, le vicomte de Castellane, Salomon de Maldeghem, Éléazar de Castries, le sire de Milly, Gauthier de Châtillon, Robert de Béthune, le sire de Sorel, Girard d'Avesnes, le sire de Clesles, le sire de Maricourt, Raymont d'Hautpoul, Étienne de Goyon, le sire de Clisson, Burchard de Comines, Robert de Varennes, Ulric de Baugé, le sire de Villars, Robert de Saint-Laud, Jean de Conflans, le comte de Melun, le vicomte de Corbeil, Guillaume V, sire de Montpellier, Gérard de Créquy, Renaud de Montauban, Raimbaud, comte d'Orange, le sire de Beaumanoir, Théodore de Dixmude, Gontrand de Bruxelles, Burel d'Estampes, Foulques de Falaise, Thierry d'Alsace, Matthieu de Montmorency, le sire de Mortemer, Jean d'Yvetot, Philippe de Montbel, Formold d'Ypres, le sire de Grignan, Jean de Murat, Guillaume II, comte de Nevers, le comte d'Harcourt, Manassès de Guines, le sire de la Roche-Guyon, le comte de Belesme, Gouffiers de Lastours, Alard de Varneton, Herbert II, vicomte de Thouars, Hues de Braye, Robert de Sablé, Bertrand des Porcelets, Hugues VI, comte de Polignac, le comte de Brienne, Hugues de Vienne, le baron de la Tour d'Auvergne, Jean le Meingre, dit Boucicaut, Renaud de Briel, Pierre de Noailles, Arnold d'Audenarde, Rasès de Laval, Foulques d'Orléans, Rotrou II, comte du Perche, Bernard Quatrebarbes, le sire de Rieux, Roland de Vassy, Guy de Rochefort, Riou de Lohéac, Dreux de Mouchy, Alain de Rohan, le sire de Mache-

sant les partisans de l'antipape Guibert, qui s'était emparé de la basilique de Saint-Pierre et l'avait pillée (1). De Rome, ils s'embarquèrent pour la Dalmatie, augmentant partout leurs forces.

Hugues de Vermandois avait reçu, à Lucques, l'étendard de l'Église de la main d'Urbain II.

La partie de cette armée qui s'était levée dans les provinces du milieu de la France traversa aussi les Alpes pour se réunir aux croisés d'Italie, qui obéissaient à Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, à Richard, prince de Salerne, à Tancrède, dont les poëtes ont célébré les faits héroïques, à d'autres chefs des Normands de Sicile, et à Renaud d'Este, chanté par le Tasse, à qui il doit son renom.

Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, s'était fait le chef des provinces méridionales de la France, qui alors obéissaient à divers souverains. Déjà en Espagne, à côté du Cid (2), Raymond avait

coul, Guy de Lusignan, le sire de Saint-Dizier, le sire de Marbœuf, Gauthier de Nivelle, le sire de Vitré, le sire de Rosny, Gérard, comte de Roussillon, Philippe de Montgommery, le comte de Nesle, Hugues de Saint-Omer, le comte de Vaudemont, Roger de Mirepoix, le sire de Nantouillet, Olivier de Mauny, etc. Nous ne donnons pas la dixième partie de ces noms illustres.

(1) « Nous trouvâmes près de Lucques le pape Urbain, avec lequel s'entretinrent le comte Robert, le comte de Blois, et tous ceux qui le voulurent. Nous reçûmes sa bénédiction et nous allâmes à Rome. Lorsque nous fûmes entrés dans la basilique de Saint-Pierre, nous trouvâmes les partisans de l'antipape Guibert, qui, tenant l'épée d'une main, enlevaient de l'autre les offrandes déposées sur l'autel.... » (Foucher de Chartres, traduit dans la *Bibliothèque des Croisades*, de M. Michaud.)

(2) Rodrigue Dias, surnommé le Cid, avait été, dit-on, le plus brave chevalier de son temps. Cet héroïque ennemi des Maures eût été heureux de voler à la guerre sainte; mais il était alors chargé d'ans, et il mourut l'année même du départ des croisés (1096). L'Espagne fournit

rougi son épée du sang des Maures, et dans un âge mûr il gardait un bouillant courage. Il était le plus vieux et le plus puissant des princes qui avaient pris la croix. On estimait sa loyauté, on appréciait ses talents. Il avait fait le vœu de mourir dans la terre sainte et de ne jamais reprendre le chemin de l'Europe. Il emmenait quatre-vingt mille croisés.

Parmi les prélats qui s'étaient ceints pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, on remarquait, nous l'avons dit, Adhémar de Monteil, évêque du Puy. Il était de la maison d'Orange, célèbre déjà dans les fastes de Charlemagne. Le premier, au concile de Clermont, il avait pris la croix, comme on l'a vu, et le pape Urbain II l'avait établi légat apostolique et chef spirituel de la croisade. Il devait être pour les armées chrétiennes un soutien et un modèle (1)

Les cent mille hommes que commandait Raymond de Saint-Gilles franchirent les Alpes et rejoignirent les autres Français. Pendant que ces vastes armées s'embarquaient en Italie, après avoir délivré le saint-siége et dissipé le parti de Henri IV, et qu'elles voguaient vers Constantinople, Godefroid de Bouillon suivait la route de Pierre l'Ermite.

Ce partage des chemins était destiné à faire trouver à chaque troupe des vivres en suffisance sur la route; il était le résultat d'une correspondance très-active,

peu de chevaliers aux bannières de la Palestine. Elle avait chez elle, contre les Sarasins, depuis des siècles déjà, une croisade permanente.

(1) Plusieurs autres prélats, les évêques d'Apt, de Lodève, d'Orange, et l'archevêque de Tolède, s'étaient joints aux croisés.

entretenue pendant tout l'hiver entre les princes croisés (1). « Godefroid de Bouillon réussit, comme on l'avait attendu de sa prudence, à maintenir une exacte discipline parmi ses guerriers indépendants; il se fit ainsi respecter dans les régions qu'il traversait (2). »

Telle était, en effet, cette discipline que ces grandes troupes ne trouvèrent point d'ennemis jusqu'en Hongrie.

Là régnait un roi barbare, quoique chrétien, au moins de nom, et quoique fils, mais fils indigne du saint roi Ladislas Ier. Il se nommait Coloman. On savait qu'il avait massacré une partie des premiers croisés. Godefroid lui envoya une députation, chargée d'une lettre écrite en son nom et au nom des autres chefs.

« Nous sommes étonnés, lui mandait-il, que, faisant profession du Christianisme, vous ayez exterminé, livré au martyre et calomnié ensuite les soldats du Dieu vivant. Nous attendons que vous nous expliquiez pourquoi de si grands crimes ont été commis par des chrétiens sur d'autres chrétiens. »

Le roi Coloman, qui avait entendu parler de l'armée des princes, s'excusa sur la nécessité, alléguant qu'il avait laissé passer la colonne de Pierre l'Ermite, et qu'il n'avait tué quelques mille des autres que parce que c'étaient des pillards et des voleurs; mais qu'il voulait faire alliance avec Godefroid et les chefs

(1) *Guillaume de Tyr,* liv. I, ch. XVII.

(2) Simonde de Sismondi, ch. X de la troisième partie de son *Histoire de France.*

de son rang. Il fêta les députés; il les renvoya ensuite en compagnie de ses propres ambassadeurs, munis d'une lettre conçue en ces termes :

« Le roi Coloman au duc Godefroid et à tous les » chrétiens, salut et affection, sans feinte.

» Nous avons appris que vous êtes un homme puis- » sant et un prince dans votre pays. Nous savons que » tous ceux qui vous connaissent vous ont trouvé » fidèle; c'est pourquoi nous désirons vous voir et » vous connaître aussi. Nous vous engageons donc à » vous rendre sans défiance auprès de nous, au châ- » teau de Liperode. Nous resterons sur l'un et l'autre » bord du fossé; nous nous entretiendrons de tout ce » dont vous vous plaignez et dont vous nous croyez » coupable. »

Godefroid accepta l'invitation et se rendit au lieu indiqué, suivi seulement de trois cents hommes à cheval. Il laissa son escorte au bord du fossé, passa le pont sans crainte et se présenta au roi Coloman. Il en reçut l'accueil le plus amical. Un traité fut conclu, en vertu duquel l'armée pouvait traverser librement la Hongrie, pourvu qu'on s'engageât à ne pas dévaster, et qu'on donnât pour sûreté des otages. Le chef des croisés offrit son frère Baudouin.

Mais celui-ci se refusait à l'acte de dévouement qu'on demandait de lui, lorsque Godefroid lui proposa de commander à sa place, décidé à rester lui-même auprès de Coloman comme garant des paroles données. Baudouin sentit, avec tous les autres princes, que Godefroid ne pouvait pas être remplacé à la tête de l'expédition; il se soumit à ce qu'exigeait de

lui le succès de l'entreprise. Il alla donc avec sa femme et tous les siens à la cour de Coloman, qui le traita de son mieux; et, après le passage paisible de l'armée, il rejoignit les croisés en Bulgarie (1).

Bientôt cette multitude disciplinée entra en bon ordre sur les terres de l'empire grec. Mais elle n'était qu'une partie des troupes immenses soulevées pour la guerre sainte. Anne Comnène dit au livre X de son *Alexiados :* « On compterait plutôt les grains de sable » de la mer, les feuilles des forêts, ou les lueurs » du firmament, qu'on n'eût pu compter les croisés » chrétiens (2) ».

(1) Les chrétiens avaient un chant de départ, dont l'air n'a pas péri. Ce chant était grave et animé. On n'en a conservé que les trois premiers vers :

Voici la guerre sainte!
Dieu le veut! Dieu le veut! Dieu le veut!
Chrétiens, marchez sans crainte....

Mais ce qui est assez singulier, c'est que cet air, défloré il est vrai, est devenu l'air de la chanson de Malbrough....

(2) M. P. Roger, dans son savant livre *La noblesse de France aux Croisades,* cherche les motifs véritables qui entraînèrent les masses à Jérusalem. « M. de Châteaubriand et M. Guizot ont vu surtout dans les » guerres saintes la conséquence de la lutte engagée depuis quatre siècles » entre le Christianisme et les sectateurs de Mahomet. Mais que de causes » vinrent se joindre à l'antagonisme des deux cultes qui se partageaient » alors le monde! C'est dans l'ensemble de la situation des esprits, dans » le dédale des mœurs féodales, dans les différends des princes avec la » papauté, tout aussi bien que dans la lutte des deux religions, qu'il faut » chercher les éléments constitutifs des guerres saintes. » — « Les » hommes font les choses profondes avec ignorance, et Dieu, dont ils » sont les instruments, dépose moins souvent ses desseins dans leur esprit » que dans leur situation. » Ces paroles sont de M. Michelet (qui aurait pu dire toujours aussi bien), *Discours à l'Académie.* Elles caractérisent le mouvement qui s'accomplit pendant la prédication des croisades : la guerre partout, la force pour seul droit; barons et chevaliers se faisant

VIII. — LES CROISÉS A CONSTANTINOPLE.

Timeo Danaos et dona ferentes.
VIRGILE.

Alexis Comnène, qui appelait les croisés à sa défense contre les invasions des enfants de Mahomet, avait reçu avec joie les débris de l'armée de Pierre l'Ermite; il l'avait comblé de présents; il avait fait distribuer de l'argent et des vivres à ses compagnons, et il lui avait conseillé d'attendre l'arrivée des princes pour aller plus loin. Mais Pierre avait été rapidement suivi des autres troupes désordonnées qui signalaient leur passage par le pillage et la violence. On les appelait l'écume de l'Occident. Effrayé maintenant de ces bandes nombreuses sans discipline et sans frein, Alexis avait conçu de vives alarmes et tremblé sur son vieux trône. Il eût pu se mettre à la tête de la croisade; elle n'avait pas encore de chef, bien que déjà Godefroid en fût l'âme et, comme dit Guillaume de Tyr, la colonne (*totius exercitus columna*). Mais Alexis manqua de cœur, et, dans la crainte que ses propres États ne tentassent les croisés, il en arriva à les abreuver de dégoûts.

Tout en leur adressant des compliments perfides, il les faisait attaquer secrètement sur tous les points.

justice par l'épée; le laboureur rançonné, les terres livrées au pillage; nulle garantie contre l'oppression : tel était le temps. « Toutes choses, dit Guillaume de Tyr, allaient dans un si grand désordre, qu'il semblait que le monde penchât vers son déclin. » Ajoutons à ces motifs le sentiment chrétien, qui était alors dans toute son énergie.

Hugues de Vermandois et quelques autres chevaliers, qui étaient en avant des armées régulières, jetés par la tempête sur les côtes de l'Épire, avaient été conduits à Constantinople, où Alexis les retenait en otages. L'armée des Italiens n'avait rien fait pour laver cette insulte. Dès que Godefroid de Bouillon arriva, il en fit demander réparation à l'empereur. Alexis l'ayant refusée, Godefroid, à l'instant, déclara l'empire pays ennemi, occupa militairement les bourgades de la Thrace, et le monarque grec vit ses armées en déroute se réfugier tremblantes dans sa capitale.

Godefroid, dans cette circonstance remarquable, réalisait déjà l'un des plus beaux résultats des croisades : l'adoucissement de ce préjugé barbare et misérable qui, créant des nationalités de clocher, parquait les hommes par seigneuries, faisait autant de races que de bannières, et rendait les habitants d'un coin de terre ennemis du coin de terre voisin. Il avait compris que dans tous les chrétiens il n'y avait plus que des concitoyens et des frères, dont la cause était la même.

Alexis s'épouvanta; il envoya à Godefroid une ambassade qui lui promit la liberté des prisonniers aussitôt qu'il serait aux portes de Constantinople, pourvu qu'il jurât de protéger la grande cité. Godefroid remit l'épée dans le fourreau, et l'empereur, qui avait si promptement appris à le connaître, lui tint sa promesse.

Peu après, il dut à Godefroid sa couronne. L'ambitieux Bohémond, qui amenait vingt mille fantas-

sins et dix mille cavaliers, et qu'on a appelé plus tard l'Ulysse de la croisade, ne s'était levé que pour conquérir de riches domaines. Peu fier de sa petite principauté de Tarente, il voulait prendre Constantinople et partager l'empire avec ses amis. Robert de Paris, Tancrède, Hugues de Vermandois, presque tous les autres chefs, méprisant Alexis Comnène, étaient disposés à cette conquête facile. Godefroid leur rappela qu'ils avaient pris les armes pour délivrer le saint Sépulcre, et qu'ils avaient juré de ne plus combattre que les infidèles. Son autorité les ramena.

Il avait retrouvé Pierre l'Ermite dans la capitale de l'empire. Plus habile à persuader qu'à commander, Pierre le seconda utilement. L'empereur reconnaissant, dans une pompeuse cérémonie, adopta publiquement Godefroid, le revêtit du manteau impérial, le fit asseoir à ses côtés, le combla de présents et d'honneurs, et déclara qu'il mettait l'empire sous son bouclier.

Pendant quatre mois que les chefs de la croisade restèrent à Constantinople, attendant les navires que l'on équipait pour leur transport, Alexis leur fournit par semaine, pour l'entretien de leur armée, neuf boisseaux de monnaie d'argent, et autant d'or et de pierreries que deux hommes en pouvaient porter.

Quand les navires furent prêts pour le départ de tous ces guerriers, Alexis fut atteint d'un nouvel effroi. Il s'imagina que, si les croisés étaient repoussés par les Sarasins, ils reviendraient sur lui et divi-

seraient entre eux ses dépouilles. Afin de se rassurer un peu, il employa tous ses efforts à obtenir qu'ils lui fissent hommage. La plupart des chefs y consentirent, séduits par de magnifiques présents. Mais, indépendamment des plus grands sacrifices, l'empereur paya cette vanité par une foule d'humiliations (1). Aussi ce fut avec une joie profonde qu'il vit s'éloigner à pleines voiles les armées de la Croix.

Au printemps de l'année 1097, les chevaliers chrétiens entrèrent dans les plaines de la Bithynie. Leur avant-garde était formée de quatre mille hommes, armés de haches et de pioches, qui déblayaient le chemin, et marquaient, par des croix plantées de distance en distance, la route que l'armée devait suivre.

Dès la première journée, ils virent accourir à eux, du fond des bois et des cavernes, des hommes presque nus, maigres et mourant de faim; c'étaient les débris de l'armée de Pierre l'Ermite. Ils racontèrent qu'une première colonne de chrétiens, après s'être livrée à des excès criminels, avait été massacrée par des Turcs, à l'exception de quelques-uns qui avaient embrassé la foi de Mahomet; et ce récit fit frémir les croisés.

Ils ajoutèrent, en montrant sur le chemin de Nicée un vaste monceau d'ossements entassés, que c'était là ce qui restait de l'armée conduite par Gauthier Sans avoir. Lui-même, en combattant avec vaillance, était tombé percé de sept flèches. L'ermite

(1) Un chevalier, en lui faisant hommage, lui prit le pied et le culbuta. Il subit quelques grossièretés de cette sorte.

Pierre, qui, au commencement de ces désastres, dont il n'avait pu voir toute l'horreur, s'était échappé et avait rejoint les princes croisés à Constantinople, pleura sur le sort de ses infortunés compagnons.

Godefroid s'arrêta devant le camp désert de Gauthier. On y voyait encore la pierre qui avait servi d'autel. Le sol qui l'entourait avait été baigné du sang des prêtres et des femmes massacrés au milieu de leurs prières. Au spectacle de tant de malheurs, que l'imprévoyance avait causés, les croisés jurèrent spontanément d'être unis; les chefs formèrent un conseil sans l'avis duquel rien ne pouvait se décider, et, quoiqu'il y eût là de graves et d'augustes vieillards, ce fut Godefroid de Bouillon qui, malgré sa modestie, en eut la présidence.

IX. — LES CROISÉS ASSIÉGENT NICÉE.

> Ils prenaient des villes; et il se faisait que d'autres en avaient le profit. FROISSART.

Après avoir recueilli et consolé les infortunés qui avaient échappé aux massacres, l'armée, suivant un ordre régulier, marcha en colonnes serrées. Elle arriva bientôt devant Nicée, capitale de la Bithynie, siége de l'empire de Roum, occupée par les Turcs, qui de là jetaient sur Constantinople un œil avide.

Les Sarasins avaient été longtemps maîtres de la Perse, de l'Égypte, de la Syrie et de la Palestine. Les Turcs, venus du Nord, barbares qui prétendaient avoir la même origine que les Frisons et que

les Hongrois, avaient embrassé le mahométisme; peu après ils s'étaient mesurés avec les Sarasins, leur avaient enlevé plusieurs grandes contrées, et entre autres, depuis peu de temps, une partie des places importantes de la Palestine.

Le sultan Kilig-Arslan (l'épée du lion) commandait à Nicée. Trois cent soixante-dix tours protégeaient la double enceinte de cette ville; le lac Ascanius, qui communiquait avec la mer de Marmara, alimentait ses larges fossés. Sur les montagnes qui l'avoisinaient, Kilig-Arslan avait rassemblé cent mille guerriers. L'armée des croisés, qui n'avait cessé de s'accroître, était forte alors de cinq cent mille fantassins (1) et de cent mille cavaliers. Elle investit Nicée. Chaque nation avait son quartier dans les vastes plaines; de hautes tentes tenaient lieu d'églises. Des flottes qui arrivaient tous les jours entretenaient l'abondance.

Ces hommes, fournis par toutes les nations de l'Europe, étaient habillés diversement. Les simples cavaliers portaient des casques de fer; ceux des capitaines étaient d'acier ou d'airain; ceux des princes étaient revêtus d'une lame d'argent. Sur les cottes de mailles, sur les cuirasses, sur les justaucorps de cuir, recouverts d'écailles de fer ou d'acier, on voyait flotter des écharpes de toutes les couleurs. Tous avaient la croix ou sur leur épaule ou sur leur casque. La forme de cette coiffure était ronde, ou ovale, ou aplatie, ou allongée en pain de sucre, et

(1) De ces cinq cent mille fantassins, les deux tiers n'étaient que des pèlerins.

surmontée d'oiseaux, de panaches, de figures bizarres, d'ailes de vautour ou de quelque gage conquis dans un tournoi. Chaque banneret distinguait son étendard, éclatant d'or et de pourpre, par des figures particulières, devenues, dit-on, l'origine des armoiries.

Les Turcs avaient des armures comme celles des Européens, mais plus pesantes; leurs chevaux étaient bardés de fer. Ceux des croisés étaient cuirassés d'une sorte de treillis serré, tressé de cordes fort dures. Les Français avaient généralement des boucliers ronds et peints, de grandes lances, au bois desquelles flottait une banderole ornée de la croix, de lourdes épées, des haches d'armes, des poignards ou dagues effilées que l'on appelait miséricordes. Ils avaient aussi le fléau, la faux ou lance recourbée, la massue, la fronde qui lançait des pierres ou des balles de plomb, l'arc, et enfin l'arbalète, que les Orientaux ne connaissaient pas encore.

Ils allaient au combat au son des cornets, des trompettes, des clairons, des cornemuses. Ils se servaient aussi de crécelles, de claquettes de bois ou de fer, et du tambour, instrument que les Sarasins avaient introduit en France, même avant Charles-Martel (1).

Le premier combat fut présenté par dix mille archers turcs, qui descendirent des montagnes et attaquèrent le corps d'armée du comte de Toulouse. Dès que le sultan de Roum vit l'affaire engagée, il s'é-

(1) Les tambours des Romains étaient, à ce qu'on croit, de la forme des tambours de basque et ne servaient pas à la guerre.

lança à la tête de cinquante mille hommes. Les croisés ne furent pas effrayés. Godefroid de Bouillon, Baudouin, son frère, Robert de Flandre et le vaillant Tancrède donnaient sur tous les points l'exemple du courage héroïque; et les défenseurs de Nicée durent bien vite reconnaître que ce n'étaient plus là les premiers soldats de Pierre l'Ermite et de Gauthier Sans avoir.

La mêlée dura une journée pleine, ardente et soutenue des deux parts. « On voyait partout, dit un historien des croisades (1), étinceler les casques et les épées nues. On entendait au loin le choc des cuirasses et les puissants coups de lance qui brisaient les boucliers. L'air retentissait de cent mille cris effrayants. Les chevaux frémissaient aux sifflements des flèches; et la terre, couverte de javelots et de débris, tremblait sous les pas des combattants. »

Les Turcs, qui faisaient surtout la guerre par escarmouches, avec des fuites simulées et des retours imprévus, recoururent avec rage, mais inutilement, à tous leurs stratagèmes. A la chute du jour, complétement vaincus, partout repoussés, ils regagnèrent, en fuyant, leurs montagnes, laissant quatre mille morts sur le champ de bataille.

Les croisés, à la voix de l'évêque Adhémar, se mirent à genoux aussitôt et entonnèrent des cantiques d'actions de grâces, pour remercier Dieu de leur première victoire. Mais, en même temps, alliant aux pieuses coutumes des chrétiens les usages des barbares, ou peut-être voulant user de représailles,

(1) Matthieu d'Édesse.

après avoir enterré leurs morts, ils coupèrent les têtes de leurs ennemis restés sur le terrain, et les attachant aux gourmettes de leurs chevaux, ils les rapportèrent au camp.

Le lendemain, mille de ces têtes furent lancées dans la ville par des machines; mille autres furent envoyées à l'empereur Alexis, qui les reçut comme un premier tribut des chevaliers chrétiens.

Les Turcs ne reparaissant plus, le siége fut poussé avec plus de vigueur. Des galeries, surmontées d'un double toit de charpente, furent poussées jusqu'aux murs, que l'on battit en brèche. Des tours mobiles furent construites à une telle hauteur, que du sommet on dominait la ville, où les croisés lançaient des javelots enflammés.

Des assauts se donnèrent; dans l'un d'eux, Baudouin de Gand périt, et les chrétiens lui témoignèrent leurs regrets. Les assiégés versaient des flots d'huile bouillante et de poix allumée sur les guerriers qui s'approchaient des murailles, couverts de leurs boucliers ou abrités par de grandes claies d'osier garnies de cuir. Dans une de ces approches, un Turc, dont la taille était celle d'un géant, se présenta debout sur les remparts, défiant tous les chevaliers. Il jeta son bouclier et se mit à lancer aux chrétiens une grêle de pierres pesantes et de quartiers de roc, qui semaient la mort dans les rangs avancés. En vain, les assiégeants prodiguaient leurs flèches; elles ne perçaient pas sa solide armure. Godefroid irrité s'avance, tenant une lourde arbalète. Il vise le cou du fier géant, entre la mentonnière du casque et la cui-

rasse; le trait qu'il tient part, décoché par une main puissante. Aussitôt le colosse chancelle, s'ébranle et tombe avec fracas du haut des murs dans les fossés profonds.

Ce siége plein de périls durait depuis cinquante jours, lorsque les chrétiens reconnurent que le lac situé au pied de la ville fournissait toutes les nuits des provisions et des secours aux Turcs. Une résolution hardie fut prise. Une foule de chaloupes et de petits bâtiments qui pouvaient contenir chacun cinquante guerriers furent tirés de la mer, hissés sur des chariots accouplés et transportés en une nuit jusqu'au lac, que les assiégés virent le lendemain couvert de chrétiens.

En même temps, on approcha une tour, faite par un charpentier lombard; elle était à l'épreuve du feu. Poussée au pied d'un énorme bastion, elle y demeura sans que l'ennemi pût la détruire. Les ouvriers qui étaient à couvert à sa base minèrent le bastion, qui s'écroula à grand bruit.

L'effroi commençait à gagner la ville. La femme du sultan de Roum, voulant s'enfuir sur le lac, fut prise par les croisés. Nicée allait se rendre, quand une machination ourdie par l'empereur Alexis enleva cette proie aux Européens (1). Craignant que

(1) L'empereur d'Orient était ainsi l'ennemi secret des croisés, et l'empereur d'Occident (Henri IV) aimait mieux, comme on l'a vu, poursuivre ses ignobles exactions que d'aller délivrer le tombeau du Seigneur.

« Il est sûr que, si les deux empereurs d'Orient et d'Occident eussent réuni leurs efforts, ils auraient inévitablement renvoyé dans les sables de l'Afrique ces peuples (les Sarasins et les Turcs), qu'ils devaient craindre

les croisés ne lui devinssent redoutables s'ils possédaient Nicée, Alexis s'était ménagé, à force d'argent, des intelligences dans la place, qui, au moment suprême, se livra à lui; et les étendards de l'empire parurent tout à coup sur les tours.

Les croisés, furieux de cette déception, voulaient en tirer vengeance. Alexis, plus habile à séduire que prompt à combattre, parvint encore à les apaiser (1).

Après quelques jours de repos, l'armée reprit son voyage par deux chemins différents; car de si grandes multitudes étaient difficiles à faire subsister.

de voir établis au milieu d'eux. Mais il y avait entre les deux empires une jalousie que rien ne put détruire, et qui se manifesta bien plus pendant les croisades. Le schisme des Grecs leur donnait contre Rome une antipathie religieuse, et celle-là se soutint toujours, même contre leur propre intérêt. » Le comte FERRAND, *Lettres sur l'histoire.*

« Si les papes avaient eu sur l'empire d'Orient la même autorité qu'ils avaient sur l'autre, non-seulement ils auraient chassé les Sarasins, mais les Turcs encore. Tous les maux que ces peuples nous ont faits n'auraient pas eu lieu. Les Soliman, les Amurat, seraient des noms inconnus parmi nous. — Les chrétiens régneraient à Constantinople et dans la Cité sainte. Les Assises de Jérusalem, qui ne sont plus qu'un monument historique, seraient citées et observées aux lieux où elles furent écrites. On parlerait français en Palestine. » J. DE MAISTRE, *Du Pape*, liv. III.

(1) Sismondi prend un peu le parti d'Alexis, et peut-être n'a-t-il pas complétement tort, relativement du moins à ses prétentions de souveraineté. Nicée lui avait appartenu; il pouvait se figurer que les croisés reprenaient ou devaient reprendre cette place pour lui, d'autant plus qu'ils lui avaient fait hommage à Constantinople et que sans doute, en conséquence de cet hommage féodal, ils lui avaient envoyé les têtes de leurs ennemis, trophées de leur première victoire, comme on l'a vu plus haut. Ajoutons que l'illustre princesse Anne Comnène, fille d'Alexis, qui a écrit l'histoire de son père, est assez habile, mais quelquefois vraie, quoique ennemie des catholiques, comme Sismondi, quand elle défend Alexis et qu'elle expose les torts de certains chefs grossiers de la croisade.

X. — BATAILLE DE DORYLÉE.

Tout périssait, mais tout fut sauvé dès qu'il parut. MAIMBOURG.

On était dans l'été de l'année 1097. Les corps commandés par Bohémond, par Tancrède et par Robert de Normandie prirent la gauche; ceux qui obéissaient à Godefroid de Bouillon, à Hugues de Vermandois, à l'évêque Adhémar, au comte de Flandre et à Raymond, se dirigèrent par la droite.

Le 1er juillet, dès le matin, la colonne de gauche aperçut des nuages de poussière. Ils annonçaient l'approche de l'ennemi. Les croisés savaient qu'une armée de Turcs devait les attaquer. Tout le monde aussitôt prend les armes. Les chrétiens avaient devant eux une petite rivière, et derrière eux un marais couvert de roseaux. Ils barricadèrent leurs flancs avec les chariots et improvisèrent des palissades au moyen des pieux qui soutenaient les tentes dans leurs campements. On avait mis au centre les prêtres, les enfants et les femmes.

A peine les premiers préparatifs sont terminés que les Turcs paraissent. Impétueux et hardis, ils font pleuvoir une grêle de flèches.

On n'était séparé d'eux que par la petite rivière. Les chevaliers chrétiens, impatients de se mesurer avec un ennemi qu'ils ont déjà battu, la franchissent en colère et tombent sur les musulmans, qui fuient, se dispersent, mais, selon leur coutume, reviennent bientôt à la charge, et le combat s'anime

avec une fureur inouïe. A chaque instant on voit les Turcs devenir plus nombreux ; les soldats de la Croix ne suffisaient plus à leurs ennemis. Guillaume, frère de Tancrède, est tué ; Tancrède lui-même n'est sauvé que par la valeur de Bohémond. Le vaillant Robert de Paris et quarante chevaliers qui l'entourent reçoivent la mort. Après une longue défense, le camp est pris, les femmes sont captives des infidèles. Bohémond, Tancrède, Robert de Normandie ne peuvent plus soutenir le choc. Tout semble perdu, — quand subitement le courage des chrétiens se relève. Ils ont vu briller au loin des bannières amies. Les rayons du soleil se reflètent sur les casques et les boucliers de la seconde colonne, qui s'avance au pas de charge. Godefroid de Bouillon, Hugues de Vermandois, Robert de Flandre, prévenus du péril de leurs frères, accouraient en toute hâte.

A la tête de cinquante chevaliers, Godefroid devance ses bataillons ; et sa seule approche jette l'épouvante parmi les infidèles. Le sultan de Roum, comptant que Godefroid n'oserait l'attaquer sur ces montagnes, fait sonner la retraite. Mais les Turcs emmenaient des captifs, et les guerriers francs reconnaissaient leurs compagnons mourants sur le champ de bataille que l'ennemi abandonnait. Ils poussent leur terrible cri de guerre : Dieu le veut ! ils gravissent les rochers, mettent de nouveau les Turcs en désordre, reprennent les prisonniers, et vengent par la mort de vingt mille infidèles la défaite du matin.

Le camp, les tentes et les trésors de l'ennemi tom-

bèrent dans les mains des chevaliers vainqueurs, qui s'en revinrent chargés de butin, ramenant des coursiers arabes, dont ils sentaient tout le prix dans ces contrées, et des chameaux, montures pour eux toutes nouvelles.

Les croisés n'avaient perdu que quatre mille hommes, à qui on rendit le lendemain les honneurs funéraires, et que l'on regarda comme des martyrs. Après quoi, on partagea les robes flottantes, les flèches légères et les sabres recourbés que l'on avait conquis. Cette victoire avait eu lieu dans le voisinage de Dorylée.

En avançant dans ce pays brûlant, au milieu de l'été, les croisés eurent beaucoup à souffrir. Presque tous leurs chevaux périrent; et l'on vit des chefs montés sur des ânes, sur des chameaux, sur des bœufs. Les chiens et les chèvres traînaient les bagages.

La soif causa aussi des maladies parmi les pèlerins.

Une foule d'aventures varient l'aspect de ces vieux récits. Un jour que Godefroid de Bouillon s'était un peu écarté dans une forêt où il cherchait de la fraîcheur, il entendit les cris d'un soldat que l'on avait chargé de ramasser du bois, et qui allait succomber, attaqué par une ourse affamée. Il courut au secours du soldat, affronta la bête monstrueuse, et la tua d'un grand coup d'épée. Mais lui-même, grièvement blessé à la cuisse dans cette lutte dangereuse, il sentit qu'il perdait son sang et tomba épuisé. Il fallut que le soldat qui lui devait la vie le rapportât sur ses épaules.

La terreur à ce spectacle s'empara de tous les croi-

sés, qui voyaient dans Godefroid leur chef et leur père. Les soins les plus tendres lui furent prodigués; des prières publiques furent récitées dans tout le camp pour demander au ciel la conservation d'un chef aimé de tous; et l'on se remit en marche, portant le noble prince dans une litière, entouré d'une garde attentive.

XI. — AVENTURES DE BAUDOUIN.

LES PIRATES CROISÉS.

Sous la Croix, l'expiation,
BRIDAINE.

Quelques jours après, Baudouin, frère de Godefroid, et le hardi Tancrède s'écartèrent avec leurs détachements pour aller à la découverte.

Ils enlevèrent aux Turcs la ville de Tarse. Puis ils se la disputèrent. Baudouin en resta maître par la violence, et força Tancrède à chercher d'autres conquêtes. Cependant Baudouin disposait de peu de guerriers, et il avait tout à redouter des infidèles. Bientôt une vive alerte lui fut donnée; ce fait de l'histoire, dont le fond est incontesté, a été l'objet d'une légende que nous devons rapporter, sans en garantir tous les détails :

Par une chaude soirée du mois de juillet de l'année 1097, deux vaisseaux de l'empereur Alexis Comnène, montés par des Grecs de Constantinople, supportaient un rude combat en vue des côtes de la Cilicie. Dix petits bâtiments bons voiliers entouraient les deux gros navires. Ces petits bâtiments portaient

tous à leur avant un lion grossièrement sculpté et varié dans ses attitudes. Ils étaient montés par des pirates, qui savaient fuir quand ils n'étaient pas les plus forts, et vaincre lorsqu'ils se décidaient à attaquer. Depuis dix ans, ces pirates couraient impunément les mers. Toutes les côtes de la Méditerranée les connaissaient, et quelques villes leur payaient un tribut pour avoir le droit de naviguer en sûreté.

Ces pirates étaient des Français, des Flamands et des Bataves, qui, ayant fait quelque temps le commerce et la pêche, avaient fini par trouver qu'il était plus commode de prendre que d'échanger, et s'étaient mis à écumer la mer, comme déjà on disait alors. Leur force consistait en quatre ou cinq cents hommes déterminés, à la fois marins et soldats, qui d'une main faisaient la manœuvre et de l'autre maniaient habilement la hache d'abordage.

Les deux vaisseaux grecs portaient une troupe plus nombreuse, qui allait rejoindre les croisés, avec des intentions que nous ne connaissons pas. Ils se défendaient de leur mieux; et le combat se trouvait chaudement engagé. Les pirates faisaient jouer de grandes machines qu'ils appelaient la fronde et l'arbalète : c'étaient d'énormes bascules, au moyen desquelles ils lançaient au loin des paniers de cailloux, des pièces de bois armées de fer, et des flèches entourées de résine ardente. Avec des faux emmanchées à de longues perches, ils coupaient les cordages et déchiraient les voiles. Puis ils jetaient des harpons qui saisissaient le bord du navire; et ils l'entraînaient avec eux.

Il y avait une heure que le combat durait, très-meurtrier pour les Grecs, qui se défendaient sur leurs ponts, moins funeste aux pirates, qui, dans leurs manœuvres, s'abritaient au fond de leurs petits bâtiments. Les cordages et les voiles des vaisseaux de l'empereur étaient en pièces, et la moitié de leur équipage hors de combat. Mais, comme on était près de la côte, ils refusaient de se rendre et cherchaient à gagner l'embouchure du Cydnus, quand Wimer de Boulogne, l'un des chefs des pirates, appela ses plongeurs. Des hommes aussitôt se jetèrent à la mer, munis d'énormes tarières; d'instant en instant on les voyait reparaître pour respirer quelques secondes, puis ils plongeaient de nouveau autour du plus grand navire grec.

Au bout d'un quart d'heure, on vit le vaisseau qu'ils avaient percé de tous côtés faire eau si vivement qu'il s'enfonçait d'une manière sensible. Les Grecs alors se rendirent; les pirates leur donnèrent la vie, mais ils prirent exactement tout ce que portaient les deux navires; et, avant de permettre aux soldats d'Alexis de gagner le large sur le seul vaisseau qui leur restait, les chefs des corsaires détachèrent trois de leurs bâtiments, chargés d'aller vendre à la ville voisine les objets qu'ils venaient de conquérir. C'étaient des étoffes, des provisions et des armes.

Les pirates détachés de la flottille remontèrent le Cydnus pour aller à Tarse, qui était à une lieue et demie de la mer. Leur surprise fut grande en apercevant sur les murailles l'étendard de leur pays et

des hommes armés qui portaient l'habit des Francs. Leur cœur endurci palpita au souvenir de leur patrie. La garnison de Tarse, qui les avait pris pour des Sarasins qu'il fallait combattre, les reconnut en même temps et leur tendit les bras. Ce fut une grande joie; ils débarquèrent en tumulte. On les conduisit au palais où dominait un guerrier de leur pays. C'était Baudouin. Déjà il s'était revêtu de son armure de fer. Il tressaillit d'allégresse en reconnaissant Zegher, Ghérart et surtout Wimer de Boulogne, avec qui autrefois il avait fait la guerre. Un avis fut expédié aux sept autres navires, qui entrèrent bientôt dans le port de Tarse.

Baudouin avait fait préparer un grand festin pour recevoir les pirates, tous également étonnés de cette rencontre. Ils avaient bien entendu dire que les chevaliers de l'Occident, ayant pris la croix, étaient partis pour la conquête de Jérusalem. Mais ils savaient que les trois premières armées avaient péri en chemin. Ils ignoraient que de nouvelles phalanges, conduites par des chefs dont les plus remarquables étaient leurs compatriotes, poursuivaient plus heureusement leur pèlerinage héroïque.

Baudouin leur raconta tout le grand voyage des croisés, leur marche à travers l'empire qu'ils avaient intimidé, la prise de Nicée, malgré sa double enceinte, la victoire de Dorylée. Il leur apprit que Godefroid de Bouillon s'avançait sur Antioche, pendant que lui, Baudouin, allant à la découverte de quelque principauté, s'était emparé de Tarse. Il se mit ensuite à les exhorter :

— Vous menez mauvaise vie, leur dit-il; cependant vous êtes chrétiens comme nous. Il vous faut venir à repentance. Nous sommes ici dans la renommée ville de Tarse; ici est né le bienheureux apôtre saint Paul, ici est enterré le grand prophète Daniel. Que des lieux si sacrés vous touchent! Nous sommes les soldats de Jésus-Christ, et vous, nos compatriotes, vous êtes les soldats du diable.

Mes frères, poursuivit-il en pleurant, car alors les plus rudes guerriers pleuraient sans honte, abandonnez le métier de pirates et suivez-nous. Notre but est noble et digne; nous venons délivrer la patrie du Seigneur. Allez avec mon frère Godefroid à la conquête de Jérusalem, ou suivez ma fortune, et si vous m'aidez de cœur, je vous ferai gagner de bonnes seigneuries.

Les pirates applaudirent et se mirent à crier tous:

— La croix! la croix! si nous en sommes dignes.

— Elle expiera tous vos péchés, répliqua Baudouin.

On apporta aussitôt, sur de grands plats, des croix de drap vert, que les pirates s'attachèrent à l'épaule. Dès lors ces voleurs de mer, transformés en soldats de la croisade, marchèrent sous les étendards de Baudouin, à qui ils rendirent d'éminents services, et ceux qui survécurent aux hasards de la guerre devinrent de bons chevaliers.

Ce renfort permit à Baudouin de laisser dans Tarse une garnison, et il rejoignit Tancrède. La petite armée de ce chef, lui reprochant de l'avoir dépouillé de Tarse, attaqua ses chevaliers. Les Italiens, battus

par lui, furent un sujet de douleur pour les capitaines de la guerre sainte, et Godefroid de Bouillon, quand son frère reparut au camp, lui reprocha d'avoir oublié le serment des pèlerins de la Croix. Mais alors Baudouin était ambitieux; il voulait pour lui-même une principauté. Il fit voir, par la manière hautaine avec laquelle il reçut le blâme de ses chefs, qu'il avait suivi l'armée pour sa fortune personnelle, en même temps que pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

La mort de sa femme Gondechilde, qui l'avait pieusement accompagné et qui rendit le dernier soupir à Marésie, ne le ramena pas à des sentiments plus chrétiens. Ayant appris que le conseil des croisés voulait l'empêcher désormais de s'écarter de l'armée, il s'en détacha de nouveau pendant la nuit, à la tête des siens, s'engagea encore dans la Cilicie, et s'avança jusqu'à Édesse, où s'étaient réfugiés tous les habitants chrétiens de la contrée.

Ville autrefois royale (1), Édesse n'avait alors la

(1) Édesse, avant l'ère moderne, avait eu des rois, et tout le monde sait quelque chose de la légende du roi d'Édesse, contemporain de Notre-Seigneur. Voici toutefois cette légende, rapportée par Thévenot (*Voyage du Levant*) :

Abgare, roi d'Édesse, ayant entendu parler des miracles du Fils de Dieu, lui envoya, dit-on, un peintre habile, afin d'avoir son portrait. Ce prince était malade de la lèpre, et il disait : « Si je puis seulement voir l'image de Jésus, je serai guéri. » Mais l'éclat divin qui brillait sur le visage du Sauveur empêchait l'artiste d'en copier les traits. Alors le Fils de Dieu, voulant satisfaire à l'ardent désir du roi d'Édesse et récompenser sa foi, posa son visage sur un voile, auquel toute sa ressemblance s'imprima aussitôt, et l'envoya au prince.

Comme les messagers revenaient à Édesse, ils furent poursuivis par des voleurs. Celui qui portait le voile précieux se hâta de le jeter dans

paix qu'en se reconnaissant tributaire des Sarasins. Elle était gouvernée par un prince grec, qui commandait au nom de l'empereur Alexis. Baudouin n'avait pu amener qu'un petit nombre de guerriers. Mais tous les chrétiens s'étant déclarés pour lui, il fut bientôt proclamé prince d'Édesse, élu par le peuple, qui s'était révolté et avait tué son gouverneur.

Il accepta cette fortune. Peu de jours après il enleva Samosate, et, par un mariage qu'il contracta avec une princesse arménienne, il étendit ses possessions jusqu'au Taurus. Une partie de la Mésopotamie et les deux rives de l'Euphrate reconnurent son autorité.

L'Asie vit alors un chevalier franc régner sans obstacle sur les plus riches provinces de l'ancien royaume d'Assyrie. Cet audacieux coup de main de Baudouin fut utile, ajoute Michaud (1). La principauté d'Édesse servit à contenir les Turcs et les

un puits, pour le sauver, et gagna promptement la ville. Le lendemain matin, Abgare vint en pompe chercher la précieuse image. Il trouva les eaux du puits accrues jusqu'à ses bords; le voile surnageait au-dessus. Il le prit, le contempla avec adoration, fut aussitôt guéri de sa lèpre et se fit chrétien à l'instant. Tout son peuple suivit son exemple.

Les Turcs, au dix-septième siècle (et nous citons le témoignage de Thévenot), attribuaient encore aux eaux de ce puits révéré un grand nombre de miracles.

Évagre dit que, la ville d'Édesse étant assiégée par Chosroès, les habitants portèrent ce voile sur les remparts; que les machines des ennemis prirent feu aussitôt et qu'Édesse fut délivrée. La ville garda cette sainte relique jusqu'au jour où elle fut obligée de la livrer à l'empereur Constantin VIII pour se sauver du pillage. L'église de Saint-Silvestre à Rome croit aujourd'hui la posséder.

(1) *Histoire des Croisades,* liv. II.

Sarasins; et jusqu'à la seconde croisade, ce fut le premier boulevard des chrétiens en Orient.

XII. — LE SIÉGE D'ANTIOCHE.

PHIROUS ET BOHÉMOND.

Via aspera et longa.
Gesta Dei per Francos.

Les croisés cependant poursuivaient leur marche. Mais, ayant négligé de laisser des garnisons derrière eux, ils perdirent bientôt leurs communications avec l'Europe.

Ils traversèrent, par un soleil accablant, les montagnes du Taurus, respirèrent un moment dans la Syrie, repoussèrent plusieurs attaques des Turcs, prirent Arthésie (l'ancienne Chalcis), et enfin ils aperçurent Antioche, cette ville où saint Pierre avait siégé, où les apôtres avaient laissé tant de traces augustes, ville immense que protégeait l'Oronte, que trois lieues de murailles entouraient, hérissées de trois cent soixante-quatre tours.

Il fallait, pour s'approcher d'Antioche, franchir le pont de l'Oronte, qu'on appelait le Pont de fer, et qui était protégé par deux tours énormes, revêtues de fer et défendues par de vaillants guerriers. Les musulmans étaient, des deux côtés, rangés en bataille. Le duc de Normandie et le comte de Flandre s'élancèrent les premiers sur le pont. Ils attaquèrent l'ennemi si vivement que le passage fut enlevé. Les Turcs se replièrent en fuyant sur Antioche, dont la forte-

resse passait pour imprenable, dont les remparts étaient baignés par de vastes fossés, par l'Oronte qui était là un grand fleuve, et par de profonds marais. L'émir Accien gardait la place avec vingt-sept mille guerriers.

Ce siége parut si difficile, qu'une partie des croisés ne voulait pas qu'on l'entreprît. On manquait de machines. Le plus grand nombre des chefs demandaient que l'on attendît les secours promis par l'empereur Alexis. Godefroid de Bouillon pensa que les délais seraient plus favorables aux musulmans qu'aux chrétiens. Il rappela aux croisés leurs précédents exploits. Il leur fit voir quelle serait leur force lorsqu'ils seraient maîtres d'Antioche, et six cent mille pèlerins, dont plus de deux cent mille portaient des armes, investirent la ville.

Les postes, comme devant Nicée, furent partagés entre les diverses nations qui composaient l'armée de la Croix. Les Français et les Flamands, sous la conduite de leurs chefs, furent placés à l'orient, entre la porte de Saint-Paul et la porte du Chien; les autres guerriers dans la longue distance qui s'étend de la porte du Chien à l'Oronte. On négligea au commencement d'investir le côté occidental, que bordait le fleuve; les assiégés continuèrent de recevoir par là des secours. Dès qu'on s'en fut aperçu, Godefroid de Bouillon ayant établi sur l'Oronte un pont de bateaux, la ville fut bloquée enfin de tous côtés. Les Turcs faisaient des sorties imprévues, principalement par la porte du Chien : les croisés, avec d'énormes fragments de rocher, murèrent cette porte.

Mais au milieu d'une foule d'actions éclatantes, l'hiver s'avança, humide et destructeur. Toutes les calamités qui découragent survinrent : la disette, les épidémies, les sanglantes rencontres. En vain d'intrépides excursions amenèrent dans le camp quelques mulets chargés de vivres; ces secours fortuits étaient insuffisants. L'armée ne recevait plus rien de l'Europe. De soixante-dix mille chevaux qui étaient arrivés devant Antioche, il n'en resta bientôt plus que deux mille, qu'on ne pouvait plus nourrir. Plusieurs chefs désertèrent; le vicomte de Melun et Pierre l'Ermite lui-même voulaient retourner en Europe. Il fallut toute l'autorité de Tancrède pour les en détourner.

Un dernier malheur frappa les soldats chrétiens : Godefroid, blessé grièvement dans un combat, resta malade sous sa tente.

On avait envoyé à l'empereur de Constantinople des messagers qui ne revenaient point. Il faut lire, à cette époque, les vieux chroniqueurs et les légendaires. « Un soir, disent-ils, plusieurs chevaliers entrèrent dans la tente de Godefroid malade. Les communications avec Constantinople étaient rompues; les vaisseaux de la Hollande, de la Flandre et de Gênes n'apportaient plus de vivres; le port de Saint-Siméon, situé à trois lieues d'Antioche, ne recevait plus de navires amis. Le premier guerrier qui entra venait de Laodicée. Échappé de cette ville, que les perfides Grecs avaient surprise pour la remettre aux infidèles, il annonçait que ceux des pirates croisés à qui Baudouin avait confié la garde de Tarse étaient prisonniers. Un autre chevalier raconta que l'archidiacre de

Toul, s'étant retiré la veille avec trois cents pèlerins à quelques milles du camp, dans une vallée où il comptait trouver des vivres, venait d'être massacré par les Turcs, ainsi que tous ses compagnons. On apprenait de toutes parts le meurtre des croisés, qui, désertant pour trouver à manger sous les tentes ennemies, n'y rencontraient qu'une prompte mort. Ces nouvelles pleines de tristesse et de douleur, selon l'expression de Guillaume de Tyr, ajoutaient au sentiment de toutes les calamités qu'on éprouvait.

» Un autre guerrier venu de loin parut; il était encore souillé du sang des batailles. En le voyant, Robert de Flandre lui demanda ce qu'il avait fait de Swenn, que les chroniqueurs appellent Suénon. Suénon était un jeune et brillant prince, fils du vieux roi de Danemark Olaw, et frère du roi régnant Érik III. Sur l'invitation du comte de Flandre, ce prince du Nord, son allié, avait aussi pris la croix; il amenait quinze cents guerriers danois. La veille, on avait appris qu'il arrivait, et des hauteurs du camp on avait aperçu ses bannières à l'horizon.

» — Suénon n'est plus, messeigneurs, dit l'homme que le comte de Flandre avait interrogé. Hélas! ce noble chevalier, à la stature de géant, à la blonde chevelure, au visage d'ange, au bras si puissant, la mort ne l'a pas épargné. Nous sommes maudits à cause de nos péchés, et Suénon avait l'âme trop pure pour combattre au milieu de nous. Une jeune fille, la princesse Florine, si pieuse et si sainte, et si renommée pour sa beauté et ses grâces, généreuse fille du noble duc de Bourgogne et de Mathilde la

Belle, Florine, vous le savez, était fiancée avec le héros danois. Selon leurs vœux, le mariage ne devait se célébrer que dans Jérusalem, après la délivrance du saint Sépulcre. Florine elle-même avait pris la croix. Animée de la même piété qui brûlait au cœur de Suénon, elle avait voulu partager tous ses dangers. Elle marchait auprès de lui sous la bannière du Seigneur.

» La nuit dernière, pendant que Suénon reposait et que Florine, encore en prières, songeait à Dieu et à l'objet de ses chastes affections, elle entendit un bruit; elle reconnut le pas des infidèles; elle courut éperdue à la tente de Suénon : il était déjà trop tard, le camp danois était investi par les Sarasins. Il fallut combattre dans les ténèbres et sans espoir de vaincre, car le nombre des ennemis était immense. Après une heure de carnage, Suénon tomba percé de cent blessures mortelles. L'ardente Florine, armée de l'épée comme nous, n'avait cessé de combattre aux côtés du chevalier qui devait être son époux. Protégée longtemps par nos efforts, elle succomba, quand Suénon pour la dernière fois lui tendit sa main défaillante, et leur hymen est consacré par la mort. »

C'étaient presque tous les jours d'aussi lugubres nouvelles.

Cependant l'horrible hiver passa. Dès que le temps devint plus doux, l'évêque Adhémar, qui ne désespérait pas de sa mission, fit labourer et ensemencer les terres autour du camp, pour montrer aux infidèles que les assiégeants comptaient persévérer. Godefroid, guéri de sa blessure, avait tout ranimé. Son frère

Baudouin, à qui il avait demandé des secours, venait d'envoyer de l'argent et des grains. On construisit pour l'armée des moulins à vent, machines que les chrétiens avaient trouvées pour la première fois en Asie. La disette cessa enfin, et l'armée reprit confiance.

Sur ces entrefaites, des ambassadeurs du kalife de l'Égypte se présentèrent devant les chefs des croisés. Le kalife, sachant, dirent-ils, que les chrétiens étaient venus pour délivrer Jérusalem, s'obligeait, s'ils voulaient mettre bas les armes, à relever les églises de la ville sainte et à leur permettre d'y entrer en pèlerins. Mais s'ils allaient plus avant, lui, le kalife, était prêt à lancer contre eux tous les hommes armés de l'Égypte et de l'Éthiopie, et tous les musulmans de l'Asie et de l'Afrique.

Ce discours irrita les croisés. Godefroid répondit au nom de tous qu'ils étaient venus pour affranchir Jérusalem, dont les chrétiens voulaient être seuls les gardiens et les maîtres; qu'ils ne redoutaient ni l'Égypte, ni ses alliés, et qu'ils ne pouvaient faire de traités qu'avec les princes qui juraient au nom de Jésus-Christ.

En même temps que ces Égyptiens se retiraient, une armée de vingt mille Sarasins, venus d'Alep et de Damas, s'approchait pour secourir Antioche. Elle fut en quelques heures taillée en pièces par les guerriers francs et par les soldats de Bohémond.

Le comte de Flandre, voulant ajouter une démonstration à la réponse que Godefroid venait de faire aux ambassadeurs de l'Égypte, fit courir après

eux et leur envoya, sur des chameaux, deux cents têtes d'infidèles. Deux cents autres furent lancées dans la ville assiégée.

Peu de jours après, une flotte génoise étant entrée dans le port de Saint-Siméon, des pèlerins, sous la conduite de Bohémond, allèrent recevoir les provisions qu'elle apportait. Comme ils s'en revenaient chargés, ils furent attaqués par quatre mille musulmans qui les épiaient et qui les mirent en déroute. Bohémond lui-même commençait à fuir. Godefroid, surveillant tout, vole à leur secours avec son frère Eustache et quelques chevaliers à qui il ne dit que ces paroles : — Suivez-moi. Il se précipite, l'épée à la main, au milieu des ennemis, et les infidèles tournent le dos, s'enfuyant vers la ville. Accien, qui la défend, fait sortir un renfort d'élite pour soutenir ces alliés qui lui arrivent. A l'appel de Godefroid, le nombre des croisés se grossit en même temps. La bataille s'engage plus sérieuse. Godefroid, par un mouvement habile, se place de manière à couper à l'ennemi la retraite dans Antioche. Tous les musulmans furent massacrés. Ceux qui cherchèrent à fuir, pressés par les chrétiens, se noyèrent dans l'Oronte, au nombre de deux mille.

Dans cette journée, où la valeur des soldats de la Croix éclata par des prodiges, Godefroid faisait voler en éclats les casques et les cuirasses. On lit dans les chroniques qu'un Sarasin de taille démesurée, l'ayant assailli, mit du premier coup son bouclier en pièces. Godefroid, furieux, s'élance sur son gigantesque adversaire, se dresse sur ses étriers, et, laissant tom-

ber avec force sa lourde épée, partage le corps du Sarasin en deux parts, dont l'une roule dans la poussière, tandis que l'autre, emportée par son cheval, rentre dans la ville qu'elle épouvante.

Les croisés vainqueurs ramenèrent le soir dans le camp, avec leurs provisions sauvées, les chevaux, les armes et les vêtements de soie des infidèles.

Le siége néanmoins était toujours sans autres résultats, faute de machines. Dans l'intérieur des murs, les Turcs se vengeaient de leurs défaites sur les chrétiens qui habitaient Antioche et sur les prisonniers qu'ils pouvaient faire. Un jour ils amenèrent sur les remparts un chevalier captif; il se nommait Raymond Porcher; il avait les mains enchaînées. On lui enjoignit d'engager les chefs de la croisade à le racheter, s'il ne voulait pas qu'on lui coupât la tête. Raymond, élevant la voix, cria aux chrétiens :

— Ne faites pour moi aucun sacrifice; il est bon que je meure. Mais pressez le siége; cette ville maudite ne peut plus vous résister longtemps. Restez fidèles à la foi de Jésus-Christ qui est avec vous.

Accien, s'étant fait traduire ces paroles, fut étonné d'une telle grandeur d'âme. Il offrit les plus hauts honneurs au chevalier, s'il voulait embrasser la religion de Mahomet, la mort s'il persistait dans sa croyance. Raymond Porcher, pour toute réponse, se mit à genoux, tourna ses regards vers l'Orient, et fit sa dernière prière, bénissant Jésus-Christ. On lui trancha la tête. On jeta ensuite d'autres chrétiens dans un bûcher.

Mais la ville était tombée à son tour dans une di-

sette si profonde, que le fier Accien se vit réduit à demander une trêve. Les chrétiens, abattus par de longues fatigues, l'accordèrent. Baudouin, sur ces entrefaites, envoya d'Édesse quelques sommes d'argent, et on prit dans le camp un peu de repos. Il y eut des pourparlers entre les Turcs et les croisés. Un Arménien, nommé Phirous, qui avait abjuré le Christianisme pour se ranger sous les étendards de Mahomet, et qui commandait trois des tours d'Antioche, offrit secrètement alors à Bohémond de lui livrer la ville. Voici comment la chose se passa.

Phirous, honoré de la confiance de l'émir, avait avec lui son fils et son frère, apostats comme lui, et investis de commandements sous ses ordres. Avant de chercher à gagner son frère, qu'il savait très-dévoué à la cause des Turcs, il ébranla son fils, lequel entra dans ses projets. Sans admettre d'autres tiers au complot, il descendit le jeune homme dans le fossé par une échelle de cuir et le chargea de faire des ouvertures à l'un des chefs croisés. Le jeune homme, à la faveur de la nuit, se présenta aux portes du camp. On le conduisit à Bohémond. Le prince de Tarente reçut avec joie des propositions qui allaient terminer tant de maux. Il renvoya l'émissaire à son père avec de séduisantes promesses, et fit sur-le-champ rassembler en conseil secret les chefs de la croisade.

Ils commencèrent par rejeter les offres de l'Arménien, en disant que la trahison était indigne de leur cause et honteuse pour leur valeur, mais peut-être intérieurement jaloux de Bohémond, qui prétendait,

s'il gagnait Antioche par stratagème, considérer cette ville comme son domaine. On décida de reprendre le siége, en arrêtant que chacun des chefs commanderait sept jours, et que la ville appartiendrait à celui qui serait de semaine lorsqu'elle se rendrait.

Le commandement de la première semaine fut donné à Bohémond, et, dès le lendemain du conseil secret, on apprit que Kerbogâ, prince de Mossoul, après avoir ravagé la Mésopotamie, amenait au secours d'Antioche une armée que l'on disait forte de deux cent mille hommes. De vives alarmes se répandirent dans le camp. Ceux qui étaient le plus opposés à la proposition du prince de Tarente vinrent le presser d'exécuter ce qu'il avait dit.

Bohémond, ayant fait prévenir Phirous, osa la nuit suivante monter lui-même à la tour, au moyen de l'échelle de cuir. L'Arménien était prêt. Il livra son fils en otage pour sûreté de son engagement. Le jeune homme, arrivé au camp, fut présenté aux chefs. Tout était conduit dans cette affaire avec une discrétion extrême. Bohémond, qui devenait maître de l'entreprise, voulant inspirer une fausse sécurité aux assiégés, fit sonner les trompettes, déployer les bannières et donna l'ordre de se mettre en marche, en annonçant partout avec bruit qu'on allait à la rencontre du prince de Mossoul.

Cette manœuvre occupa toute la journée. Aussitôt qu'il fut nuit, les nombreux corps des armées de la Croix reçurent le commandement de faire volte-face, et furent ramenés, dans le plus grand silence, sous les murs d'Antioche. Ils s'arrêtèrent dans un vallon,

au pied de la tour des Trois-Sœurs, où commandait Phirous, et tous apprirent là ce qui se préparait.

Un grand orage s'était élevé, mêlé de vent et de tonnerre. Les croisés virent dans ce tumulte des éléments une marque certaine de la protection du ciel, qui empêchait ainsi les sentinelles de rien entendre. Le complot de Phirous allait donc se consommer.

Comme l'Arménien n'attendait plus que l'heure convenue, le bruit vague d'une trahison se répandit tout à coup dans la ville. On en accusait le peu de chrétiens qui s'y trouvaient. On soupçonnait plus vivement peut-être les apostats, gens en qui on n'a jamais une confiance entière. On nommait sourdement Phirous : on disait qu'il entretenait des correspondances avec les croisés. Accien le fit venir et l'interrogea, fixant sur lui un de ces regards qui fouillent dans les plus intimes pensées. Le sang-froid de l'Arménien le sauva. Lui-même proposa avec calme des mesures de sûreté.

— Il faut changer, dit-il, tous les gardiens des tours et mettre aux fers tous les chrétiens.

— C'est ce que je ferai demain, répondit l'émir en le renvoyant.

Phirous retourna à son poste, plus pressé que jamais d'en finir. Mais son frère n'était pas encore prévenu; et il ne pouvait rien faire sans son concours, parce qu'il commandait la tour voisine de la sienne. Il alla le trouver.

— Vous savez ce qui se passe, lui dit-il. On arrête tous les chrétiens. Demain matin, avant le jour peut-être, tous seront mis à mort. C'est pour moi une

vive douleur; je ne puis oublier que nous sommes nés dans la même religion et que nous avons été leurs frères.

— Et c'est une raison de plus pour les avoir en horreur, répondit froidement l'autre apostat. Depuis que ces croisés sont venus, nous ne vivons que dans les alarmes. Puissent-ils périr tous et les traîtres avec eux!

Le frère de Phirous avait, en disant cela, un air si menaçant et si farouche, que l'Arménien vit bien qu'il ne deviendrait jamais son complice. Il n'hésita pas un instant. Se précipitant sur lui avec violence, il lui plongea son poignard dans le cœur, et jeta aussitôt le cadavre dans le fossé.

Un peu rassuré alors, il descendit une échelle de cuir. Un émissaire de Bohémond, posté au pied de la tour, monta pour s'entendre avec Phirous.

— Nous n'avons qu'une seule ressource, dit l'Arménien, c'est que tous les intrépides de l'armée viennent ici par l'échelle flottante. Dès que nous serons en nombre, nous irons ouvrir une des portes.

Pendant qu'il parlait ainsi, un officier de ronde se présenta tout à coup avec une lanterne. Phirous n'eut que le temps de cacher le croisé sous les coussins du divan. Pourtant son air calme ne laissa rien soupçonner.

L'officier loua sa vigilance, examina tout avec sa lanterne et ne vit rien.

Lorsqu'il se fut retiré, l'Arménien fit descendre l'émissaire, en lui recommandant bien de dire à Bohémond qu'une heure de retard perdrait tout.

Mais à ce moment suprême, la frayeur s'empare des chrétiens. Tous calculent le danger. Tous s'épouvantent. Personne ne veut se hasarder sur la tremblante échelle. En vain Bohémond donne l'exemple en montant le premier; en vain il prie; personne ne le suit. Les paroles mêmes de Godefroid de Bouillon n'excitent pas les braves.

Robert de Flandre s'approche alors, suivi de soixante guerriers d'élite.

— Nous irons donc, nous autres, dit-il.

Ses soixante compagnons le suivent en silence.

L'élan était donné; une foule de soldats montent intrépidement. Dix tours sont en quelques minutes au pouvoir des croisés. Une porte est enfoncée; Godefroid de Bouillon entre dans Antioche au son des trompettes, au cri de guerre *Dieu le veut!* La garnison turque est exterminée, et au point du jour on voit flotter sur les remparts la bannière rouge de Bohémond.

Accien, voulant s'enfuir, fut tué par un bûcheron qui le reconnut, et qui apporta aux chefs des croisés sa tête énorme, aux oreilles longues et velues, à la longue barbe blanche.

XIII. — LA SAINTE LANCE. — KERBOGA.

La victoire est à Dieu.

Bossuet.

La prise d'Antioche eut lieu au commencement de juin de l'année 1098, après un siége de huit mois.

Il y avait peu de jours que les chrétiens se repo-

saient de leurs longs travaux; et ils se réjouissaient de leur triomphe, quand l'armée du prince de Mossoul, — forte en effet de deux cent mille hommes, — se montra en vue d'Antioche. Vingt-huit émirs marchaient, avec leurs corps d'armée, sous les ordres de Kerbogâ. Il s'avançait comme un homme sûr de vaincre.

Un détachement de chevaliers sortit à la rencontre de ce nouvel ennemi. Sans doute qu'ils vendirent chèrement leur vie, mais aucun d'eux ne revint.

Un nouveau corps d'armée, qui allait au secours du premier détachement, fut obligé de rentrer précipitamment dans la ville, investie une heure après par les bannières innombrables des musulmans; et les croisés, d'assiégeants qu'ils étaient la semaine précédente, se trouvèrent tout à coup assiégés, sans avoir eu le temps de s'approvisionner.

Des sorties de tous les jours produisirent alors mille faits héroïques, mais n'amenèrent aucun succès; et parmi les chrétiens, bloqués dans un cercle qui semblait se resserrer à chaque heure, la disette vint de nouveau. Ce fut bientôt la plus hideuse famine. On mangea les chiens, puis les chevaux de bataille, puis les cuirs des baudriers et des chaussures. Les chefs partageaient les peines des soldats.

On savait que l'empereur Alexis amenait enfin des sécours, et on prenait courage. Le comte de Blois, ayant fait une percée dans les rangs compactes de l'ennemi, trouva le moyen de s'échapper; il courut à la rencontre de l'empereur, qui s'avançait en effet. Il le pressa d'accélérer sa marche. Mais Alexis ne ve-

nait que pour partager les victoires des croisés. Dès qu'il apprit la situation d'Antioche, il rebroussa chemin et s'en retourna lâchement dans Constantinople. Le comte de Blois, découragé, n'osa revenir et reprit le chemin de la France.

Abandonnés ainsi, les croisés, dans leur misère, ne songeaient plus qu'à mourir. Quelques chefs firent même offrir à Kerbogâ de lui rendre la ville, s'il leur voulait permettre de s'en retourner dans leur pays. Le prince de Mossoul se refusa à cette transaction, dont Godefroid n'apprit la pensée que pour la blâmer sévèrement. Car, au milieu de l'abattement général, il y avait encore parmi les chrétiens quelques hommes qui conservaient de l'enthousiasme. Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre, Tancrède, juraient que tant qu'il leur resterait soixante chevaliers, ils ne renonceraient pas à l'espoir d'aller délivrer Jérusalem.

On raconta bientôt des visions prodigieuses, qui semblaient annoncer un terme à tant de maux. Un déserteur passait à l'ennemi; il s'en revint de lui-même, disant qu'il avait été arrêté par son frère, mort dans un précédent combat. Le fantôme lui avait révélé qu'à la prochaine bataille, tous ceux qui avaient succombé sous la bannière de la Croix se lèveraient de leurs tombes et viendraient combattre dans leurs rangs.

Pour mettre le comble à ces merveilles, un bon et saint prêtre marseillais, nommé Pierre Barthélemi, eut une révélation plus importante. Un matin, il annonça, tout ému, que saint André s'était montré à

lui, en réalité ou en songe, et qu'il lui avait déclaré le lieu où était enterrée, dans l'église vénérée de Saint-Pierre d'Antioche, la lance qui avait percé le côté et ouvert le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le saint apôtre avait ajouté que cette lance, devenue auguste et sacrée, donnerait la victoire aux chrétiens.

On trouva en effet, au lieu désigné, la précieuse relique, après avoir fouillé assez longtemps. Des épreuves et des miracles signalèrent sa sainteté. L'abattement s'évanouit alors, et tout le monde voulut de nouveau marcher au combat. L'ermite Pierre fut envoyé à Kerbogâ, à qui il demanda fièrement, au nom des chrétiens, s'il souhaitait une bataille générale, ou s'il ne préférait pas un combat d'un certain nombre de chevaliers croisés contre un nombre égal de musulmans.

Le prince de Mossoul, souriant de dédain, répondit qu'il ne traitait pas avec des mourants. Il renvoya ainsi le parlementaire.

Toute l'armée chrétienne se mit donc en prières. Un reste de vivres, que l'on trouva et qui fournit un repas frugal à tous les guerriers, parut un nouveau miracle. Le lendemain matin, 29 juin, jour même où l'on fête les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, cent mille croisés, après avoir tous communié, sortirent d'Antioche avec tous les chefs, précédés du pieux évêque Adhémar, qui portait la cuirasse sous sa robe épiscopale, et auprès de qui marchait Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la croisade, élevant dans ses mains la sainte lance.

L'armée s'avançait en chantant le psaume de la sainte guerre : *Exurgat Deus :* « Que le Seigneur se lève! Que ses ennemis soient dispersés! » Tous ceux qui étaient sans armes priaient à genoux sur les remparts. Presque tous les soldats de la Croix étaient à pied. Les chefs avaient pour monture des ânes et des chameaux. Il ne restait qu'un cheval, qu'on avait donné à Godefroid de Bouillon.

Lorsqu'on annonça au prince de Mossoul que les chrétiens sortaient de la ville, dont les tours venaient d'arborer le drapeau noir, il crut qu'ils s'avançaient humblement pour implorer sa clémence. Mais ses premiers détachements violemment dispersés l'obligèrent bientôt à quitter son jeu d'échecs et à monter à cheval. Il divisa rapidement son armée en quinze bataillons. Les chrétiens, de leur côté, s'étaient partagés en douze corps, sous la protection des douze saints apôtres. Tous ces arrangements furent détruits en un moment. La mêlée devint subitement générale.

La bataille s'engagea sur tous les points, avec tant de courage de la part d'hommes que l'on croyait exténués, que Kerbogâ, pris de peur, envoya à son tour proposer aux princes chrétiens ce qu'il avait refusé la veille, d'éviter le carnage en se bornant à faire combattre des deux parts l'élite des guerriers. Les croisés à leur tour méprisèrent des offres qui redoublaient leur confiance.

Une petite pluie vint les rafraîchir, en même temps qu'un vent assez vif poussait leurs flèches vers l'ennemi. Ils reconnurent là encore la protection de Dieu. Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre,

qu'on surnomma, à cause de ses exploits dans cette grande journée, *le fils de saint Georges*, le comte de Hainaut, Baudouin du Bourg, Tancrède, tous les capitaines se montraient aux postes les plus avancés. Ils voyaient tomber autour d'eux les plus braves Sarasins. L'armée immense de Kerbogâ fut mise en pleine déroute.

Le prince de Mossoul s'enfuit, laissant sur le champ de bataille cent mille infidèles. Les chrétiens avaient perdu quatre mille hommes. Ils trouvèrent dans le camp ennemi des chevaux, de l'or, des vivres, et quinze mille chameaux, qu'ils emmenèrent à Antioche, encore chargés des cordes et des chaînes que le vaincu avait destinées aux chrétiens.

Cette heureuse victoire fut suivie de quelques jours de repos....

Mais nous devons faire remarquer qu'on a une autre version de l'histoire de la sainte lance. Elle fait le chapitre III de la Chronique de l'abbaye de Saint-André-lez-Bruges, publiée en 1839 par M. Octave Delpierre. La voici :

« Comment l'apôtre saint André apparut au comte de Flandre Robert, et comment, par son secours, les croisés assiégés dans Antioche furent délivrés et remportèrent la victoire.

» Les croisés, réduits dans Antioche à la dernière extrémité, n'espéraient plus en aucun secours humain, quand le Dieu très-bon et très-puissant vint à leur aide.

» Une nuit, le glorieux apôtre du Christ, celui qui des premiers suivit les traces du Fils de Dieu et fut

son fidèle disciple, saint André apparut au très-noble et invincible prince le comte Robert de Flandre (fils de Robert le Frison), lui révéla le lieu où se trouvait enterrée, dans l'église de Saint-Pierre, la lance avec laquelle le centurion Longin perça le flanc de Notre-Seigneur, et lui enjoignit de l'aller prendre, accompagné des autres princes chrétiens et de tous les croisés, ajoutant qu'il devait aussitôt attaquer les ennemis, qu'il vaincrait infailliblement.

» Le comte Robert, à qui cette vision rendit la joie et l'espérance, se leva au point du jour, remerciant du fond du cœur le Seigneur tout-puissant et son saint apôtre de la faveur qui lui était faite (1). Puis il assembla tous les chefs de l'armée chrétienne et leur exposa ce qui lui était arrivé. Tous, versant des larmes de joie, ainsi qu'il arrive lorsqu'on échappe à un danger imminent, et offrant de sincères actions de grâces au Très-Haut et à leur fidèle appui l'apôtre saint André, courent au lieu indiqué, et la terre ayant été creusée, on trouva la lance du Christ, ainsi que la vision l'avait révélé.

» Une grande confiance se répandit alors dans toute la ville; on ne songea plus qu'à combattre; et on s'y prépara avec ardeur. Chacun des croisés, plein de dévotion et le cœur contrit, confesse ses péchés, accepte avec joie la pénitence qui lui est imposée, puis s'avance pour recevoir le précieux corps de

(1) Dans quelques récits des chroniqueurs on lit que la révélation fut faite simultanément au comte de Flandre et à Pierre Barthélemi. Dans tous les cas, deux traditions dont le résultat est le même confirment le fait.

Jésus-Christ, ce qui achève de relever leur énergie. Les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, célébraient de tous côtés le service divin, même au milieu des rues, et donnaient la bénédiction à tous ces hommes qui volaient au combat.

» Il résulta de là pour les croisés une telle confiance, et une telle grâce leur fut envoyée d'en haut, que l'on vit s'élancer courageusement ceux qui, la veille, abattus et consternés, pouvaient à peine lever leurs yeux éteints par la souffrance, car la famine les assiégeait depuis vingt-six jours. Invoquant donc le secours divin, ils se formèrent en douze bataillons et s'avancèrent vers l'armée ennemie. Comme ils sortaient de la ville, une suave rosée descendit du ciel et se répandit sur eux. Ils reconnurent là encore un secours du Seigneur, puisque, arrosés de cette légère pluie, ils se sentirent doués d'une telle force de corps et d'une telle vigueur d'esprit, que, durant toute la bataille, ils ne ressentirent plus ni la fatigue ni la faim. Ils se précipitaient sur leurs ennemis avec l'ardeur et le courage du lion; et ils en firent un tel carnage que, de cette multitude innombrable, quelques-uns à peine, cherchant leur salut dans la fuite, parvinrent à s'échapper (1).

(1) On lit au chapitre IV de la Chronique que nous venons de citer que le comte Robert de Flandre fonda l'abbaye de Saint-André-lez-Bruges en commémoration de cette victoire, due à la sainte lance. Le premier récit, qui ne mentionne que Pierre Barthélemy, est de Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la croisade, qui écrivait comme témoin des faits et qui porta lui-même la sainte lance dans la bataille.— Quoi qu'il en soit, cette relique auguste rendit un service immense aux croisés; elle les sauva.

Les chefs de la croisade, ne voyant plus d'ennemis devant eux, se disposèrent bientôt à poursuivre leur marche vers Jérusalem. Ils n'étaient pas encore désabusés sur le compte de l'empereur Alexis. Ils lui envoyèrent Hugues de Vermandois et Baudouin de Hainaut, pour lui rappeler de nouveau les promesses qu'il avait faites de fournir des secours. Le jeune comte de Hainaut, attaqué par un corps de Turcs dans les environs de Nicée, ne reparut plus, et jamais on n'a pu savoir sa fin. Hugues, s'étant caché dans un bois, échappa aux barbares. Mais, arrivé à Constantinople, il abandonna aussi la cause périlleuse des croisés, et s'en retourna dans son pays.

Bohémond ayant été reconnu prince d'Antioche, une forte garnison avait été laissée dans cette ville, et l'armée s'était éloignée. Une grande douleur devait la frapper encore. Dans une nouvelle épidémie qui survint, l'évêque Adhémar, ce chef spirituel de la croisade dont l'appui avait soutenu tant de courages, fut emporté tristement. Il mourut sans avoir vu Jérusalem.

Plusieurs places furent prises dans la route, et de nobles prouesses pourraient agrandir nos récits. L'armée du prince d'Alep fut battue par Godefroid de Bouillon. L'émir de Tripoli fut vaincu dans une sanglante rencontre. Marra fut assiégée. Les habitants, au rapport de Guillaume de Tyr, lançaient du haut des remparts des flots de bitume enflammé, des tonnes de chaux vive, des ruches pleines d'abeilles, des monceaux de pierres et des grêles de traits. Néanmoins, le comte de Flandre planta l'étendard de la Croix sur les tours de Marra.

On marcha enfin sur Laodicée, où l'armée des croisés se renforça de plusieurs chevaliers venus d'Angleterre (1). Elle délivra les pirates croisés qui s'y trouvaient captifs. Beaucoup d'autres villes furent enlevées ou se soumirent; tout tremblait enfin devant les chrétiens. Ptolémaïs eut peur et envoya des vivres. Mais en même temps les chefs qui commandaient dans cette ville lâchèrent des colombes qui portèrent à Césarée, attachés à leurs ailes, des avis écrits contre les chrétiens. Un de ces innocents messagers, échappé des serres d'un faucon, tomba dans le camp des croisés, qui apprirent à connaître leurs prétendus alliés. Ils ne s'arrêtèrent pourtant pas dans leur projet d'aller en toute hâte à Jérusalem.

Ayant pris Lydda et Ramla, comme ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de la ville sainte, des chrétiens de Bethléem vinrent implorer leur secours. Tancrède partit avec trois cents hommes; et, à minuit, heure consacrée par la naissance du Sauveur, l'étendard de la Croix fut arboré sur Bethléem délivrée.

(1) L'Angleterre prit peu de part à la première croisade. Guillaume le Roux, successeur de Guillaume le Conquérant, s'occupait moins de consoler l'Église que d'affermir sa tyrannie brutale dans la Grande-Bretagne, envahie par son père. Le petit nombre de chevaliers anglais qui vinrent s'unir à Godefroid arrivaient par leur propre vœu, mais non envoyés par Guillaume.

XIV. — JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

> Ce capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ.... Il ne dut qu'à sa valeur et à sa sagesse cette conquête glorieuse, qui lui coûta tant de travaux. LE TASSE.

Le lendemain, on aperçut à l'horizon Jérusalem; et soixante mille chrétiens de l'Occident, car le nombre des croisés était maintenant réduit à ce nombre, purent contempler enfin la cité sainte.

Pénétrés d'un vif attendrissement, ils tombèrent tous à genoux, la tête découverte, fondant en larmes, priant en silence et se frappant la poitrine. Ils reprirent ensuite leur marche en continuant de prier ou en chantant de pieux cantiques. Les chevaliers avaient mis pied à terre. Tous les croisés, ayant ôté leurs chaussures, marchaient pieds nus, et ne foulaient qu'avec recueillement ce sol consacré par les pas augustes de l'Homme-Dieu.

Leur piété ardente se confondait dans la tendresse et les saints transports. Ils pleuraient sur les souffrances de Jésus-Christ, sur l'humiliation du saint Sépulcre; puis ils juraient derechef de ne déposer maintenant les armes qu'après avoir vengé la grande cause de la Croix.

Jérusalem, détruite par Titus, relevée partiellement depuis, était alors, comme on l'a vu, la proie des grossiers enfants de Mahomet, qui la désolaient d'odieuses profanations. Cette ville formait un carré long, et contenait dans son enceinte quatre collines, dont la plus célèbre était le Golgotha ou Calvaire,

lieu rendu à jamais vénérable par la passion du Sauveur des hommes. L'impératrice Hélène avait fait bâtir sur cette colline l'église de la Résurrection.

Au moment de l'arrivée des croisés, les musulmans d'Égypte, qui venaient à leur tour d'enlever Jérusalem aux Turcs, avaient achevé de fortifier ses remparts de bastions et de larges fossés. Instruits de l'approche des chrétiens, ils avaient comblé ou empoisonné les puits et les citernes des environs. C'était le milieu de l'été. L'armée de la Croix se trouva bientôt exposée à mourir de soif; car les sources étaient taries, le torrent de Cédron desséché; la fontaine de Siloé coulait à peine.

L'armée entoura néanmoins Jérusalem. Le comte de Flandre assit son camp au nord, entre la porte d'Hérode et la porte Saint-Étienne. Les diverses nations se partagèrent le reste du circuit. Godefroid de Bouillon planta son pavillon entre la porte de Damas et la porte de Jaffa, au lieu même où s'était élevée la tente de Titus.

Quoique les croisés n'eussent ni échelles ni machines, ils commencèrent le siége par un assaut général. Ils comblèrent une partie des fossés; puis, tandis que les uns lançaient des pierres et des javelots sur la ville avec la fronde et l'arbalète, les autres, s'avançant au pied des murailles, couverts de leurs boucliers serrés, comme d'une tortue impénétrable, s'efforçaient d'ébranler avec la pioche et le marteau les remparts et les tours. Les flots d'huile et de poix bouillantes qui tombaient sur eux ne les firent pas reculer. Des pans de muraille s'écroulèrent; on ap-

porta la seule échelle de siége que l'armée possédât, et les guerriers se plaçant quatre de front, cent d'entre eux y montèrent, étonnant dès ce premier jour les musulmans, qui ne s'expliquaient pas un tel excès de valeur. Mais ne pouvant être soutenus sur les autres points, les plus avancés se firent exterminer, et l'armée fut obligée de faire retraite.

On se décida à construire des machines. Des détachements envoyés à la découverte ayant trouvé du bois, tous les bras s'employèrent à le mettre en œuvre. On fit des béliers, des catapultes. On traça et on établit des galeries couvertes. On prépara des claies et des fascines. On avait fini par découvrir de l'eau à quelques lieues du camp, et toute l'armée montrait du courage. De toutes parts contre les murs se dressèrent les apprêts, parmi lesquels on distinguait trois énormes tours mobiles, solidement construites, qui avaient chacune trois étages, et qui s'élevaient plus haut que les remparts de la ville assiégée. Des ponts à bascule étaient debout au sommet, prêts à s'abattre sur les créneaux.

La plus grande de ces machines était celle de Godefroid de Bouillon. Elle contenait, renfermés dans la chambre inférieure, les nombreux ouvriers qui la faisaient mouvoir sur ses énormes roues. Les étages supérieurs portaient les guerriers. Les parois de cet édifice étaient couvertes de cuir mouillé, qui devait opposer de la résistance à la flamme.

Les croisés se préparèrent par trois jours de jeûne et de prières ardentes à l'assaut qu'ils méditaient. Le quatrième jour, l'armée entière fit une proces-

sion solennelle autour de la ville sainte. Tous les chevaliers, les pèlerins, tous les guerriers, allaient nu-pieds et la tête découverte. Ils marchaient au son des timbales et des trompettes. Toutes les pieuses bannières étaient déployées. Tous les prêtres du camp, vêtus de chapes blanches, portaient les images des saints et chantaient des psaumes.

De la montagne des Oliviers, les regards des croisés planaient sur Jérusalem. Les infidèles garnissaient les remparts, où ils avaient apporté des croix qu'ils insultaient.

— Vous le voyez, s'écria Pierre l'Ermite, c'est Jésus-Christ qui expire de nouveau pour nous.

Toute l'armée poussa des gémissements, et chacun rentra dans ses quartiers, l'âme remplie d'indignation.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, ils préparèrent leurs armes, décidés à ne plus les déposer.

Pendant la nuit, le comte de Flandre et Tancrède avaient fait avancer leurs tours devant la porte de Damas. L'immense machine de Godefroid de Bouillon avait été poussée à vingt pas de la porte Saint-Étienne. Les fossés, sur ce point-là, étaient comblés de fascines et de pierres. On approcha les béliers et les catapultes, et l'attaque s'engagea sous les nuées de traits qui pleuvaient des remparts. La défense était si acharnée, que trois jours et trois nuits se passèrent en combats sans relâche. Mais les efforts des assiégés n'avaient pu détruire les machines.

Le jeudi 14 juillet 1099, Godefroid de Bouillon,

à la première heure du jour, ordonna l'assaut sur tous les points. Les catapultes vomirent des pierres sur la ville, les béliers battirent les remparts; les pionniers, sous des galeries couvertes, sapèrent la base des tours; les frondeurs, les archers, les arbalétriers, lancèrent des balles de plomb, des javelots armés de pointes de fer, des flèches à crochet, des matières enflammées. Cent mille voix, formant un hurlement si confus qu'il n'eût pas permis au tonnerre de se faire entendre, excitaient partout au carnage. Les assiégés, à l'aide de quatorze machines fixées sur les remparts, rendaient aux chrétiens les javelines, les traits enflammés, l'huile ardente, et lançaient le feu grégois, dont ils possédaient le terrible secret.

Plusieurs des tours, qui avaient coûté tant de peine aux assiégeants, furent brûlées ou abattues; les croisés virent la nuit sans pouvoir entrer dans Jérusalem. Le comte de Flandre en pleurait de désespoir. La tour de Godefroid, à moitié démantelée, menaçait ruine; on passa la nuit à la réparer, et l'assaut fut repris aux premières lueurs de l'aurore.

Le théâtre des plus grands faits d'armes fut dès lors la tour du prince des croisés, qu'on avait solidement étayée. Godefroid s'y tenait debout, comme la veille, dirigeant tous les mouvements et lançant des javelots qui répandaient la mort. Derrière lui était élevée une croix d'or, dont l'aspect semblait redoubler la rage des Sarasins. Ils lançaient des pots de feu et des pierres énormes qui ne purent la renverser.

Le Tasse n'a pas introduit sans autorité des scènes de magie dans ses récits épiques de la *Jérusalem délivrée*. On lit dans Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la croisade, que les infidèles employaient fréquemment ces sinistres ressources contre les chrétiens. Au moment grave où nous sommes, ils amenèrent sur les remparts deux magiciennes, qui avaient promis de détruire par leurs enchantements la croix d'or de Godefroid, qu'elles regardaient comme son talisman, et de l'obliger ainsi à la retraite. Leurs promesses ne furent pas heureuses pour elles, car au moment où elles faisaient leurs charmes contre le héros, une pierre lancée par l'une des catapultes de la tour de Godefroid écrasa les deux sorcières, et les livra, dit l'historien, à ces mêmes démons qu'elles invoquaient.

Parmi les hommes vaillants qui entouraient Godefroid sur la plate-forme, le brave Mathieu, son écuyer, et beaucoup d'autres tombèrent. L'avantage semblait se maintenir encore du côté des Sarasins. Les chrétiens étaient partout repoussés, malgré leurs efforts intrépides. Les tours mobiles brûlaient : celle de Godefroid venait de prendre feu à sa base, quand tout à coup une vision prodigieuse frappa l'armée chrétienne. Un brillant chevalier, revêtu d'armes éclatantes, apparaît au sommet du mont des Oliviers. Il agite son bouclier blanc, sur lequel étincellent trois étoiles; il montre Jérusalem de la pointe de sa flamboyante épée. Tous les soldats de la Croix le prennent pour un envoyé du Ciel. Godefroid s'écrie :

— Dieu est pour nous!

Et pendant que ceux qui l'environnent lancent sur les remparts une grêle de traits, sentant que sa tour allait crouler, il laisse tomber son énorme pont-levis sur la muraille, et se précipite dans la ville, au milieu d'un corps de Sarasins qu'il renverse. Deux frères de Tournay, Ludolphe et Guillaume, le soutiennent.

Après ces trois héros, qui prennent possession de la ville sainte, Eustache de Boulogne et Baudouin du Bourg sautent sur les remparts. De tous côtés cet exemple est suivi. Le comte de Flandre et une foule de guerriers francs, entrés par un chemin semblable, vont briser à coups de hache la porte Saint-Étienne. A trois heures de ce jour-là, qui était le vendredi 15 juillet 1099, l'étendard de la Croix flotte sur Jérusalem, après trente-neuf jours de siége. C'était l'heure même et le jour de la semaine où Jésus-Christ était mort.

Une mêlée terrible eut lieu dans toutes les rues. Les musulmans et les juifs furent partout massacrés. En beaucoup de lieux, disent les chroniques, les croisés avaient du sang jusqu'aux genoux. Les chrétiens de Jérusalem, enfin délivrés, baisaient les mains flétries de Pierre l'Ermite; on lui faisait bénir les petits enfants, et les vieillards lui criaient : Paradis dans le ciel à l'envoyé de Dieu! Gloire à l'homme saint qui nous a tenu parole!

Godefroid, ayant déposé l'épée aussitôt après la victoire, s'était rendu, pieds nus et sans armes, au saint Sépulcre, où il tomba prosterné dans une lon-

gue émotion. Mais, de la part des autres chevaliers, le massacre des Sarasins ne cessa, dit-on, qu'au bout d'une semaine. Les historiens portent à soixante-dix mille le nombre des infidèles mis à mort dans cette grande vengeance. Alors on purifia la ville. On y porta en procession la vraie Croix, trésor incomparable que l'on avait retrouvé. Et le 25 juillet, tous les chefs de la croisade s'assemblèrent pour élire un roi qui devait relever le trône de David.

XV. — LE ROYAUME DE JÉRUSALEM.

L'histoire eût encor vu des faits plus éclatants,
Si ce règne d'un jour eût duré plus longtemps.
FRÉDÉRIC II.

Quand les princes croisés se trouvèrent réunis pour l'élection d'un roi de Jérusalem, le comte de Flandre, Robert, se leva :

« Mes compagnons et mes frères, leur dit-il, jamais nous n'avons eu besoin, comme aujourd'hui, des conseils de la sagesse et des divines inspirations. Dans les circonstances ordinaires, on aime à voir le sceptre aux mains du plus habile. Que sera-ce pour ce royaume, qui est encore en si grande partie au pouvoir des infidèles? Déjà nous savons que l'Égypte menace le trône que nous allons élever; et les chrétiens qui vont habiter Jérusalem n'auront pas des chrétiens pour voisinage. Ce peuple aura ses ennemis à sa porte et ses amis au delà des mers. Le roi que nous lui donnerons sera son seul appui. Il faut donc qu'il soit vaillant et brave, et en même temps

pieux et humain. Car, vous le savez, c'est en vain qu'on a triomphé par les armes, si l'on ne confie les fruits de sa victoire à la vertu et à la religion.

» Le prince que nous allons nommer doit aussi servir de père à tous ceux qui ont quitté leur patrie et leur famille pour se vouer à la défense du tombeau de Jésus-Christ. Successeur ici de l'Homme-Dieu, où puisera-t-il assez de vertu? Songez que l'Occident tout entier a les yeux sur notre choix. S'il est funeste, tous les maux qu'éprouvera ce royaume seront, aux yeux de nos frères d'Europe, l'ouvrage de notre imprudence.

» Mes compagnons et mes frères, ne pensez pas que je tienne ce langage pour attirer sur moi vos bonnes grâces. Je n'aspire pas à un tel honneur. Je m'exprime de la sorte, au contraire, parce que, quand même vous voudriez me donner la couronne, je ne l'accepterais pas (1), résolu que je suis de retourner dans mon pays de Flandre. Ce que je vous dis n'est donc que pour le bien de tous et pour notre honneur commun. »

Tous les chefs applaudirent au discours de Robert. Les dix princes les plus recommandables furent chargés d'élire le roi de Jérusalem; et l'héroïque Tancrède, qui, dans son admiration, avait adopté Godefroid de Bouillon pour son seigneur, lui ayant donné sa voix, tous les autres le reconnurent pour

(1) C'est à cause de ce passage du noble discours de Robert que quelques écrivains ont dit qu'on lui avait présenté la couronne de Jérusalem, avant de l'offrir à Godefroid de Bouillon. Mais ces écrivains se sont trompés.

le plus digne, et le proclamèrent roi, aux acclamations et à la vive joie de toute l'armée chrétienne (1).

On le conduisit en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, et ce fut devant le tombeau de Jésus-Christ qu'il fut inauguré.

Aussi, il ne voulut recevoir ni la couronne d'or, ni le sceptre, ni les autres insignes de la royauté, dans des lieux où, comme il le remarqua pieusement, le Fils de Dieu, couronné d'épines, avait eu pour sceptre un roseau; et, quoiqu'on lui donnât le titre de roi, que l'histoire lui a conservé, il ne prit jamais que celui d'avoué ou défenseur du saint Sépulcre.

Il s'occupa, dès le lendemain de son élection, de ramener la justice dans les États qui lui étaient confiés. Il repeupla Jérusalem en y appelant tous les chrétiens disséminés dans le pays. Il rétablit les remparts de la ville. Il exerça son armée. Il prépara des lois.

Mais les Sarasins de la Syrie et de la Perse lui laissèrent à peine quelques jours de repos. Une nombreuse armée d'infidèles envahit le royaume naissant. Cette nouvelle, qu'on apprit un soir, fut annoncée à la lueur des flambeaux. Le lendemain matin, tous les guerriers prirent leurs armes et sortirent de Jérusalem sous la conduite de Godefroid.

On portait la vraie Croix à l'avant-garde.

(1) On lit dans les chroniques du temps que, les dix électeurs ayant fait sur chaque prince la plus minutieuse enquête, Godefroid de Bouillon fut le seul sur lequel on ne recueillit qu'un concert unanime de louanges, auxquelles ne se mêlait aucun reproche ni aucun blâme.

Les femmes, les enfants et les vieillards, restés dans la cité sainte avec Pierre l'Ermite, priaient sur les remparts, au son de toutes les cloches.

Les croisés, à la fin du jour, arrivèrent en face de l'armée musulmane, campée dans les plaines d'Ascalon. Le lendemain matin, qui était le 14 août, le patriarche de Jérusalem ayant béni les chrétiens, le nouveau roi donna le signal de la bataille. Le son des tambours et des trompettes fut couvert aussitôt par les cris de joie des croisés, qui, selon l'expression d'un historien du temps, allaient au-devant du péril comme à un joyeux festin. L'émir de Ramla s'était joint à l'armée de Godefroid, décidé à embrasser une religion qui donnait tant de constance.

Les chrétiens marchaient sur le camp des Sarasins, assis dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer, protégé par une flotte nombreuse, et formant un demi-cercle dans lequel ils comptaient envelopper les chevaliers. Les récits contemporains, sans doute exagérés, élèvent à trois cent mille le nombre des musulmans rassemblés là. Le roi de Jérusalem n'avait que vingt-mille hommes. Mais il avait coutume de ne pas compter ses ennemis.

Les croisés s'élancèrent sur les infidèles, qui, déjà étonnés de voir qu'un si petit nombre de guerriers eût osé venir au-devant d'eux, se prirent de terreur. Le comte de Flandre, Tancrède, Eustache de Boulogne, Baudouin du Bourg, commandaient, sous les ordres de Godefroid, les différents détachements de l'armée. Ils repoussaient l'ennemi de toutes parts.

Les plus redoutables de ces infidèles étaient les

Éthiopiens, avec leurs hideux visages noirs. De leurs fléaux armés de boulets de fer, ils frappaient le front des chevaux et brisaient les cuirasses et les boucliers. Ils ne firent pourtant pas reculer les soldats de la Croix; et il fallut bientôt que les Sarasins prissent la fuite vers la mer. Godefroid, tombant alors sur leurs bataillons en désordre, acheva de les disperser; ils s'embarquèrent à la hâte, laissant, disent les vieux historiens, une si grande quantité de morts, qu'on n'en put savoir le nombre, et abandonnant leur camp plein de richesses.

Cette victoire fut due surtout à la résolution hardie que prit Godefroid d'intimider l'ennemi en marchant sans hésiter à sa rencontre. Les chrétiens s'en retournèrent triomphants dans la ville sainte; et le grand étendard du prophète, qu'ils avaient pris, fut suspendu en trophée devant le sépulcre de Jésus-Christ.

Le nouvel État paraissant assuré de la paix, après une victoire si éclatante, les princes de la Croix pensèrent que leur vœu était rempli. Ils firent donc leurs adieux à Godefroid, et ils reprirent le chemin de l'Europe. Le seul Tancrède ne voulut pas quitter le héros de la guerre sainte, à qui il ne restait que trois cents chevaliers pour défendre son jeune trône.

Les chroniqueurs ont peint d'une manière touchante cette séparation des braves, à la suite de tant de périls communs. On remarquait dans le nombre de ceux qui espéraient enfin revoir leur patrie, outre les chefs connus par leurs exploits, d'autres bons personnages, marquants par leurs

malheurs. Telle était la jeune comtesse Ida de Louvain, qui avait fait le voyage de l'Orient à travers mille dangers, pour chercher Baudouin de Hainaut, son époux, qu'elle pleurait et qu'elle ne retrouvá point. Mais elle avait rejoint son frère Godefroid le Barbu, délivré par Olivier Leefdale d'une captivité qui avait duré plus de deux ans (1).

Beaucoup de pèlerins remportaient des richesses. D'autres, ayant vaincu des lions et des tigres, s'en retournaient avec des dépouilles dont ils allaient orner leurs armoiries.

De singuliers récits ont semé des merveilles sur ce départ. On lit dans le *Magnum Chronicon Belgicum* qu'un chevalier nommé Geoffroi de la Tour, ayant un jour aperçu dans une forêt un beau lion qu'un énorme serpent étouffait, avait volé au secours du noble animal et tué le serpent. Le lion reconnaissant n'avait plus quitté son libérateur, l'avait accompagné à Jérusalem, et le suivait fidèlement en tous lieux. Lorsqu'il fallut s'embarquer, on ne voulait pas recevoir le lion dans le navire qui allait porter Geoffroi en Europe. Le chroniqueur ajoute que le pauvre animal se noya dans la mer, en suivant à la nage le bâtiment qui le séparait de son maître.

Le retour des croisés fut regardé en plusieurs pays comme un miracle, car on avait répandu à leur sujet les bruits les plus sinistres, et en beaucoup de lieux on ne les attendait plus. Ils reparaissaient, portant des palmes à la main; on se mettait à ge-

(1) Voyez, dans les *Légendes des commandements de l'Église*, le Pèlerinage d'Olivier Leefdale à la recherche de Godefroid le Barbu.

noux devant eux; on baisait les mains des guerriers qui avaient délivré le tombeau du Seigneur; on touchait avec respect leurs pieds, qui avaient foulé la terre consacrée.

Dans quelques villes, leur retour fut une fête qui n'est pas oubliée encore. Bruxelles, par exemple, célèbre toujours la commémoration du 19 janvier de l'an 1100, jour où les croisés bruxellois, que l'on n'espérait plus revoir, reparurent dans leurs familles (1).

Eustache, frère de Godefroid, à son retour dans sa patrie, trouva que le comte Henri de Limbourg, son parent, comme lui de la maison des Ardennes, s'était fait investir pendant son absence du duché de Lotharingie et du marquisat d'Anvers. Revenu des vanités de ce monde, Eustache, de l'avis de sa pieuse mère, la bonne comtesse Ida (2), ne revendiqua pas ses fiefs; et ne s'occupant que de son salut et du bonheur de ses sujets, il acheva ses jours dans les domaines de ses pères. Une foule de chevaliers imitèrent son abnégation.

(1) C'est en mémoire de cet heureux retour qu'on fête toujours à Bruxelles, le 19 janvier, la *Veillée des Dames* (Vrouwens avond). Selon les traditions populaires, dès qu'on avait appris le retour des croisés, on leur avait préparé un souper splendide. Après tant de fatigues, le plaisir de se retrouver chez eux fut très-grand; et dans la petite fête commémorative qui tous les ans se célèbre en famille, ce soir-là, chez les bons bourgeois de Bruxelles, les femmes ont le privilége d'être maîtresses au logis; les cloches sonnent toute la soirée en leur honneur.

(2) La bienheureuse Ida ne mourut qu'en 1115.

XVI.

LE RÈGNE DE GODEFROID DE BOUILLON.

Il avait assez vécu pour sa gloire.
MASCARON.

Godefroid cependant, avec ses trois cents chevaliers, s'efforçait de dresser une petite armée d'infanterie. Il avait pour sujets des Européens, des Arabes, des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des pénitents de toutes les nations. Il trouva quelque assistance dans l'ordre de Saint-Lazare, religieux qui desservaient les hôpitaux des pèlerins, et qui prirent l'épée pour la défense du saint Sépulcre délivré.

Ce fut alors aussi que neuf chevaliers, se consacrant à la cause sainte, à côté des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, formèrent l'ordre du Temple, légion de héros qui marchèrent si longtemps, selon l'expression de saint Bernard, armés de foi au dedans et de fer au dehors. Leurs monastères devinrent des forteresses, où les moines furent obligés souvent de manier la lance. Les chanoines du Saint-Sépulcre, portant le casque et la cuirasse, étaient à l'église des hommes de prière et à la guerre des chevaliers.

Le royaume de Jérusalem, composé de la capitale et de quelques villes éparses, était hérissé d'enclaves occupées par les infidèles. Les bannières de Mahomet flottaient au milieu des étendards chrétiens. Godefroid devait conquérir son royaume.

Presque partout ses armes furent heureuses; il im-

posa des tributs aux émirs d'Ascalon, de Césarée, de Ptolémaïs. Il traversa le Jourdain et soumit les Arabes qui habitaient l'autre rive. Il marcha ensuite contre Arsur ou Arsouf, ville située entre Césarée et Jaffa, et qui, frappée d'un tribut, depuis la victoire d'Ascalon, refusait de le payer.

Au moment où les tours mobiles s'approchaient des murailles d'Arsouf, l'armée infidèle qui la défendait s'avisa d'un cruel stratagème. Deux guerriers chrétiens, Lambert et Gérard d'Avesnes, étaient restés en otages dans cette ville. On les amena sur le rempart le plus exposé. On les attacha à deux mâts, au-devant des pierres et des traits que lançaient les assaillants. Gérard d'Avesnes, qui était aimé de Godefroid, se troubla un instant, et supplia le prince de l'épargner, en abandonnant le siége.

— Je ne le puis, répondit Godefroid avec douleur. Mon frère Eustache lui-même serait à votre place, que je ne pourrais, à cause de lui, sacrifier les intérêts du royaume qui m'est confié. Mourez donc, brave chevalier, pour le salut de vos frères et la gloire de Jésus-Christ.

Ces paroles rendirent à Gérard d'Avesnes le courage du martyre ; il ne demanda plus aux croisés que d'offrir au Saint-Sépulcre, pour le salut de son âme, son cheval de bataille et ses armes, les seuls biens qu'il laissât. Et aussitôt les pierres et les javelots volèrent sur les remparts, mais pourtant en ménageant les lieux où étaient attachés les deux frères, quoique le feu grégeois, lancé de là, brûlât les tours des assiégeants.

Les infidèles se défendirent si vaillamment, que Godefroid se vit, ce jour-là, obligé à la retraite, et hâtons-nous de dire que Lambert et Gérard d'Avesnes, épargnés par la mort, rejoignirent peu après le roi leur ami, qui paya leur rançon.

Les vertus de Godefroid lui donnaient tous les jours autant de conquêtes que ses armes. Les musulmans, frappés de sa renommée, venaient le voir de loin; et tout émerveillés de le trouver sans appareil, assis non sur un trône d'or, mais sur une botte de paille, ils faisaient alliance avec lui. Parfois, à leur demande, il déployait devant eux sa force extraordinaire. Il abattait d'un seul coup d'épée la tête d'un sanglier, il fendait en deux une lourde armure. Les infidèles admiraient tant de puissance unie à tant de douceur.

A l'approche de Noël, Baudouin, prince d'Édesse, frère de Godefroid, vint le voir, pour fêter avec lui la naissance de Notre-Seigneur. Plusieurs autres princes se trouvant à Jérusalem, attirés par la même solennité, le roi voulut mettre à profit leur séjour dans la ville sainte. Législateur aussi bien que guerrier, il rédigea avec eux et soumit aux avis des plus sages vieillards ce fameux code des lois féodales, les plus parfaites qu'on eût vues jusqu'alors, que l'on appelle les *Assises de Jérusalem,* parce qu'elles furent arrêtées dans les états ou assises tenues alors dans cette ville, sous la présidence de Godefroid de Bouillon.

Ces lois établissaient les droits de tous et de chacun, selon le système féodal. On y trouve le détail

curieux des forces militaires du royaume de Jérusalem. Conformément aux usages de son époque, Godefroid de Bouillon avait distribué aux compagnons de ses dangers les terres conquises, érigées en fiefs à charge de service militaire. Ainsi, la sainte cité de Jérusalem devait fournir 328 chevaliers; la baronnie d'Acre, 329 chevaliers; la baronnie de Naplouse, 328 chevaliers; les baronnies d'Ascalon, de Jaffa, de Ramla, d'Ibelin et de Mirabel réunies, 500 chevaliers; la baronnie de Galilée, 500 chevaliers; la baronnie de Saiette, Montfort et Césarée, 500 chevaliers; la seigneurie du Krak et du Montréal, 60 chevaliers; la seigneurie du comte Josselin, 50 chevaliers; la seigneurie d'Arsouf (qui n'avait pas résisté à une seconde attaque), 320 chevaliers; la seigneurie de Darou, 220 chevaliers; la seigneurie de Baruch, 21 chevaliers.

« Les églises et les bourgeois, quand il y a grand » besoin en la terre du royaume de Jérusalem, doi- » vent 331 chevaliers. » Ce qui faisait en tout, 3,497 chevaliers, commandés par le roi ou par le connétable.

De plus, le patriarche de la sainte cité devait fournir 500 sergents; le chapitre du Saint-Sépulcre, 500; les autres évêchés, abbayes ou monastères, 4,075. En joignant à ces hommes d'armes les servants ou varlets, les hommes de poeste (1) ou serfs, les pèlerins et les volontaires, on suppute que le roi de Jérusalem pouvait mettre sur pied trente à quarante mille hommes.

(1) Homme de poeste (*de potestate*), qui est au pouvoir d'un autre.

De sages dispositions avaient été prises, en rapport avec l'état des choses. Pour fixer les habitants dans cette terre de conquête, il avait été établi que tout homme qui aurait occupé un an et un jour une maison ou une terre du royaume en serait le propriétaire légitime. Une absence de la même durée lui faisait perdre tous ses droits.

On avait institué des cours de justice, où chacun était jugé par ses pairs. Les épreuves du fer et du feu y étaient admises, ainsi que les combats en champ clos, dits jugements de Dieu, qui terminaient si vite les procès (1).

Ce recueil de lois, qui allait régir le pays, fut lu en grande pompe, devant tout le peuple assemblé. Il fut renfermé ensuite dans un coffre richement sculpté, et déposé devant le saint Sépulcre.

Après que ce grand devoir eut été rempli, Baudouin reprit le chemin de sa principauté d'Édesse. Les autres princes s'en retournèrent dans leurs seigneuries.

Godefroid jouissait de quelque paix, lorsqu'il apprit que Tancrède, qui avait la baronnie de Galilée, était attaqué par le prince de Damas. C'était pendant l'été de l'an 1100. Il vola à son aide; et son concours dispersa les musulmans.

Il s'en revenait et ramenait sa part du butin, escorté des vœux et des acclamations du peuple, qui bénissait ses victoires et sa sagesse. Un émir vint à sa rencontre pour lui rendre hommage. Il lui présenta

(1) Une édition estimée des *Assises de Jérusalem* a été publiée, de nos jours, par M. Victor Foucher, avocat général à Rennes.

des fruits de la Palestine. Godefroid accepta une pomme de cèdre; peu après qu'il l'eut mangée, il se sentit malade.

De Joppé (1), où il était, il fallut le transporter à Jérusalem. Un cortége de chrétiens en pleurs l'accompagnait. On supposa qu'il était empoisonné. On l'entoura des soins les plus tendres; mais tout fut inutile. Au bout de quelques jours de souffrances, les extrémités se refroidirent. Les uns, dit-on, réchauffaient ses pieds sur leur sein, les autres cherchaient à ranimer ses mains par des baisers et des larmes. Rien ne put le sauver. Dieu, peut-être, dans sa miséricorde, trouvait qu'il avait expié suffisamment les guerres de sa jeunesse. Il mourut saintement le 18 juillet de l'an 1100.

Il y avait un an qu'il régnait, et il était âgé de quarante et un ans.

Ses dernières paroles recommandèrent à ses compagnons l'union, la vertu, l'amour de la religion et la défense de la ville sainte. Son héritage allait être recueilli par son frère Baudouin; et sa dépouille en-

(1) Aujourd'hui Jaffa. « Le soir, nous jetâmes l'ancre devant Jaffa. C'est une ville bâtie en amphithéâtre, d'un assez triste aspect. Son premier nom était *Joppé,* et c'est celui que lui donne l'Écriture, qui en parle souvent. Quelques auteurs profanes ont prétendu qu'elle fut ainsi appelée de Joppé, fille d'Éole et femme de Céphée. On croit (plus justement) qu'elle est une des plus anciennes villes du monde, et qu'elle doit sa fondation à Japhet, second fils de Noé. Ce fut là que Jonas s'embarqua pour aller à Tharse. Hiram, roi de Tyr, y faisait arriver les vaisseaux chargés de bois et de marbre qu'il envoyait à Salomon pour la construction du temple. Saint Pierre y demeurait lorsqu'il eut une vision au sujet de Corneille et qu'il ressuscita Tabithe. Josèphe rapporte que les Romains ruinèrent cette ville de fond en comble pendant le siége de Jérusalem. » (Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*).

sevelie au Saint-Sépulcre, aux pieds de la tombe révérée de son divin Maître.

XVII. — RÈGNE DE BAUDOUIN.

Le trône agrandira cette âme ambitieuse.
LAMOTTE.

Suivons donc les annales du royaume de Jérusalem.

Baudouin, le vaillant prince d'Édesse, venant de nouveau visiter son cher frère Godefroid, et ne s'attendant guère à la triste nouvelle qui allait déchirer son cœur, entra dans Jérusalem au moment même où la ville entière pleurait ce héros, dont il apprit bientôt la mort funeste. C'était le 19 juillet 1100. Godefroid était mort la veille.

Baudouin était escorté de quatre cents chevaliers et de mille fantassins. Il avait défait en chemin les émirs de Damas et d'Émèse. Alors, dans ces contrées, il était rare qu'un voyage ne devînt pas une expédition militaire.

Après avoir donné bien des larmes à Godefroid, Baudouin, selon ses droits, se fit proclamer roi de la terre sainte. Il céda à son cousin Baudouin du Bourg sa principauté d'Édesse, et il commença sans peur un règne qui ne devait être qu'une suite de combats et ne se passer que dans les camps.

Ses premiers exploits furent le châtiment des infidèles du pays d'Ascalon, la prise de Ségor, la destruction de plusieurs bandes arabes, sur lesquelles il

recueillit un grand butin. Moins humble que son frère, Baudouin témoigna le désir d'être couronné; mais il n'osa pas célébrer cette pompe à Jérusalem. La cérémonie eut lieu à Bethléem, le 25 décembre, jour de Noël (même année 1100).

Fier et satisfait de la possession d'un trône qui passait en ce temps-là pour le plus auguste, Baudouin, dont on avait pu blâmer auparavant l'ambition mondaine, déploya dès lors sans réserve toutes les vertus généreuses des plus dignes chevaliers chrétiens, à côté d'une valeur qui ferait de lui un des plus héroïques guerriers, si l'on recueillait les faits de sa vie si pleine.

Comme un jour il s'en revenait d'une course contre les infidèles, qu'il avait vaincus au delà du Jourdain, il eut l'occasion de faire voir qu'il était non-seulement vaillant, mais encore bon chevalier.

Il regagnait sa capitale à la tête de sa petite armée, lorsqu'il entendit des gémissements qui partaient d'un bois voisin. Il s'avança seul et vit une femme arabe dans les douleurs de l'enfantement. Au milieu de la déroute récente des musulmans, elle s'était égarée avec une esclave, et la frayeur avait hâté sa délivrance. Quoique ce fût la femme d'un ennemi, Baudouin, arrêtant sa marche, couvrit cette femme de son manteau et la fit reposer sur des tapis. Des fruits et des outres remplies d'eau sont apportés par ses ordres auprès de ce lit de douleur. On y amène la femelle d'un chameau pour allaiter l'enfant qui vient de naître, et, aussitôt que la pauvre accouchée annonce qu'elle peut supporter le transport, le roi

de Jérusalem la place sur une litière et la fait reconduire à son époux, avec une sauvegarde.

Celui-là occupait un rang élevé chez les barbares. Il versa des larmes de joie en revoyant sa femme chérie, dont il pleurait la perte, et il jura en lui-même de n'oublier jamais la générosité de Baudouin (1).

Peu de temps après, aidé des pèlerins et de quelques guerriers qui arrivaient tous les jours d'Occident, le roi de Jérusalem avait repris Arsouf. Il s'était emparé de Césarée, où les chrétiens avaient trouvé de grandes richesses.

Vers la fin de l'année 1101, il marcha contre des bandes égyptiennes qui dévastaient les environs de Ramla. Avec trois cents chevaliers et neuf cents hommes de pied contre douze mille infidèles, il fit sonner la charge en disant aux siens :

— Compagnons, songez qu'il n'y a pas ici de salut pour nous dans la fuite : notre patrie est au delà des mers, et l'Orient n'a pas d'asile pour les vaincus. En avant!

La première moitié des chrétiens qui entama la bataille fut taillée en pièces. Baudouin, désolé, tomba à genoux, pria quelques instants; puis, attachant à sa lance une longue banderole blanche qui devait marquer sa retraite, et criant aux siens de le suivre, il se jeta parmi les infidèles, les vainquit, les dispersa, vint rassurer les chrétiens de Jérusalem qui le croyaient perdu, et se donnant à peine le temps de réunir une nouvelle troupe, il s'élança au-devant

(1) Michaud, *Histoire des Croisades,* liv. V. Guillaume de Tyr, liv. X.

d'une autre armée égyptienne qui s'avançait entre Ascalon et les montagnes de Judée. Sans la compter, il livra bataille encore.

Mais cette armée était si nombreuse, qu'en un moment la poignée d'hommes que commandait le roi de Jérusalem fut entourée et massacrée. Baudouin, échappé seul, comme par miracle, se cacha dans les hautes bruyères. Ses ennemis y mirent le feu, et ce fut à travers les plus grands périls que le prince parvint à se réfugier dans Ramla. Les Égyptiens aussitôt investirent cette place.

Ramla ne pouvant se défendre, Baudouin ne devait plus attendre que la mort, lorsqu'un étranger se présenta devant lui. C'était l'émir dont il avait sauvé la femme auprès du Jourdain.

— Tu t'es montré humain, lui dit-il. Je braverai tout pour acquitter une dette sainte. Demain, les Sarasins seront maîtres de la ville. Aucun des chrétiens qui l'habitent ne peut échapper au cimeterre. Mais toi, si tu veux me suivre, je sais des chemins qui ne sont point gardés; avant le jour tu seras parmi les tiens.

Baudouin hésita un moment; son cœur se déchirait en pensant à ses frères qu'il ne pouvait secourir. Il céda pourtant à la nécessité, et suivit son sauveur, qui le conduisit à Arsouf.

Le massacre de Ramla, qu'on apprit le lendemain, fit croire de nouveau que Baudouin n'était plus. La grosse cloche de Jérusalem annonçait en même temps l'approche des Sarasins. Le roi, prompt comme l'éclair, reparut alors dans la cité effrayée, rassembla

tous les chrétiens qui pouvaient porter les armes, et, sans prendre une heure de repos, se retourna contre les Égyptiens, qu'il battit complétement dans les plaines de Jaffa. Il ne rentra à Jérusalem qu'en triomphateur (année 1102).

Les forces du jeune royaume eussent été vingt fois épuisées sans l'arrivée continuelle de quelques secours d'Europe. Après que l'Occident avait su la délivrance de Jérusalem, un nouvel enthousiasme s'était élevé et de nouveaux pèlerins s'étaient rassemblés en tumulte sous les bannières de la Croix. « Les prédicateurs continuaient à entretenir les peuples des travaux et des dangers de leurs frères d'Orient, et du devoir où ils étaient de les secourir. Les lettres qu'on recevait d'eux étaient lues dans les chaires, et les faits d'armes qu'ils avaient accomplis étaient assez brillants pour occuper tous les esprits (1). »

Trois cent mille fidèles, partis de la France, de la Lombardie, de l'Allemagne et des pays voisins, marchant sur la route de la Palestine, avec l'imprévoyance des premiers compagnons de Pierre l'Ermite et de Gauthier Sans avoir, s'étaient fait, comme eux, massacrer en partie par les Hongrois et les Bulgares. Parvenus sur les terres de l'empire grec, ils y avaient commis tant d'excès, qu'Alexis avait été obligé d'envoyer contre eux non-seulement ses gardes et son armée, mais encore des troupeaux de lions et de léopards, s'il faut en croire les récits d'Orderic Vital. Ceux qui échappèrent à tant de désastres, ayant traversé le Korassan, prirent Ancyre,

(1) Sismondi, *Histoire des Français*, 3e partie, ch. x.

qu'ils saccagèrent, et se firent ensuite exterminer par les Turcs, tellement que dix mille guerriers à peine de ces bandes innombrables arrivèrent à Jérusalem.

Une seconde armée, en 1103, fut mise en pièces auprès de Stancon, dans la Galatie; une troisième fut conduite par le comte de Poitiers, Guillaume IX, prince illustre comme poëte et troubadour plus encore que comme guerrier; par Hugues de Vermandois, qui s'était croisé de nouveau pour faire taire les blâmes semés sur sa retraite d'Antioche; par Alain Fergent, duc de Bretagne; par le margrave d'Autriche; par Eudes, duc de Bourgogne, qui devait mourir en Palestine; par Étienne, comte de Blois et de Chartres, qui voulut, à l'exemple de Hugues de Vermandois, aller expier dans une mort glorieuse la honte d'avoir douté des succès de la croisade; par Herpin, vicomte de Bourges; par Hugues de Lusignan; par Henri de Bourgogne (1), premier

(1) Henri de Bourgogne était allé, vers 1090, en Espagne, pour combattre aux côtés du Cid. Le roi de Castille, Alphonse VI, en 1092, avait récompensé ses services en lui donnant sa fille, doña Térésa, avec le gouvernement de Porto. Il fut reconnu en 1098 comte souverain du Portugal, qu'il venait de délivrer des Maures, aidé par les croisés, dont quelques flottilles avaient relâché sur ses côtes. Il s'occupa de relever la religion dans ses domaines, rebâtit les églises, replaça les évêques sur les siéges d'où ils avaient été chassés par les musulmans, et, en 1103, voyant ses États tranquilles, il voulut prendre aussi sa part des gloires de la Palestine; il alla rejoindre les soutiens du roi de Jérusalem, quoiqu'il eût alors soixante-huit ans. Il assista à plusieurs batailles et rapporta de son voyage de précieuses reliques dont il enrichit la cathédrale de Braga. Ce prince mourut à Astorga, en 1112, pleuré de ses sujets. Il avait gagné dix-sept batailles contre les Maures. Son fils Alphonse sera le premier roi de Portugal.

comte de Portugal, et par plusieurs autres princes renommés. La plus grande partie de ces armées s'anéantit dans la Lycaonie avec ses chefs. Pendant ce temps-là, des troupes de guerriers des Pays-Bas et du nord de la France, conduites par Thierry d'Alsace, connaissant les périls du voyage et se défiant de l'empereur Alexis, aimaient mieux se livrer à la mer sur de bons navires, qui, en effet, les remirent heureusement au port de Jaffa.

Ce fut avec ces secours, si importants au départ, si frêles à l'arrivée, que Baudouin soutint son règne orageux, pendant lequel il ne se passa pas une année sans que la grosse cloche de Jérusalem annonçât aux habitants alarmés l'approche des Sarasins.

Et les guerriers en petit nombre qui parvenaient à mettre le pied sur la terre sainte ne se rangeaient pas tous sous les étendards du roi de Jérusalem. Comme lui, les autres princes chrétiens ne vivaient que le casque en tête et la cuirasse au dos.

Baudouin du Bourg, Josselin de Courtenay, Bohémond et Tancrède voulurent en 1104 s'emparer de Haran ou Charan, dans la Mésopotamie. Les musulmans, s'étant réunis en force, remportèrent sur les croisés une sanglante victoire. Bohémond et Tancrède s'échappèrent seuls avec six chevaliers. Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay, pris dans la bataille, furent emmenés captifs chez les infidèles. Ce ne fut qu'au bout de cinq ans que le roi de Jérusalem parvint à les racheter.

Dans cet intervalle, il avait établi avec l'Europe, au moyen des navires flamands, hollandais et gé-

nois, un commerce régulier qui affermissait son trône. En 1110, vingt jours de siége lui livrèrent Ptolémaïs. Plusieurs autres places tombèrent en son pouvoir; Tripoli devint une principauté chrétienne.

Sigur, prince de Norvége, accomplissant un vœu, arriva la même année à Jérusalem. Les chrétiens de la Palestine admirèrent la haute stature et l'énorme hache de bataille de ces nouveaux auxiliaires, dont le voyage, disait-on, avait duré trois ans. Avec ces vaillants guerriers, le roi Baudouin assiégea Sidon, qui ne tint que six semaines. Mais il s'était vainement flatté de l'espoir qu'il les retiendrait. Après cet unique fait d'armes, Sigur, qui disait n'être venu qu'en pèlerin, s'en retourna dans sa froide Norvége, heureux d'emporter un morceau de la vraie Croix que lui avait donné le roi de la Palestine; portion d'une relique sainte que les croisés regardaient comme le gage constant de la victoire sur les infidèles, et qui, durant le règne de Baudouin, toujours à la tête des armées, ne put presque jamais être adorée dans Jérusalem.

C'est vers le temps du départ de Sigur que, le comte Gervais, seigneur de Tibériade, ayant été surpris par les infidèles et emmené à Damas, une députation vint proposer à Baudouin l'échange de ce prisonnier contre Ptolémaïs et Jaffa, en ajoutant qu'un refus causerait la mort de Gervais. Baudouin offrit de grandes sommes pour la rançon de ce chevalier.

— Quant aux villes que vous me demandez, dit-il aux envoyés musulmans, je ne les donnerais pas pour mon frère Eustache, ni pour tous les princes chrétiens.

Le comte Gervais fut tué à coups de flèches par les Sarasins. Des traits aussi odieux étaient fréquents.

Les infidèles comprenaient fort bien qu'entre eux et les croisés c'était une lutte à mort et que le triomphe de la Croix devait éteindre l'islamisme en Orient. Le sultan de Perse et le kalife de Bagdad, plus effrayés de jour en jour par les progrès des chrétiens, se liguèrent en 1113 pour reconquérir la Palestine. D'immenses armées se levèrent à leur appel. Baudouin, que rien n'intimidait, rassembla ses chevaliers et s'avança fièrement au-devant des nouveaux ennemis. A la tête de son avant-garde, il se trouva face à face avec leurs nombreuses cohortes sur les bords du lac de Génésareth. Il attaqua sans hésiter. Mais la masse compacte des Sarasins broya en un instant sa petite troupe de braves; et le lac demeura plusieurs jours teint du sang des chrétiens.

Baudouin du Bourg, le comte de Tripoli, le prince d'Antioche, qui amenaient le principal corps d'armée, fort de onze mille hommes et que Baudouin avait eu l'imprudence de ne pas attendre, n'osèrent risquer une seconde affaire. Ils se retranchèrent sur les hauteurs, pendant que l'ennemi désolait la contrée, ravageait Sichem, pillait Naplouse. Jérusalem, tremblant de retomber sous le joug des musulmans, avait fermé ses portes. Baudouin, qui avait encore échappé au carnage, en se faisant jour avec sa lance à travers les ennemis, rendit le courage à son peuple. Il rallia toutes ses forces, et fit si bonne contenance, que les infidèles ne purent s'entendre pour l'attaquer.

Au milieu de cette désunion, le prince de Mossoul, l'un de leurs chefs les plus éminents, ayant été assassiné par deux Ismaéliens (1), ces bandes innombrables de barbares se dispersèrent aussitôt, malgré leur victoire, comme la paille que Dieu livre aux vents. C'est l'expression d'un vieux chroniqueur.

L'année suivante, une autre armée formidable revint de la Perse et de Bagdad sur la Palestine. L'émir de Damas, à qui les musulmans attribuaient une part dans l'assassinat du prince de Mossoul, parce que le meurtre avait été commis dans la ville qu'il commandait, redoutant l'approche de ses frères, qui pouvaient le traiter en ennemi, fit alliance avec Baudouin et unit ses forces aux troupes des chrétiens. Devant une telle ligue, les Sarasins se retirèrent sans combat. Trois années de calme survinrent; et ce fut Baudouin, dont la guerre semblait être devenue l'élément, qui prit, en 1118, l'initiative des hostilités.

Pensant qu'il donnerait plus de consistance au

(1) Les Ismaéliens, appelés aussi dans l'Orient Assassins, mot qui a passé dans la langue française, où il exprime le meurtrier qui tue par surprise, étaient une secte fanatique de musulmans qui obéissaient à un chef redouté, nommé dans tous les récits le Scheik ou Vieux de la montagne, Scheik ou Vieux signifiant alors seigneur dans sa véritable acception, *senior*. Le Vieux de la montagne habitait sur les hauteurs de la forteresse imprenable de Massiah. Son aversion profonde pour les Turcs le rendit souvent favorable aux chrétiens qui les combattaient. Il avait soixante mille sujets, dont les plus distingnés étaient ses gardes ou fédaïs. En les enivrant d'opium, de haschisch et de plaisirs, dans un sérail enchanté, il leur faisait croire qu'ils avaient là un avant-goût du paradis de Mahomet, qu'ils pouvaient gagner par une obéissance absolue. S'il leur commandait de mourir, la mort la plus violente ne leur causait aucun effroi. Il les envoyait, à travers tous les périls, poignarder ses ennemis; et ils allaient, fiers d'obéir, heureux de mourir après avoir obéi.

royaume de Jérusalem s'il pouvait conquérir l'Égypte et y asseoir des princes chrétiens, il se mit en campagne. Il commença par la surprise de Pharamia, place située à trois journées du Caire. Il la pilla; et il s'en revenait de cette première course, chargé de butin, lorsqu'il tomba malade de fatigue et d'épuisement à El-Arisch. Sentant sa fin approcher, il réunit autour de lui ses compagnons d'armes.

— Je vais mourir, leur dit-il; mais ne vous en troublez pas. Vous ne perdez en moi qu'un seul homme, et vous avez parmi vous plusieurs chefs plus habiles que moi. Restez donc unis, et accordez-moi une dernière faveur : Ne laissez pas mes os sur la terre étrangère; mais emportez-les à Jérusalem et les ensevelissez auprès de ceux de mon bon frère Godefroid (1)....

Le deuxième roi de Jérusalem expira peu après, en désignant pour son successeur Baudouin du Bourg, son cousin (2).

Les guerriers emportèrent son corps et accomplirent son vœu.

(1) Deux tombeaux, dit M. de Chateaubriand, se voyaient à Jérusalem, au pied du saint Sépulcre. L'un était celui de Godefroid de Bouillon, l'autre celui de son frère Baudouin, qui lui succéda.

(2) Baudouin du Bourg, fils de Hugues de Rethel, était né dans les Ardennes. Quelques-uns disent qu'on l'appelait Baudouin du Bourg parce que son père lui avait donné en apanage la petite ville du Bourg, près de la Meuse.

XVIII. — LES SUCCESSEURS DE BAUDOUIN.

Hélas! souvent c'est tout qu'un seul homme de moins.
LAFARGUE.

Les enfants de l'Europe continuaient à venir au secours des chrétiens de l'Asie. La France surtout et la Belgique ne perdaient rien de leur ardeur. Mais les mobiles armées que formaient les pèlerins, ardents à secourir, prompts à regagner leur patrie, n'offraient pas toujours au roi de Jérusalem tout l'appui que sa situation difficile eût exigé.

Il y eut aussi d'abord contre Baudouin du Bourg, qui prit le nom de Baudouin II, quelques oppositions, que le brave Josselin de Courtenay parvint à dissiper. En récompense le nouveau roi de Jérusalem céda à Josselin sa principauté d'Édesse.

Peu après son avénement, Baudouin II apprit que le prince d'Antioche, battu par les musulmans, ne pouvait plus défendre ses remparts. Il courut à son aide avec Josselin. Il trouva Antioche dépourvue de guerriers et n'ayant plus pour la garder que quelques pauvres moines. Il marcha contre les infidèles, retranchés sur les montagnes voisines, les dispersa et délivra la contrée.

Mais il eut moins de bonheur en 1122. Un corps de Turcs, sous les ordres de l'émir Balac, avait surpris Josselin de Courtenay et l'emmenait prisonnier. Le roi de Jérusalem, volant à son secours, tomba lui-même dans une embuscade. Balac lui fit partager

la captivité de Josselin, dans la forteresse de Kharpout.

La désolation de la ville sainte fut grande lorsqu'on y apprit que le roi était dans les fers. Cinquante chrétiens de l'Arménie, partis pour le délivrer, pénétrèrent dans la forteresse, sous des habits de marchands. Ayant massacré la garnison et remplacé sur les tours les étendards de Mahomet par la bannière de Jésus-Christ, ils emportaient les trésors de Balac et sortaient avec les deux princes, quand tout à coup ils se virent cernés par les Turcs. Josselin seul trouva moyen de s'échapper. Il fit serment de laisser croître sa barbe jusqu'à ce qu'il eût amené des secours suffisants pour rendre la liberté à ses frères. Mais Balac, ayant pénétré dans la forteresse, n'épargna que le roi, dont il espérait une grande rançon, et fit mettre à mort les cinquante Arméniens.

Pendant ce massacre, Josselin, ayant passé l'Euphrate sur deux outres enflées de vent, car il ne pouvait nager avec sa lourde armure, était arrivé à Jérusalem.

A son appel, les chevaliers s'armèrent et coururent avec lui au secours de Baudouin. Ils ne trouvèrent plus à la place de la forteresse de Kharpout que des ruines. Balac était parti avec son prisonnier, qu'il retenait chargé de fers à Charan. On apprit alors qu'une armée égyptienne se rassemblait dans les plaines d'Ascalon. Il fallut remettre à un autre temps la délivrance de Baudouin.

En l'absence du roi, on nomma régent du royaume de Jérusalem Eustache d'Agrain, comte de Sidon,

et on marcha contre les Égyptiens, qui furent vaincus, dispersés, refoulés dans leurs vaisseaux, puis battus encore sur mer par une flotte vénitienne qui venait à l'aide des croisés.

Le doge de Venise Michaeli commandait cette flotte. Avec les forces qu'il amenait, il fut décidé qu'on irait assiéger Tyr. Cette ville fut prise au bout d'un siége de six mois, malgré les efforts de l'émir Balac, qui était arrivé à son secours, et qui dans une rencontre fut tué par Josselin, lequel envoya sa tête au camp des croisés. Ce farouche présent y causa tant de joie, que le comte de Tripoli fit chevalier celui qui l'avait apporté.

Baudouin II profita de cette circonstance pour traiter de sa rançon. Il revint à Jérusalem, releva de son vœu le fidèle Josselin, qui put couper sa longue barbe. Quelques victoires signalèrent encore les dernières années de sa vie.

En 1131, sentant qu'il allait mourir, Baudouin se fit porter au Saint-Sépulcre, où il expira dans les bras de sa fille Melisende.

Cette princesse avait épousé Foulques d'Anjou, qui succéda à Baudouin II. La décadence du royaume de Jérusalem marcha vite sous ce règne; elle fut plus rapide encore sous Baudouin III, fils de Melisende. En 1145, les musulmans reprirent Édesse, et trente mille chrétiens y périrent. Le fruit des longs travaux de Godefroid et de ses successeurs allait s'anéantir, après avoir coûté tant de sang, lorsque saint Bernard prêcha la seconde croisade générale.

XIX. — RETOUR DES CROISÉS.

C'est le fait d'un brigand, et non d'un prince, d'envahir par surprise les biens d'un absent. *Lettres de Wazon.*

Parmi les croisés qui revinrent en Europe au commencement de l'an 1100, on remarquait surtout Eustache de Boulogne, dont nous avons mentionné le retour, le duc de Normandie et le noble et vaillant comte de Flandre, qu'on a appelé Robert de Jérusalem à cause de la grande part qu'il avait prise à la guerre sainte. On le reçut dans ses États en lui prodiguant mille témoignages de vénération et d'amour. Mais il reconnut bientôt que chez lui aussi l'absence du chef avait produit des relâchements et des désordres. Si les croisades, en tournant vers un but héroïque l'ardeur guerrière de cet âge, avaient mis un terme dans certaines contrées aux ravages de province à province, si elles avaient généralement rappelé les chrétiens à des sentiments plus humains, si elles avaient accoutumé les peuples de Jésus-Christ à ne se considérer enfin que comme une seule nation, si par des dangers communs elles leur avaient appris à se réunir, si elles avaient donné aux villes l'occasion de regagner des libertés, aux serfs le moyen de s'affranchir en prenant les armes, si elles ramenaient quelque civilisation de l'Orient, avec le goût et l'amour des arts, si la première guerre sainte marquait l'époque de la renaissance du commerce en Europe, — car ce fut dès lors que des compagnies

de navigateurs se formèrent dans tous nos ports; — d'un autre côté, la croisade dépeuplait certaines régions, ou du moins en enlevait les hommes de cœur, et laissait ainsi les États à la merci des ambitieux de toute nature, qui profitaient de l'éloignement des braves pour s'emparer de leurs domaines ou pour y semer des troubles.

On ne lit nulle part que Godefroid de Bouillon, qui était marquis d'Anvers (1), eût vendu aux bourgeois de cette ville leur liberté, comme il la donna à celle de Metz. Cependant il est probable que cela fut, ou bien ils la reprirent. On voit en effet, peu après le retour des premiers croisés, Anvers administré par des échevins élus. Mais en même temps (et beaucoup d'autres villes offrent le même spectacle) elle n'a plus ni hommes vaillants ni hommes religieux. L'hérétique Tanchelin, en 1105, y vient prêcher publiquement une doctrine de débauche; toute la ville l'écoute. Il s'y fait honorer comme un prophète et ne rencontre dans la populeuse cité qu'un seul prêtre catholique, qui ne peut rien contre lui (2).

(1) Le marquisat d'Anvers appartenant à Godefroid de Bouillon, cette souveraineté, à sa mort, devait être recueillie par Eustache de Boulogne, son frère, qui, la trouvant usurpée ainsi que le duché de Lotharingie, et revenu des vanités du monde, vécut dans la retraite sans réclamer rien. Il est probable que Godefroid le Barbu, ramené par Olivier Lefdale, et que l'on trouve un peu plus tard marquis d'Anvers, ne put se faire reconnaître comme souverain dans cette partie des Pays-Bas qu'en accordant à la ville d'Anvers des immunités et des priviléges qui en firent une commune, ou peut-être en reconnaissant et garantissant ces immunités.

(2) Voyez dans les *Légendes des sept péchés capitaux* la Légende de Tanchelin l'hérétique.

Partout les hommes qui avaient de la foi s'en allaient en Palestine, comme ceux qui avaient du courage. A leur retour, ils se retiraient du monde; c'était comme s'ils ne fussent pas revenus.

Pierre l'Ermite ne rentra dans les Pays-Bas qu'en 1102; il accompagnait le seigneur de Montaigu, l'un des compagnons de Godefroid. Dans les transes de terreur qu'il avait éprouvées depuis le jour où il était parti à la tête de la première colonne des soldats de la Croix, il avait toujours promis à Dieu de vivre en reclus aussitôt qu'il aurait remis le pied sur le sol des Francs. Assailli d'une horrible tempête, il avait aussi fait vœu de bâtir une abbaye; il ne s'occupait plus que de fonder à Huy, dans l'évêché de Liége, la maison de prières de Neuf-Moutiers (1), qu'il mit sous le vocable du saint Sépulcre. Il devait vivre là, longtemps encore, dans une retraite profonde et sainte (2).

Ceux qui reparaissaient en Europe avec des idées mondaines n'étaient pas tous assurés de retrouver leurs sujets ou leurs parents disposés à les bien recevoir, et souvent ils rencontraient des ennemis dans leurs anciens voisins. La veuve du comte de Hainaut, Ida de Louvain, revenait de l'Orient, qui avait dévoré son époux sans même lui rendre sa cendre; elle traversait les Ardennes, se hâtant de revoir le jeune Baudouin III, son fils et son autre affection, lorsqu'elle apprit que le comte de Chiny lui avait tendu une embuscade. Alors les petits princes faisaient

(1) Monastère neuf.

(2) Il mourut en l'an 1115.

quelquefois le métier de voleurs de grand chemin; ils enlevaient un passant qu'ils appelaient leur captif, et ils en tiraient rançon s'il avait des domaines, ou ils le dépouillaient s'il était marchand. Le roi de France Philippe Ier avait reçu de saint Grégoire VII, ce grand redresseur de torts, une admonition sévère, parce que, à la honte de sa couronne royale, il se divertissait quelquefois lui-même avec ses favoris à ces odieux brigandages. Ida, effrayée, se réfugia dans l'abbaye de Saint-Hubert, qui la protégea, la rendit à son fils, et la reconnaissance de la princesse enrichit les bons religieux.

De tels exemples sont fréquents alors.

Le comte de Flandre, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, était rentré sans obstacle dans ses domaines. Mais il avait, lui, une vieille injure à venger.

Nous faisons à ce propos quelques pas en arrière. Mais ces pas nous amèneront à consigner ici comment finit l'empereur Henri IV, que l'on a vu au début de la carrière de Godefroid de Bouillon.

Au moment où il allait partir pour la croisade avec Godefroid de Bouillon, l'empereur Henri IV, saisissant lâchement une occasion que tous les princes chrétiens respectaient, lui avait subitement réclamé, et avec le ton de la violence, le pays d'Alost, les Quatre-Métiers, le château de Gand et les îles de la Zélande, contrées sur lesquelles l'empire prétendait, en vertu de vieux droits, exercer sa suzeraineté. Robert n'ayant pas le temps de vider cette chicane par la voie des négociations, était allé au-devant de

l'armée impériale. Il avait harangué les troupes allemandes; à sa voix, tous les plus braves guerriers de Henri IV, abandonnant leurs bannières, avaient pris la croix; et l'empereur s'était vu contraint à se retirer presque seul dans ses États... Robert alors était parti pour Jérusalem, laissant la régence de la Flandre à sa femme Clémence et à son fils Baudouin VII (1), auprès de qui étaient restés quelques vieux capitaines, qui avaient su garder du moins les domaines de leur maître.

Robert, à son retour glorieux, ne voulut pas laisser impunie la perfide tentative de l'empereur, renouvelée plusieurs fois sans fruit pendant qu'il combattait en Palestine. Il lui fallait lutter contre un ennemi puissant; mais il en avait affronté de plus redoutables. Après quelques jours de repos, il marcha sur Cambrai, et il assiégea cette ville, qui appartenait à l'empereur.

Henri IV se hâta d'accourir. Mais tous les combats qui se livrèrent furent à l'avantage du héros de la croisade; Cambrai, à la fin de l'année 1102, se rendit à Robert, et une paix fut signée à Liége, au printemps de l'année suivante.

Le saint-siége avait approuvé cette guerre contre un prince chargé de tous les anathèmes. Depuis longtemps, on l'a vu, la main du souverain pontife s'était retirée de Henri IV, abandonnant ses États à quiconque pourrait les enlever. On voulut engager alors le comte Robert à réprimer aussi les Liégeois,

(1) Celui qu'on a surnommé Baudouin à la Hache, l'une des figures gigantesques du moyen âge.

qui, malgré l'excommunication, continuaient à tenir le parti de l'empereur. Mais Robert hésita à rompre la paix avec des chrétiens; il aima mieux exhorter les Liégeois que les combattre, et ne pas entrer dans ces cruelles dissensions où les enfants mêmes de l'affreux Henri IV avaient pris les armes contre lui. Conrad, son fils aîné, qu'il avait autrefois créé duc de Lotharingie, avait le premier levé l'étendard de la révolte, et s'était fait couronner roi d'Italie à Milan. Il mourut peu après cet acte de rébellion, pendant que l'empereur, dans une diète publique, le faisait déclarer déchu de tous ses droits, et reconnaissait pour héritier son autre fils Henri, en obligeant toutefois ce dernier à jurer sur l'Évangile qu'il demeurerait fidèle à son père. Mais l'excommunié devait recueillir jusqu'au bout les fruits amers de ses iniquités. Cet autre fils, qui fut un peu plus tard Henri V, impatienté de ne pas recevoir assez tôt la couronne paternelle, parjure à ses serments, prit les armes à son tour, et battit l'empereur son père, qui se réfugia en Bohême. Là, il avait intéressé quelques princes à sa cause, lorsque, par une nouvelle perfidie, son fils s'empara de lui et le contraignit à abdiquer en sa faveur, en le menaçant de la mort, s'il ne remettait pas publiquement, avec l'apparence du bon gré, la couronne, le sceptre, le globe, l'anneau et les autres marques de l'empire, dont il avait si largement abusé.

Après qu'il eut tout obtenu, Henri V enferma son père dans une étroite prison. Le vieux tyran dépouillé parvint à s'échapper. Il s'enfuit à Spire, pauvre, à demi nu, mourant de faim. Il demanda, pour sub-

sister inconnu, une place de chantre dans l'église. Il inspirait tant d'horreur, et sa demande était si singulière, puisque l'Église le rejetait; d'un autre côté, on redoutait déjà tellement son fils Henri V, qu'on n'osa lui donner ce qu'il sollicitait, et le maudit n'eut plus de refuge que Liége, où il fut reçu par Otbert, le prince-évêque, qui n'oubliait pourtant pas que ce monstre n'avait cessé de désoler l'Église du Christ.

Reprenant de l'énergie dans cet accueil, Henri IV écrivit des lettres suppliantes au roi de France et à tous les autres souverains pour réclamer leur appui. Mais les princes chrétiens, partout occupés des croisades, ne pouvaient prendre la querelle d'un excommunié, chargé des mépris de l'Europe : toutes les lettres de Henri restèrent sans réponse. Son fils, ayant découvert son asile, envoya l'ordre aux Liégeois de lui rendre son prisonnier; et, sur le refus d'Otbert, Henri V, décidé alors à tirer raison par la guerre de cette rébellion, s'empara du pont de Viset, entre Liége et Maëstricht, et fit avancer ses armées.

Le Limbourg s'était uni au pays de Liége pour soutenir l'indigne querelle du vieil empereur. Des embûches furent dressées habilement, et l'héritier du Limbourg, Waleram, jeune homme que Henri IV récompensa en le nommant duc de Lotharingie, pendant que Henri V en investissait Godefroid le Barbu, Waleram ayant attiré les troupes du plus jeune des deux empereurs dans les défilés, en massacra une partie; les Liégeois culbutèrent le reste dans la Meuse. Ces avantages relevèrent les affaires

de Henri IV. Cologne, que Henri V assiégeait, lui résistait depuis deux mois, quand son triste père mourut, le 7 août 1106.

Le prince-évêque de Liége crut devoir lui donner une dernière marque d'attachement, tout souillé qu'il était, en se chargeant de sa sépulture. Mais cette sépulture d'un homme hors de l'Église ayant été condamnée, le cercueil de Henri IV fut déterré et emporté à Spire, où il resta cinq ans sans honneurs.

XX. — DEUXIÈME GRANDE CROISADE.

SAINT BERNARD.

Dieu n'oubliera pas ceux qu'il aura vus sous sa bannière. *Discours d'Urbain II.*

A travers tous les désordres du douzième siècle, on voyait de temps en temps la piété ou le repentir rassembler de petites armées qui prenaient la croix et partaient au secours de leurs frères de la Palestine.

Le comte de Flandre, que nous venons de quitter, Robert II, dit de Jérusalem, l'un des plus vaillants compagnons de Godefroid, était mort en l'an 1111. Il avait eu pour successeur, en 1128, Thierry d'Alsace (1). Les jeunes années de ce prince s'étaient passées dans la première croisade, où il avait combattu avec éclat, sous son oncle Roger de Sicile. Il s'était marié peu après son avénement. Mais,

(1) A Robert II succéda Baudouin VII, dit Baudouin à la Hache; à celui-là succéda son parent Charles le Bon; à Charles le Bon, Guillaume de Normandie; à ce dernier, Thierry d'Alsace.

au bout de neuf ans d'union, il avait perdu sa première femme, seul lien qui le retînt en Europe. Voyant ses États tranquilles et ses places gardées par de bons capitaines, il s'était décidé à faire une seconde fois le pèlerinage armé de la terre sainte. Il avait de nouveau pris la croix en 1138, décidé à marcher sur les grandes traces de Robert II; et il s'était embarqué, emmenant avec lui trois cents chevaliers solidement équipés.

Il était arrivé heureusement en Orient, où il avait fait dès les premiers jours de merveilleuses prouesses, comme dit Oudegherst, « tant en Syrie qu'en Barbarie, en Égypte et au delà du Jourdain, auquel lieu il avait enlevé aux Turcs une forteresse que les historiens ne nomment pas », et que Guillaume de Tyr ne désigne que comme un formidable repaire de brigands, près du mont Galaad, sur les confins de l'ancien territoire des Ammonites.

L'arrivée de Thierry et de sa brave armée avait produit une telle joie à Jérusalem, et tout d'abord il avait rendu de si grands services, que Foulques d'Anjou, alors roi de Jérusalem, avait voulu se l'attacher par des liens sérieux. Il lui avait donné en mariage sa fille Sibylle, qui était une gracieuse princesse, pleine de hautes vertus et de grande piété.

Foulques, en effet, avait besoin d'appui; il avait reçu un royaume tourmenté, mais puissant; il devait le laisser bientôt penché vers sa ruine, dans les mains de son fils Baudouin III, enfant.

Mais Thierry, rappelé en Europe, n'avait pu rester cette fois que deux ans sous les bannières du

saint Sépulcre. A sa rentrée en Flandre, il avait trouvé évanouis, du moins en apparence, les partis qui s'étaient soulevés en son absence. Il s'occupait donc, ainsi qu'il l'avait promis, d'une nouvelle expédition en Orient. Gendre du roi de Jérusalem, il ressentait plus d'ardeur que jamais pour le théâtre de la plus grande gloire qu'un chevalier chrétien pût recueillir alors. Il voulait cette fois emmener de grandes forces; il recueillait de l'or; il équipait des vaisseaux; il rassemblait des armes; il levait des hommes et les exerçait, lorsqu'un cri de détresse retentit de l'Orient jusqu'en Europe, au commencement de l'année 1145.

Édesse venait d'être prise; des multitudes de chrétiens avaient été massacrés dans cette ville. Toute la Palestine était dans l'épouvante. Une bulle du pape Eugène III proclama aussitôt la deuxième croisade générale, avec toutes les garanties, toutes les faveurs, toutes les indulgences de la première; et il chargea saint Bernard de la prêcher.

Ce grand saint, que ses vertus, sa piété ardente, son génie et sa chaude éloquence, ont rendu immortel même aux yeux de la gloire humaine, s'adressa d'abord à Louis VII, roi de France, qui se reprochait alors des excès criminels. Ce prince, généreux et bienveillant, doux et courageux, était si jaloux de son autorité, que l'orgueil l'avait entraîné quelques mois auparavant à des emportements qu'il déplorait avec amertume. Se croyant offensé par Thibaut IV, comte de Champagne, il avait dévasté ses États, pris d'assaut Vitry, mis cette ville à feu et à

sang et brûlé misérablement, dans la grande église, plus de quinze cents personnes qui s'y étaient réfugiées comme dans un asile. Une si terrible action, qui avait inspiré l'horreur partout, lui en causait tant à lui-même depuis que sa colère s'était calmée, qu'il crut ne pouvoir la réparer qu'en prenant la croix.

Il était donc bien disposé lorsque saint Bernard l'appela aux armes. Il se leva sans hésiter, prit la croix que le saint lui offrait au nom du Pape, et se l'attacha à l'épaule. Il alla ensuite recevoir l'oriflamme à Saint-Denis; et on lit dans les chroniques qu'il y contempla avec émotion les portraits de Godefroid de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles, et les batailles de Dorylée et d'Antioche, déjà peintes sur les vitraux de la basilique. Alors il convoqua à Vézelay tous ses barons pour la guerre sainte.

A la voix de saint Bernard, tous les chevaliers de la Champagne et de la Bourgogne, du Nord et du Midi, se préparèrent. Partout le saint prédicateur entraînait les cœurs vaillants.

« Ne tentez plus, leur disait-il, d'apaiser la colère du Ciel par des gémissements stériles. Ne vous couvrez plus du cilice, mais de la cuirasse et du bouclier. Le bruit des armes, les dangers, les travaux, les fatigues de la guerre, chrétiens, voilà la pénitence que Dieu vous impose. Rachetez vos fautes par des victoires. Que la délivrance des lieux saints soit le fruit de votre repentir. Qu'une sainte colère vous anime au combat; que le monde chrétien retentisse

de ces paroles du prophète : — Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée! »

Comme à Pierre l'Ermite, la foule répondait à saint Bernard :

« Dieu le veut! »

Et de toutes parts on se disposait à marcher en Palestine. Pendant que saint Bernard, sur un échafaudage dressé à Vézelay, dans une plaine, parlait ainsi, le roi Louis VII était à ses côtés; des foules immenses demandaient la croix; et quoiqu'on en eût apporté une très-grande provision, le saint fut obligé de mettre son habit en pièces pour suppléer à l'étoffe qui manquait. L'enthousiasme était si grand, que saint Bernard n'en donne qu'une faible idée dans la lettre qu'il écrivit alors au Pape : « Vous » avez ordonné, disait-il, j'ai obéi, et votre autorité » a rendu mon éloquence fructueuse. Les villes et » les châteaux deviennent déserts, et l'on voit par- » tout des veuves dont les maris sont vivants. »

Après avoir soulevé la France, saint Bernard parcourut l'Allemagne, où l'empereur Conrad III se croisa. Les miracles qui accompagnaient partout le saint excitaient l'admiration générale; et tous les peuples germaniques se croisèrent, ainsi que ceux des Pays-Bas. Partout on envoyait une quenouille et des fuseaux aux princes qui refusaient de se croiser.

Louis VII et Conrad III se mirent en marche. Le roi de France avait confié à Suger, abbé de Saint-Denis, l'administration de son royaume. Thierry d'Alsace, qui était préparé, laissa le gouvernement de son comté de Flandre à sa femme Sibylle, qui eût

mieux aimé le suivre; il lui donna pour conseil le sage Roger, prévôt de Saint-Donat; et il s'embarqua l'un des premiers avec une vaillante armée. Parmi les chefs illustres qui l'accompagnaient, nous ne citerons que Gillion de Trazégnies, dont nous donnerons plus loin la singulière légende. Il avait vendu au comte de Hainaut, pour les frais de son expédition, la ville d'Ath, dont il était seigneur; et il partit à la suite de Thierry. Nous reproduirons aussi la légende non moins curieuse de Raoul, sire de Créquy, lequel suivit le roi Louis VII (1).

La multitude des croisés fut presque aussi grande à la deuxième croisade que lors du départ de Godefroid de Bouillon; et, chose remarquable, malgré les tragiques récits et les malheurs multipliés de la première expédition, une foule immense de nobles princes et d'illustres dames prirent la croix. Il y eut même des bataillons d'amazones chrétiennes, entraînées par un capitaine de leur sexe, qu'on appelait la Dame aux jambes d'or, à cause de ses bottines dorées (2).

Les prédications de saint Bernard avaient donc

(1) Quelque temps avant la seconde croisade, sous le règne de Foulques d'Anjou, eut lieu l'aventure merveilleuse des trois chevaliers de Saint-Jean, à qui on doit Notre-Dame de Liesse. Voir la quatorzième des *Légendes des saintes images*.

(2) On croit que c'était Sibylle de Bourgogne, fille de l'abominable Guillaume III, comte souverain de la Franche-Comté, appelée alors comté de Bourgogne. Voir la légende de ce Guillaume, dix-huitième des *Légendes infernales*. M. Léon Dusillet a publié sur ces personnages un livre curieux intitulé *Le château de Frédéric Barberousse à Dôle, ou le Maléfice*. Chronique du quatorzième siècle, attribuée à Hües de Braye-Salves, gai ménestrel.

imprimé à l'Occident un élan immense. Un prédicateur flamand, que l'on ne désigne que sous le nom d'Arnould, secondait puissamment les efforts du saint abbé de Clairvaux. Comme il ne savait d'autre langue que le flamand, il était accompagné, hors de son pays, d'un pieux interprète appelé Lambert, qui traduisait aux Wallons, aux Liégeois et aux Ardennais, ses entraînantes exhortations. Les ports de la Méditerranée et de l'Océan étaient couverts de nombreux vaisseaux, qui partaient tous les jours avec la croix à leur pavillon.

Les plus grands seigneurs français accompagnaient leur monarque : Alphonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse; Yves III, comte de Soissons; Gui II, comte de Ponthieu; Guillaume de Nevers; Archambaud VI de Bourbon; Henri Ier, comte palatin de Champagne; Pierre de Courtenay, frère du roi; Robert de France, comte de Dreux; Geoffroi III de Joinville; Hugues VII de Lusignan; Thibaut de Montmorency; Hugues Ier de Vaudemont(1); la reine Éléonore; les évêques de Tournay, d'Arras, de Langres, de Lisieux, une foule d'autres prélats et grands

(1) Nous pouvons citer encore quelques noms, qui ont pris la croix avec Louis VII : Raymond V, vicomte d'Aubusson; Guillaume VIII, premier dauphin d'Auvergne; Milon II, comte de Bar-sur-Seine; Richard d'Harcourt; Gui et Amaury de Lusignan; Robert Avenel; Evrard de Breteuil; Guillaume de Chanaleilles; Enguerrand II, sire de Coucy; Artaud de Chastellux; Jacques de Mailly; Geoffroy Martel; Milon de Plancy; Guy II, comte de Ponthieu; Geoffroy Rudel le Troubadour; Gauthier II de Châtillon; Amédée II, comte de Savoie; Hamon de Mayenne; Hugues de Vaudemont; Humbert de Coligny; Eustache de Montboissier; le sire de Mesgrigny; Gui de Thouars; Renaud, comte de Tonnerre; Simon de Vermandois; Eustache de Montboissier, etc., etc.

personnages, se réunirent à Chartres pour le départ; et là, de nouveau, les croix préparées ne suffisant pas aux demandes, saint Bernard déchira encore non-seulement ses habits, mais ceux de ses moines pour satisfaire tous les enrôlements. C'est alors que l'on offrit au grand saint d'être le chef et le commandant général de la seconde croisade. Il déclina un tel honneur, bornant sa mission dans les limites que le saint-siége lui avait tracées. Il représenta en même temps que ce serait une innovation de mauvais présage, que de voir un religieux se mêler de conduire des armées. Il fut même dispensé de faire le pèlerinage de la terre sainte, tant à cause de sa complexion trop faible qu'à cause de la nécessité de sa présence en Europe.

Et les armées de la Croix se mirent en marche. — Nous sommes obligé de nous séparer d'elles quelques instants pour un fait qui n'est pas non plus sans gloire.

XXI. — CROISADE DE PORTUGAL.

Le Dieu que nous invoquions nous a exaucés.
Psaume IV.

La croisade prêchée par saint Bernard produisit plusieurs résultats dans nos contrées. Le saint-siége recommandant aux hommes de cœur non pas seulement de délivrer l'Asie, mais encore d'étendre les bornes de l'Europe catholique, les Saxons et les Danois se croisèrent contre les Slaves, encore païens,

en même temps que des expéditions chrétiennes avaient lieu en Espagne, en Sicile, en Portugal.

Les Espagnols combattaient toujours les Maures, depuis longtemps établis parmi eux, spoliateurs dont ils ne devaient être délivrés que par la grande Isabelle. Les Siciliens, si voisins de Rome, continuaient à expulser de leur patrie les Sarasins, qui en occupaient diverses contrées; ils les poursuivaient jusqu'en Afrique, et remportaient sur eux de fréquentes victoires, en même temps que les chrétiens luttaient en Palestine.

Aux bords du Tage, Alphonse Ier, comte de Portugal, ayant défait cinq rois ou chefs maures qui tenaient le pays avec des forces imposantes, s'était fait proclamer roi. Il fondait un État dont la durée devait être plus longue que celle du royaume de Jérusalem; aidé du peuple, dont il assurait les libertés et les franchises, il savait en même temps captiver l'affection des seigneurs. Mais les Maures, quoique battus plusieurs fois par lui, demeuraient toujours, par leur nombre et par les places qu'ils occupaient, dominateurs du Portugal.

Alphonse cherchait depuis longtemps à s'emparer de Lisbonne, qui était restée au pouvoir des Maures, et qui, par sa situation, était pour lui d'une extrême importance. Il assiégeait cette ville en 1147 avec tous ses chevaliers; plusieurs mois d'efforts n'avaient amené que des échecs; à chaque assaut, les Portugais repoussés perdaient courage, lorsque enfin on annonça qu'une flotte de croisés embarqués pour l'Orient venait d'être amenée par les vents dans les

bouches du Tage. Alphonse courut à leur rencontre.

— C'est Dieu qui vous a conduits, dit-il aux soldats de la Croix. Les infidèles, que vous alliez chercher en Asie, sont ici sous vos yeux. C'est donc ici une terre qu'il faut aussi délivrer; aidez-nous, puisque nous sommes vos frères en Jésus-Christ. Vous fonderez un royaume chrétien; vous purgerez une patrie chrétienne, et de riches possessions récompenseront votre valeur.

Ces croisés étaient surtout des Français, des Flamands et des Brabançons, qui allaient rejoindre Louis VII et Thierry d'Alsace. Arnulphe, comte d'Arschot et sénéchal de Brabant, était un de leurs chefs. Arnould, le prédicateur flamand, l'auxiliaire de saint Bernard, était avec eux.

— Puisque les ennemis de la Croix sont ici, dit-il, c'est Dieu qui vous les livre.

Les croisés débarquèrent donc et se joignirent au roi de Portugal. Le siége de Lisbonne fut repris aussitôt avec une grande vigueur, et, malgré la résistance furieuse des Maures, après quatre mois d'assauts et d'attaques, la place fut emportée et les Maures passés au fil de l'épée.

Les autres places que retenaient les Sarasins furent enlevées rapidement. Le Portugal entier se soumit au roi Alphonse, qui ne se montra pas ingrat. Il donna aux croisés plusieurs riches domaines; et beaucoup de ces vaillants auxiliaires se fixèrent dans son jeune royaume, croyant avoir assez fait pour la cause de la Croix (1).

(1) On peut lire une légende de la croisade de Portugal dans les *Légendes des sept péchés capitaux* : le Frison au fléau.

XXII. — LOUIS VII EN PALESTINE.

L'ardeur fait des conquêtes ; mais la sagesse seule peut les conserver. KOTZEBUE.

Les croisés conduits par Louis VII, au nombre de plus de quatre-vingt mille, et l'armée aussi nombreuse de Conrad III, arrivèrent à Constantinople par la route de Godefroid de Bouillon. Ils trouvèrent dans l'empereur Manuel Comnène, petit-fils d'Alexis, un ennemi aussi fourbe que celui qui avait fait tant de mal aux premières armées de l'Occident. L'historien grec Nicétas avoue lui-même qu'on égorgeait dans l'empire grec ceux des croisés qui s'égaraient, qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur vendait, et qu'on prévenait les musulmans de leur approche. L'évêque de Langres, dont on renommait la sagesse, et avec lui les meilleurs chevaliers voulaient qu'on s'emparât de Constantinople et qu'on châtiât les Grecs perfides. Si ce conseil eût été suivi, l'Asie était sauvée. Mais le moment de cette conquête ne semblait pas venu. Les croisés, liés par leurs vœux, n'avaient en vue que la Palestine. Ils regrettèrent plus tard de n'avoir pas adopté l'avis du sage prélat.

Les Allemands qui suivaient Conrad III voulurent marcher en avant. Après avoir franchi Nicée, ils se dirigeaient sur Iconium, capitale de la Lycaonie, lorsque les Grecs qui leur servaient de guides les égarèrent dans les montagnes de la Cappadoce. La moitié des phalanges germaniques, abandonnée ainsi, fut exterminée par les Turcs. Conrad III lui-même fut

blessé de deux flèches, et ensuite plus de trente mille des siens moururent de faim.

Louis VII, apprenant ce désastre et la périlleuse retraite des Allemands, alla au-devant de leurs débris et les ramena à Constantinople.

Les Français, plus heureux et plus habiles, s'avancèrent alors, sans se fier aux Grecs toujours perfides. Ils trouvèrent les Turcs réunis en masses compactes sur les bords du Méandre. Secondés par les Flamands, ils battirent complétement ces bandes et les jetèrent dans le fleuve, qu'ils passèrent ensuite. A ce passage, un seul d'entre eux se noya, c'était Milon, seigneur de Nogent; et Maimbourg, en rapportant cette circonstance, remarque ensuite comme un fait curieux qu'il ne se noya pareillement qu'un seul homme au passage du Rhin, si célébré par les poëtes de Louis XIV, et que ce seul homme fut le comte de Nogent.

Louis VII battit encore l'ennemi de l'autre côté du fleuve et se couvrit de gloire dans cette journée, où il se conduisit en héros et en grand capitaine. Le comte de Flandre et le comte de Champagne méritèrent les mêmes lauriers.

Mais d'autres travaux les attendaient non loin de là. Ils traversèrent Laodicée (l'ancienne Diospolis) sur le Lycus, qu'ils trouvèrent abandonnée par ses habitants effrayés, et ils se dirigèrent vers Satalie.

Pour arriver à cette place importante, il fallait traverser les monts Cadmus, qui s'étendaient du Taurus dans la Pamphilie au Tmolus dans la grande Phrygie. Ces monts effroyables n'offraient qu'un pas-

sage étroit entre d'horribles escarpements et des abîmes immenses. Le sire de Taillebourg et le comte de Maurienne s'étant avancés pour examiner les lieux, il fut décidé qu'on franchirait le lendemain ce passage redoutable. Mais les premiers corps, mal instruits des ordres du roi, passèrent aussitôt et s'en allèrent camper de l'autre côté de la montagne. Les Turcs surveillaient ces mouvements ; ils attaquèrent l'arrière-garde dès qu'ils la virent engagée dans les défilés. Du haut des rochers à pic qui bordaient le seul passage, ils lançaient des pierres énormes qui précipitaient dans l'abîme les hommes et les chevaux. Le roi, voyant ces dangers, ne recula pas ; il grimpa intrépidement, avec quelques hommes de cœur, sur les crêtes où se dressaient les ennemis, et se jeta intrépidement parmi eux. Oubliant sa propre vie pour la foule qui périssait, dit un chroniqueur, témoin oculaire (1), le roi s'était donc précipité dans les rangs de l'armée musulmane, et, à force de peines et d'efforts, il était parvenu à dégager la multitude des pèlerins. L'armée française avait à soutenir les attaques d'un ennemi cent fois supérieur en nombre; l'escorte du roi périt tout entière dans cette mêlée. Louis, conservant toujours un cœur de roi, dit la même chronique, s'accroche aux branches d'un arbre et s'élance sur le haut d'une roche. Là les flèches des Turcs viennent frapper inutilement sa cuirasse ; debout sur son rocher, comme sur un mur ou sur une tour de guerre, le roi de France fait tomber autour de lui les têtes et les bras de ceux qui

(1) Cité par MM. Michaud et Poujoulat, *Histoire des Croisades.*

l'assiégent. Cette journée, où de si grandes choses se mêlèrent à d'affreux désastres, doit être considérée comme la plus belle page de la vie de Louis VII.

On le croyait mort, lorsqu'il reparut au milieu des siens, qui le reçurent avec d'ardents transports de joie. On avait cinquante lieues de chemins affreux à subir pour arriver à Satalie, on n'y parvint qu'après douze jours de combats et de marches pénibles. Mais Satalie était occupée par les Grecs, et on n'était pas encore sorti de l'hiver. Malgré l'étendue de la ville inhospitalière, les pèlerins furent obligés de camper dans la campagne, où un très-grand nombre moururent de froid et de faim : la ville leur était impitoyablement fermée. Louis VII ne put obtenir de ces lâches ennemis que des navires pour embarquer les croisés, et quand ces bâtiments arrivèrent, ils étaient insuffisants. Le monarque français n'emmena donc qu'une partie de ses troupes; il laissa les autres sous la conduite de l'héroïque Thierry d'Alsace et d'Archambaud de Bourbon ; et quoiqu'il eût remis cinquante marcs d'argent au gouverneur de Satalie, qui se disait chrétienne, pour soigner les malades, presque tous ceux qui restèrent là périrent.

Après trois semaines de navigation, les troupes françaises arrivèrent à Antioche, où des fêtes les reposèrent un peu ; mais le roi était pressé d'accomplir son vœu. Il gagna donc Jérusalem, où l'empereur Conrad venait d'arriver en pèlerin, accompagné seulement de quelques-uns de ses barons, humbles débris de sa vaste armée.

Thierry d'Alsace, avec ce qu'il put sauver des

troupes qui étaient restées à sa garde, vint rejoindre là les deux monarques. Le roi Baudouin III, fils et successeur de Foulques d'Anjou, reçut ces princes avec grande joie ; il vit dans leur arrivée l'espoir de réparer la perte d'Édesse, qui avait si vivement affligé les chrétiens de l'Occident et soulevé la deuxième croisade.

Louis avait conservé un nombre encore imposant de ses chevaliers, et Thierry d'Alsace n'avait pas perdu tous ses Flamands. Dans un conseil tenu entre les souverains, il fut arrêté qu'on attaquerait Damas. L'armée de la Croix comptait à peine le quart des guerriers partis de l'Europe. On marcha sur Damas, qui était à quarante-cinq lieues de Jérusalem.

Défendue par un prince musulman, Damas était, à l'orient et au midi, protégée de hautes et solides murailles; à l'occident et au nord elle n'avait pour remparts que ses nombreux jardins, coupés de fossés en tous sens, garnis de petites tours et retranchés à chaque instant de haies épaisses et de fortes palissades. On résolut d'attaquer par là.

Il fallut plusieurs jours de combats opiniâtres pour occuper tous ces jardins. Les Français et les Flamands, et, parmi les chrétiens de la Palestine, les templiers et les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean, se distinguèrent tous les jours. Le peu d'Allemands qui restaient faisait la réserve. Le jeune roi de Jérusalem combattait dans les premiers rangs.

« Damas est, on le sait, une des plus anciennes villes du monde. On s'accorde assez généralement à croire, dit le père de Géramb dans son *Pèlerinage*

à la terre sainte, que Damas fut bâtie par Hus, fils d'Aram et petit-fils de Sem. L'historien Josèphe le dit d'une manière expresse. Hus l'appela Aram, du nom de son père ; elle prit dans la suite celui de Damascus, serviteur d'Abraham et intendant de sa maison, qui l'avait agrandie et embellie.

» Le mot Damascus, en hébreu *Damenesseck*, signifie, selon les interprètes, *sac de sang*. Quelques savants, s'attachant exclusivement à cette étymologie, ont prétendu l'expliquer par une ancienne tradition qui porte que ce fut près des lieux où Damas fut fondée que Caïn tua son frère Abel.

» Damas fut la capitale de la Syrie et de la Phénicie jusqu'à l'époque où Séleucus-Nicanor, ayant fait bâtir Antioche, y transporta le siége de ses États, c'est-à-dire jusqu'à l'an 301 avant Jésus-Christ. Elle n'avait cessé d'être tributaire des Juifs qu'après la mort de Salomon. Prise et ruinée plusieurs fois par les rois d'Assyrie, elle s'était relevée et était devenue puissante, lorsque, à la suite des triomphes remportés sur Darius, l'armée d'Alexandre en fit la conquête. Lors de la guerre des Romains avec Tigrane, Pompée envoya contre elle deux de ses lieutenants qui s'en rendirent maîtres; elle fut réunie à l'empire. En l'an 636 de Jésus-Christ, elle fut envahie par les musulmans, sous le commandement d'Omar. Les kalifes en demeurèrent paisibles possesseurs jusqu'au temps des croisades, et en l'année 1148, où nous sommes dans ce récit, elle est assiégée par le roi de Jérusalem Baudouin III, soutenu de Louis VII, de Conrad et de Thierry d'Alsace. »

Lorsqu'on se fut rendu maître des abords de la ville, avant le dernier effort qui devait en ouvrir les portes, les princes croisés s'assemblèrent; ils briguaient tous la possession de Damas, l'une des plus belles et des plus riches principautés de la Syrie. Chacun sollicitait le suffrage du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, chefs suprêmes de l'armée. Les deux monarques, voulant accorder la ville conquise à celui qui avait rendu les plus grands services, déclarèrent que ce beau domaine serait la récompense du comte de Flandre, qui ne sollicitait rien.

Dès que cet arrêt fut prononcé, les rivalités jalouses devinrent des intrigues, plusieurs princes se retirèrent. Les assiégeants, profitant de ces dissensions, corrompirent par des présents les principaux chevaliers de la Syrie et de la Palestine, qui proposèrent l'avis funeste de changer les dispositions de l'attaque. « L'armée chrétienne, disaient-ils, dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise et courait le danger d'être enfermée par l'ennemi, sans moyen de se défendre; il était plus sûr et plus facile de livrer un assaut à la ville du côté du midi et de l'orient (1). »

Les chefs quittèrent donc les jardins et la rivière. Aussitôt Damas reçut par les jardins abandonnés vingt mille auxiliaires. Les chances de la guerre tournèrent; les assiégeants furent tous les jours repoussés; et les princes d'Alep et de Mossoul arrivant encore, les croisés furent obligés de lever le siége de Damas.

(1) L'auteur des *Gestes de Louis VII,* cité par M. Michaud, liv. VI.

Ainsi les petites passions humaines venaient étouffer ce qu'il y avait de grand et de saint dans ces nobles guerres.

XXIII. — THIERRY D'ALSACE.

La persévérance est le complément des grandes vertus. S. BERNARD.

Le reste de la deuxième croisade générale, qui du moins avait sauvé l'Europe de troubles intérieurs, ne fut plus que malheurs. On ne reprit pas Édesse, et les États chrétiens de la Palestine continuèrent à s'affaisser dans leur décadence. Ce fut toutefois dans cette croisade que se régularisa l'ordre des templiers, dont les statuts furent l'ouvrage de saint Bernard. Nous parlerons plus loin de ces chevaliers célèbres.

Tous les princes croisés s'en revinrent épuisés en 1149. Thierry d'Alsace, qui avait tant fait pour soutenir le trône chancelant de Baudouin III, son beau-frère, obtint, avant de partir, une récompense solennelle. Le roi et le patriarche de Jérusalem lui accordèrent de leurs saintes reliques la plus auguste, — le sang adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, recueilli de la blessure que lui avait faite au côté le coup de lance, et conservé, suivant la tradition fidèle, par Joseph d'Arimathie.

Ce sang révéré était enfermé dans une fiole de cristal, protégée par un cylindre transparent. On le couvrit d'une riche enveloppe de velours lamé d'or, et, dans l'église même du Saint-Sépulcre, Thierry

Hadol Gillot Bordier

Paris. Typographie Henri Plon.

LE RETOUR DE THIERRY D'ALSACE.

d'Alsace reçut le précieux dépôt des mains du patriarche, qui le suspendit à son cou avec des cordons de soie.

Les mains mêmes du comte de Flandre n'osaient toucher une telle relique. Il s'embarqua entouré de respects, honoré dans toute la traversée comme un autel où Dieu était présent, servi à genoux par tous ses compagnons, seigneurs ou princes, religieux ou chevaliers; partageant avec l'abbé de Saint-Bertin son dépôt sacré, qu'il n'osait garder ni pendant ses repas ni pendant son sommeil.

Le 1er mai de l'an 1149, après la traversée la plus heureuse, il aperçut les côtes de la Flandre. Son peuple avait appris ses heureux exploits, et à la nouvelle du rare et divin trésor qu'il ramenait, une foule immense, accourue à sa rencontre, se prosterna devant lui dès qu'il fut à terre. Le noble comte se dirigea vers Bruges, monté sur un cheval blanc que conduisaient par la bride deux religieux marchant les pieds nus. Tout le clergé l'accompagnait processionnellement. Le sang de l'Homme-Dieu fut reçu à Bruges, le 3 mai, au son de toutes les cloches, franchissant les rues pavoisées et bordées partout de peuple à genoux. On le déposa dans l'église de Saint-Basile. Des chanoines furent institués pour le garder; et depuis, l'anniversaire de ce jour-là a toujours été à Bruges une fête pleine de splendeur (1).

On a remarqué avant nous que Thierry d'Alsace

(1) On éleva aussitôt la magnifique chapelle du Saint-Sang, conservée en bon état jusqu'à présent. Voyez la description de la fête historiée du Saint-Sang dans les *Légendes du Calendrier :* Marie-Thérèse à Bruges.

fut après Louis VII le plus brillant personnage de la deuxième croisade générale; il en fut aussi le plus persévérant. Il s'était consacré entièrement à cette sainte cause. Aussitôt après qu'il eut rétabli l'ordre dans ses États, il s'occupa d'une quatrième expédition. Il fit reconnaître Philippe d'Alsace, son fils, comte de Flandre, et l'investit de la souveraineté par une sorte d'abdication : Philippe en était digne. En l'année 1157, Thierry reprit donc le chemin de la Palestine avec une petite armée; il emmenait cette fois Sibylle d'Anjou, sa femme chérie, qui brûlait du désir de revoir son frère, le roi de Jérusalem.

Thierry débarqua au port de Béryte, aujourd'hui Beyrouth. Son arrivée parut, comme toujours, une faveur signalée de la Providence. Quatre ans après son départ de la terre sainte, le roi Baudouin III, par des efforts inouïs, avait repris Ascalon; mais depuis il n'avait éprouvé que des revers. Il venait d'être battu par Noureddin, l'un des plus habiles chefs de l'Orient, et son armée avait été détruite près du fort de Sephet; le grand maître des templiers et la plupart des seigneurs de la Palestine étaient prisonniers à Damas.

Depuis deux ans, Baudouin III avait épousé une nièce de l'empereur Manuel. On avait espéré que cette alliance amènerait au jeune royaume les secours des Grecs. Mais ces secours ne venaient jamais. La présence de Thierry releva les cœurs des chrétiens, et aussitôt Baudouin III reprit l'initiative contre ses ennemis. Les infidèles furent défaits dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche;

Noureddin fut repoussé, et l'armée de la Croix alla mettre le siége devant Césarée. Cette ville était vaillamment défendue, Thierry l'enleva cependant. Il fut décidé que cette principauté lui serait donnée, pour prix de ses services et de son courage. Thierry consentait à la tenir sous la suzeraineté de Baudouin; mais les seigneurs rivaux, jaloux encore de l'éclat que cette autre investiture allait jeter sur le prince flamand, prétendirent que Césarée dépendait d'Antioche, et que le devoir féodal la soumettait au prince de cette ville. Thierry répondit qu'il n'avait jamais fait hommage qu'à des rois; il aima mieux renoncer à Césarée que de la tenir en arrière-fief et d'être ainsi le vassal d'un vassal (1).

Ces circonstances ne l'empêchèrent pas de continuer à servir la cause de la Croix. On lui dut la prise de la forteresse de Harenc et la défaite du sultan de Damas, qui, ayant traversé le Liban pour surprendre les chrétiens, fut battu dans une sanglante mêlée, entre le lac de Génésareth et le Jourdain.

Après avoir tout réparé ainsi et affermi, pour un peu de temps du moins, le trône de Baudouin III, Thierry d'Alsace laissa en Palestine sa femme Sibylle, qui se consacrait pieusement au soin des malades. Il s'en revint encore en Europe, où il espérait lever de nouvelles troupes; il y rentra en 1159, n'ayant plus d'autre soin en ce monde que d'exciter les chrétiens d'Occident à voler au secours de leurs frères d'Asie.

En 1163, il reprit pour la cinquième fois le che-

(1) Guillaume de Tyr, liv. XVIII, ch. XVIII.

min de la terre sainte. Baudouin III était mort, vivement et justement regretté ; son frère Amaury lui succédait, et la décadence du trône de Jérusalem accélérait sa marche. Noureddin venait d'enlever au nouveau roi quelques forteresses; il avait fait prisonniers le prince d'Antioche, le comte de Tripoli et plusieurs autres chefs chrétiens. Thierry arriva, comme la dernière fois, à la joie de tout le peuple chrétien. Mais, malgré les nouveaux secours qu'il amenait, Amaury eut la douleur de se voir enlever la ville de Panéas, située au pied du Liban. Hélas ! à l'exception de Thierry, les princes de l'Europe avaient abandonné leurs frères de la terre sainte, et quoiqu'il n'eût encore que soixante-trois ans, épuisé par les longues fatigues, le comte de Flandre n'était plus que le Nestor des combats. On ne cite de lui, dans ce dernier voyage, aucun coup de lance éclatant; sa sagesse et son autorité cicatrisèrent seules les plaies d'Antioche, obtinrent de Noureddin la liberté du prince de cette ville, et ramenèrent quelques jours de sécurité en Palestine.

Après deux années de séjour dans la terre du saint Sépulcre, Thierry d'Alsace s'en retourna, en 1165, dans ses domaines, où son fils et son peuple le reçurent comme un saint. Il n'avait pu ramener sa chère Sibylle, qui, sous le voile des veuves chrétiennes, l'avait prié de la laisser dans le grand hôpital de Jérusalem, où elle soignait les lépreux. Lui-même se retira à l'abbaye de Guastine pour se préparer à la mort. Lorsqu'il la sentit qui déjà le saisissait, il se fit porter à Gravelines, qu'il avait bâtie vingt ans auparavant. Là il fit venir ses enfants et leur dit :

« Je m'en vais encore; mais cette fois je ne revien-
» drai plus en Flandre. Souvenez-vous de moi. Restez
» soumis à Dieu; soyez justes et doux pour vos sujets,
» et notre maison prospérera. »

Il prophétisait, comme Dieu l'accorde quelquefois à ses fidèles, car c'est de cette maison que descend la famille impériale d'Autriche.

Après avoir dit ces paroles, il rendit l'esprit, le 4 février 1168, âgé de soixante-huit ans; il en avait régné quarante.

Reposons-nous un instant de ces grandes scènes, pour citer quelques mots de la justification de saint Bernard (1).

Après les revers qu'on venait d'éprouver, on n'entendait plus que les plaintes et le blâme. On s'en prenait à saint Bernard, que l'on traitait de faux prophète, car il avait promis des succès. Ces bruits le pénétrèrent d'une douleur qu'il ne put dissimuler; il se justifia donc dans une apologie qu'il adressa au pape Eugène III. Il y dit que, « s'il faut que les hommes, qui jugent ordinairement des choses par les événements, murmurent en cette rencontre, il aime bien mieux que ce soit contre lui que contre Dieu; qu'il se tient heureux de ce que Dieu daigne se ser-

(1) Saint Bernard, « solitaire qui avait lui-même au dehors plus d'occupation que la plupart des hommes n'en auront jamais, consulté de toute la terre, chargé d'une infinité de négociations importantes, pacificateur des États, appelé aux conciles, portant des paroles aux rois, instruisant les évêques, gouvernant un ordre entier, prédicateur et oracle de son temps. » Bourdaloue, *Sermon sur la fuite du monde*, 1re partie.

vir de lui comme d'un bouclier, en l'exposant à la fureur des langues médisantes et aux dards empoisonnés des malédictions, qu'il reçoit volontiers afin qu'ils n'arrivent pas jusqu'à Dieu; qu'il ne refuse pas d'être déshonoré par ceux qui le déchirent, pourvu que par son propre déshonneur la gloire de Dieu demeure à couvert; qu'il souhaite de se pouvoir glorifier avec David, en disant comme lui : C'est pour l'amour de vous, mon Dieu, qu'on m'a chargé d'opprobres, et que mon visage est couvert de honte et de confusion (psaume LXVIII); qu'il lui est enfin très-glorieux d'être en cela semblable au Fils de Dieu, qui dit à son Père, par la voix du même prophète : Les injures et les opprobres que vous font ceux qui vous insultent par cet emportement sont retombés sur moi.

» Moïse, ajoute-t-il, pour persuader au peuple d'Israël de sortir de l'Égypte, lui promit solennellement que Dieu le conduirait lui-même dans un pays très-abondant où il serait heureux. Et cependant ces gens-là périrent dans les déserts et ne virent point cette heureuse terre qui ne fut que pour leurs enfants. Un événement si contraire à une si belle promesse ne se peut pas attribuer à la témérité ou à la malice de celui qui la fit, puisqu'il n'agit et ne dit rien que par les ordres de Dieu même, qui voulut confirmer par des miracles ce que Moïse disait au peuple de sa part. D'où vient donc que le succès de ce voyage fut si malheureux pour ceux qu'il avait tirés de l'Égypte? C'est, comme tout le monde en convient, que ce peuple, durant ce voyage, fit mille choses contre Dieu; et l'on ne peut pas dire que la punition

qu'il exerça fut contre ses promesses, parce que ses promesses, qui viennent uniquement de sa bonté, ne peuvent jamais préjudicier aux droits de sa justice. »

Il n'y eut plus qu'à faire l'application de cet exemple à saint Bernard. Il prêcha la croisade par l'ordre de Dieu, puisque ce fut par l'ordre exprès du saint-siége. Il promit qu'elle serait heureuse, et il le promit de la part de Dieu. « Si vous me demandez, dit-il encore, quels miracles j'ai faits pour le prouver, c'est à quoi je ne dois pas répondre; c'est à vous, Saint-Père, de le faire, selon les choses que vous avez vues et selon celles que vous avez ouïes. »

La conclusion naturelle qu'il tire de ce discours, c'est que le revers se doit attribuer aux crimes des croisés, et qu'il n'est nullement contre les promesses de Dieu, qui sont conditionnelles, et qui ne peuvent priver sa justice du droit qu'elle a de les punir; non plus que la promesse que le roi fait à un de ses sujets de lui donner un office de la couronne n'empêche pas que, s'il le trahit avant ce temps-là, on ne puisse justement le faire passer par la rigueur des lois.

Otton de Frising, qui était de ce voyage avec l'empereur son frère, avoue qu'il y avait parmi les croisés de très-grands désordres, qui méritaient cette punition. L'armée chrétienne était souillée de tant de vices, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils attirèrent la colère de Dieu. Que sera-ce donc si l'on considère que les désordres des chrétiens de l'Orient étaient encore plus grands que ceux de cette armée? Certainement on sera contraint d'avouer que, comme la vengeance que Dieu voulut tirer de tous ces crimes

fut très-juste, ce ne put être aussi qu'avec une extrême injustice que le monde s'en prit à saint Bernard, qui n'avait fait, en prêchant la croisade, que ce qu'on devait attendre de lui.

Peu après cette apologie, saint Bernard était mort, en 1153. Des historiens un peu légers ont dit que Suger s'était opposé à la croisade de Louis VII; ils ont répandu ainsi une erreur manifeste; Suger n'approuvait pas le départ de son jeune roi. Mais comme preuve qu'il était loin de blâmer la sainte guerre, lorsque les seigneurs français revinrent découragés, Suger les convoqua à Chartres; et dans une grande assemblée il releva si bien les courages abattus, que dix mille pèlerins armés étaient prêts à le suivre. La mort l'arrêtant, il exprima vivement avant de mourir son regret de ne pouvoir aller secourir la terre sainte.

XXIV. — LÉGENDE DU SIRE DE CRÉQUY (1).

Vita, dulcedo et spes nostra....
Salve, Regina.

Le roi Louis le Jeune, à la voix de saint Bernard, ayant pris la croix en 1147, comme on vient de le voir, nul homme de cœur ne se crut dispensé d'accourir sous sa bannière. Ducs et comtes, barons et

(1) Tirée des vieilles chroniques, des ballades populaires et de la romance du sire de Créquy, œuvre de poésie d'un moine picard du treizième siècle, maladroitement rajeunie au dix-huitième siècle, mais dont M. Lebrun de Charmettes a donné une bonne version en prose. Ce récit s'appuie encore sur une tradition non interrompue, et assez accréditée pour mériter une certaine confiance.

chevaliers, tous les jeunes seigneurs marchèrent avec leurs vassaux; et une armée de quatre-vingt mille hommes se mit en mouvement pour la terre sainte.

Parmi les preux qui se croisèrent alors, « se vouant à défendre le tombeau de Jésus-Christ », on remarquait à sa bonne mine, à son air martial, à son illustre nom, à sa noble origine, le sire Raoul de Créquy. Gérard, son père, comte de Ternoy, vivait encore. Il avait brillé lui-même dans les rangs héroïques des compagnons de Godefroid de Bouillon, et il se réjouissait noblement du vœu de son fils Raoul.

En cette même année — et depuis peu de mois, Raoul de Créquy avait épousé une noble dame, douce et belle, du pays de Bretagne. Elle était enceinte quand son baron, comme dit la vieille romance, se fit enrôler sans son consentement, ce qui était *contre l'usage et la coutume*. Elle en fut si désolée que rien ne pouvait raffermir son cœur en deuil. Le bon et courtois chevalier faisait de son mieux pour la réconforter par de douces et loyales paroles, la priant de consentir à l'accomplissement de sa sainte promesse. Le vieux sire disait à la dame, en l'exhortant de son côté : « Moi aussi, en mon jeune temps, j'ai été outre-mer. Je m'étais semblablement croisé sans l'aveu de mon père, et ma bonne mère s'en troublait fort. Cependant l'un et l'autre furent joyeux quand je revins avec honneur. Certes, dame! votre baron ne peut voir son roi entreprendre tel pèlerinage et ne pas aller avec lui batailler pour la foi. N'a-t-il pas trente ans? C'est pour tout gentilhomme l'âge des

grandes choses, et s'il restait dans son manoir, il n'y amasserait que honte et mépris. »

La pieuse dame à la fin, cédant à l'honneur et au devoir, fit taire la révolte de son cœur et agréa le départ de son mari. Il emmenait Roger et Godefroid, les deux plus braves de ses trois frères; et vingt-sept écuyers le suivaient.

Le moment de la pénible séparation arriva bientôt. La dame ne put se tenir de pleurer très-amèrement, quand Raoul ému lui jura pour la dernière fois constance et féauté. Il lui ôta du doigt l'anneau nuptial qu'elle avait reçu avec tant de joie, le rompit en deux parts, lui en laissa l'une et prit l'autre :

— Cette moitié de l'anneau qui fut béni pour notre sainte union, dit-il, je la garderai toujours en époux loyal et fidèle; et quand je reviendrai de mon pèlerinage, je vous rapporterai ce cher gage de notre foi.

Il tenait la dame par la main. La conduisant tremblante à son vieux père, il le conjura de la chérir toujours comme sa fille bien-aimée. Le vieux comte le promit, et il embrassa la dame en pleurant. Alors le chevalier s'agenouillant devant lui :

— Cher sire, mon père, dit-il, pour que mes jours loin de vous soient heureux, bénissez-moi; et que vos vœux et vos prières m'accompagnent en ce saint voyage.

Le vieillard étendit les mains sur son fils, et levant les yeux au ciel il dit :

— Seigneur tout-puissant, bénissez mon cher fils en cette guerre qu'il entreprend pour votre nom! Et vous, Vierge très-bonne, notre dame et souveraine,

soyez son réconfort; protégez-le aux jours du péril, et le ramenez sans tache et sans reproche en sa terre natale!

Le vieillard bénit pareillement avec grande affection ses deux autres fils, et il les embrassa, ainsi que tous les chevaliers qui partaient à leur suite.

Le sire de Créquy et ses compagnons s'élancèrent donc sur leurs palefrois ardents, au son des clairons et des trompettes; la noble troupe se mit en marche, précédée d'un héraut qui portait la bannière de la Croix. Ils chevauchèrent tant qu'ils rejoignirent l'armée, laquelle, étant partie en avant, avait déjà fait quelque chemin. Jamais, disent les ballades, on n'avait vu si belle armée, si gentille noblesse, si vaillantes troupes. Il faudrait un livre bien grand pour rappeler tous les hauts faits qu'ils allaient accomplir; mais nous ne contons ici que l'histoire de Raoul de Créquy.

Il avait laissé en tristesse profonde sa femme et son père, et dans ces temps-là on n'avait pas, comme de nos jours, l'allégement des fréquentes nouvelles. Toutefois le temps suivait son cours, et l'heure vint où la dame de Créquy donna le jour à un fils plein de gentillesse, dont la vue consola son cœur. Le vieux comte en eut tant de joie, et sa liesse fut si vive, qu'il reprit un front serein. Il se hâta d'envoyer au chevalier un message qui le joignit heureusement chez les Pamphiliens, au port de Satalie, où il venait de relâcher. Raoul de Créquy, apprenant qu'il était père d'un fils et que l'enfant et sa mère étaient en santé, fit grande fête avec ses amis. Mais

son allégresse, hélas! ne devait pas durer longtemps.

Une rencontre eut lieu peu après entre les soldats de la Croix et les Sarasins. Raoul menait sa bannière en avant de l'armée. Son ardeur l'emporta; il s'engagea dans un passage étroit, suivi seulement de deux petites troupes que commandaient le sire de Breteuil et le sire de Varennes. Les trois pelotons ensemble de ces nobles chefs ne formaient en tout qu'une centaine de lances. Les Sarasins, maîtres en grand nombre du sommet de la montagne, gardaient ce passage périlleux. Ils décochaient une grêle de flèches sur les chrétiens, qui, à grands coups d'épée, forçaient pas à pas le défilé. Roger et Godefroid, les deux frères de Raoul, avaient succombé au premier rang, avec vingt de leurs hommes d'armes, et les chrétiens ne reculaient pas. Quoiqu'ils vissent qu'à chaque fois qu'ils repoussaient les mécréants leur nombre se doublait aussitôt, ils avançaient. Là furent tués les sires de Breteuil, de Varennes, de Montgay. Les sires de Maumey, de Brimeu, de Bauraing, d'Esseike, de Mesgrigny, de Sempey, de Suresnes, restèrent parmi les morts. Des écuyers et des pages qui n'avaient pas encore de barbe au menton furent couchés dans la poussière.

Le sire de Créquy, en homme de grand et haut courage, ne voulut jamais céder, combattant toujours et invoquant toujours Notre-Dame. Navré de blessures, il fut à la fin renversé.

Quand les sept chevaliers qui restaient seuls avec lui ne le virent plus debout, ils rebroussèrent chemin et regagnèrent l'armée, où ils portèrent la som-

bre nouvelle de cette défaite. — Alors les infidèles, possesseurs du champ de bataille, dépouillèrent à la hâte les corps des chrétiens. Ils vinrent au sire de Créquy gisant parmi les autres morts, mais non encore éteint. Il s'agita aussitôt.

— Celui-là est vivant, cria l'archer qui le tenait; ne l'achevons pas. Il est le chef de la troupe et sera racheté très-cher.

On l'enveloppa dans un manteau; on l'emporta au camp, où l'on visita ses blessures; et quoiqu'elles parussent mortelles, on mit dessus des onguents et on les banda.

Épuisé par la perte de son sang, le chevalier resta longtemps comme inanimé. Sa jeunesse et sa force prirent pourtant le dessus; il revint à la vie.

Mais, en songeant qu'il était esclave des Sarasins, il calcula avec épouvante les grandes misères qu'il allait endurer, bien que le partage du butin l'eût fait tomber en la puissance d'un maître qui lui montrait de la bienveillance. Le Sarasin lui donna sa main à baiser. Raoul comprit que cette faveur pouvait adoucir son sort; et se mettant à genoux, il fit entendre par signes qu'on lui avait enlevé, en le dépouillant, un petit reliquaire enfermé dans une bourse avec la moitié d'un anneau, et que ce trésor lui était aussi cher que la vie. Par compassion pour sa détresse, son maître ordonna que ces objets lui fussent rendus.

Dès qu'il fut à moitié guéri, profitant de l'offre qui lui était faite de se racheter moyennant deux cents besants d'or (1), Raoul dépêcha un messager

(1) Cette monnaie était nommée besan ou besant, par corruption de

au camp des Français. Ce messager, par malheur, tomba au milieu des chrétiens, dans un moment où ils faisaient un grand carnage des infidèles; et il fut massacré avec eux. Les Sarasins, chaudement repoussés dans cette rencontre, reculèrent même en désordre jusqu'au lieu où gémissait le prisonnier, qui, sans doute, dut espérer un moment que les chrétiens vainqueurs allaient venir rompre ses fers. Mais son maître n'attendit pas les soldats de la Croix; il s'enfuit avec sa famille et ses esclaves; et dans sa terreur il entraîna le pauvre chevalier jusqu'au fond de la Syrie.

A mesure qu'il s'éloignait davantage de l'armée française, le sire de Créquy trouvait sa servitude plus pesante et son sort plus affreux. Il écrivit plusieurs lettres. Aucune ne parvint au camp du roi, ni en France. Toute l'armée au contraire le croyait mort; et les premiers messages qui furent expédiés en Europe portèrent à son manoir la nouvelle de son trépas. Sa dame, en l'apprenant, tomba pâmée. « Jamais depuis ce moment, dit la ballade, son vieux père ne jouit d'une heure de santé. Le chagrin le conduisit rapidement au cercueil. La dame de Créquy eût bien voulu mourir avec lui, si elle n'eût été nécessaire à l'enfant, dont elle déplorait nuit et jour le malheur. »

Raoul avait laissé en France Baudouin son plus jeune frère, qui voulait hériter de ses châtellenies et en dépouiller l'enfant, pour être à sa place seigneur

Byzance, où, dans l'origine, elle avait eu cours, du temps des empereurs. On croit que le besant d'or valait environ cinquante francs.

de Créquy et des autres lieux. Le père de la dame était un seigneur puissant. Mais, demeurant en Bretagne, il se trouvait trop éloigné d'elle pour venir la protéger avec ses hommes. La voyant sans défense, il lui conseillait de prendre pour second mari le sire de Renty, noble seigneur qui, touché de sa sagesse, de ses douces vertus et de sa bonne grâce, cherchait à l'avoir pour femme. Elle se refusait, malgré ses peines et ses tourments, à célébrer de secondes noces, pleurant toujours son baron et se berçant encore quelquefois de l'espoir qu'elle le reverrait.

Plusieurs années passèrent ainsi, longues et amères pour la dame, dures et affreuses pour le chevalier. Son maître, à qui il promettait toujours qu'on le rachèterait, le faisait en attendant servir et travailler. Sa fonction consistait à garder les brebis, sous les ordres d'un premier berger qui avait l'intendance de tous les troupeaux. Tous les jours, au milieu des champs, il priait, demandant à Dieu et à Notre-Dame de mettre un terme à ses maux, mais supportant avec résignation la douleur de ne recevoir réponse à aucune de ses lettres.

Sept années d'esclavage avaient pesé sur sa tête, quand le bon maître qu'il avait vint à mourir. Il fut mené au marché, exposé et vendu. On le paya cher, à cause de sa haute taille, et parce qu'on disait : C'est un noble seigneur qui sera racheté à grand prix. Pour surcroît d'infortunes, il échut à un maître dur, qui exécrait les chrétiens, et qui lui fit subir dès les premiers jours toutes sortes de mauvais traitements.

— Tu vois bien que ta nation t'a abandonné, disait-il; renie ta foi, invoque notre prophète, et je te donnerai des champs, de l'argent et une femme.

Le sire de Créquy eût mieux aimé mourir, que renoncer de la sorte à son salut et oublier sa dame.

Espérant le dompter, son maître l'enferma dans une vieille tour, le chargea de chaînes, et lui infligea des tortures diverses. Cette tour délabrée n'avait pas de toit. Le soleil y dardait toute la journée ses rayons enflammés, excepté sur quelques marches des montées. C'était là que Raoul se réfugiait, lorsqu'on lui laissait un peu de repos. Il avait des entraves aux pieds et aux mains; et il était attaché au mur par une longue chaîne, ne recevant chaque matin pour nourriture qu'une écuelle de riz, un morceau de pain noir et une jatte d'eau.

Son maître venait souvent l'appeler, pour le presser de renier sa religion; et sur son refus persévérant, il le faisait battre d'une longue gaule, jusqu'à ce que le sang ruisselât par tout son corps. Il fut martyrisé de la sorte pendant trois ans, sans que jamais les tourments fissent fléchir sa foi.

Après dix années de captivité, n'osant plus compter sur sa délivrance, il ne souhaitait que la mort. Et cependant, lorsqu'un jour son maître lui vint dire : Puisque tu demeures chrétien et qu'on ne te rachète pas, — demain, sans autre délai, je te ferai étrangler, — il n'éprouva pas seule la joie que lui causait le terme désiré de ses peines; un autre sentiment s'éleva dans son triste cœur et fit venir à ses yeux de grosses larmes. Il songea qu'il ne reverrait plus sa

femme si aimée, et qu'il n'avait jamais encore embrassé son cher enfant. Néanmoins, en chrétien soumis, il fit humblement sa prière du soir, étouffa ses sanglots, recommanda son âme à Dieu, et supplia Notre-Dame, s'il ne devait plus presser sur son cœur les êtres qui lui étaient chers, de les protéger et de les bénir. Il invoqua pour son fils orphelin le patronage du bon saint Nicolas, qui veille sur les enfants chrétiens. Et, se remettant, — pour la vie ou la mort, entre les mains de la sainte Vierge, il céda à sa lassitude, s'étendit par terre et s'endormit.

Dans son sommeil, il lui sembla qu'une dame inconnue, mais dont il avait vu les traits sculptés dans la chapelle de Créquy, se penchait doucement sur lui et faisait tomber ses entraves et ses chaînes. La secousse que lui causait un tel bonheur l'éveilla. Il vit en effet ses chaînes rompues à ses pieds. D'abord, croyant rêver encore, il se frotta les yeux; ses mains n'étaient plus attachées; ses pieds étaient libres; il se leva et marcha pour s'en assurer.

Le soleil brillait sur son front et ne le brûlait pas.....

Il regarda autour de lui, et, allant de surprise en surprise, il reconnut qu'il se trouvait dans un bois....

Dès qu'il put rasseoir ses sens, son premier mouvement fut de tomber à genoux pour remercier Dieu et Notre-Dame du bien-être tout nouveau qu'il éprouvait.

Le sentiment de ce bien-être était si vif, et ses poumons se dilataient dans un air qui leur était si favorable, que le sire de Créquy se demanda un

instant si on ne l'avait pas peut-être étranglé durant son sommeil, et s'il n'était point en paradis.

Mais les oiseaux qui chantaient, les arbres qui frémissaient au vent, les insectes qui bourdonnaient dans l'herbe, tout lui représenta bientôt qu'il était encore sur la terre. Toutefois, il foulait un sol plus doux ; et il était libre. Libre ! une main bénie l'avait donc délivré ? Mais encore était-il loin de son maître ? Était-il hors de sa portée ? Où se trouvait-il ? Comment sortir de ce bois ? Comment retourner en Europe ?

Mille craintes inquiètes se dressaient devant lui, lorsqu'au bout d'un sentier il aperçut un bûcheron qui coupait du bois. Il courut à lui. Le bûcheron n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Raoul que, le prenant pour un spectre, et saisi d'épouvante, il s'enfuit à toutes jambes.

Le pauvre chevalier n'avait pas prévu l'effet qu'il devait produire. Maigre, décharné, brûlé par le soleil de l'Afrique, n'ayant pour vêtement qu'un mauvais sayon sans manches, étroit, et qui ne lui descendait pas même jusqu'aux genoux, avec la barbe longue, la tête rasée, la peau noire, il avait plutôt l'air effectivement d'un fantôme que d'un homme.

Il atteignit néanmoins le bûcheron effrayé ; il lui demanda, en langage de Syrie, quel chemin il devait prendre ? Le bonhomme, l'entendant parler, ce qu'il ne croyait pas permis aux spectres, sentit sa peur changer de nature, et pensa que la grande main qui l'avait empoigné pouvait bien appartenir à un sauvage, ou à quelqu'un de ces esclaves maures

que les croisés ramenaient aussi de la Palestine; et il répondit en français :

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

En ce moment Raoul de Créquy éprouva la même sensation que les trois chevaliers d'Eppe, lorsqu'ils se retrouvèrent dans leur pays sans savoir comment ils avaient fait leur route.

— Mon brave homme, dit-il en français et palpitant à chaque syllabe, si je ne rêve pas, tirez-moi de peine. Dites-moi en quel lieu je suis. Je me trouve perdu en cette contrée et je n'y connais personne.

— On appelle ce bois la forêt de Créquy, dit le bûcheron. Elle est sur les marches de Flandre. Mais vous qui m'interrogez, pauvre homme si défait, vous étiez captif sans doute en quelque navire, que la tempête aura naufragé sur les côtes voisines ?...

Le chevalier, au lieu de répondre, était tombé la face contre terre; et, étendant les bras en croix, il s'écriait :

— O Dieu tout-puissant! ô Vierge très-sainte! notre dame et notre grand appui, notre reine et notre mère, par quel miracle avez-vous fini ma détresse ?...

Il se releva ensuite, et dit au bûcheron, dont il voyait le cœur rempli de compassion :

— Le vieux sire Gérard est-il encore en vie? La dame de céans et son fils et le jeune frère du sire de Créquy sont-ils vivants et en santé ?

— Ah! Jésus! vous les connaissez, nos châtelains! dit le bonhomme. Il y a longues années que le vieux sire est trépassé dans la douleur, pleurant la mort de

ses trois fils aînés. Le seigneur Baudouin, qui est le plus jeune, demeurant seul, a voulu s'emparer depuis de l'héritage. Il a fait pour cela de grandes peines à la dame de Créquy. Le père de la noble dame est vivant encore. Il est venu exprès, de son lointain pays de Bretagne, pour la faire consentir à un nouveau mariage, qui conserverait l'héritage de l'enfant. Car le sire de Renty a promis de le bien garder, comme parent et autrefois ami de notre défunt seigneur, à qui Dieu fasse paix. Il est puissant en vassaux et en terres; et la dame ne pouvait mieux choisir. Elle a refusé, néanmoins, jusqu'à ces temps-ci, toute alliance, même celle-là. Il n'y a que peu de jours qu'on l'a pu décider, dans les intérêts de son fils; et c'est aujourd'hui même qu'on va la marier, à l'heure de sexte. Il y aura au château grande et longue fête; on y fera largesse, — et, assurément, pauvre homme, vous y recevrez une honnête aumône....

Le chevalier ne disait plus rien. Il suivait le bûcheron, dans la compagnie duquel il arriva bientôt aux abords de son château, qu'il reconnut avec transport. Tout y respirait la joie.

Les guetteurs, qui gardaient les tours du pont, voyant le pèlerin dans son état sauvage, l'empêchèrent d'entrer.

— Que demandes-tu céans? lui dirent-ils. D'où viens-tu avec cet air misérable? Es-tu quelque matelot échappé d'esclavage?

— Je suis un pèlerin revenu d'outre-mer, répondit le chevalier, et, pour affaire très-pressante, il

faut que je parle sur-le-champ à la dame de Créquy.

— Un homme en tel désarroi ne saurait entrer au château, dirent les guetteurs; et personne ne peut parler aujourd'hui à la dame de céans. On la pare à l'heure qu'il est pour son mariage, qui va se célébrer ce matin au prochain monastère. Attendez-la, si vous voulez, à son passage.

Le chevalier attendit en silence; et, peu de temps après, la dame de Créquy, richement parée, assise sur la haquenée d'honneur, conduite par le sire de Renty, son fiancé, et suivie de tous ses parents, à la tête desquels était son père, arrivé depuis peu pour la cérémonie, descendit sur le pont, allant au monastère prochain, où tout était disposé pour la célébration de son mariage. On voyait une teinte profonde de tristesse dans ses yeux, qui avaient beaucoup pleuré; et aux fréquents regards qu'elle jetait sur son jeune fils, on jugeait que l'amour maternel avait seul décidé la démarche qu'elle allait accomplir.

Raoul, maîtrisant son attendrissement, arrêta la dame sur le pont.

— Je viens, noble dame, des pays d'outre-mer, dit-il. Je vous apporte des nouvelles du sire de Créquy, retenu depuis dix ans dans un très-dur esclavage.....

La dame, à ces paroles, mit pied à terre, tant fut grande son émotion. Mais bien vite, remettant ses esprits et considérant le pauvre homme qui lui parlait, elle dit :

— Votre rapport, hélas! n'est pas véritable. Mon baron est tombé mort, avec ses frères et ses écuyers,

en conduisant sa bannière à l'honneur. Tous ceux qui l'avaient suivi périrent, excepté sept, qui s'échappèrent par la fuite.

— Raoul de Créquy ne périt point alors noble dame, car il est devant vos yeux.

Un grand mouvement se fit à ces paroles dans la foule des assistants.

— Regardez-moi, reprit le chevalier. Malgré tant de misère, et dans un tel dénûment, reconnaissez votre époux, qui autrefois vous fut si cher.

— Je ne le puis croire, s'écria la dame d'une voix étouffée, à moins que vous ne me donniez des marques. Si vous êtes mon mari, que fîtes-vous en me quittant pour le saint voyage ?

— Je rompis en deux votre anneau nuptial; je vous en laissai la moitié, et j'emportai l'autre part. Dame ! le voici, ce gage de notre foi....

Le chevalier avait tiré de la bourse, où il reposait à côté du petit reliquaire, le fragment de l'anneau. En le reconnaissant, la dame s'écria :

— Vous êtes mon cher époux! Vous êtes mon baron tant aimé !

Disant ces paroles, elle s'était jetée avec transport dans les bras du pauvre chevalier et demeurait suffoquée par la joie, la surprise et la compassion.

Le sire de Renty, parent et jadis ami de Raoul, voulait douter encore d'une vérité qui rendait impossible son mariage si longtemps désiré. Il y avait lutte dans son cœur entre la loyauté et l'intérêt.

— C'est la haute taille de Créquy, murmurait-il, mais je ne reconnais plus son visage.

Le père de la dame voyait mieux, et il disait :

— Je me rappelle tous ses traits; je les retrouve, quoique les peines l'aient bien changé. Quand nous l'aurons lavé et vêtu, je crois que tous le reconnaîtront....

L'enfant, qui avait dix ans, s'était approché aussi. C'était un noble cœur. Il se sentait tout bouleversé à la pensée qu'il pouvait retrouver son père. La dame alors, reprenant quelque peu ses esprits, sentit dans sa main la main brûlante de son jeune fils, et elle lui dit :

— Voyez, mon fils; voici enfin votre seigneur et père. Venez le saluer à deux genoux.

Le chevalier ne laissa pas au charmant enfant le temps de s'agenouiller; il le prit dans ses bras et le pressa sur son cœur, versant sur lui les plus douces larmes qu'il eût jamais répandues.

Le bel enfant, sans être effarouché de la mine étrange de son père, de ses haillons, de sa tête rasée et de ses traits flétris, lui prodiguait avec effusion les plus tendres caresses et lui disait : — C'est pour vous que ma chère dame, ma mère, pleurait sans relâche, répétant toujours : Nous avons tout perdu, mon fils, en perdant votre père!

Les dames et les chevaliers qui entouraient cette grande scène voulaient tous voir Raoul et lui parler. On fit avertir l'abbé du monastère, qui se hâta d'accourir. On rentra au château, où le chevalier fut lavé et habillé convenablement à son rang. On couvrit d'une toque sa tête rasée, et il ne parut plus si sauvage. —Comme il disait que ses chaînes étaient

restées dans le bois où il s'était réveillé, on alla à leur recherche; et toute l'assemblée voulut, en ce lieu même, rendre grâces à Dieu et à Notre-Dame. Après quoi, le banquet des noces étant tout prêt, chacun se mit à table; et l'on but à la santé de Raoul, qui dut raconter longuement tout ce qu'il avait souffert et comment il avait été délivré de l'esclavage et de la mort.

Il avait fait prévenir son frère Baudouin, qui vint au festin et à qui il pardonna en loyal cœur chrétien tout ce qu'il avait fait durant sa captivité pour enlever l'héritage de l'enfant. La fête fut longue au château de Créquy; petits et grands y venaient pour voir le chevalier, et tous étaient bien reçus. Il vécut plus de vingt ans encore avec sa dame fidèle, bâtit un monastère au lieu de son arrivée miraculeuse, et fit de grandes largesses, partout aux environs, à toute chapelle de Notre-Dame.

XXV. — LÉGENDE DE GILLION DE TRAZÉGNIES.

> Si on néglige les traditions populaires dans ces époques d'ignorance, l'histoire ne se composera que de nomenclatures qui sont encore moins certaines que les légendes.
>
> MUSAEUS.

Parmi les chevaliers du Hainaut qui accompagnèrent le bon comte Thierry d'Alsace, quand saint Bernard eut prêché la seconde croisade, on remarquait Gilles ou Gillion de Trazégnies, noble et puis-

sant seigneur, qui avait pris la croix par suite d'un vœu intéressé (1).

Gillion, grand et beau, robuste et fort merveilleusement, était un preux renommé à la cour de Hainaut et à la cour de France. Il avait épousé la belle princesse Marie, fille du comte d'Ostrevant; et jamais, disent les vieux récits, on ne vit plus beau et plus illustre couple. Jamais aussi on n'en vit de plus heureux, du moins pendant la première année de leur union.

Mais deux ans s'étant écoulés sans que Marie eût l'espoir de devenir mère, un nuage triste vint troubler la joie de Gillion. Comme il était en son château de Trazégnies, tout dolent et pensif à ce sujet, il entra dans sa chapelle; et priant avec grande ardeur, il fit vœu de se croiser et de faire le pèlerinage armé de Jérusalem, aussitôt que sa chère Marie donnerait les premiers signes qui lui promettraient d'être père.

Trois mois après, Marie s'étant reconnue enceinte, il lui apprit son vœu. Nonobstant les larmes qui coulèrent en abondance, il se disposa à le remplir. Il se rendit à la cour de Hainaut, vendit au comte sa ville d'Ath, pour se procurer de suffisantes ressources, équipa une troupe convenable à sa dignité, et, s'arrachant aux tendres embrassements de sa chère épouse désolée, il partit, promettant de faire

(1) La bibliothèque d'Iéna possède un manuscrit intitulé *Histoire de Gillion de Trasignyes et de dame Marie sa femme.* C'est cette histoire que nous donnons en abrégé. L'auteur l'a écrite pour Philippe le Bon. MM. C. P. Serrure et A. Voisin en ont publié l'introduction et le dernier chapitre à la suite de leur curieuse édition du *Livre de Baudoyn*, imprimée à Bruxelles en 1836.

diligence et d'être de retour pour la naissance de son enfant.

Quoiqu'il se mît en marche en même temps que Thierry d'Alsace, il paraît qu'il ne suivit pas la même route, car il alla d'abord à Rome. De là, s'étant embarqué, il parvint heureusement au port de Jaffa, d'où il se rendit sans mésaventure à Jérusalem.

Après avoir adoré dans les saints lieux, visité pieusement le sépulcre du Sauveur et donné quelques bons coups de lance dans les batailles qui se livraient là tous les jours, il crut son vœu rempli; et laissant au roi de Jérusalem ses meilleurs hommes d'armes, il reprit, avec une petite escorte, le chemin de Jaffa, pressé de revoir sa chère Marie.

Mais, en un lieu sauvage qu'il lui fallut traverser, son passage fut coupé par un parti de Sarasins contre lesquels il ne put éviter de se mesurer. Après une longue défense, couvert de blessures et demeuré seul sur le champ de bataille, il fut pris et emmené au Kaire, où le soudan le fit jeter dans un cachot.

Pendant qu'il se guérissait lentement, la dame de Trazégnies accouchait de deux beaux garçons jumeaux, dont l'un fut appelé Jean et l'autre Gérard.

Gillion, dans sa douleur, ne se consolait qu'en priant Notre-Seigneur et Notre-Dame, en qui il avait espoir.

Lorsqu'il fut guéri, le soudan lui fit dire qu'il devait embrasser la religion de Mahomet ou se préparer à mourir. Le chevalier répondit qu'il ne serait jamais renégat. Le tyran égyptien envoya donc trois

Sarasins pour le prendre et l'amener sur la place des supplices. Gillion avait retrouvé toute sa grande force; il assomma ses trois bourreaux et avec eux le geôlier. Puis, sortant de son cachot, il vint seul devant le soudan, qui fut très-surpis. La belle Graciane, fille du soudan, ravie de la haute et bonne mine du chevalier, demanda un répit à sa mort. Il fut reconduit dans la prison des esclaves; et le tyran, voulant le mieux connaître, le fit se montrer en divers exercices. Gillion l'étonna par son adresse à dompter les chevaux les plus rebelles et par sa vigueur à manier le cimeterre et la lance.

Graciane ne l'avait pu voir sans lui porter intérêt; elle vint le trouver dans sa prison, aux heures où il était renfermé, pour l'engager à honorer Mahomet, lui promettant dans ce cas de grandes dignités. Gillion ne répondait à de tels conseils qu'en parlant à la princesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont il la priait d'embrasser la foi.

Sur ces entrefaites, dit la légende, le soudan de Damas vint assiéger le Kaire; une grande bataille se livra sous les murs de la ville; le soudan fut vaincu et emmené prisonnier. Graciane, effrayée par les premiers fuyards, inquiète pour son père et ne sachant pas encore tout son désastre, avait fait donner des armes à Gillion, qui, sortant le soir à la tête d'une petite troupe, marcha droit à la tente du soudan de Damas, sans éveiller le camp, tua le monarque vainqueur, ramena le soudan, et sans se découvrir rentra dans sa prison.

Le lendemain matin, le tyran, voulant connaître

son libérateur, en demandait des nouvelles à tout le monde, mais personne ne pouvait lui en donner. Graciane lui apprit alors que c'était Gillion, et elle le fit paraître devant lui dans l'équipement qu'il avait porté la veille. Le monarque reconnaissant se sentit tout changé à l'égard de son captif; il l'embrassa et lui donna la liberté, à condition qu'il le servirait désormais dans ses armées. Il prévoyait des événements et de grands combats qui ne se firent pas attendre.

Plusieurs rois et princes sarasins, amis du soudan de Damas que Gillion avait tué, vinrent bientôt assiéger plus étroitement la ville du Kaire. Sous la conduite du chevalier, les armées du soudan restèrent partout victorieuses; et une paix honorablement conquise fut le fruit de la vaillance et de la sage hardiesse du sire de Trazégnies. Le suzerain du Kaire le récompensa de son mieux, car il le fit son premier ministre.

Chéri du père, Gillion était aussi de plus en plus l'objet des tendres affections de la fille. Dans l'espoir d'étouffer la passion qu'il avait fait naître, et dont la religion et l'honneur lui faisaient un devoir de se défendre, il déclara à la pauvre princesse égyptienne qu'il était marié en Europe, et que sa foi ne lui permettait pas, comme aux musulmans, d'avoir plus d'une femme. Cette nouvelle affecta Graciane si rudement, qu'elle tomba dans un état de langueur qui fit craindre pour ses jours.

Cependant il y avait plus de trois ans que Gillion était parti de son pays, où le bruit de sa mort s'é-

tait répandu généralement. Mais sa femme ne pouvait se résoudre à y croire.

Alors arriva au Kaire un certain chevalier Amaury, dont nous ne saurions dire l'origine. Ce que nous en savons, c'est qu'il n'avait pu voir impunément les charmes de la dame de Trazégnies, et qu'il avait entrepris son voyage dans l'espoir qu'en rapportant à la belle Marie les preuves incontestables de la mort de son époux, il parviendrait à le remplacer auprès d'elle.

Poursuivant au Kaire ses actives recherches, il sollicita une audience du premier ministre; et sa surprise fut grande en reconnaissant Gillion de Trazégnies lui-même. Jusque-là sa passion avait pu être légitime, si alors il l'eût étouffée. Mais il la conserva, tout en sentant qu'elle devenait criminelle. Il marcha en conséquence, et, changeant subitement de système, il prit le ton de la douleur.

— C'est vous que je cherchais, dit-il; je suis porteur de tristes nouvelles. Votre femme Marie est morte en couches avec son enfant.

Il espérait de la sorte engager le bon seigneur à contracter d'autres liens qui l'eussent retenu en Égypte. Il s'en fût fait un appui pour ses projets.

Accablé de ces nouvelles fatales, Gillion se mit à pleurer en grande amertume; et il fit rester près de lui Amaury, qu'il harcelait de questions.

Le déloyal chevalier eût bien voulu repartir pour mettre à profit sa perfidie, en trompant Marie à son tour. Mais deux jours après, une nouvelle guerre étant survenue, Gillion pria Amaury de le suivre. Un

chevalier ne pouvait rejeter telle requête. Ils marchèrent donc ensemble à la bataille. Le traître Amaury reçut là le châtiment de sa félonie : il y fut tué. Gillion, blessé et renversé de son cheval, fut fait prisonnier et enfermé dans un fort. Ce fut Graciane qui parvint à lui procurer la liberté.

Elle avait appris la mort de la dame de Trazégnies; renaissant à l'espérance, elle avait recouvré la santé. Gillion ne fut pas insensible à une tendresse si constante. Le soudan, vaincu par les sollicitations de sa fille, consentit à leur union, que des fêtes brillantes célébrèrent.

La princesse avait embrassé le Christianisme en secret, et dix-sept années passèrent sans que le souvenir de l'Europe vînt troubler la paix de Gillion.

Un jour, on lui vint dire que deux jeunes chevaliers chrétiens, nouvellement arrivés, demandaient l'honneur d'être admis en sa présence. Ils sont introduits; Gillion est frappé de retrouver dans l'un d'eux le portrait vivant de sa chère Marie; il leur demande quel pays les a vus naître; quelques paroles expliquent tout; ce sont ses deux fils qui l'embrassent. Leur mère est vivante, et fidèle au souvenir de son époux, qu'elle pleure toujours. Amaury seul fut coupable. Mais la tendre Graciane, présente à cette explication, est tombée sans mouvement. Lorsqu'elle revient à la vie, confiante dans les sentiments d'honneur de son époux, elle veut le suivre en Europe.

Du consentement du soudan, à qui il promet de revenir le défendre s'il lui survient quelque guerre,

le sire de Trazégnies s'embarque avec Graciane, qu'il traite désormais comme sa sœur, et avec ses deux fils, qui déjà, dans d'illustres combats, ont fait d'éclatantes prouesses. On arrive à Rome; Graciane est baptisée, ou du moins son baptême est reconnu et béni par le souverain pontife; et en continuant de cheminer, on finit par se retrouver dans le Brabant. Là, Gillion prie un gentilhomme de sa compagnie d'aller annoncer sa venue « à madame Marie, sa femme. Le gentilhomme partit donc et fit tant qu'il arriva au château de Trazégnies.

« Comme homme sage, il commença par saluer la dame et lui annoncer qu'il avait ouï dire que ses deux fils avaient retrouvé Gillion, leur père, et qu'en peu de temps ils devaient le ramener. Il ne voulait pas faire savoir que Gillion était si près, parce que autrefois, dit le naïf conteur, femmes sont mortes de joie. »

Quand la dame entendit ce message, elle fit grande chère au gentilhomme, et lui demanda :

— Ne savez-vous point s'ils sont en deçà de la mer?

— L'envoyé répondit qu'il ne pouvait le dire, mais qu'il avait vu un homme qui leur avait parlé. Pendant trois heures, il laissa la dame en cette première joie. Puis il reprit :

— Madame, je vous dirai maintenant que demain, après dîner, vous recevrez votre mari et vos deux fils dans ce château.

— Ah! mon ami, s'écria la dame, en est-il ainsi? Et de la grande joie qu'elle eut, elle embrassa

le gentilhomme. Puis elle fit tendre et parer la maison; et elle invita les chevaliers et écuyers ses voisins, avec leurs femmes et leurs filles, à venir l'aider le lendemain à fêter son mari. Tous vinrent, le cœur en liesse.

Le jour suivant, Gillion arriva avec ses deux fils et Graciane. La dame de Trazégnies se jeta au cou de son mari et l'embrassa longuement; puis elle baisa ses deux fils et Graciane, et fit mettre tout le monde à table. Gillion était assis entre ses deux femmes et servi par ses deux fils.

Quand on eut soupé, Gillion parla à dame Marie, sa femme, et lui dit :

— Ma très-chère amie, étant captif en Égypte, il me fut dit et attesté par le chevalier Amaury, que vous étiez morte en couches, vous et votre enfant. De la grande douleur que j'en eus, je fis vœu, puisque vous n'étiez plus de ce monde, de ne jamais retourner dans mon pays. Plus tard, je me remariai à cette noble dame que vous voyez, et qui m'avait sauvé la vie. Car sans elle je serais mort. Je l'ai fait baptiser à Rome; et maintenant elle n'est pour moi qu'une sœur, à moins que vous n'alliez avant elle de vie à trépas.

— Sire, répondit la dame de Trazégnies après un moment de silence, puisque vous avez épousé cette dame et qu'elle vous a sauvé, veuillez ne plus me considérer comme votre femme. Mon désir est de me retirer dans une abbaye, où, tant que je vivrai, je prierai Dieu pour vous.

— Dame, dit Graciane en intervenant, à Dieu

ne plaise que je vous sépare de votre loyal seigneur! Et elle se mit à pleurer; si bien que le lendemain, les deux dames, de concert, se rendirent ensemble à l'abbaye de l'Olive, où elles se vouèrent au service de Dieu. »

Gillion, très-ému, partagea alors ses domaines entre ses deux fils, et se retira dans l'abbaye de Cambron, où le comte de Hainaut et ses chevaliers le venaient voir pour entendre le récit de ses merveilleuses aventures.

Un an ne s'était pas écoulé depuis son retour, quand ses deux femmes moururent. Il fit élever trois tombes dans l'abbaye de l'Olive, disant que l'une des trois était pour lui; et peu après vint un messager du soudan du Kaire qui réclamait sa promesse; car il était attaqué par plusieurs princes sarasins. Le sire de Trazégnies dit adieu à ses deux fils en pleurs, retourna au Kaire, reprit le commandement des troupes égyptiennes, battit et dispersa les ennemis du soudan. Mais dans la dernière affaire il reçut une blessure si grave, que tous les soins ne le pouvaient sauver.

Quand il reconnut qu'il lui fallait mourir, il fit promettre au soudan d'envoyer son cœur à l'abbaye de l'Olive, où il s'était fait préparer un tombeau; ce que le soudan exécuta fidèlement. — Et l'auteur de *La vraie histoire du preux Gilion de Trasignies* dit avoir visité les trois tombes (au quinzième siècle), avant de commencer à écrire son récit.

XXVI. — PHILIPPE D'ALSACE.

Digne fils de son noble père.
MEYER.

Philippe d'Alsace, fils de Thierry, ne s'occupa pendant quatre ans que d'assurer le bonheur de son peuple, puis, en 1173, voyant ses États dans le calme, sûr qu'au besoin ils seraient protégés par Baudouin de Hainaut, devenu son beau-frère (1), il crut qu'il ne pouvait mieux honorer la mémoire de son père vénéré que par une expédition en Palestine, contrée où déjà il avait combattu. Confiant donc la régence de la Flandre à sa sœur Marguerite, qu'il désignait pour son héritière en cas de mort, car il n'avait pas d'enfants, il prit la croix, en cette même année, avec le plus grand appareil, dans l'église de Saint-Pierre de Gand.

Comme il allait s'embarquer avec ses chevaliers, il lui fallut s'arrêter pour une de ces guerres étroites, mais sanglantes, qui troublaient cette rude époque. Robert, prévôt d'Aire et chancelier de Flandre, homme que Philippe chérissait, ayant été nommé évêque de Cambrai, et s'en allant prendre possession de son diocèse, venait d'être assassiné auprès de Condé par les satellites de Jacques d'Avesnes, seigneur très-puissant du Hainaut, qui disait avoir été offensé par lui. Au bruit de ce meurtre, le comte de Flandre, résolu à venger son ami, réclama l'aide du comte

(1) Il avait épousé Marguerite d'Alsace.

de Hainaut. Les deux princes, unis dans leur colère, se mirent en marche contre Jacques d'Avesnes; ils assiégèrent et prirent Condé, qu'ils démantelèrent; ils allaient dépouiller le sire d'Avesnes de ses États dans le Hainaut et le Vermandois, lorsque l'archevêque de Reims intervint et réussit à réconcilier Jacques avec ses suzerains. Mais dès qu'ils se furent retirés, le sire d'Avesnes reprit les hostilités, et ne se rendit que quand ses domaines eurent été dévastés par le fer et le feu.

Alors seulement, comptant sur la paix, Philippe d'Alsace partit pour la terre sainte au printemps de l'année 1177, avec Rogier, châtelain de Courtrai, Robert, avoué de Béthune, Hugues d'Oisy, Rasse de Gavre, Henri de Morselle, Gérard de Tournay, Henri, châtelain de Bourbourg, et beaucoup d'autres seigneurs flamands et français. Il emmenait une armée assez nombreuse, fournie par toutes les cités; ainsi la ville d'Ypres envoyait cinq cents croisés sous la bannière de son châtelain. Tous ces pèlerins armés s'embarquèrent dans les ports de la Flandre.

Les guerriers que conduisait Philippe arrivèrent, après une traversée longue et périlleuse, devant Ptolémaïs, appelée plus généralement Saint-Jean d'Acre. Ils débarquèrent là au mois d'août 1177, et furent reçus par les chrétiens de la Palestine avec les plus vives démonstrations de joie. On n'avait pas oublié Thierry d'Alsace.

Le roi Amaury était mort; son fils Baudouin IV régnait à Jérusalem; mais ce prince, à peine en âge de gouverner (il n'avait que dix-sept ans), était dé-

voré par une lèpre affreuse qui lui a laissé le triste surnom de *Roi lépreux*. Il ne régnait donc que de nom. Effrayé par les armes menaçantes de Saladin, soudan d'Égypte, alors le plus redoutable ennemi des chrétiens, plein de vénération pour le fils de Thierry, et connaissant trop son malheureux état, le jeune roi offrit à Philippe l'administration du royaume de Palestine. Le comte de Flandre, modeste comme son père, refusa ces honneurs, disant qu'il était venu pour obéir et non pour commander, pour combattre les infidèles et non pour gouverner la terre sainte.

Ce fut Raymond, comte de Tripoli, descendant de Raymond de Saint-Gilles, le compagnon de Godefroid, qui accepta cette régence.

Les chrétiens rêvaient une grande expédition en Égypte; ils l'avaient déjà tentée et n'avaient essuyé de ce côté-là que des revers. On offrit au comte de Flandre le commandement général des armées dans la guerre qu'on voulait entreprendre. Philippe le refusa aussi; il désapprouva l'expédition, comme s'il eût prévu les désastres dont l'Égypte était le foyer pour les soldats de la Croix. Il pensa avec sagesse qu'il fallait garder une conquête mal assurée avant de chercher à l'étendre; et, en effet, bientôt on apprit que Saladin amenait une armée formidable sur la Palestine. La flamme dévastait sur son passage les hameaux et les bourgs; les chrétiens fuyaient partout devant lui.

Baudouin IV, tremblant, s'enferma dans Ascalon. Saladin, qui déjà partageait à ses émirs les villes de

la terre sainte, vint assiéger les croisés. Suivant le conseil de Philippe, dans une circonstanee aussi décisive, les chrétiens firent une sortie, livrèrent bataille et défirent les musulmans, dans les mêmes plaines où Godefroid de Bouillon les avait battus déjà. La vraie Croix était encore l'étendard et l'égide des chevaliers. Dans cette journée, signalée par de grandes prouesses, Saladin fut mis en pleine déroute, son armée exterminée, et lui-même obligé de s'enfuir, seul et sans escorte, sur un chameau, à travers le désert.

Après cette victoire, Philippe ayant eu quelques différends avec les templiers, dont on pouvait déjà prévoir les tendances despotiques, se sépara d'eux, et se joignant à Bohémond IV, prince d'Antioche, il alla mettre le siége devant le fort de Harenc, que les infidèles avaient repris. On voit dans quelques chroniques qu'il battit et dispersa les corps de Sarasins venus au secours de cette place. Mais n'ayant pu l'enlever, attristé du peu d'union qu'il remarquait entre les chefs chrétiens de l'Asie, le comte de Flandre jugea promptement qu'il ne pourrait seul sauver la Palestine, et il se décida à regagner l'Europe. Il alla faire ses dévotions à Jérusalem, visita pieusement le tombeau de Sibylle d'Anjou, sa digne mère, fit ses pâques de l'année 1178 dans l'église du Saint-Sépulcre, et reprit le chemin de ses États.

Oudegherst raconte que, dans ce voyage de retour, Philippe d'Alsace, assailli par une nuée de Turcs, les tailla en pièces, tua de sa main leur chef à la stature énorme et prit son bouclier, qui portait

le lion de sable en champ d'or; d'où sont venues, ajoute-t-il, les armoiries des comtes de Flandre.

Mais ces armoiries paraissent plus anciennes.

XXVII. — LES SARASINS A JÉRUSALEM.

SALADIN.

Jérusalem n'est plus la reine des cités.
RACINE, *Athalie.*

Les historiens reconnaissent que l'infortuné roi Baudouin IV, étant devenu majeur, fit ce qu'il put, dans les intervalles que lui laissait sa maladie, pour s'opposer au progrès de Saladin; il eut même quelquefois de grands avantages sur lui; mais son mal, qui croissait tous les jours, l'ayant forcé à choisir un homme qui gouvernât sous son autorité, il hésita entre les plus habiles, dont il se défiait. Il maria sa sœur Sibylle, veuve du marquis de Montferrat, avec Guy de Lusignan, qu'il créa comte de Jaffa et d'Ascalon, et qu'il déclara gouverneur du royaume. Il indisposa ainsi les seigneurs qui croyaient avoir des droits à cette dignité, et il se repentit bientôt lui-même de ce choix, car Lusignan ne se montra ni habile ni vaillant. Il révoqua donc les pouvoirs qu'il lui avait donnés et fit couronner le petit Baudouin V, fils du premier mariage de Sibylle; mais les choses allaient si mal, et on avait tant à craindre de Saladin, qu'on envoya une ambassade en Occident pour réclamer de prompts secours.

Le patriarche partit donc avec les deux grands

maîtres du Temple et de l'Hôpital. Ces hommes éminents s'adressèrent au roi de France Philippe-Auguste, qui n'avait alors que dix-huit ans, au roi d'Angleterre Henri II, à qui le pèlerinage de Jérusalem avait été imposé en expiation du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, à l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, premier du nom, et à d'autres souverains. Tous accordèrent quelques subsides et engagèrent leurs sujets à marcher pour la guerre sainte; mais aucun de ces princes ne put quitter ses États embarrassés, et les envoyés s'en retournèrent affligés et mécontents. On leur a reproché d'avoir trop violemment semoncé ceux qu'ils ne devaient que prier. Des chroniques ont blâmé surtout le patriarche Héraclius; mais on oublie trop que la détresse lamentable des chrétiens de la Palestine devait le rendre exigeant et impatient peut-être.

Le retour des ambassadeurs dans la Palestine jeta tout le monde dans la consternation. L'abandon où se trouvaient les chrétiens de Jérusalem eut de funestes effets. Un Anglais nommé Robert de Saint-Alban, chevalier du Temple, mais méchant homme, sans religion, sans conscience, sans honneur, dit Maimbourg, ne voyant plus fortune à faire parmi les chrétiens, s'alla rendre à Saladin et lui offrit ses services contre ses frères, lui promettant de les détruire et de lui livrer Jérusalem. Pour lui donner assurance de la foi qu'il lui jurait, il se fit mahométant.

Saladin, qui le connaissait pour l'un des plus vaillants parmi les chevaliers, lui donna sa nièce en mariage et le mit à la tête d'une armée avec laquelle

il fit d'effroyables dévastations dans la Palestine. Mais comme il s'approchait de Jérusalem, qu'il croyait surprendre, le peu de gens de guerre qu'il y avait dans la ville étant sortis par les poternes lorsque le traître ne pensait à rien moins, le surprirent, taillèrent ses gens en pièces, et le contraignirent à fuir honteusement. Cette petite action consola un peu Baudouin IV, qui mourut peu de jours après, âgé de vingt-cinq ans. Sept mois après, le petit roi Baudouin V mourut empoisonné.

Des partis s'élevèrent alors pour la succession au trône. Raymond de Tripoli y prétendait, comme le plus proche parent des rois défunts. Mais les grands du royaume et les templiers voulaient conserver Sibylle pour leur reine; seulement ils lui demandaient de rompre son mariage avec Guy de Lusignan, qu'ils ne trouvaient ni brave ni habile. Sibylle se sépara donc de son mari; après quoi, ayant convoqué les grands et les templiers, elle les pria de jurer qu'ils reconnaîtraient pour leur roi l'époux qu'elle allait prendre. Tous le jurèrent, et alors elle déclara qu'elle ne pouvait avoir pour époux, étant chrétienne fidèle, que Guy de Lusignan. L'assemblée se trouva liée ainsi par son serment.

Mais tous ne se soumirent pas. Raymond III, comte de Tripoli, descendant de cet illustre Raymond de Toulouse mort en 1105, se sépara des chevaliers de la Croix et se retira dans ses États.

Saladin, instruit de cette rupture, envoya au comte Raymond un émissaire chargé de lui proposer, s'il voulait joindre ses troupes aux siennes contre Guy

de Lusignan et embrasser sa loi, de le mettre sur le trône de Jérusalem.

Raymond accepta, et ouvrit les chemins de sa principauté. Il avait si bien caché sa trahison que Sibylle lui confia le commandement de l'armée qui allait défendre Tibériade. Il l'exposa dans des défilés où elle périt; le roi fut pris, la vraie Croix tomba au pouvoir des Sarasins. Saladin, qui détestait les templiers, fit trancher la tête à tous ceux qui se trouvèrent parmi les prisonniers; lui-même il tua de sa main Renaud de Châtillon (1). Après ces horreurs, Saladin alla prendre Ptolémaïs, qui, n'ayant plus de défenseurs, se rendit et fut complétement épargnée; ce qui fut cause que, dans l'espoir d'un pareil ménagement, toutes les places, excepté Tyr, Ascalon et Jérusalem, se rendirent aussi sans hésiter.

Le vainqueur marcha aussitôt devant Jérusalem, qu'il investit le 15 septembre de l'an 1187.

Les historiens disent qu'il y avait alors dans cette place soixante mille hommes en état de porter les armes. Baléan d'Ibelin les commandait; pour donner du cœur aux bourgeois, il créa parmi eux plusieurs chevaliers. Les Sarasins furent étonnés du grand nombre d'hommes armés qu'ils virent sur les murailles; ils n'assiégèrent pas moins et rencontrèrent d'abord une grande résistance. Plusieurs fois les assiégés firent des sorties et brûlèrent les machines ennemies. On a remarqué que dans ces sorties la plupart des chrétiens avaient à la main des pelles avec

(1) Chevalier du Temple, qui avait massacré et pillé une caravane égyptienne et avait refusé réparation de ce brigandage.

lesquelles ils jetaient de la poussière aux yeux des Sarasins. Mais malgré les pierres et le plomb fondu qu'on lançait du haut des remparts sur les assiégeants, protégés par de grandes targes (1), ils minèrent si bien trente mètres des murailles, qu'elles s'écroulèrent.

Alors on n'entendit plus dans Jérusalem que des cris et des gémissements. L'épouvante fit de ce peuple corrompu un peuple pénitent; il recourut, dans le danger, à ce Dieu qu'il offensait sans remords quand il n'avait ou ne voyait rien à craindre. On se frappait la poitrine; on se prosternait dans les églises et dans les monastères; on faisait des processions pieds nus, mais on ne courait plus aux armes.

On proposa divers moyens, dont le plus approuvé était pour les habitants de sortir tous ensemble, de faire un dernier effort pour délivrer la cité sainte ou mourir avec honneur en défendant la religion; mais des avis plus sages représentèrent que les ennemis étaient trop bien retranchés pour être forcés dans leur camp et trop nombreux pour être vaincus; et il fut reconnu que la seule ressource pour obtenir la clémence du vainqueur était une prompte soumission. Baléan fut député vers Saladin.

— Je savais bien, lui dit le soudan, que vous viendriez me demander la paix; il fallait l'accepter lorsque je l'offrais moi-même; il n'est plus temps de parler de capitulation. J'entrerai dans Jérusalem et je purifierai par le sang des chrétiens cette ville sainte que vous avez souillée en y entrant par le massacre

(1) Vastes boucliers qui couvraient tout un homme.

de tant de musulmans. J'en ai fait le serment, et je ne puis devenir parjure.

Les chrétiens, lorsqu'on leur rapporta cette réponse, tombèrent dans la plus grande désolation; ils prièrent Baléan de retourner auprès du vainqueur et de ne rien négliger pour le fléchir. Baléan sortit de nouveau en parlementaire et offrit à Saladin cent mille bezans d'or, qui furent refusés. Il pria alors l'inflexible Sarasin de poser des conditions. Saladin répondit : On n'accorde pas de conditions à une ville prise. — Eh bien, dit alors l'envoyé, ne vous en croyez pas encore maître. Jérusalem ne manque pas de défenseurs; la plupart ne combattent pas en ce moment, croyant à une capitulation; ils attendent; mais dès qu'ils verront que toute espérance est perdue, vous les trouverez intrépides; ils brûleront leurs maisons, leurs effets, leurs richesses, ils feront périr les cinq mille musulmans qui sont leurs prisonniers; ils se feront tuer tous, mais en vendant cher leur vie, et Jérusalem, qui est aussi pour vous la ville sainte, ne sera plus qu'un monceau de ruines.

— Revenez demain, dit alors le soudan effrayé; je vais consulter les docteurs de ma loi sur le serment qui me lie; jusque-là, je vous accorde une trêve.

Les imans consultés répondirent que Saladin ne violerait pas son serment, s'il obtenait des chrétiens qu'ils se rendissent à discrétion, et qu'alors il leur permît de racheter leur vie à prix d'argent.

Sur cette décision, un traité se signa le 2 octobre, anniversaire du jour où, selon les légendes arabes,

avait eu lieu le transport de Mahomet dans les sept cieux (1); les hommes devaient payer pour leur rançon dix besans, les femmes cinq, les enfants deux; ceux qui ne pouvaient remplir cette condition étaient vendus comme esclaves (2).

Les habitants de Jérusalem, qui avaient tant pleuré pour avoir une capitulation, pleurèrent plus amèrement encore lorsqu'ils en reçurent les conditions. Saladin exigea que tous les Francs ou chrétiens latins sortissent de la ville, n'emportant de leurs biens que ce qu'ils en pourraient charger sur leurs épaules. Il n'y voulut laisser que les Grecs, les Syriens, les Arméniens et les Jacobites.

On ne vit jamais, dit Maimbourg, de spectacle plus lamentable que celui de tant de gens de toutes conditions contraints à quitter la ville sainte que leurs pères avaient si glorieusement conquise et pour laquelle ils n'avaient jamais eu tant de tendresse. On n'entendait que des gémissements, des pleurs, des sanglots; tous, en se séparant du saint Sépulcre, l'arrosaient de leurs larmes et le baisaient pour la dernière fois. Les mères se chargeaient de ceux de leurs enfants qui n'étaient pas encore en état de marcher. Les hommes robustes portaient sur leurs épaules leurs

(1) Voyez cette légende dans les *Légendes de l'autre monde.*

(2) Marin, *Histoire de Saladin,* liv. VIII. Cet écrivain, mort en 1809, avait publié son *Histoire de Saladin* en 1758, 2 vol. in-12. Séduit par les chroniqueurs orientaux, il est beaucoup trop favorable à Saladin. (Le vrai nom de Marin était Marini). Walter Scott (*Richard en Palestine ou le Talisman*) a suivi Marini ou Marin dans sa partialité pour les Sarasins.

parents à qui la vieillesse ou la maladie avaient ôté les forces.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, on ferma toutes les portes, excepté celle de David, par laquelle seule les Latins devaient défiler devant Saladin, assis sur un trône élevé. Il avait déclaré qu'il n'entrerait dans Jérusalem qu'après que tous les Francs en seraient sortis ; et il considérait leur expulsion comme la plus belle partie de son triomphe. Le patriarche, avec tout le clergé, marchait en tête de ce lugubre cortége. La reine Sibylle venait après lui, menant par la main les deux petites princesses ses filles, escortées de tous les seigneurs; à leur vue, Saladin, qui savait être quelquefois bienveillant, descendit de son trône, il reçut la reine avec respect, lui promit la liberté de son mari et lui donna une escorte pour la conduire avec sa suite jusqu'à Ascalon, où elle voulait se retirer.

Le peuple passa ensuite; en voyant le triste dénûment de ces infortunés, leur misère et leurs larmes, Saladin parut touché; et comme il vit que des femmes et des jeunes filles jetaient des cris lamentables en tendant vers son trône des mains suppliantes, il fit arrêter la troupe et demanda ce que ces infortunées désiraient de lui. Elles répondirent que, pour comble de douleur, elles avaient perdu, à la bataille de Tibériade, les unes leurs maris, les autres leurs pères, qui peut-être étaient du nombre des captifs, et qu'elles suppliaient le sultan de ne pas les priver de cet unique appui après la perte de tous leurs biens. Saladin fit rechercher aussitôt les prisonniers que ces

malheureuses réclamaient, les leur rendit, et joignit à cette grâce de généreuses libéralités pour soulager leur détresse.

A côté de cette noble action, il est triste d'opposer les férocités du comte de Tripoli. Ayant perdu tout sentiment d'humanité, avec sa religion qu'il avait reniée, cet homme abominable fit enlever à ces pauvres bannis, aussitôt qu'il les vit dans ses États, tout ce que les Sarasins leur avaient laissé, et il les chassa de ses terres. Les malédictions du pauvre ne tombèrent pas en vain sur ce monstre. Au lieu de lui donner le trône de Jérusalem promis à son apostasie, Saladin lui fit savoir qu'il eût à se retirer de son comté de Tripoli, où il était en horreur : et le renégat entra, à ce message, dans un transport de rage qui l'étouffa tout à coup : digne mort d'un déserteur de la sainte Église.

Après que tous les enfants de la vraie foi chrétienne eurent quitté Jérusalem, Saladin y fit son entrée avec pompe, au milieu de son armée riche de tant de dépouilles; il était suivi du roi captif, du grand maître du Temple, des grands du royaume et de vingt mille prisonniers qu'il envoya le lendemain à Damas. Son premier soin fut de faire disparaître tous les insignes de la religion chrétienne. Les églises furent profanées par les soldats, qui, après les avoir pillées, les changèrent en écuries. Ces barbares outragèrent ensuite la sainte Croix et la traînèrent dans les rues, depuis le temple jusqu'à la tour de David. Mais Saladin défendit que l'on touchât à l'église du Saint-Sépulcre, car les musulmans ont toujours ré-

véré Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est pour eux un grand et saint prophète ; et il obligea les Syriens à la racheter. Il fit aussi publier un édit par lequel il défendait d'inquiéter les chrétiens (1) et de rien tenter contre l'église du saint tombeau.

« Ainsi, ajoute Maimbourg, Jérusalem, qui avait été si heureusement délivrée de la tyrannie des Sarasins par les premiers princes croisés, sous le pontificat d'Urbain II, et gouvernée par neuf rois chrétiens durant quatre-vingt-huit ans, depuis Godefroid de Bouillon jusqu'à Guy de Lusignan, fut reprise par les barbares sous le pontificat d'Urbain III et soumise à Saladin. »

Peu de temps après, la reine Sibylle rendit Ascalon, pour la rançon du roi son époux et du grand maître des templiers.

XXVIII. — TROISIÈME GRANDE CROISADE.

PHILIPPE-AUGUSTE ET RICHARD COEUR DE LION.

Cette terre a dévoré ses habitants.
Bulle de Grégoire VIII.

Jérusalem était retombée le 2 octobre 1187 sous le joug des Sarasins; dès le mois suivant, l'Europe chrétienne se montra épouvantée de ce désastre immense et des récits douloureux qui l'entouraient.

Dans ces vastes calamités, les plus sages et les plus sensés parmi les fidèles reconnaissaient un châtiment de Dieu. Le plus grand nombre des chefs n'avaient

(1) Il ne s'agissait que des chrétiens grecs (schismatiques).

pris la croix que pour conquérir des principautés, et plusieurs au prix horrible de l'apostasie. Par leurs crimes, leurs dissolutions et leurs lâchetés, plusieurs autres s'étaient montrés indignes d'habiter la terre sainte. Dès que la nouvelle de la catastrophe eut éclaté sur l'Europe chrétienne, le saint pape Urbain III en mourut de douleur. Son successeur, Grégoire VIII, qui ne devait lui survivre que de quelques jours (1), publia, à la date du 4 des calendes de novembre, une bulle qui appelait les fidèles à la troisième croisade générale. Quoique appesanti par l'âge et les peines, le pieux archevêque de Tyr, appelé Guillaume, comme l'historien des premières croisades, était venu de l'Asie en Occident réveiller les guerriers.

« Nous avons appris, disait dans sa bulle le souverain pontife, nous avons appris avec larmes la sévérité redoutable des jugements que Dieu vient d'exercer sur Jérusalem et la terre sainte. Nous avons été pénétré de douleurs si vives, que nous nous sommes écrié avec le Psalmiste : « Seigneur, » les nations ont envahi votre héritage, elles ont » souillé votre temple; et les corps de vos saints ont » servi de pâture aux bêtes de la terre et aux oiseaux » du ciel. »

» A la suite des dissensions intestines que la méchanceté des hommes avait fait naître dans la terre sainte, Saladin, maître d'une armée formidable, est venu fondre sur elle à l'improviste. Le roi et les évêques, les templiers et les hospitaliers mar-

(1) Il mourut le 17 décembre, même année 1187.

chèrent à sa rencontre, portant avec eux la Croix du Seigneur. Le combat s'engage; nos frères sont vaincus; la sainte Croix tombe entre les mains des ennemis; le roi est fait prisonnier; les évêques sont massacrés; ceux des chrétiens qui échappent à la mort ne peuvent éviter l'esclavage; la fuite seule en sauve à peine quelques-uns, qui disent avoir vu périr sous leurs yeux la totalité des templiers et des hospitaliers..... »

L'archevêque de Tyr achevait ce tableau en racontant les discordes des chrétiens de la Palestine, abattus successivement par Saladin, et la dernière grande bataille où le reste des soldats de la Croix avait péri; en montrant le royaume de la Palestine s'échappant des faibles mains de Guy de Lusignan; ce roi captif, après la perte de toute son armée; Jérusalem obligée de se rendre; le tombeau de Jésus-Christ profané de nouveau par les infidèles; et les croisés ne possédant plus en Asie que Tyr, Antioche et Tripoli, qui étaient assiégées.

Guillaume, le pieux évêque, alla trouver le roi de France Philippe-Auguste et le roi d'Angleterre Henri II; ces princes, dans un moment de trêve, s'étaient rendus à Gisors. Le comte de Flandre était auprès d'eux. « En arrivant jusqu'à vous, leur dit l'évêque de Tyr, j'ai traversé des champs de carnage; et à la porte même de cette assemblée j'ai vu déployé l'appareil des combats. Quel sang allez-vous donc répandre, et pourquoi ces épées dont vous êtes armés? Tandis que les infidèles ont envahi le royaume de Dieu, que la Croix de Jésus-Christ est

traînée avec ignominie dans les rues de Bagdad, tandis qu'on outrage l'Évangile, ce traité solennel entre Dieu et les hommes, vous vous battez ici pour d'étroites querelles, vous oubliez ce qu'ont fait vos pères! Un royaume chrétien a été fondé par eux au milieu des nations musulmanes. Si vous avez laissé périr leur conquête, venez du moins délivrer leurs tombeaux. »

Les deux rois s'embrassèrent et prirent la croix avec Philippe d'Alsace. Mais Henri II, dont la mort était prochaine, ne devait pas voir la terre sainte, où il sera remplacé par son fils Richard. Il fut décidé que dans cette croisade les Français porteraient la croix rouge, les Anglais la croix blanche, les Belges la croix verte. Et aussitôt un compagnon de Guillaume de Tyr, Henri, évêque d'Albanie, alla prêcher la guerre sainte dans la Belgique. Jacques d'Avesnes, qui avait des méfaits à expier, Gérard d'Avesnes, son frère, Otton de Trazégnies, prirent la croix à Sainte-Vaudru de Mons. Henri, duc de Brabant, Henri, duc de Limbourg, le jeune Waleram d'Arlon, Conon de Duras, Thierry, comte de Hochstade et de Daelhem, Thierry de Clèves, l'évêque de Cambrai, Raymond II, vicomte de Turenne, Blondel d'Arras (1), Radulphe, évêque de Liége, Gérard, comte de Looz, Otton, comte de Gueldre, Robert de Saint-Riquier, Michel de Hornes, Baudouin de Commines,

(1) Ce fut ce gentilhomme, sujet de Philippe d'Alsace, qui par la suite se rendit si célèbre dans l'histoire de Richard Cœur de Lion, qu'il délivra de sa captivité en Allemagne. Il maniait à la fois l'épée et la vielle; il était poëte et guerrier.

et une foule d'autres seigneurs se croisèrent aussitôt.

Il n'y eut pas moins d'élan parmi les chevaliers français : Josselin de Montmorency, Élie de Noailles, Guy II de Dampierre, Simon de Joinville, Jacquelin de Maillé, André de Brienne, Hugues III, duc de Bourgogne, Henri II, comte de Champagne, Thibaut, comte de Blois, Renaud, comte de Boulogne, Raoul Ier, comte de Clermont, Herman de Créquy, Raymond Roger, comte de Foix, Guillaume de Joigny, Rotrou, comte du Perche, le comte de Ponthieu, Hugues, comte de Saint-Pol, et une foule d'autres avaient pris la croix (1).

L'ardeur des premiers pèlerinages militaires se ralluma; tout habitant de l'Europe chrétienne fut obligé de fournir le dixième de son revenu pour les frais de la guerre sainte; on appela ce tribut la dîme saladine, parce que le produit en était destiné à combattre Saladin. On tira des juifs d'énormes impôts; et de toutes parts des armées se rassemblèrent.

Pour établir quelque discipline parmi ces hommes de toute nation qui marchaient au même but, on

(1) Citons encore Roger de Ville-d'Avray, Gilep de Versailles, Isnard d'Agout, Hugues de Bauffremont, Guy de Chartres, Guillaume de la Rochefoucauld, Élie de Salignac, Adam de Léon, Drogon d'Amiens, André de Vitré, Philippe de Lévis, le sire d'Anglure, Eudes de Gonesse, Arnoul d'Estrées, le sire de Bassompierre, Raoul d'Argenteuil, Vauthier de Mauny, Jean II, comte de Vendôme, Alain, vicomte de Rohan, Guillaume et Foulques de Quatrebarbes, Hugues de Foudras, Raoul d'Aubigné, Matthieu II, comte de Beaumont, Juel de Dinan, Ruaut de Tonnerre, Jean de Murat, Raould Ier, sire de Coucy, Guy de Craon, Raoul de Mauléon, Bernard de Verdun, Guillaume de Tancarville, Eustache de Montauban, Hugues de Talaru, Gaucher de Châtillon, Amaury de Montfort, etc., etc., etc.

publia une loi de police générale dont nous ne citerons que les dispositions principales : Celui qui donnait un soufflet devait être plongé trois fois dans l'eau profonde ; celui qui frappait de l'épée perdait la main ; celui qui disait des injures payait autant d'onces d'argent qu'il avait proféré de mots insultants ; celui qui volait avait la tête rasée ; puis sur un emplâtre de poix on le couvrait de plumes, et il ne pouvait plus suivre l'armée ; on jetait à la mer ou on enterrait vivant le meurtrier, lié à sa victime.

Frédéric-Barberousse, l'empereur d'Allemagne, premier de ce nom, vainqueur dans plusieurs batailles, prit aussi la croix ; et peut-être, si ce prince ne fût mort pour s'être baigné dans le Cydnus, après sa première victoire sur les Turcs près de Laodicée, eût-il rappelé les hauts faits des premiers croisés.

Cependant les rois de France et d'Angleterre, qui s'étaient ralliés, différaient leur départ. Jacques d'Avesnes ne les attendit pas ; il avait rassemblé sept mille guerriers ; il s'embarqua avec la plupart de ses compagnons ; et trente-sept vaisseaux fournis par le comte de Flandre reçurent les premiers bataillons du nord des Gaules. Ils relâchèrent en Sicile, pour se réunir à d'autres Flamands et aux braves du Hainaut, du Brabant, du pays de Liége et du Limbourg, qui arrivaient à Messine. Tous se rembarquèrent pour la Syrie sous le commandement de Jacques d'Avesnes.

Les Sarasins étaient maîtres de Ptolémaïs, qu'on appelle aussi Accon, Acre et Saint-Jean d'Acre. Cette place forte, ce port célèbre semblait aux chré-

tiens la clef de la terre sainte. Guy de Lusignan, remis en liberté, était venu assiéger Ptolémaïs, à la fin du mois d'août de l'année 1189, sans prévoir qu'il entreprenait un siége qui devait durer deux ans. Quelques rencontres sans résultat avaient déjà répandu beaucoup de sang; et les soldats de la Croix n'avançaient pas dans leurs travaux, lorsqu'ils virent arriver la flotte flamande, à l'automne de 1189. Ce renfort apporta aux chrétiens la joie la plus vive; la confiance s'accrut; d'autres croisés arrivèrent de la Champagne, de la Thuringe, du Danemark, de l'Angleterre; on investit Ptolémaïs de tous côtés; on mit de l'ordre dans les dispositions du siége. La réserve fut confiée au comte de Gueldre, la garde du camp à Gérard d'Avesnes.

Saladin était venu au secours de la ville. Ne pouvant y entrer, il attaqua les chrétiens; une grande bataille se livra; les infidèles furent d'abord si vivement repoussés, que le comte de Bar pénétra jusque dans la tente du soudan. Mais pendant que les croisés pillaient le camp ennemi, les musulmans se rallièrent, et revenant à la charge repoussèrent à leur tour les chrétiens. La mêlée devint horrible; Gérard d'Avesnes combattait avec le courage du lion; mais, ayant perdu son cheval, il ne pouvait plus guider les siens; un de ses chevaliers, jeune et brave guerrier dont on n'a pas conservé le nom, lui donna son propre cheval et se jeta au milieu des infidèles, fier de mourir en sauvant son noble chef.

Rien ne se décida après cette journée, où les deux partis avaient eu des avantages; les combats tous

les jours continuèrent, les chrétiens vainqueurs le matin, repoussés le soir et retournant le lendemain à la charge.

On voit les Flamands et les Français du nord dans cette troisième croisade armés avec plus de soin que dans la seconde. Les archers avaient devant eux des balistaires, qui à l'aide de machines lançaient des nuées de flèches; les fantassins, qui ne portaient pas la cuirasse de fer, avaient une armure de cuir sur laquelle les javelots s'arrêtaient; et les chroniques rapportent qu'on en vit quelques-uns revenir du combat « chargés de tant de flèches fichées sur » eux qu'ils ressemblaient à une pelote couverte » d'aiguilles ». Ils avaient des boucliers formés de peaux de moutons tendues avec leur laine. Les cuirasses de leur cavalerie étaient le plus souvent un tissu d'anneaux de fer ou d'écailles d'airain. Les chevaliers avaient remis en honneur la lance, pendant quelque temps négligée pour le sabre ou l'épée à deux mains. Chaque nation chrétienne avait sa bannière, au haut d'une tour de bois que portait un grand char.

Le commandement général des armées réunies devant Ptolémaïs, en attendant Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, appartenait alternativement à Jacques d'Avesnes, au landgrave de Thuringe et au comte de Champagne.

Après de longs revers, des défaites plus funestes que les succès n'étaient utiles, et des famines cruelles, les croisés se trouvaient abattus, sans avoir pu prendre la ville qu'ils assiégeaient, lorsque enfin,

dans l'été de 1191, le roi de France arriva avec Philippe d'Alsace, qui amenait un nouveau renfort de Flamands; il avait laissé à Mathilde de Portugal le gouvernement de ses États. Peu après, le port de la ville assiégée reçut la flotte de Richard Cœur de Lion, qui venait de prendre en passant l'île de Chypre, et d'en faire un royaume chrétien (1).

Le siége fut repris aussitôt avec plus d'activité; les croisés imaginèrent un moyen nouveau pour pénétrer dans la ville. Ils élevèrent, avec des terres rapportées, une colline d'une hauteur prodigieuse; elle dominait les tours de Ptolémaïs; puis, la pelle à la main, jetant sans cesse cette terre devant eux, ils firent avancer peu à peu la montagne vers les remparts; ils n'en étaient plus séparés que par la

(1) Avant de prendre Chypre, Richard s'était arrêté en Sicile avec Philippe-Auguste, qui en partit sans l'attendre. Philippe-Auguste, simple et modeste, était regardé là comme un roi incapable de grandes choses, tandis que les Siciliens, qui jugent par les sens, se prosternaient devant Richard Cœur de Lion, lequel s'avançait dans toute la pompe de la magnificence royale. Mais leur admiration ne dura pas longtemps. — Bientôt le monarque anglais se mit à les piller, à leur parler en maître, et dès lors ils firent des vœux pour son départ. Ils ne l'obtinrent qu'à des conditions violentes. Elles feront connaître les richesses de la Sicile au douzième siècle.

« Richard exigea qu'on lui donnât une table d'or de douze pieds de » long et d'un pied et demi de large, une tente de soie où deux cents » guerriers pourraient s'asseoir, quatre-vingts coupes d'argent, quatre- » vingts assiettes d'argent, soixante charges de froment, soixante d'orge, » soixante de vin, deux cents navires armés avec tout leur appareil, et » des vivres pour deux ans. Quelles devaient être les ressources d'un » pays à qui on imposait de telles conditions et qui pouvait les remplir! » Les choses ont bien changé depuis cette époque; on vendrait aujour- » d'hui Messine, Syracuse et Palerme, qu'on n'en retirerait pas la moitié » des trésors emportés par Richard. » (M. Michaud, *Histoire des Croisades.*)

moitié de la distance que parcourt une flèche, quand les musulmans dans une sortie vigoureuse repoussèrent les travailleurs et coupèrent la colline par un large fossé (1). Ils brûlèrent ensuite avec le feu grégeois les tours et les machines des assiégeants.

Mais Saladin se trouvant épuisé, il fallut pourtant que Ptolémaïs songeât à capituler. Elle se rendit le 13 juillet 1191. Les chrétiens avaient perdu à ce siége soixante mille hommes. Des femmes, comme dans la croisade précédente, avaient porté l'épée et la lance; des enfants mêmes s'étaient couverts de gloire. C'est à cette époque que s'établirent l'ordre militaire des chevaliers teutoniques, et l'ordre religieux de la Merci ou de la Trinité pour le rachat des captifs.

Philippe d'Alsace, que signalait sa sagesse autant que son courage, était depuis peu de temps parmi les croisés; on le regardait comme l'un des plus solides soutiens de la Croix, lorsqu'une maladie épidémique l'enleva devant Ptolémaïs; il fut regretté de tous; et après sa mort, Philippe-Auguste, un peu découragé, s'en retourna en France, laissant aux chefs de la guerre sainte dix mille soldats de son armée. Les Flamands restèrent sous les ordres de Jacques d'Avesnes. Ils s'avancèrent avec les autres croisés, dont le roi d'Angleterre avait le commandement général, dans le pays ennemi, harcelés à chaque pas, faisant à peine trois lieues par jour, et frappant les cieux du cri de Richard : — Seigneur, secourez le saint Sépulcre!

(1) M. Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. VIII.

Quand les croisés arrivèrent dans les plaines d'Arsouf, après avoir tourné Césarée, il leur fallut livrer une grande bataille aux infidèles qui défendaient le passage d'une rivière. Aux soldats ordinaires de Saladin, ils virent mêlés en grand nombre des Arabes Bédouins avec leurs boucliers ronds, des archers scythes, des Éthiopiens au visage noir bariolé de blanc et de rouge; au milieu de leur musique bruyante étaient des hommes qui n'avaient d'autre emploi que celui de pousser de grands hurlements. Les croisés ne se troublèrent pas devant tant d'ennemis effrayants; ils les dispersèrent en suivant leur marche; le roi Richard ne voulait pas qu'on attaquât; il avait prescrit à toute l'armée l'ordre de s'avancer en masse compacte. Mais de petites mêlées s'engageant sur quelques points, Jacques d'Avesnes s'élança aux lieux où le péril était le plus grand; les autres chefs le suivirent bientôt (1); peu à peu les escarmouches se mêlèrent, et en moins d'une heure la bataille devint générale; de toutes parts les Sarasins furent repoussés, après un tel carnage des deux parts, que les croisés, occupés à panser leurs blessés, qui étaient nombreux, ne purent poursuivre l'ennemi. Quelques émirs profitèrent de cette circonstance pour rallier leurs troupes; Saladin, qui fuyait entouré seulement de dix-sept mameluks, se revit bientôt à la tête de vingt mille hommes; il revint à la charge avec fureur. Le combat se ranima si ardent et si serré que les guerriers se heurtaient corps

(1) Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. XVIII.

à corps. Les chevaliers qui entouraient Jacques d'Avesnes moissonnaient tout autour d'eux. Le roi Richard, blessé, ne se retirait point. Jacques d'Avesnes faisait des prodiges de valeur; il fut attaqué par un Sarasin puissant de force et de taille, qui, d'un violent coup de sa hache énorme, lui coupa une jambe; le guerrier, s'appuyant aussitôt sur un de ses compagnons, continuait de soutenir le choc avec sa redoutable épée; un autre infidèle lui abattit un bras; il tomba mourant alors en criant : Vengez-moi! Les Flamands qui l'environnaient se ruèrent avec rage sur l'ennemi, le refoulèrent et le culbutèrent de nouveau; huit mille Sarasins périrent encore, et une seconde victoire, mais sanglante, mais achetée par un grand deuil, signala cette journée.

Lorsqu'on visita le champ du carnage, ce fut avec une profonde douleur que les croisés reconnurent parmi les morts l'intrépide Jacques d'Avesnes, taillé en pièces au milieu de ses plus braves compagnons massacrés à ses côtés. Richard le pleura; et le lendemain de la bataille, le héros fut enseveli à Arsouf, dans l'église de la Sainte-Vierge; tous les soldats de la Croix assistèrent en gémissant à ses funérailles.

D'autres combats signalèrent cette croisade, qui se termina sans autre résultat nouveau qu'une paix entre Saladin et Richard. En 1192, les croisés flamands s'en revinrent, sous la conduite de Gérard d'Avesnes; ils rapportaient les restes de Philippe d'Alsace, guerrier magnanime, grand prince et généreux législateur. « C'est à ce comte surtout et à

son père, dit M. Lesbroussart (1), qu'on doit les libertés flamandes et la création des corps municipaux dans la plupart des villes de la Flandre. Sous ces deux princes, par l'attrait tout-puissant de la liberté, les villes regorgèrent d'habitants; une foule d'étrangers y afflua de toutes parts; ils y apportèrent leur industrie et leur commerce; partout l'activité se déploya; la Flandre devint dès lors un des États les plus florissants de l'Europe (2). Nous ne pouvons nous dispenser, ajoute le commentateur d'Oudegherst, de rapporter l'article 14 de sa loi d'amitié, *lex amicitiæ,* règlement où respire partout l'amour de la bienfaisance et de l'humanité, où il recommande à tous ceux d'un même lieu d'être amis et de se soutenir l'un l'autre comme frères : « Si la maison d'un » habitant a été brûlée, ou s'il s'est appauvri en se » rachetant de captivité, chaque concitoyen devra » secourir son ami devenu pauvre, et lui donner une » pièce d'argent. » Un règlement qui tend à unir ainsi tous les citoyens par les liens de la bienfaisance, suffit pour immortaliser un prince. »

(1) *Notes sur les Annales d'Oudegherst.*
(2) *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. II, p. 665.

XXIX.

UN CONTE SINGULIER DE RICHARD CŒUR DE LION.

Le courage d'un cœur féroce n'a pas droit.
à s'appeler bravoure. PIERRE MESSIE.

Nous n'avons pas pu, dans ces rapides tableaux, exposer les faits hardis de Richard Cœur de Lion, ni parler de son avarice, de son orgueil extrême, de ses cruautés et de ses autres vices. En partant pour la guerre sainte, excommunié pour ses odieuses révoltes contre son père, il rejoignit l'armée de la Croix à Messine, où le roi de Sicile, Guillaume II, venait de mourir; il mit la main sur la dot de la veuve, qui était pourtant sa propre sœur, et il ensanglanta la Sicile en la pillant. Il prit en route l'île de Chypre et la donna à Guy de Lusignan, en échange du royaume de Jérusalem qu'il ambitionnait. Arrivé dans les lieux saints, il y remporta des victoires sur Saladin, avec qui il fit une trêve de trois ans. Après quoi il s'embarqua en 1192 pour rentrer en Europe, laissant en Palestine la terreur de son nom. Elle était motivée, s'il est vrai, comme de sérieux historiens le racontent, qu'à Jaffa, un jour, avec quatre cents arbalétriers et dix chevaux, il attaqua et mit en fuite quinze mille cavaliers musulmans.

Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre son histoire. On sait que, traversant les États de Léopold d'Autriche, il fut retenu deux ans prisonnier, et qu'il ne revit ses États qu'en 1194. Il mourut en 1199, âgé de quarante-deux ans.

Ce qui nous arrête ici ce n'est pas un fait, mais un conte sans doute, plutôt qu'une légende, que Walter Scott a réveillé dans les préliminaires de son roman intitulé en anglais *le Talisman*, et traduit pour nous sous le titre de *Richard en Palestine*. — Voici l'aventure :

Pendant qu'il combattait en Palestine, Richard fut attaqué d'une fièvre si violente que ses médecins ne savaient comment l'en guérir. Dans cette situation, il sentit un violent désir de manger du cochon. Mais comment en trouver dans un pays dont les habitants avaient cet animal en horreur? Ses cuisiniers s'épouvantèrent, car ils savaient que Richard n'entendait pas raison et qu'il n'admettait pas d'excuse. Ils s'adressèrent à un vieux chevalier, qui leur dit : Ni pour or ni pour argent vous ne trouverez un cochon dans cette contrée. Mais qui oserait l'aller dire à Richard? Vous n'avez qu'une ressource : prenez un Sarasin, jeune et gras, tuez immédiatement le scélérat, et faites-le cuire avec force épices et safran. Pour le souper du roi, vous lui servirez un potage de cet excellent bouillon; il s'endormira dès qu'il l'aura pris; une sueur abondante lui surviendra, et il se réveillera frais et dispos.

Ce conseil fut suivi. Le roi avala son potage; après quoi un écuyer tranchant lui découpa des morceaux, qu'il dévorait si avidement que l'on avait peine à le servir. Après avoir bu et mangé largement, il s'endormit; ses serviteurs alors se retirèrent. Une sueur abondante lui vint en effet, et le lendemain matin il s'éveilla si frais et si bien portant qu'il alla sur-

le-champ repousser une attaque des Sarasins. Il rentra dans sa tente au bout de peu de temps; un chevalier lui délaça son armure et lui présenta, pour le réconforter, du pain trempé dans du vin. — Ce n'est pas du pain trempé, dit-il, c'est la tête du porc qu'il me faut. — Sire, répondit le cuisinier, cette tête, je ne l'ai pas. — Je te jure, dit le roi, que si tu ne la retrouves tu perdras la tienne. Le cuisinier effrayé alla chercher la tête du Sarasin, et tombant à genoux devant Richard, il lui dit tout tremblant : — Sire, voilà la tête! Miséricorde! mon seigneur.

Il se rassura en voyant le roi considérer sans horreur cette barbe noire et ces dents blanches : — Que diable est ceci? dit-il en riant à grand bruit; la chair d'un Sarasin est-elle si bonne? Je ne m'en serais pas douté. Eh bien, je jure que je ne m'en ferai pas faute, et que nous ne mourrons pas de faim, tant que nous pourrons dans nos assauts prendre de ces Maures qu'on peut cuire, rôtir et bouillir, et dont la chair est excellente. Maintenant que j'en ai l'expérience, nous en mangerons plus d'un.

Il assiégeait alors une ville occupée par les Sarasins, qui, épouvantés du nombre de leurs morts, offraient de se rendre et de payer cent mille besans d'or. Mais Richard voulait plus. Saladin envoya alors à Richard des ambassadeurs, avec de magnifiques présents, qui devaient l'apaiser.

Walter Scott continue le récit en prenant pour guide Ellis, l'habile conteur.

Les ambassadeurs de Saladin étaient d'importants

personnages; ils s'acquittèrent de leur mission en témoignant au farouche Richard la plus grande déférence. Richard les reçut avec politesse; et voyant les richesses qu'ils lui offraient : — Que Dieu me garde, leur dit-il, d'accepter cet or. Partagez-le entre vous. Pour moi, j'ai apporté dans mes vaisseaux et mes barques plus d'or et d'argent que n'en possèdent votre maître et trois potentats comme lui. Je n'ai donc pas besoin de vos trésors. Mais restez avec moi, je vous prie. Nous dînerons ensemble; ensuite vous aurez ma réponse.

Richard alors donna en secret l'ordre à son sénéchal d'aller choisir dans sa prison les plus distingués d'entre ses captifs, de leur couper la tête, de donner ces têtes proprement rasées à son cuisinier, qui devait les cuire sur-le-champ et les servir chacune sur un plat devant chaque convive, sans oublier d'attacher au front de ces têtes les noms de ceux qui les avaient portées. — On placera devant moi, ajouta-t-il, une de ces têtes, comme étant mon mets favori.

Ces prescriptions horribles furent exactement suivies. A midi, la musique du camp annonça aux hôtes de Richard que le dîner était servi. Le roi prit place au haut de la table, et ses convives un peu plus bas. Les têtes furent apportées au son des fifres et des trompettes. Les ambassadeurs de Saladin, en voyant ce qu'on leur offrait, restèrent quelques instants muets de stupeur. Ils tournèrent leurs regards vers le roi, qui, sans témoigner la moindre émotion, avalait les morceaux aussi vite que l'écuyer tranchant les lui découpait. L'un d'eux dit

tout bas alors à ses compagnons : — Cet homme est assurément le frère du diable !

Enfin ils arrêtèrent leurs regards sur les têtes fumantes placées devant eux. En lisant le parchemin qui portait le nom de chaque victime, ils s'imaginèrent qu'ils allaient avoir le même sort. Il n'en fallait pas tant pour leur ôter l'appétit. Cependant Richard, dévorant toujours, les invitait à manger et à se livrer à la joie.

Quand il eut assez joui de leur terreur, il demanda le second service; et feignant d'être surpris de ce qu'ils n'avaient pas touché au premier, il leur fit des excuses sur l'ignorance où il était de leurs goûts; il les assura de son respect pour leur caractère d'ambassadeurs, et les invita à manger de la venaison, en leur donnant un sauf-conduit pour leur retour. Ces hommes, qui mouraient de faim, mangèrent un peu de gibier et se disposèrent à partir.

Richard leur dit alors : —Consolez votre soudan sur ce que vous avez vu. Qu'il ne s'offense pas de la manière dont je vous ai traités. Le repas qui vous a surpris était préparé pour moi et les miens. Dites-lui qu'il n'aura aucun profit à nous couper les vivres. Pas un de nous ne souffrira de la faim tant que nous pourrons tuer des Sarasins et les faire cuire. Avec un Sarasin je puis nourrir neuf ou dix de mes bons guerriers; et le roi Richard vous garantit qu'il n'y a pas de viande qui plaise autant aux Anglais. Donc, tant qu'il y aura des Sarasins en Syrie, nous ne nous inquiéterons pas des vivres...

Voilà le récit, que les historiens traitent de conte,

avec raison probablement. Mais on a cherché à découvrir quelle circonstance avait pu donner l'idée de faire du féroce Richard un cannibale et un ogre; et voici des présomptions :

L'armée des croisés était toujours accompagnée d'une multitude confuse de pèlerins et d'aventuriers qui, n'ayant ni feu ni lieu, vivaient de ce qu'ils rencontraient, marchaient pieds nus, et présentaient à leur passage un spectacle assez triste; ils faisaient profession d'être sans argent. Ce sont ces gens-là que les Français appelaient les truands (les gueux d'aujourd'hui).

Un Normand, qui avait perdu son cheval et qui était réduit à marcher à pied, se mit à la tête des vagabonds de l'armée anglaise, qui l'acceptèrent volontiers pour leur roi. Il prit l'habitude de faire faire halte à ses sujets toutes les fois qu'on traversait un défilé; il les fouillait tous, et si l'un de ces misérables se trouvait avoir sur lui une pièce de monnaie, il le chassait de sa tribu et lui ordonnait d'un ton méprisant d'acheter des armes et d'aller combattre.

Parmi les Sarasins, ces hommes étaient en horreur, parce qu'on était persuadé qu'ils se nourrissaient des corps de leurs ennemis morts en combattant, supposition qui fut plus d'une fois justifiée.

Cependant ces bandes étaient souvent utiles à l'armée. Les truands portaient volontiers les bagages; ils allaient à la découverte des fourrages et de l'eau; dans les siéges ils travaillaient à la construction des machines. Par-dessus tout, leur vue répan-

dait la consternation dans les rangs des musulmans, qui redoutaient moins de tomber sous les lances des chevaliers que sous les dents des *Thafurs*. C'est le nom qu'ils avaient chez les Anglais.

Or le ménestrel qui a célébré le premier ce terrible festin de Richard Cœur de Lion a pu avoir, à côté de ces détails, quelques renseignements que nous ne connaissons pas sur la voracité de ce prince, si violent en tous ses faits.

XXX. — QUATRIÈME GRANDE CROISADE.

L'EMPEREUR HENRI VI.

Si vous ne vous hâtez, Seigneur, nous périssons.
TH. CORNEILLE.

Peu après toutes ses victoires en Palestine, Saladin mourut à Damas, au commencement de février de l'an 1193. Sa maladie n'avait duré que douze jours. Un peu avant sa mort, il avait ordonné à l'officier qui portait sa bannière d'attacher à sa hampe le simple suaire dans lequel il devait être enseveli, et de crier dans toutes les rues de Damas, en le montrant au peuple :

« Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes. »

Quelques traits de ce genre ont donné à Saladin un grand relief chez les musulmans, qui excusent volontiers les férocités.

Après la mort de ce conquérant, ses dix-sept fils se partagèrent ses États. L'un fut sultan d'Égypte,

un autre sultan d'Alep, un autre sultan de Damas, un autre sultan du Kaire; les autres furent princes de Hama, princes d'Émesse, princes de Mésopotamie, princes de l'Yémen, etc. La circonstance eût été bonne pour les chrétiens de la terre sainte, s'ils n'eussent pas été aussi divisés pour le moins que les successeurs de Saladin.

En 1192, avant de quitter la terre sainte, Richard Cœur de Lion avait fait élire le comte de Champagne roi de Jérusalem; c'était Henri II, dit le Jeune. Ayant perdu sa première femme, Henri s'était croisé avec Philippe-Auguste et avait épousé en Palestine Isabelle, fille du roi Amaury. Mais dans ce royaume sans capitale, entouré de seigneurs désunis, il regrettait, comme dit Michaud, son comté de Champagne et ses beaux châteaux de Troyes et de Provins. Au lieu d'employer leurs forces à faire respecter la trêve qu'ils avaient obtenue des Sarasins, les princes chrétiens de la Palestine se faisaient la guerre; les templiers étaient en discorde armée avec les hospitaliers. La voix du souverain pontife, qui recommandait l'union, n'était plus écoutée. On savait ces plaies en Europe; et les guerriers se pressaient peu d'aller au secours d'un pays où tout se dissolvait.

Le pape Célestin III essaya de ranimer le feu sacré dans les cœurs des princes. Il faisait entendre clairement que la mort de Saladin ouvrait un champ plus facile aux succès et qu'on pouvait reconquérir Jérusalem. Il comprenait qu'il fallait à la tête de cette nouvelle croisade quelque grand prince; il engagea Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste à

repartir pour la terre sainte. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux rivaux n'osait quitter ses États, car ils se craignaient l'un l'autre. Le pape, ne voyant plus de secours à espérer ailleurs qu'en Allemagne, s'adressa à l'empereur Henri VI, qui était excommunié pour avoir retenu Richard en prison. Henri, qui voulait conquérir la Grande-Grèce, c'est-à-dire Naples et la Sicile, vit de suite qu'une croisade lui donnerait les moyens d'accomplir ses projets; il charma les légats du pape en prenant la croix.

Comme on l'appelait déjà Henri le Cruel, quoiqu'il n'eût que vingt-sept ans, il fit entendre qu'il voulait expier le sang qu'il avait répandu et les iniquités de sa vie; il convoqua une grande diète à Worms et prêcha lui-même la croisade. Tous les princes et seigneurs allemands se croisèrent à son exemple.

La Belgique s'émut plus vivement encore. Henri Ier, duc de Brabant, et Waleram, fils du duc de Limbourg, se croisèrent avec ardeur. La plupart de leurs seigneurs se montrèrent prêts à les suivre.

Tout en annonçant qu'on allait en Orient, l'empereur fit partir en avant pour la terre sainte le duc de Brabant, le jeune prince de Limbourg, l'évêque de Mayence et le duc de Saxe avec leurs guerriers. Pour lui, à la tête de quarante mille hommes, il prit la route de l'Italie et s'avança dans le pays de Naples.

Pendant que les croisés, embarqués à Anvers, combattaient pour les intérêts chrétiens, lui, l'odieux empereur, dévastait les Deux-Siciles par le fer et par le feu. C'était en 1194. Il fit déterrer le corps du roi Tancrède, et par une barbarie aussi atroce qu'inutile,

il lui fit couper la tête. Il fit crever les yeux au jeune roi fils de Tancrède, le mutila et l'enferma chez les Grisons dans un cachot, où il mourut bientôt des suites de traitements indignes. La mère et les sœurs de ce jeune prince furent envoyées en Alsace et disparurent. Les évêques et les barons qui avaient tenu leur parti périrent dans les supplices. Henri VI ne soumit Naples et la Sicile que par des bourreaux.

Alors ce monstre excommunié, couvert du sang des chrétiens, osa se dire le premier soldat de Jésus-Christ. Il reprit l'œuvre de la croisade, s'obligea à entretenir une armée en Palestine pendant une année, promit trente onces d'or à tous les croisés qui suivraient cette expédition, envoya de tous côtés des lettres qui engageaient tous les barons à marcher pour la guerre sainte. Une troisième armée se forma en Allemagne; elle fut conduite en Syrie par Conrad, chancelier de l'empire, l'homme qui l'avait aidé dans la honteuse conquête de la Sicile.

L'arrivée de ces troupes nombreuses et décidées ranima l'espoir des chrétiens. Mais la situation était devenue plus difficile. Malek-Adhel, frère de Saladin, avait profité de la désunion de ses neveux pour s'emparer de leur héritage et réunir sous sa main toutes les possessions de son frère défunt. Il fallait donc lutter contre un chef habile.

Cependant l'armée du Limbourg, venue avant les autres dans la Palestine, ne voulant pas attendre ses frères du Brabant, de la Flandre et de l'Allemagne, avait commencé avec une imprudente ardeur les hostilités. Elle avait été battue à Naplouse par Malek-

Adhel, qui vint ensuite assiéger Jaffa, place importante située à peu de distance de Jérusalem. Quoique le roi Richard eût fortifié cette ville à grands frais, Malek-Adhel l'enleva aux croisés; vingt mille chrétiens furent passés là au fil de l'épée et la garnison anéantie.

Pendant que les enfants de la Croix pleuraient ce grand revers, une partie de la flotte de Henri de Brabant, commandée par Jacques d'Avesnes (1), à qui des chroniques donnent le titre de maréchal de Brabant, relâcha en Portugal, à la prière du roi Sanche Ier, assiégea Sylvès, que des pirates maures occupaient, détruisit cette place forte après un siége de deux mois; et, se remettant en mer chargée des présents du monarque qu'elle avait délivré, cette armée arriva, fière de son premier triomphe sur les infidèles, à Ptolémaïs, où les chrétiens commençaient à perdre courage. Les autres navires du Brabant ne tardèrent pas à débarquer aussi, et les croisés se virent en mesure de reprendre l'offensive. Conduits par Henri de Brabant et par Jacques d'Avesnes, ils allèrent assiéger Beyrouth, ville commerçante et peuplée où tous les prisonniers chrétiens étaient enfermés.

Malek-Adhel, instruit des dispositions des chevaliers de la Croix, vint au secours de Beyrouth. L'ar-

(1) La famille d'Avesnes a produit beaucoup de guerriers. En 1184, on célébrait à Krac ou Karac en Syrie le mariage de la jeune Isabelle, sœur de Baudouin IV, roi de Jérusalem. Le château était tout en fête; on ne s'occupait que de musique et de danses, quand Saladin s'approcha de nuit, avec un corps nombreux de Sarasins, pour le surprendre. Krac fut sauvé par un guerrier nommé Yves d'Avesnes, qui seul arrêta les ennemis, pendant qu'on rompait derrière lui le pont qui devait livrer passage. On ne sait rien de plus sur ce brave.

mée infidèle et l'armée chrétienne se rencontrèrent entre Tyr et Sidon, dans une plaine que traverse le fleuve Éleuthère. Les Sarasins, étant les plus nombreux, cherchèrent à envelopper les croisés, et commencèrent par leur couper le chemin de la mer où était la flotte chargée de leurs subsistances. Aussitôt la cavalerie musulmane attaqua de tous les côtés. Les chrétiens se formèrent en bataillon carré pour faire face à tous leurs ennemis; et de toutes parts le combat s'engagea avec valeur.

Quoique les Sarasins ne pussent entamer les rangs serrés des chrétiens, ils étaient en si grand nombre, que pendant la première moitié du jour la victoire parut ne pouvoir échapper à Malek-Adhel. Mais pourtant à la fin le courage indomptable des soldats de Jésus-Christ triompha; le champ de bataille était couvert de morts; la plupart des émirs avaient succombé; Malek-Adhel, dont les historiens vantent les dispositions habiles et la vaillance dans cette journée, fut blessé et contraint de fuir avec les débris de son armée dispersée. Cette victoire rendit aux chrétiens toutes les villes de la Syrie. Laodicée, Giblet, Sidon, revirent les bannières de la Croix; Beyrouth se rendit avec toutes ses richesses; neuf mille prisonniers chrétiens retrouvèrent la liberté; et le peuple de Dieu fit retentir dans tout l'Orient ses cantiques d'allégresse.

Avec les forces imposantes que possédait alors la terre sainte, on eût pu assiéger Jérusalem et la reconquérir; presque toutes les autres villes étaient rentrées au pouvoir des chrétiens. Mais l'hiver s'approchait : on remit l'expédition au printemps.

Pendant ces hésitations, les Sarasins, qui ne possédaient plus que la forteresse de Thoron, bâtie sous Baudouin II, s'y retranchèrent solidement. On les assiégea enfin, avec peu d'ensemble.

En attendant l'arrivée de l'empereur Henri VI, qui ne devait pas voir la terre sainte, les ducs de Saxe et de Brabant possédaient alternativement le commandement général. Ils ne pouvaient plus se faire obéir. Henri de Brabant, par exemple, n'obtenait rien que des siens; aussi, quoique des travaux habilement faits par des mineurs eussent détruit une partie des murs de Thoron, quoique la garnison de cette place offrît même de se rendre, il y avait tant de désunion dans l'armée de la Croix, les uns voulant une prise d'assaut et non une capitulation, les autres imaginant tous les jours des conditions ou des entraves nouvelles, qu'après beaucoup de temps perdu, les chrétiens, apprenant que Henri de Champagne s'était tué en tombant d'une fenêtre, abandonnèrent sans gloire le siége de Thoron, et dès lors chaque capitaine ne s'occupa plus que de lui-même et de ses soldats.

Les temps s'écoulaient, et l'empereur Henri VI, que l'on attendait, ne venait pas. De la Sicile, il s'était installé à Naples, où il savait que les seigneurs lui étaient contraires. Il les dépouilla de leurs biens, qu'il donna à ses Allemands. Ayant appris que le comte Jordano, de la famille des princes normands de Sicile, était ou passait pour être le chef d'une conspiration qui voulait le faire roi, il le fit prendre par ses bandits, qui l'attachèrent nu sur un trône de fer rougi au feu, le couronnèrent d'un cercle de

fer enflammé, le lui clouèrent au front, et le firent mourir dans ce supplice épouvantable. C'était en l'an 1196.

Mais ces atrocités eurent une fin.

L'impératrice Constance, femme de Henri VI, était fille de Roger, par conséquent tante de Tancrède, du jeune roi immolé et des princesses bannies; elle supportait avec horreur les crimes de son mari. Elle voulut enfin venger sa famille. Elle se mit elle-même à la tête d'une conjuration sérieuse qui devait délivrer sa patrie. Avec les grands du royaume, elle s'empara de Palerme et marcha à la rencontre de son mari, dont les bandes allemandes furent vaincues et massacrées à leur tour. Henri renversé mourut, non de poison, comme on l'a dit, mais d'une rage rentrée. Il n'avait que trente-deux ans (1197).

Tandis que ces grands événements se passaient en Europe, les Allemands qui se trouvaient en Palestine remportaient encore une victoire sur Malek-Adhel, auprès de Jaffa. Amaury, successeur de Lusignan dans le royaume de Chypre, venait d'arriver avec quelques renforts, et pour être roi de Jérusalem, il épousait Isabelle, la veuve de Henri de Champagne.

A travers les joies de la victoire et les fêtes de ces noces, on apprit la mort de Henri VI. Aussitôt les princes allemands se disposèrent à regagner l'Europe. La seule reine de Hongrie, tenant à son serment, resta dans la terre sainte avec ses chevaliers. C'était Marguerite de France, sœur de Philippe-Auguste, veuve du roi Béla III. Elle était venue avec ses guerriers à la suite des Allemands, pour accomplir un

vœu de son mari. Elle mourut peu après à Saint-Jean d'Acre.

XXXI. — CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS.

Que penser des Albigeois, lorsqu'on voit le comte de Toulouse pousser la barbarie jusqu'à faire étrangler son propre frère, parce qu'il s'était reconcilié avec l'Église catholique ?

Histoire de l'Église gallicane,
t. X, liv. XXIX.

Nous devons ici nous retirer pour quelques moments de la Palestine. D'autres ennemis de la foi font diversion dans cette Europe, si épuisée déjà par la guerre sainte.

Si les hommes de cœur et les hommes vaillants combattaient en Orient les ennemis de la foi, les cœurs lâches lui faisaient dans l'Occident une guerre sourde qui n'était pas moins funeste. Dès le temps de la première croisade, des hommes dissolus, voyant la plupart des seigneurs et des évêques absents, se répandaient dans les campagnes et dans les villes, et semaient d'effroyables erreurs. Anvers en fut infecté par Tanchelm (1), que saint Norbert dévoila, pendant que Pierre le Vénérable combattait les erreurs de Pierre de Bruys, qui abattait les églises et brûlait les croix. Arnaud de Brescia, homme à peu de chose près dans la même doctrine, fut condamné en 1139 par le deuxième concile de Latran. L'er-

(1) Voyez la Légende de Tanchelm, dans les *Légendes des Péchés capitaux.*

mite ou moine Henri, aussi dissolu que Tanchelm, fut, pour les désordres qu'il propageait, emprisonné à Toulouse, où il mourut en 1145. Pierre de Valdo établissait en ce même temps sa secte des pauvres de Lyon, plus connus sous le nom de Vaudois. De toutes ces bandes insurgées se forma une confédération énorme qui s'épanouit effrontément dans le midi de la France; on les nomma les Albigeois, parce qu'ils étaient nombreux surtout dans le diocèse d'Alby. Mais ils étaient plus nombreux encore dans les diocèses de Toulouse, de Carcassonne et de Béziers. Ils se déchaînaient d'un accord unanime contre le clergé, contre les cérémonies du culte catholique, contre les reliques et les images des saints, contre les indulgences. Ils précédaient en cela Luther.

Ils étaient manichéens modifiés, en ce sens qu'ils reconnaissaient un Dieu suprême. Mais ils prétendaient que, ce Dieu ayant produit Lucifer avec tous les Anges, celui-ci s'était révolté pour se rendre indépendant, et que, chassé du ciel, il avait créé le monde visible et s'était fait l'auteur du mal; que, pour le combattre, Dieu avait créé Jésus-Christ, auteur de l'ordre et de tout bien; que, ces deux principes étant dans une guerre perpétuelle, la perfection consiste à résister au premier et à s'unir au second. Mais comment comprenaient-ils cette union? Ils niaient la résurrection de la chair; ils enseignaient que les âmes humaines ne sont que des démons enfermés dans des corps comme dans une prison. Ils condamnaient le mariage, les sacrements,

les cérémonies du culte, le sacrifice, le purgatoire, comme suite de la création attribuée à Lucifer.

Ces tristes enseignements eurent tant de succès dans le Midi, qu'on ne pouvait plus citer une ville du Languedoc et de la Provence où ils n'eussent une société secrète; et ces choses avaient lieu soixante ans avant la croisade que nous allons exposer.

On essaya d'abord de les ramener par la parole évangélique. Saint Bernard, venu dans le Languedoc pour arrêter le progrès de cette grande hérésie, entra dans la capitale des Albigeois le 28 juin 1147. Une foule immense, poussée par le désir d'entendre sa parole, encombra le lendemain la cathédrale, à tel point qu'elle ne put contenir tous ceux qui étaient venus. Le saint parla au peuple avec une vive éloquence; il démasqua si clairement l'hérésie et lui opposa si dignement la sainteté et la divinité de la foi catholique, qu'il entraîna tous ses auditeurs; on n'entendait que ce murmure : « C'est l'Esprit-Saint qui nous parle! »

Lorsqu'il vit ce mouvement, il s'écria : « Puisque » vous détestez l'erreur, faites donc pénitence, vous » tous qui étiez infectés de l'hérésie; soumettez-vous » à l'Église et levez au Ciel la main droite, pour » marque de votre retour. »

Les assistants, la main levée, furent unanimes pour s'écrier qu'ils reconnaissaient la parole de Dieu (1).

Mais ce triomphe local n'avait fait qu'un léger échec à l'hérésie. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny,

(1) M. P. Roger, *La noblesse de France aux Croisades*, p. 280.

écrivait en cette même année 1147 aux évêques d'Embrun, de Die et de Gap : « On a vu, par un » crime inouï chez les chrétiens, rebaptiser les peu- » ples, profaner les églises, renverser les autels, » brûler les croix, fouetter les prêtres, emprisonner » les moines, les contraindre à prendre des femmes » par les menaces et les tortures... »

Puis, s'adressant aux hérétiques eux-mêmes, il leur dit : « Après avoir fait un grand bûcher de croix en- » tassées, vous y avez mis le feu; vous y avez fait » cuire de la viande, vous en avez mangé le ven- » dredi saint, en poussant le peuple à en manger » avec vous... »

Et qu'on n'accuse pas l'Église romaine de précipitation dans ses justes sévérités. Pendant dix-huit ans encore elle se contenta d'envoyer des pasteurs à la recherche des brebis égarées. Enfin, en 1165, un concile tenu à Lombers, bourg situé auprès d'Alby, condamna formellement l'hérésie albigeoise. Le pape Alexandre III envoya des légats à Alby. Ils trouvèrent les églises saccagées, l'évêque d'Alby emprisonné, le comte de Toulouse, Raymond VI, et la plupart des seigneurs du Midi protecteurs de l'hérésie. Elle leur permettait de s'emparer des biens de l'Église et de vivre dans le scandale.

Tout le Midi, à la fin du siècle, était infecté d'abominables doctrines qui ramenaient l'humanité à l'état sauvage; et les princes temporels laissaient aller. Ils ne s'émurent que devant les pillages partout répétés, par des hommes qui voulaient, ce que nous avons vu de nos jours, le socialisme, c'est-

à-dire tout en commun et les meilleures parts au plus habile ou au plus fort.

Innocent III, élevé au saint-siége en 1198, comprit qu'une dissolution effroyable menaçait l'Europe chrétienne; la plaie du midi de la France avait envahi l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Suisse et les Pays-Bas. Il envoya aussitôt des commissaires apostoliques, investis de tous les pouvoirs spirituels. C'étaient là les avant-coureurs pacifiques d'une véritable croisade, si les démolisseurs des églises, les assommeurs de prêtres, les pillards incendiaires ne se soumettaient pas.

Saint Dominique, l'un des envoyés du pape, combattait l'hérésie partout avec une éloquence entraînante, que secondaient une vie sainte, une angélique mansuétude et des miracles incontestés par ses ennemis mêmes. Mais il était débordé, et ne pouvait se faire entendre partout.

Pierre de Castelnau, envoyé comme lui, ne pouvant ramener à la foi le comte de Toulouse, qui était l'appui des rebelles, l'excommunia. Quelques jours après, le 15 janvier 1208, il fut assassiné par deux inconnus à qui il dit en expirant : — Que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne; ce qu'il répéta plusieurs fois.

C'est alors que le pape Innocent III publia la croisade contre les Albigeois.

Il exhortait Philippe-Auguste à s'armer pour l'Église. Philippe rassembla ses guerriers; il en donna le commandement à son fils Louis, appelé aussi, mais à plus juste titre, *Cœur de Lion*, à cause de sa

valeur et de sa foi inébranlable, époux de Blanche de Castille et père de saint Louis. Un grand nombre de seigneurs, presque tous ceux qui n'avaient pu prendre part à la cinquième croisade générale, qui nous occupera un peu plus loin, se croisèrent aussitôt.

Nous ne nommerons, parmi les chefs qui marchèrent contre les Albigeois, que les plus éminents : Eudes III, duc de Bourgogne; Robert, comte d'Alençon; Enguerrand de Boves; le duc de Bretagne; Gui, comte d'Auvergne; le comte de Châlons-sur-Saône; le comte de Poitiers; Simon de Montfort; le comte d'Auxerre; Enguerrand de Coucy; Gui de Lévis; Bouchard de Montmorency; le comte de Forez; le vicomte de Melun; le vicomte de Châteaudun; le vicomte de Lautrec; Matthieu de Montmorency; le comte de Nevers; le sire de Dunois; le seigneur de Croy; le comté de Bar; Guillaume, comte de Ponthieu; le sire de Navailles; Roger de Montaut; Arnaud de Comminges; Hugues de Ravignan; le comte de Saint-Pol; le vicomte de Turenne; Raymond de Balaruc, et une foule d'autres, à la tête de leurs vassaux.

Se croisèrent aussi : les archevêques d'Auch, de Bordeaux, de Bourges, de Narbonne, de Reims, de Rouen et de Sens, et les évêques d'Agde, d'Agen, d'Alby, d'Arras, d'Autun, d'Auxerre, de Bazas, de Beauvais, de Béziers, de Cahors, de Carcassonne, de Chartres, de Clermont, de Comminges, de Langres, de Laon, de Limoges, de Lodève, de Nîmes, de Noyon, d'Orléans, de Paris, du Puy, de Rieux,

de Rodez, de Saintes, de Senlis, de Toul, de Toulouse, de Tournay et d'Uzès.

Les intérêts de la foi animaient les cœurs fidèles. Les domaines de Raymond, mis en interdit, excitaient les ambitieux.

On remarquait parmi les chevaliers croisés un homme qui devait les conduire. C'était Simon de Montfort. Il revenait de la Palestine, où il avait fait vaillamment la guerre sainte. Il avait porté jusqu'alors la croix sur l'épaule, comme tous les chevaliers voués à la défense du saint Sépulcre; il la portera désormais sur la poitrine, ainsi que le prescrivait la présente croisade.

L'armée catholique avait fait ses premiers débuts sous le commandement d'Arnaud, abbé de Cîteaux et légat du pape. Les intérêts de l'Église ayant seuls déterminé cette guerre, les seigneurs laïques marchaient volontiers sous les ordres d'un ecclésiastique. Leur premier exploit avait été la prise de Béziers, le réceptacle principal des Albigeois. Cette place avait été enlevée d'assaut et livrée aux flammes après un carnage horrible.

Des historiens ont dit que soixante mille habitants avaient péri dans ce massacre. Mais jamais Béziers n'a pu posséder la moitié de ce chiffre (1).

(1) Les historiens hostiles à l'Église ont répété cette autre assertion que, dans le sac de Béziers, les croisés ne sachant comment distinguer les catholiques de ceux qui ne l'étaient pas, le légat du pape leur aurait dit : *Tuez-les tous; Dieu connaîtra ceux qui sont à lui.* M. P. Roger, dans son livre de *La noblesse de France aux Croisades,* a voulu rechercher sur quelle autorité s'appuyait ce récit. « Aucun historien de la croisade n'a rapporté ces paroles. Nous citerons Guillaume de Puy-

Après la chute de Béziers, Carcassonne se rendit; le vicomte de Béziers, Raymond-Roger, excommunié comme le comte de Toulouse, fut pris et jeté en prison, et ses domaines donnés à Simon de Montfort, devenu le chef de la croisade.

La prise de Carcassonne fit trembler tous les Albigeois. Le nombre des croisés augmentait en raison de ces premiers succès. Montfort entreprit le siége de Lavaur, où des masses d'hérétiques s'étaient refugiés; on a remarqué que dans ce siége, comme dans d'autres rencontres, les croisés priaient et chantaient des hymnes en combattant. Mais lorsqu'ils étaient vainqueurs, ils devenaient d'autant plus furieux qu'ils avaient subi une plus longue résistance : c'est ce qui arriva à Lavaur. Cette place fut emportée le 3 mai 1211, et presque toute la population fut mas-

laurens, Pierre de Vaux-Cernay surtout, dont le fanatique enthousiasme ne se fût pas trouvé embarrassé de ce propos, quelque cruel qu'il soit. Les *Gestes glorieux des Français*, traduits et publiés par M. Guizot, n'en font pas mention. L'*Histoire des Albigeois et des Vaudois ou Barbets,* publiée en 1641, garde le même silence. Cette remarque s'applique aussi à l'*Histoire de la guerre des Albigeois*, en langue romane, imprimée dans les *Preuves de l'histoire générale du Languedoc,* et à la *Guerre des Albigeois,* écrite en vers provençaux et que M. Fauriel a publiée. Par quelle singulière préoccupation l'auteur de ce dernier ouvrage aurait-il pu omettre une circonstance aussi remarquable et qui servait si bien son dessein, puisqu'il s'était particulièrement proposé de dépeindre dans son récit les excès des croisés et les rigueurs de l'Église ?» (*La noblesse de France aux Croisades,* p. 284.) Eh bien ! ces paroles impitoyables, que M. Villemain appelait un jour « une horrible impiété du fanatisme », ne se sont trouvées que dans les récits extraordinaires d'un Allemand, Césaire d'Heisterbach, mort en 1240, moine trop pieux et trop doucement bon pour les avoir seulement transcrites; et on peut reconnaître, si on le lit, qu'elles ont été intercalées, par un ennemi de l'Église, lorsqu'on a imprimé ses récits en Allemagne.

sacrée. Montfort trouva là de grandes richesses; il les abandonna à un marchand de Cahors, nommé Raymond de Salvagnac, qui lui avait fourni de fortes sommes pour cette guerre.

Poursuivant ses succès, Montfort s'empara ensuite de toutes les places fortifiées du pays Toulousain, de l'Agenais et du diocèse de Comminges. Mais on n'en avait pas fini avec Raymond de Toulouse : le pape lui avait permis de se justifier dans un concile, qui se réunit pour cela en 1213. Son obstination ayant rendu tout accommodement impossible, on dut tenter le sort des armes. L'armée de Raymond, secondée par celle de Pierre, roi d'Aragon, son ami dévoué, et par les troupes du comte de Foix et du comte de Comminges, alla investir Muret. Simon de Montfort se porta aussitôt contre les assaillants, une bataille se livra; Pierre d'Aragon y fut tué, et l'armée de la croisade victorieuse.

Raymond de Toulouse s'échappa; il disparut de la contrée : il se rendait secrètement à Rome, où il voulait faire sa paix avec le chef de l'Église. Le légat du saint-siége, ne sachant ce qu'il était devenu, donna les domaines du fugitif à Simon de Montfort; mais sur l'avis du pape Innocent III, le concile de Latran (1) restreignit ce don au seul domaine de Toulouse, et encore n'était-il que provisoire; car si Raymond demeurait, malgré ses protestations hypocrites, dans l'hérésie albigeoise, le pape voulait que son fils, qui était tout jeune et dont les disposi-

(1) Douzième œcuménique. Année 1215.

tions semblaient promettre un fidèle chrétien, héritât des domaines paternels.

Mais le concile avait marqué en même temps la fin de la croisade; Montfort se trouva désormais moins bien servi. Il ne put prendre Toulouse, malgré un long siége qui dura jusqu'en 1218.

Le 25 juin de cette année, le comte de Montfort, suivant sa coutume, assistait à la messe. On vint lui dire en toute hâte que les assiégés faisaient une sortie avec de grandes forces et que son armée chancelait.

— Je ne sortirai pourtant pas, répondit-il, que je n'aie vu le corps de mon Sauveur. Et aussitôt que le prêtre eut fait l'élévation, il se leva en disant : — Allons à la mort pour Celui qui est mort pour nous.

Il se précipita dans la mêlée, et il combattait vaillamment à la tête de ses soldats, lorsqu'un fragment de roc, lancé par une machine, l'atteignit; il expira aussitôt.

Ainsi périt Simon, comte de Montfort, le guerrier le plus accompli de cette époque, et l'homme historique le plus diversement jugé, parce que les catholiques accueillent avec une naïveté souvent imprudente les calomnies qui se présentent hardiment contre eux et les leurs. « On ne pouvait voir, dit le père Lacordaire (1), un plus hardi capitaine, ni un plus religieux chevalier que le comte de Montfort; et s'il eût joint aux qualités éminentes qui resplendissaient dans sa personne un meilleur fonds de désintéressement et de douceur, nul des croisés d'Orient

(1) *Vie de saint Dominique.*

(si ce n'est Godefroid de Bouillon) n'aurait surpassé sa gloire... »

Peu après, toutes les villes du Midi égaré se soumirent, mais comme se soumettent les vaincus, en maudissant leurs vainqueurs. Les âmes infectées de l'hérésie conservèrent leur poison et crurent trouver une revanche de leur défaite en noircissant en toute occasion les faits et les héros de cette croisade.

Plus tard, les descendants des Albigeois qui n'étaient pas rentrés sincèrement dans l'Église s'attelèrent aux hérésies calvinistes, ou se maintinrent sans bruit dans quelques centres, comme les Vaudois du Piémont.

XXXII. — CINQUIÈME GRANDE CROISADE.

BAUDOUIN DE FLANDRE.

> Et comment les Grecs auraient-ils pu résister à des hommes qui paraissaient comme des anges exterminateurs, comme des statues de bronze, et dont la seule présence répandait la terreur et la mort? NICÉTAS.

En même temps que la guerre aux Albigeois, on prêchait toujours ce qui s'appelait spécialement la guerre sainte.

Il y avait à Neuilly-sur-Marne, auprès de Paris, un curé nommé Foulques, qui s'était pris d'un vif intérêt religieux pour les chrétiens de la Palestine. Il était simple, mais éloquent, et on le compare dans quelques récits à Pierre l'Ermite. Le pape Innocent III, à la fin de 1198, lui confia la mission de prêcher la cinquième croisade générale. Il se mit à parcourir

l'Europe, suscitant partout l'enthousiasme et faisant des prodiges par la puissance de sa parole.

Thibaut IV, comte de Champagne, dont le frère avait été roi de Jérusalem, se croisa avec tous ses chevaliers. D'autres princes suivirent cet exemple. Le comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin IX, prit la croix aussi avec solennité dans l'église de Saint-Donat de Bruges. Ses deux frères Henri et Eustache se revêtirent du même signe, ainsi que Conon de Béthune, Jean de Neelle, châtelain de Bruges, Raoul de Tournai, Hugues de Lille, Milès de Brabant, et un grand nombre d'autres (1). La plupart des barons et des chevaliers, tous ceux qui n'étaient pas engagés dans la lutte de l'Albigeois, firent serment de partir aussi pour la sainte guerre.

Baudouin IX pouvait attendre de brillantes destinées; parent ou allié des plus puissants princes de l'Europe, descendant de Charlemagne par les femmes, législateur habile et généreux, instruit, éclairé, aimant l'étude et les savants, écrivant avec grâce et parlant

(1) Rasse et Roger de Gavre, Baudouin de Mérode, Thierry de Dixmude, Renaud de Boulogne, Bertrand de Bourbourg, Liévin d'Axelle, Thierry de Termonde. Parmi les chevaliers français, on remarquait aussi Geoffroy de Ville-Hardouin, Guy IV de Senlis, Pierre d'Amiens, Jean de Brienne, Pierre de Courtenay, Guillaume de Dampierre, Simon de Joinville, Renaud de Montmirail, Macaire de Sainte-Menehould, Renaud d'Aix, Humbert de Beaujeu, Clérambauld de Bérulle, le seigneur de Provins, Hardouin de Maillé, Guillaume d'Arles, Hugues de Grasse, Guignes III, comte de Forez, Yvain de Trélon, Milon de Verneuil, Étienne, comte du Perche, Jean de Noyon, Gervais de Péronne, Gautier de Nemours, Hugues de Lusignan, Yves de Laval, Guy de Baugé, Olivier de Clisson, Archambaud de Murat, Guillaume de Nédonchel, Bernard de Morœil, Pierre de Nesle, Olivier de Rochefort, Hugues de Saint-Denis, Jean de Custine, Philippe de Caulaincourt, Guillaume de Saint-Omer, etc., etc., etc.

avec éloquence, bien fait et brave, révérant la justice et la vérité, cher aux soldats dont il partageait toutes les fatigues, protecteur du faible, champion de la vertu, de la religion et de l'honneur, jeune et déjà couvert de gloire, Baudouin IX apparaît comme le chevalier le plus brillant et le plus accompli de cette expédition. On le voit, dans les désordres de la conquête, mériter l'estime des Grecs mêmes, qui détestaient et méprisaient tout ce qui venait de l'Occident. Avant de partir pour le saint voyage, il avait donné à ses peuples des lois sages et généreuses, connues sous le nom de Charte de l'an 1200. Lorsqu'il avait pris la croix, tous ses chevaliers s'étaient levés pour le suivre; et sa femme, Marie de Champagne, quoique dans la fleur de la jeunesse, s'était croisée elle-même, pour ne pas quitter malgré les longs périls un époux qu'elle chérissait.

Dès le commencement de cette entreprise à laquelle Baudouin IX prenait part, on reconnut la main d'un homme fait pour commander. De concert avec le comte de Champagne, son beau-frère, il envoya à Venise six députés chargés de conclure avec cette république un traité qu'il jugeait nécessaire. Il savait tous les dangers du grand voyage que les chrétiens venaient de résoudre. Il voulait assurer une flotte et des provisions à l'armée chrétienne. Henri Dandolo était alors doge de Venise. Après qu'il eut consulté le peuple de sa république commerçante, il promit, comme on le demandait, des navires pour le transport de quatre mille cinq cents chevaliers, de neuf mille écuyers et de vingt mille hommes d'infanterie,

moyennant une somme de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent, que les croisés s'obligeraient à payer. Il ajouta que, son pays ne voulant pas rester étranger à la noble entreprise des chevaliers de la Belgique et de la France, il armerait pour le compte de la république une flotte de cinquante galères, qu'il voulait commander lui-même, quoiqu'il eût quatre-vingt-dix ans. Le traité se conclut le 4 avril de l'an 1201.

Quand il fallut partir, le comte de Champagne, désigné comme chef de l'armée, mourut presque subitement. Les chevaliers élurent pour le remplacer Boniface, marquis de Montferrat, qui déjà plusieurs fois avait combattu les infidèles. Les croisés se donnèrent rendez-vous à Venise. Mais la plupart d'entre eux, trouvant le marché fait avec les Vénitiens trop onéreux, manquèrent à la promesse qu'ils avaient jurée et s'embarquèrent dans d'autres ports. Jean de Neelle, qui devait conduire la comtesse de Flandre à Venise, prit lui-même la route de la Palestine. Baudouin avait laissé le gouvernement de la Flandre et du Hainaut, et la tutelle de ses deux filles Jeanne et Marguerite, à son frère Philippe le Noble, déjà comte de Namur. Lorsqu'il arriva à Venise, accompagné de ses amis, de ses vassaux et d'environ dix mille soldats, il se vit dans un grand embarras, car il ne pouvait payer la somme promise au nom de tous. Les plus riches et ceux à qui on avait confié des trésors étaient allés par un autre chemin. Baudouin, après avoir donné tout son argent, vendit son argenterie, ses bijoux, ses meubles précieux, ne gardant que ses chevaux et ses armes. Les autres chefs qui

l'accompagnaient l'imitèrent; et pourtant ils ne purent même payer entièrement la moitié de la somme convenue. Les Vénitiens, qui étaient des marchands, offrirent de leur accorder terme, s'ils voulaient les aider à reprendre Zara dans la Dalmatie, qui s'était soustraite à la dépendance de leur république, pour se placer sous le patronage du roi de Hongrie. Les croisés acceptèrent avec joie une proposition qui leur offrait aussi de la gloire à recueillir. Dandolo prit la croix, s'embarqua avec eux; et la flotte, montée par des Belges, des Français et des Vénitiens, allait déployer ses voiles, lorsqu'un incident nouveau vint compliquer les travaux des croisés.

Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, avait un frère nommé Alexis, qui était tombé entre les mains des Turcs. Il l'avait délivré par de grands sacrifices. Mais Alexis n'était pas plutôt rentré dans Constantinople, qu'il avait ambitionné l'empire; et pour toute reconnaissance de la liberté que lui avait rendue son frère, il l'avait détrôné, lui avait crevé les yeux, et s'était assis sur son trône, où il siégeait depuis 1195, sous le nom d'Alexis III. Isaac l'Ange gémissait dans une étroite prison; mais il avait un fils, nommé Alexis, comme son oncle, et qu'on distingue par le surnom d'Alexis le Jeune. Ce prince, s'étant échappé, cherchait partout des secours contre l'usurpateur. Il arriva à Venise en 1202, au moment où les croisés levaient leurs ancres pour l'expédition de Zara. Son récit les émut d'une compassion généreuse; et l'intérêt qu'il inspira mit un instant le trouble dans l'armée. Les uns voulaient aller sur-le-champ

le venger; d'autres rappelaient que leurs serments les obligeaient à marcher sans s'arrêter vers Jérusalem; les Vénitiens tenaient à la reprise de Zara. Comme on avait besoin d'eux et que d'ailleurs tout était préparé pour ce court voyage, on résolut de commencer par là les exploits guerriers, tout en promettant au jeune Alexis des secours prochains.

La flotte arriva devant Zara le 10 novembre 1202; après cinq jours de siége, cette ville fut prise et pillée.

Les chefs de la croisade avaient reçu une lettre du pape Innocent III; comme ils présumaient bien qu'elle leur défendait d'oublier le but de leur pèlerinage, ils ne l'ouvrirent qu'après la conquête de Zara. Cette lettre en effet les exhortait à partir pour la terre sainte, « sans regarder à droite ni à gauche ». Néanmoins le jeune Alexis leur promettait, s'ils consentaient à venir rétablir son père sur le trône de Constantinople, d'entretenir pendant un an leur flotte et leur armée, de leur payer deux cent mille marcs d'argent, de les accompagner avec dix mille hommes à la guerre sainte, et de faire cesser le schisme qui séparait l'Église grecque de l'Église romaine. Il jurait ces serments sur les Évangiles. Les croisés, voyant là leur intérêt avec l'intérêt de la religion, se décidèrent à tenir ce qu'ils avaient fait espérer au jeune Alexis. Les Vénitiens devaient avoir la moitié des sommes promises; de plus ils recevaient, dit-on, de Malek-Adhel, de grandes sommes d'argent pour détourner les croisés du chemin de la Palestine.

Il fut arrêté presque unanimement qu'on irait se-

courir Isaac l'Ange; et les croisés, oubliant un peu leurs frères de la terre sainte, devant une guerre brillante, crurent ne se laisser aller qu'à la générosité.

La flotte faisait voile vers Constantinople. Elle rencontra en pleine mer deux vaisseaux flamands qui ramenaient des pèlerins de la Palestine. Un de ces pèlerins, dont on n'a pas conservé le nom, « voyant ses compatriotes allant en guerre, ne put les laisser passer sans les suivre ». Villehardouin, l'un des chefs de cette croisade dont il a écrit la relation, raconte que ce soldat se laissa couler par une corde du vaisseau où il était dans un esquif et dit aux siens : « Je vous abandonne tout ce qui est à moi là dedans, et je m'en vais avec ceux-là qui me semblent gens à faire de bonnes conquêtes. » On le reçut comme un brave.

On ne parlait que de Constantinople. Bientôt on débarqua; et le 23 juin de l'an 1203, la ville des Constantins se développa aux regards des croisés, avec son aspect magnifique. Sa double enceinte de murailles, qui entouraient un circuit de sept lieues, la multitude pompeuse de ses monuments, en faisaient alors la plus somptueuse ville du monde. Mouillée par la mer au nord, au midi, à l'orient, elle était encore protégée à l'occident par un fossé large et rapide. On comptait dans son enceinte cinq cents églises et des palais sans nombre. Plusieurs historiens disent qu'elle renfermait un million d'habitants, dont deux cent mille en état de porter les armes; et vingt-cinq mille hommes venaient l'assiéger.

XXXIII. — LES LATINS A CONSTANTINOPLE.

La victoire ne dépend pas de la grandeur des armées.
Machabées, liv. I, ch. III, v. 19.

Dandolo, Baudouin IX, le marquis de Montferrat, le comte de Blois, ces quatre principaux chefs de l'armée, firent déployer tous leurs étendards, rangèrent leurs guerriers en armes sur leurs navires, traversèrent la Propontide ou mer de Marmara, passant en vue de Constantinople, dont les remparts étaient couverts d'une foule immense, et s'arrêtèrent à Chalcédoine, qui était en face de la ville impériale, de l'autre côté du Bosphore. Ils pillèrent cette ville aujourd'hui déchue, et s'établirent dans les jardins de l'empereur. Alexis l'Ange, le lâche usurpateur, commença dès lors à s'effrayer. Il envoya aux princes de la croisade un ambassadeur pour les engager par des exhortations et par des menaces à ne pas attaquer Constantinople. Conon de Béthune, chargé de répondre au nom des chefs de l'armée, dit à l'envoyé d'Alexis III :

— Allez dire à votre maître que la terre où nous sommes, que la ville où il siége ne lui appartiennent pas. C'est l'héritage du prince que vous voyez assis au milieu de nous. (Il désignait le fils d'Isaac). S'il veut la paix, poursuivit Conon, qu'il descende du trône qu'il a usurpé. Autrement nous méprisons ses

menaces comme ses promesses; et nous n'avons pas le temps d'écouter ses ambassadeurs (1).

Après ce discours d'une précision éloquente (2), les chefs des croisés voulant juger si le peuple de Constantinople se déciderait pour le jeune Alexis, car les tyrannies de l'usurpateur et les insolences de ses courtisans l'avaient, disait-on, rendu odieux, une galère armée s'avança sous les murs de Constantinople. Le jeune prince la montait; le doge de Venise, le tenant par la main, le montrait aux Grecs en leur criant : — Voilà votre souverain. La multitude resta muette d'abord ; puis, saisie d'une sorte de fureur, elle courut piller les maisons des Européens établis dans Constantinople. Les croisés virent bien qu'ils ne devaient compter que sur leurs lances.

Alexis III de son côté courait aux armes. Il fit sortir un corps nombreux de troupes. Quatre-vingts chevaliers suffirent pour disperser ces hommes dégénérés, qui fuyaient comme des cerfs, disent les historiens mêmes de l'empire.

Tous les chefs croisés montèrent à cheval pour tenir conseil; ils décidèrent qu'on irait camper sur-le-champ au pied des murs de Constantinople. Toute l'armée se confessa, prit ses armes; les trompettes sonnèrent le départ, et la flotte traversa le Bosphore. Cent mille hommes, commandés par Alexis l'Ange en personne, parurent bientôt sur la rive opposée, disposés à repousser les croisés. Mais, en

(1) Villehardouin, liv. III.

(2) *Facundus in paucis,* dit le père d'Outreman en parlant de Conon de Béthune. *Constantinopolis belgica,* lib. II.

approchant de la terre, les chevaliers, se jetant dans la mer tout armés, courent au rivage, suivis de tous leurs soldats; ils gagnent le bord sans obstacle et ne trouvent plus un seul ennemi. Toute l'armée de l'usurpateur s'était pour ainsi dire évanouie; le camp impérial, devenu un désert, fut la proie des croisés.

Le lendemain ils attaquèrent le fort de Galata, qui dominait le port de Constantinople. Les Grecs qui défendaient cette place firent une sortie, et enfin une première affaire s'engagea. Le bouillant Jacques d'Avesnes, qui s'était trop avancé, fut blessé si grièvement qu'il fallut l'emporter du champ de bataille. A ce spectacle, les Flamands, poussant des cris de fureur, s'élancèrent sur l'ennemi avec une telle violence qu'ils le dispersèrent au premier choc. Une partie des Grecs, cherchant un refuge dans les navires du port, périt sous les flots; les autres s'enfuirent dans la citadelle; les Flamands y entrèrent avec eux, s'en rendirent maîtres et y plantèrent leur étendard.

A cette vue, la flotte vénitienne s'élança, redoublant de confiance. Il fallait entrer dans le port de Constantinople, fermé par une chaîne énorme que jamais on n'avait pu rompre. Dandolo avait armé la proue de son plus grand vaisseau d'une immense paire de ciseaux d'acier qui, s'ouvrant et se refermant au moyen d'une machine, coupa la chaîne : toute la flotte des croisés entra dans le port et s'empara des navires grecs. Constantinople frémit en voyant ce qu'elle devait attendre de ces hommes qu'elle appelait les barbares.

L'armée aussitôt, maîtresse de Galata, résolut d'aller à l'instant assiéger la ville par terre. Baudouin IX commandait l'avant-garde, composée surtout d'arbalétriers et d'archers; un autre corps marchait sous les ordres de Henri de Hainaut, frère de Baudouin.

Avant de battre les murailles, le comte de Flandre, s'avançant au pied des tours, crut devoir une dernière fois proposer la paix. Il tenait à la main le jeune Alexis, qu'il montrait aux Grecs. — Il est encore temps, leur dit-il, d'éviter les désastres de la guerre.

Pour toute réponse on lança aux croisés des javelots et des pierres, et les Grecs firent une sortie. Mais ils ne purent entamer la petite armée des croisés.

Cependant les campagnes étaient couvertes de tant de soldats ennemis, que les assiégeants se trouvaient assiégés eux-mêmes. Ces situations se renouvelaient tous les jours, et les croisés, quoiqu'ils n'eussent des vivres que pour trois semaines, ne s'effrayèrent pas. Armés le jour et la nuit, sous la multitude de traits dont on les accablait, ils persévéraient à combler les fossés de la ville. Bientôt leurs béliers et leurs catapultes frappèrent les murailles, sans se troubler de l'ennemi qui sur les flancs et par derrière les attaquait de toutes parts, sans reculer devant les projectiles sans nombre que les remparts vomissaient sur eux.

Baudouin avait fait construire des tours de bois et deux cent cinquante grandes machines de guerre qui lançaient des quartiers de roc si énormes que des

maisons entières en étaient renversées; quoiqu'il n'eût qu'une poignée d'hommes, il assiégeait les murailles dans une étendue de près de trois lieues. C'était lui qui commandait et dirigeait toute l'attaque.

Après dix jours de travaux inouïs, décidé à un assaut général, le 17 juillet de l'an 1203, il montra à ses chevaliers les remparts de Constantinople, en leur disant : — Voilà le chemin de la gloire! Alors toutes les machines s'ébranlèrent en même temps. Une tour s'étant écroulée, on planta les échelles; et cent braves montèrent sans regarder devant eux. Mais le feu grégeois (1), les poutres et les pierres qu'on leur lançait, semèrent la mort dans leurs rangs. Quinze seulement parvinrent au haut de la tour; ils furent écrasés par le nombre; treize succombèrent en combattant; les deux autres, blessés, furent faits prisonniers.

Sur tous les points de l'attaque, l'armée de Baudouin faisait des prodiges de valeur. Du côté de la mer, les Vénitiens attaquaient en même temps. Dandolo avait fait élever sur ses plus gros vaisseaux des tours plus hautes que les murailles de la ville assiégée. Des ponts-levis dressés sur ces tours devaient s'abattre sur les remparts. Dès que le doge de Venise apprit que Baudouin avançait, il ordonna aux siens de le mettre à terre; une partie de son armée le suit; mille échelles sont plantées contre les murs;

(1) On a beaucoup parlé du feu grégeois, que l'on connait peu. Villehardouin, historien de cette guerre à laquelle il prit part, ne parle du feu grégeois que comme d'un feu ordinaire, alimenté de matières bitumineuses. Les prodiges du feu grégeois seraient-ils des fables?

la flotte se déploie en une seule ligne comme un rempart animé; tous les ponts-levis s'abattent; les croisés s'élancent; sur le haut des tours, au pied des murailles, du côté de la mer dans toute la longueur du port immense, du côté de la terre, dans une étendue de trois lieues, c'était de toutes parts un combat acharné. Les hommes de fer (c'est le nom que les Grecs donnaient aux croisés) l'emportèrent; l'étendard de Baudouin IX flotta sur une tour; déjà la bannière de Saint-Marc plantée par les Vénitiens se balançait sur une autre. Tout à coup la ville est prise. La flamme dévore le vaste amas de maisons qui avoisine la mer; elle fait fuir les vaincus; elle trace un chemin aux vainqueurs.

Alexis l'Ange, épouvanté, sort à la tête de soixante bataillons pour attaquer l'armée de terre, dont le plus petit nombre seulement avait pénétré dans la ville. Dandolo en est instruit; il vole au secours de ses alliés et voit les Grecs déjà mis en fuite. La ville impériale appartient aux croisés; c'était le 18 juillet. Le pillage commence, pour ne s'arrêter que le jour suivant, à la voix de Baudouin. L'usurpateur s'embarque secrètement et s'échappe. Le lendemain, on tire Isaac l'Ange de sa prison, on le remet sur le trône : on couronne avec lui le jeune Alexis, qui s'appelle Alexis IV; les désordres de la guerre s'arrêtent.

Villehardouin est envoyé à l'empereur Isaac : — Les croisés ont rempli leurs promesses, dit-il; c'est à vous maintenant à remplir celles que votre fils a faites en votre nom. — Vous nous avez si bien servis, ré-

pond le vieil empereur, que pour vous payer dignement il faudrait vous donner tout l'empire.

Le jeune Alexis, qui se trouvait entre le comte de Flandre et le doge de Venise, heureux et fier des acclamations du peuple, touché d'une reconnaissance encore chaude, en renouvela les expressions. Mais quand il fallut tenir ses engagements, il en sentit la pesanteur. Il épuisa ses trésors, fit fondre les images des saints et paya une partie des sommes promises, avec lesquelles les croisés commencèrent par s'acquitter envers la république de Venise. Pour le reste, Alexis IV pria ses libérateurs d'attendre un peu, et de rester quelque temps dans ses États; car les Grecs étaient mal soumis, et il craignait de nouveaux troubles. De plus, l'usurpateur s'était réfugié à Andrinople, où il avait rassemblé une armée. Il fallait aller le combattre.

Henri de Hainaut, frère de Baudouin, le comte de Saint-Pol et plusieurs chevaliers marchèrent avec Alexis IV. A l'approche des croisés, le tyran s'enfuit vers le mont Hémus; Henri de Hainaut ne put battre que son arrière-garde, qu'il dispersa. Il voulait poursuivre l'ennemi; mais Alexis, apprenant que son oncle faisait sa jonction avec les Bulgares, n'osa pas pousser la guerre plus loin. Il se contenta de recevoir les serments d'Andrinople et s'en revint dans la capitale.

On fait un triste portrait de ce jeune prince, qui, dit-on, était lâche avec une figure farouche. A son retour il put remarquer facilement que quelques excès commis par les croisés avaient amené du mé-

contentement parmi le peuple. On se plaignit; on demanda justice aux empereurs sans l'obtenir; rapidement on méprisa Isaac l'Ange et son fils. Un de leurs parents, un jeune prince nommé encore Alexis, de la famille des Ducas, surnommé Murzuffle, « à cause qu'il avait les sourcils joints l'un à l'autre », crut qu'il pouvait, dans un pays et dans un temps de révolutions, se frayer à son tour une route vers le trône. La haine qu'il témoignait pour les croisés lui fit un parti. On murmura, on parla de recourir aux armes; on s'encouragea à repousser enfin les Européens.

Sur ces entrefaites, au printemps de l'année 1204, on vit arriver au camp de Baudouin IX une députation de chrétiens de la Palestine, qui venaient le prier de poursuivre enfin le saint voyage pour lequel il avait pris la croix. Ils lui annoncèrent que les croisés qui s'étaient embarqués à Bruges, en même temps qu'il partait pour Venise, étaient arrivés depuis longtemps à Ptolémaïs, où la comtesse de Flandre l'attendait, où les chrétiens de l'Asie soupiraient après l'appui de ses armes. La plupart des croisés voulaient partir. Mais auparavant les chefs exigeaient qu'Alexis IV tînt ses promesses et qu'il vînt avec eux, comme il en avait pris l'engagement. Murzuffle, qui s'était insinué dans les bonnes grâces d'Alexis, lui conseillait de rompre avec les croisés. Dès lors il refusa de les voir. Les chefs mécontents envoyèrent au palais des députés que le peuple insulta. Ils n'en remplirent pas leur message avec moins de hardiesse :

— « Nous venons, dirent-ils en paraissant devant Alexis, qui les reçut sans les éblouir au milieu de toute la pompe du trône, nous venons vous sommer de tenir vos serments, comme nous avons tenu les nôtres. Si vous les oubliez, les croisés oublieront aussi qu'ils ont été vos amis et vos alliés. Choisissez donc entre notre amitié qui vous a mis sur le trône, ou notre haine qui vous en fera descendre (1). »

Jamais un tel langage ne s'était fait entendre dans le palais des empereurs. Alexis IV en fut si irrité et ses courtisans si furieux qu'ils se sentaient disposés à punir sur-le-champ tant d'insolence. Mais les députés s'étaient hâtés de remonter à cheval et de regagner le camp des croisés, où l'on vit bien que la guerre allait renaître.

Pendant que les princes de la Croix se préparaient à attaquer de nouveau Constantinople, le conseil des deux empereurs ne projetait que la vengeance. N'osant pas se mettre en campagne contre leurs ennemis, les Grecs décidèrent qu'il fallait brûler la flotte vénitienne. Ils chargèrent dix-sept petits navires de matières combustibles; et dans la nuit mettant le feu grégeois à ces brûlots, ils les lancèrent par un vent favorable contre la flotte. Mais les croisés veillaient; les Vénitiens et les Flamands avaient d'habiles marins; leurs matelots, se jetant dans de petites barques, allèrent au-devant des dix-sept navires qui portaient l'incendie, et les saisissant avec de longues perches armées de grapins, les remorquèrent et les tirèrent hors du port, « à la barbe même des Grecs »; de

(1) Villehardouin, liv. IV.

sorte qu'ils en furent délivrés en peu d'heures (1). Les croisés reconnurent toutefois à quel perfide ennemi ils avaient affaire.

Alexis, effrayé de voir qu'il avait échoué, voulut tout réparer par des bassesses; il fit dire aux chevaliers qu'ils devaient attribuer tout ce qui s'était fait à la fureur d'un peuple tumultueux; il les priait de venir défendre son trône qui s'ébranlait; il leur offrait pour demeure son propre palais. Peut-être au reste en ce moment-là était-il de bonne foi. Peut-être aussi voulait-il les attirer dans un piége. Quoi qu'il en soit, Murzuffle, qu'il avait chargé de cette mission, ne l'eut pas plutôt remplie qu'il fit répandre des bruits sinistres. Ses agents disaient partout que le jeune Alexis allait céder Constantinople aux guerriers de l'Occident. Tout le peuple se souleva; on ferma les portes de la ville; on courut à l'église de Sainte-Sophie pour élire un autre empereur. La garde impériale était gagnée. Murzuffle vole au palais, et sous prétexte de soustraire Alexis aux excès de la populace, il l'entraîne, l'enferme dans un cachot; et là il le fait charger de chaînes; puis, après s'être revêtu de la pourpre impériale, il lui fait avaler un poison qu'il trouve trop lent; il l'étrangle de ses propres mains. Alexis IV n'avait régné que six mois.

Son père Isaac, apprenant cette tragédie, mourut de frayeur, s'il ne fut pas étouffé aussi par Murzuffle, que l'histoire accuse de cet autre crime.

Pour s'assurer un trône si chèrement acheté, le nouvel empereur voulut se défaire également des

(1) Villehardouin, liv. IV.

chefs de l'armée des croisés. On ignorait au camp tout ce qui venait de se passer. Il envoya dire au comte de Flandre, au doge de Venise et aux autres princes, de la part d'Alexis IV, que tous les désordres de Constantinople étaient heureusement éteints, et qu'il les priait de venir au palais où il espérait regagner leur amitié, en leur payant les sommes qu'il avait promises et qui enfin étaient prêtes. Les bons chevaliers, sans défiance, allaient partir, lorsque Dandolo, dont la prudence était grande, leur témoigna qu'il craignait une trahison. Pendant qu'ils tenaient conseil, ils apprirent les forfaits de Murzuffle; la fin cruelle du jeune Alexis leur fit oublier ses torts; ils jurèrent de le venger.

Le lendemain matin, Murzuffle, n'ayant pas de réponse, ne songea plus qu'à se défendre. Revêtu du manteau impérial, il parcourait les rues de Constantinople une massue de fer à la main, et animait tout le peuple à prendre les armes.

Les croisés dans leur camp se préparaient aussi. Mais ils manquaient de vivres. Henri de Hainaut, à la tête d'un détachement, se chargea d'une expédition qui devait approvisionner l'armée. Suivant par terre les rives de la mer Noire ou Pont-Euxin, il alla assiéger Philée ou Phinée, ville du territoire de Byzance, où une partie de la flotte le devait joindre. Murzuffle profita du mouvement que causa ce départ pour tenter une seconde fois d'incendier les vaisseaux des croisés. N'ayant pas réussi non plus, il chercha à entamer la guerre qu'il redoutait; mais il l'entreprit par des embuscades. Henri de Hainaut lui

paraissait une proie facile. Ce prince, sans beaucoup d'efforts, s'était rendu maître de Phinée, qu'il savait remplie de provisions. Après avoir fait un butin considérable, il renvoyait à ses frères plusieurs vaisseaux chargés de vivres et s'en revenait par terre avec sa petite troupe. Les Grecs, embusqués sur son chemin, l'entourèrent bientôt et l'attaquèrent. Les croisés, quoiqu'ils eussent chacun dix ennemis à combattre, ne s'effrayèrent point. Enhardis par leurs premiers succès, contre des ennemis qu'ils avaient appris à mépriser, les hommes de fer se battirent si vaillamment qu'au bout d'une heure à peine ils virent leurs ennemis se disperser en désordre. Murzuffle, qui les commandait en personne, ne dut son salut qu'à la bonté de son cheval; il fuit, abandonnant son bouclier, sa massue et l'étendard de la Vierge que les empereurs faisaient porter devant eux comme un palladium.

Cette conquête et les deux victoires de Henri persuadèrent aux chrétiens que la patronne de Constantinople se déclarait pour eux. Ils demandèrent l'attaque.

Murzuffle réparait à la hâte les fortifications de la ville. Cent mille hommes y travaillaient nuit et jour; il trouvait plus aisément des ouvriers que des soldats.

Tout en se préparant à se défendre, il fit encore proposer la paix aux croisés; mais il ne put se résoudre aux pesantes conditions qu'ils lui imposaient, et dont la première était de descendre du trône. Le 8 avril 1204 il vit l'armée d'Occident s'approcher de ses remparts. Les croisés ne se dissimulaient pas les

périls de leur entreprise; ils étaient peu nombreux, et ils ne pouvaient attendre secours de personne. Mais quand ils l'eussent voulu, il leur eût été impossible de reculer; leur retraite eût ressemblé à une fuite. Ils marchèrent donc en avant. Seulement, dans un conseil qui se tint au moment où l'on prit les armes, les croisés, considérant que Constantinople dans les mains des Grecs ne pouvait manquer de tomber bientôt au pouvoir des Turcs, vaillants du moins et belliqueux, et que les infidèles auraient là le pied en Europe, les croisés décidèrent formellement qu'un nouvel empereur serait donné à la vieille Byzance, et que cet empereur serait choisi parmi les chevaliers de la Croix. Regardant la ville comme déjà conquise, ils déclarèrent, en se la partageant, sa législation abolie et remplacée par les lois féodales.

Puis on commença l'assaut, en concentrant toutes les forces sur la flotte et tous les efforts du côté de la mer.

Les vaisseaux formaient une ligne d'une demi-lieue. Après qu'on eut lancé beaucoup de traits, on dressa les échelles en cent endroits; mais les Grecs, réunis par le danger, combattirent si rudement la petite armée assiégeante, que dans cette première journée les croisés furent partout repoussés. On passa deux jours à réparer les vaisseaux et les machines; le 12 avril on donna un nouvel assaut. Les navires marchaient accouplés deux à deux. Les pierres, les dards enflammés volaient de la flotte à la ville; des poutres, des rocs, des fascines portant le feu gré-

geois tombaient de la ville sur les vaisseaux. Chaque gros navire, comme au premier siége, avait sa tour surmontée d'un pont-levis, qu'on abattit à un signal sur les remparts de la grande cité. Les intrépides soldats de la Croix s'y précipitèrent; deux étendards de l'Occident brillèrent bientôt sur deux tours; la ville fut prise de nouveau, non sans des combats sanglants qui se multipliaient sur toute la ligne de l'attaque. Mais le feu ayant été mis encore par un Alsacien aux maisons voisines, les Grecs reculent; trois portes sont enfoncées; la cavalerie entre dans la cité, où ne règne plus que la terreur.

Murzuffle s'était enfui. Baudouin IX s'empara du camp qu'il trouva dressé dans le cirque et passa la nuit sous la tente impériale.

Le jour suivant, lorsqu'on apprit que Murzuffle avait disparu, le peuple s'assembla dans les quartiers que les croisés n'occupaient point, pour nommer encore un nouvel empereur. Théodore Lascaris fut élu; il n'osa prendre pourtant ni la couronne ni la pourpre. Il voulut réunir des soldats pour résister à ceux qu'il appelait les barbares. Il ne trouva personne qui osât le suivre: il fut obligé lui-même de fuir, pendant que Baudouin IX, Henri de Hainaut et les autres princes croisés s'emparaient des divers quartiers de Constantinople, protégeaient les femmes et garantissaient les palais du pillage qui durant plusieurs jours désola la ville. L'armée triomphante se livra à de coupables désordres; des églises furent dépouillées, des monuments détruits; des scènes de scandale et de débauche déshonorèrent les soldats chrétiens. Des

bronzes précieux furent convertis en monnaie grossière. Heureusement les fêtes de Pâques arrivèrent, et les devoirs religieux mirent un terme au délire criminel des croisés.

Tous les monuments néanmoins ne périrent pas; le quadrige de bronze et beaucoup d'autres chefs-d'œuvre furent emmenés à Venise; parmi les dépouilles de la cité impériale qui vinrent en Belgique, les Flamands de Biervliet apportèrent un dragon de cuivre doré qui surmontait à Constantinople le dôme de l'église de Saint-Georges, et qui, enlevé à ceux de Biervliet par les Brugeois, puis aux Brugeois par les compagnons de Philippe d'Artevelde, décore aujourd'hui depuis bien longtemps la flèche du beffroi de Gand.

XXXIV.

L'EMPIRE LATIN A CONSTANTINOPLE.

> Les riveaux de Baudouin, sans mauvaise humeur, l'honoraient tant qu'ils pouvaient.
>
> VILLEHARDOUIN.

Lorsque les croisés eurent fait le partage du butin, les chefs se réunirent pour élire un empereur. Baudouin IX, Henri Dandolo et Boniface, marquis de Montferrat, furent les trois concurrents entre lesquels on chercha le plus digne. Baudouin IX fut proclamé, à cause de ses vertus, de son courage, de sa jeunesse et de la valeur de sa nation; et le 16 mai

de l'année 1204, l'évêque de Soissons, paraissant avec éclat sur le péristyle du palais impérial, dit aux croisés et au peuple de Constantinople, qui attendaient la décision des électeurs : — Vous avez pour empereur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut. De longs cris de joie saluèrent le nouveau monarque.

Selon la vieille coutume des enfants de Clovis, on éleva le prince élu sur un bouclier; on le porta ainsi à la lueur des flambeaux, car il était minuit, dans l'église de Sainte-Sophie, où il fut couronné avec pompe, et revêtu de la pourpre par le légat du pape Innocent III. Le légat, debout devant l'autel, ne prononça ensuite que ces paroles : — Il est digne de régner. Tous les assistants s'écrièrent aussitôt : Il en est digne, il en est digne, il en est digne! Et, après cette triple exclamation, deux chevaliers lui remirent l'épée impériale et l'inaugurèrent, assis sur le trône d'or des empereurs.

Baudouin IX était âgé de trente-quatre ans.

Il partagea les provinces de l'empire, érigées en fiefs, à ses compagnons d'armes. Il donna à Conon de Béthune, à Milès de Brabant et à ses autres amis les principales dignités de la couronne. Henri Dandolo, créé prince de Romanie, eut le droit de porter les brodequins de pourpre. Le marquis de Montferrat fut reconnu roi de Thessalonique. Tous les chevaliers eurent de vastes seigneuries, que pourtant il fallait conquérir. Mais le saint-siége, approuvant tout ce que les croisés avaient fait, engageait les peuples de l'Occident à venir soutenir le nouvel empire que

fondait Baudouin IX; les croisés ne doutèrent pas du succès, qui jusque-là ne les avait jamais trahis.

Baudouin, quoiqu'il eût reçu la couronne impériale, n'avait pas abandonné l'espoir de s'illustrer aussi dans la Palestine. Dès qu'il eut reçu les serments, il envoya aux chrétiens de Ptolémaïs des trophées de ses victoires; et un riche navire, portant la couronne d'impératrice, alla chercher la comtesse de Flandre, que Baudouin voulait faire asseoir auprès de lui sur le trône de Constantinople.

Les croisés de la terre sainte, en apprenant l'heureuse fortune des compagnons de Baudouin, se hâtèrent d'accourir presque tous dans l'empire; les templiers et les chevaliers de Saint-Jean arrivèrent aussi. Mais quand l'empereur alla au-devant du vaisseau sur lequel il s'attendait à revoir une épouse chérie, il lui fallut tout son courage d'homme pour supporter le spectacle qui lui était réservé. La comtesse de Flandre, que les chagrins d'une longue absence avaient rendue malade à Ptolémaïs, n'avait pu apprendre sans la plus vive émotion l'élévation de son époux à l'empire; cette émotion l'avait tuée. Le châtelain de Bruges ne ramenait de cette princesse, qui devait orner la nouvelle cour, que sa dépouille mortelle. Baudouin au désespoir lui fit rendre les honneurs funèbres avec magnificence dans l'église de Sainte-Sophie, où il avait été couronné peu de temps auparavant. Il jura de ne point la remplacer; et après quelques jours donnés à la douleur, il s'occupa du vaste empire qu'il lui fallait défendre avec moins de vingt mille hommes.

Le roi des Bulgares, le sultan d'Iconium (Koniah), les empereurs détrônés Alexis-l'Ange et Théodore Lascaris menaçaient sur tous les points les croisés. Lascaris se faisait reconnaître empereur à Nicée. Murzuffle pris fut jugé par les chevaliers et précipité du haut d'une colonne; le vieil Alexis, enfermé dans un monastère par Lascaris, qui était son gendre, y mourut oublié. Lascaris, repoussé avec le sultan de Koniah, se retira parmi les Turcs, mais il n'était pas abattu.

Les croisés cependant, encouragés par leurs succès, marchèrent à la conquête de leurs principautés. Ceux qui voulaient retourner en Europe vendaient les vastes fiefs qu'on leur avait donnés ou les jouaient aux dés. Baudouin IX parcourut les provinces pour y établir son autorité. Il fut reçu en triomphe dans Andrinople. Il voulait aussi visiter Thessalonique; ce projet inquiéta Boniface, qui s'y opposa, et la guerre se fût élevée entre les deux chefs, si Dandolo et les autres princes de la croisade ne fussent intervenus. Le comte de Blois, qui avait pour sa part la Bithynie, battit encore Lascaris. Henri de Hainaut partit avec une petite armée pour soumettre la Phrygie. Les armes de nos pères triomphèrent dans les champs de Troie; et les Francs virent les Turcs fuir devant eux aux lieux mêmes qui avaient été foulés par les soldats d'Alexandre. Uni au marquis de Montferrat, Henri délivra la Grèce de ses tyrans. Les barons chrétiens, qui avaient pris la croix pour conquérir les seigneuries de la Palestine, eurent des fiefs dans le pays des dieux d'Ho-

mère. On vit des seigneurs de Corinthe et d'Argos, des princes d'Achaïe; Othon de la Roche fut duc d'Athènes et Nicolas de Saint-Omer sire de Thèbes.

Tout se soumettait devant les chevaliers de l'Europe. Malheureusement ils ne surent pas garder leurs conquêtes. La violence qui fonde des trônes ne les soutient pas; elle perdit les croisés. Joanice, roi des Bulgares, chef cruel d'un peuple féroce, offrit son amitié à Baudouin IX, qui eut le tort de la dédaigner. Joanice devint son ennemi. Il attira sous ses nombreuses bannières tous les Grecs mécontents et se fit rapidement le chef d'une ligue d'extermination. L'orage éclata dans les provinces. Les croisés furent massacrés à Andrinople, à Didymotique et dans beaucoup d'autres villes. L'empereur n'en sut rien d'abord, parce qu'on avait rompu les communications. Mais bientôt il apprit l'entrée de Joanice sur les terres de l'empire. Il écrivit à ses comtes d'abandonner leurs domaines conquis et d'accourir, comme ils l'avaient juré, sous ses drapeaux. Sans les attendre, il partit en avant, à la tête de huit mille hommes; après cinq jours de marche, il se trouva sous les murs d'Andrinople, que cent mille Grecs défendaient et que protégeaient des remparts inexpugnables. Le doge de Venise arriva le lendemain avec sept mille Vénitiens; et on commença le siége de la ville.

Mais Joanice s'avançait, déployant autour de lui sa formidable armée, qui marchait, détruisant tout par le fer et la flamme. Il était précédé de hordes tartares auxquelles il avait donné l'ordre d'attirer

les croisés dans une embuscade. Légèrement armés et montés sur de rapides coursiers, les Tartares s'élancèrent jusqu'aux premiers postes du camp de Baudouin et jetèrent quelques flèches. Les chefs, craignant un piége, avaient défendu qu'on sortît des retranchements. Mais des escarmouches s'étant engagées, les chevaliers, à qui toute provocation semblait un affront insupportable, ne songèrent plus à la prudence. Baudouin lui-même, malgré ses ordres, courut à l'ennemi; en un instant l'armée entière sortit au pas de charge. Les Tartares, selon leurs instructions, prirent la fuite. Poursuivis à deux lieues d'Andrinople par les croisés, ils les attirent entre des forêts, dans un pays inconnu. Là tout à coup se montre l'armée de Joanice; deux cent mille Bulgares entourent les chevaliers; toute retraite leur est coupée; une horrible bataille s'engage entre des hommes de sang accoutumés au carnage et des hommes de cœur décidés à mourir. Le comte de Blois succombe un des premiers; une foule de braves croisés trouvent la mort; tous les chefs sont massacrés; Baudouin seul restait encore debout au milieu des débris de ses compagnons expirants. Entraîné par son ardeur, il se voit enfin accablé par le nombre; blessé, hors d'haleine, épuisé, les Bulgares le saisissent, le chargent de chaînes et l'entraînent devant leur roi, pendant que la prudence du doge de Venise sauve quelques détachements qui regagnent Constantinople à travers mille périls. Cette bataille avait eu lieu le 15 avril 1205.

En approchant de la capitale, les soldats sauvés

par le doge de Venise rencontrèrent Henri de Hainaut qui accourait des provinces de la Grèce pour rejoindre l'armée de son frère. Il tomba dans un grand désespoir en apprenant la défaite des croisés et la captivité de Baudouin. Tous ses chevaliers voulaient qu'on les menât sur-le-champ à l'ennemi, pour venger leur empereur. Dandolo leur conseilla de rentrer d'abord à Constantinople, pour examiner les ressources de l'État. L'effroi s'était emparé des Européens, dont la plupart s'embarquaient pour retourner dans leur pays; les Grecs, qui n'étaient pas soumis, se réjouissaient en secret. Henri de Hainaut fut nommé régent de l'empire, en l'absence de son frère, et on envoya au Pape et aux princes chrétiens des députés pour implorer du secours.

Les Grecs des provinces, appuyés par les Bulgares, s'étaient partout révoltés; et les croisés dans Constantinople ne voyaient plus autour d'eux que des ennemis. Henri de Hainaut ne resta pas inactif. Il voulut reprendre quelques villes; mais les prodiges de valeur qui signalèrent son courage ne lui donnèrent qu'une gloire stérile, achetée par la perte de ses meilleurs chevaliers.

Les Bulgares cependant détruisaient tout et semblaient regarder tous les hommes comme leur proie. Ils traitaient les Grecs aussi mal que les croisés. Si les chevaliers eussent été aussi habiles qu'ils étaient vaillants, au lieu de mépriser les Grecs, ils eussent pu s'en faire d'utiles auxiliaires. Ils reconnurent un peu tard l'imprudence de leur conduite; en 1206 ils s'allièrent enfin avec les Grecs que Joanice avait

tyrannisés; ils reprirent ainsi Andrinople, Didymotique et la plupart des autres villes de la Thrace. Mais le pays était dévasté; Joanice s'unissait à Lascaris, dont les Grecs de Nicée avaient épousé la fortune; malgré les exhortations du saint-siége, l'Europe n'envoyait point de défenseurs, et on n'avait aucune nouvelle de Baudouin.

En vain plusieurs hommes dévoués à Henri avaient parcouru la Bulgarie pour connaître le sort de l'empereur; ils étaient revenus à Constantinople sans avoir rien appris. Un an après la funeste bataille d'Andrinople, le pape avait demandé au roi des Bulgares, qui était chrétien, la liberté de Baudouin IX; le barbare s'était contenté de répondre que la délivrance de l'empereur n'était plus au pouvoir des mortels. On ne douta plus de sa mort; on en faisait des récits horribles. Nicétas dit que Joanice, lui ayant fait couper les bras et les jambes, l'exposa ensuite dans une vallée où il devint la proie des loups. On lit dans d'autres chroniques que la reine des Bulgares, étant devenue éprise de Baudouin, lui proposa de tuer son époux et de s'enfuir avec lui, s'il voulait la faire impératrice; qu'il rejeta cette offre; que la princesse irritée aigrit contre lui le tyran; que Joanice, qui retenait l'empereur dans une dure prison, l'ayant fait amener devant lui dans un grand festin, lui fit couper les mains et les pieds, et le fit jeter dans un lieu désert où il demeura trois jours à combattre la mort, exposé aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie qui le mangèrent vivant. On ajoutait que de son crâne enchâssé dans de l'or le roi

des Bulgares s'était fait une coupe qu'il étalait dans ses fêtes (1).

Dandolo mourut comme on s'entretenait de ces affreux détails; on apprit aussi que le marquis de Montferrat, roi de Thessalonique, venait d'être tué par les Bulgares; et Henri fut proclamé empereur au milieu du deuil, le 16 août de l'an 1206.

Tout le monde pleurait dans Baudouin, qui n'avait régné que onze mois, un monarque digne de tant de regrets; et en effet, dit Lebeau dans son *Histoire du Bas-Empire* : « Aucun des princes croisés ne surpassait Baudouin en valeur guerrière; aucun ne l'égalait en vertus civiles. Doux, affable, plein

(1) D'autres racontaient que Baudouin était parvenu à briser ses fers et qu'on l'avait vu errant dans les forêts de la Servie. Dès lors beaucoup de personnes crurent qu'il n'était pas mort. Sous le règne de Jeanne de Flandre, sa fille, un ermite de la forêt de Glançon sur la lisière du Hainaut présentant les traits de Baudouin IX, le peuple se persuada que c'était Baudouin IX. Le solitaire se refusa d'abord aux hommages qu'on voulut lui rendre. Mais on l'entraîna; on le montra aux villes du Hainaut et de la Flandre, qui le reconnurent; les princesses de Flandre ne voulurent pas voir en lui leur père. Elles s'adressèrent au roi de France Louis VIII, leur suzerain, qui fit venir le prétendu comte à Péronne. Il était accompagné des ducs de Brabant et de Limbourg, qui soutenaient son identité. Néanmoins Louis VIII lui fit des questions auxquelles on dit qu'il répondit mal; on publia dès lors que le faux comte Baudouin n'était qu'un imposteur qui s'appelait Bertrand de Reis; et le pauvre homme, quel qu'il fût, se vit pendu à Lille entre deux chiens, en l'année 1225. C'était dans les mœurs du temps. Du reste le vieil auteur de la curieuse et rare chronique de Baudouin IX présente l'ermite comme le vrai Baudouin; et Jeanne de Constantinople, dans ce livre, est présentée comme ayant fait pendre son père. Le savant et spirituel père Cahour, de la Compagnie de Jésus, a publié en 1850 son beau livre de *Baudouin de Constantinople,* ouvrage précieux pour l'histoire et d'un très-vif intérêt pour tous les lecteurs. A la page 161, le père Cahour cite le témoignage de seize chevaliers qui déclarèrent avoir vu l'empereur Baudouin mort sur le champ de bataille....

d'humanité, il ne pouvait voir un malheureux sans le secourir; il souffrait sans humeur les contradictions et renonçait sans résistance à son propre avis pour en embrasser un meilleur. Il aimait les lettres; avant son départ de la Flandre, il avait chargé plusieurs personnes instruites de rechercher et de rédiger l'histoire du pays. »

Baudouin IX est souvent appelé dans l'histoire Baudouin de Constantinople, à cause de sa conquête et de son titre d'empereur. On a également donné ce surnom à son frère Henri qui lui succéda, et même à ses filles Jeanne et Marguerite, qui, après sa mort, régnèrent sur la Flandre. Henri de Hainaut ou de Constantinople, devenu empereur, joignait à toutes les vertus civiles le courage des héros et les plus grands talents militaires; aussi, en dépit des obstacles qui l'entouraient, il sut se maintenir; malgré l'exiguïté de ses forces, il battit toujours ses ennemis.

Il avait chassé les Bulgares d'Andrinople; il les défit encore à Didymotique, les repoussa d'Aquilée, et dispersa l'armée de Lascaris, qui n'avait pas renoncé à l'empire. Il volait, en 1207, au secours de Thessalonique que le féroce Joanice assiégeait avec ses Bulgares; lorsqu'il arriva, l'odieux roi était mort et son armée faisait sa retraite. L'empereur la poursuivit et la tailla en pièces si complétement qu'il ôta pour longtemps aux Bulgares l'envie de reparaître dans l'empire.

Il réclama ensuite des Lombards, qui occupaient Thessalonique, l'hommage féodal; ces peuples l'ayant

refusé, l'empereur fit la guerre à leur régent, qui tenta d'empoisonner Henri. Mais il n'y réussit pas; il fut soumis et obligé de s'en retourner en Europe, dépouillé de ses dignités et de ses fiefs pour châtiment de sa félonie.

Cependant Lascaris, s'étant fait de nouveaux alliés, s'empara de la province de Koniah, prit Héraclée et plusieurs autres places, rassembla derechef une nombreuse armée, et, se jetant dans la Cappadoce, força encore l'empereur à la guerre. Henri venait avec toutes ses forces; les deux armées étaient en présence, quand les évêques parvinrent à rapprocher les deux princes. Moyennant l'abandon de Pergame, de Nicée et de quelques autres villes, Lascaris consentit à faire la paix avec Henri, qui lui donna pour épouse sa nièce Marie, fille de sa sœur Yolande, qui avait épousé Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre.

Peu de temps après, Henri de Hainaut mourut (1216) après un règne de dix ans. Quelques-uns prétendirent qu'il avait été empoisonné. Les Grecs, comme les Européens, le pleurèrent, à cause de sa justice intègre et de la douceur de son gouvernement. Il ne laissait point d'enfants; son frère Eustache était peu remarquable. A cause de sa sœur Yolande, les barons élurent pour lui succéder Pierre de Courtenay, son mari; il partit bientôt de son comté d'Auxerre avec cent soixante chevaliers et six mille soldats; il passa par Rome, où le Pape le couronna empereur et Yolande impératrice de Constantinople. Yolande arriva avec ses filles dans la capitale. Mais Pierre ne vit pas le siége de son em-

pire; il s'était adressé, comme Baudouin IX, à la république de Venise pour le transport de sa petite armée. Les Vénitiens lui firent les mêmes conditions qu'ils avaient faites aux premiers croisés. Ils consentirent à fournir les vaisseaux nécessaires pour le passage des soldats de Pierre, à condition qu'il les aiderait à reprendre la ville de Durazzo (Dyrrachium) que leur avait enlevée Théodore Comnène, l'un des plus grands ennemis des croisés. Pierre de Courtenay alla donc assiéger cette place munie de solides remparts. Mais n'ayant pas de machines de guerre et ne pouvant attirer les Grecs hors de leurs murailles, après de longs et vains efforts, il fut obligé de lever le siége. Les Vénitiens, prétendant qu'il n'avait pas rempli ses engagements, lui refusèrent leurs vaisseaux; et l'empereur entreprit d'achever sa route par terre. Théodore, l'ayant attiré dans un défilé, le prit et le retint dans une rude prison où il le fit mourir en 1218.

Conon de Béthune, en son absence, avait été nommé bailli ou régent de Constantinople. Il gouverna sagement avec Yolande de Hainaut. Mais au mois d'août de l'année 1219, la bonne impératrice mourut elle-même. Robert de Courtenay, son fils, lui succéda; il n'arriva que lentement à Constantinople, et fut couronné empereur dans la basilique de Sainte-Sophie, le 21 mars 1221. Il n'était pourtant pas l'aîné des enfants de la princesse flamande; mais l'aîné, Philippe, avait préféré son paisible comté de Namur à un empire entouré de tempêtes.

Robert n'avait pas la vigueur de Baudouin et de

Henri. L'empire latin, dans ses mains, marcha vers sa décadence; et il ne commanda guère hors des murs de Constantinople. Après un règne sans gloire, Robert de Courtenay mourut en 1228, laissant l'empire à son frère Baudouin, qui n'avait que douze ans, et à qui on donna pour tuteur Jean de Brienne.

XXXV. — LA CROISADE DES ENFANTS.

Le cœur des enfants, s'il échappe au joug,
ne comprend pas le danger. PLUTARQUE.

On a reconnu dans tous les temps et partout que ce qui se développe le plus vite dans les enfants, s'ils ont reçu un peu d'éducation chrétienne, c'est le sentiment des grands devoirs. L'hésitation devant ce qui est noble et digne est souvent fille d'un cœur qui commence à se corrompre. Le cœur droit d'un enfant va au but qui lui paraît ou glorieux, ou noble, ou saint.

Un des plus remarquables exemples de ce que nous énonçons, c'est ce fait singulier qui éclate au treizième siècle et que l'on appelle la Croisade des enfants.

C'était en l'année 1213; le grand pape Innocent III appelait ardemment les chrétiens à la croisade. Il fallait secourir les empereurs latins de Jérusalem, délivrer les chrétiens de la terre sainte, chasser les Maures de l'Espagne et des Deux-Siciles, protéger les côtes de l'Europe menacées par les enfants de Mahomet; et plus de la moitié des hommes puissants, en France, en Allemagne, en Angleterre et dans les

autres pays éclairés par la foi, usaient leurs armes dans des guerres intestines, au lieu de répondre au généreux appel du souverain pontife. Alors on vit tout à coup les enfants, au défaut des pères, s'indigner des périls de l'Église et prendre la croix.

Ils avaient été soulevés par un jeune fanatique hongrois, moine apostat, qu'on appelait Jacob selon les uns, Job selon le plus grand nombre, et qui, ayant entraîné vingt mille enfants allemands, en leva trente mille dans les vieilles Gaules et se fit le général de cette singulière armée.

Échappant à la vigilance de leurs parents, ces enfants, de douze à seize ans, s'armèrent comme ils purent, se proclamèrent soldats de Jésus-Christ et se mirent en marche. C'était en quelque sorte un mouvement épidémique, si ce mot peut être permis à propos d'une si pieuse résolution. Et il est fâcheux que personne n'ait écrit l'histoire de cette grande manifestation; car les chroniques ne lui consacrent que quelques lignes. — Une note à un fait si grave!

Il est pourtant fait mention d'eux dans l'*Histoire du pape Innocent III*. On y lit que quinze mille de ces enfants, s'étant mis sous la conduite d'un jeune pâtre du village de Cloyes, dans le pays de Vendôme, partirent pour la délivrance des saints lieux, et qu'Innocent, en apprenant ce fait, s'écria en fondant en larmes:

« Ces enfants nous font honte; pendant que nous sommes endormis, ils partent joyeux au secours de la terre sainte. »

Ces cinquante mille enfants croisés, tous de douze à seize ans, s'étaient persuadé, dans leur zèle pieux,

que, puisque les hommes faits ne sortaient pas de leur torpeur, Dieu voudrait bien se servir des enfants pour délivrer le saint Sépulcre et reconquérir la sainte Croix.

« Rendez-nous, Seigneur Jésus, votre Croix sainte! » tel était leur cri de guerre.

De jeunes clercs et des enfants nobles faisaient partie de la troupe. Mais des vagabonds se joignirent à eux, et les excès qu'ils commirent en Allemagne furent cause que les petits croisés, mal accueillis partout, périrent presque tous de misère et de fatigue. Dans d'autres contrées, ils furent dépouillés par les voleurs.

Des trente mille enfants qui s'étaient enrégimentés en France, un assez grand nombre arriva à Marseille pour s'embarquer. Deux bandits qui les avaient suivis, et qui se faisaient passer pour d'honnêtes marchands, quand ils n'étaient que des corsaires, — les annales contemporaines ont conservé leurs noms peu avenants, l'un s'appelait Hugues Lefer et l'autre Guillaume Leporc, deux insignes scélérats, dit un historien, — leur promirent de les passer gratuitement dans la Palestine, et les embarquèrent dans sept grands navires. Deux de ces vaisseaux firent naufrage; les cinq autres abordèrent en Égypte. Mais aussitôt les deux pirates se dévoilèrent : ils prétendirent qu'il leur fallait les frais du passage, et ils vendirent ces pauvres enfants aux Sarasins.

Ils s'étaient élancés dans la croisade, décidés à verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ et avides du martyre : ils en eurent le bonheur; car,

fermes dans leur foi, ils moururent presque tous violemment, pour ne pas renier leur divin Maître. Quelques-uns, non moins heureux, convertirent à la foi chrétienne ceux qui les avaient achetés; et le grand exemple donné par ces enfants porta ses fruits. — Pendant qu'ils périssaient glorieusement en Égypte, le concile de Latran, convoqué par Innocent III, décidait une nouvelle croisade générale, où les rois et les grands de la terre ne tardèrent pas à venger ces petits martyrs, que nous connaîtrons dans le ciel.

Mais du moins leur exemple et peut-être plus encore leurs prières, lorsqu'ils furent devant Dieu, réveillèrent leurs pères, qui marchèrent à la sixième croisade générale.

Leur chef Job ne s'était pas embarqué avec eux. On le retrouvera pendant les désastres de la croisade de saint Louis.

Presque en même temps que cette tentative des enfants, la Castille, en croisade permanente contre les Maures, leur reprenait le fort Magalon, Alarcos, Calatrava, et leur faisait subir, dans les plaines de Tolosa, une immense défaite, où, dit-on, cent mille Sarasins périrent.

XXXVI. — SIXIÈME GRANDE CROISADE.

> Ne vous laissez pas aller à tous les vents
> et ne suivez pas votre voie au hasard.
> *Ecclésiastique*, V.

Des troubles, à la mort de Henri VI, avaient agité l'empire pour la succession au trône impérial. Deux

hommes s'étaient fait en même temps proclamer empereurs et se disputaient le sceptre de Henri le Cruel: le premier était Philippe de Souabe, frère du monarque défunt; il se faisait un titre de la tutelle du jeune Frédéric, fils de Henri VI, enfant de trois ans, qu'il présentait comme héritier d'une couronne élective; le second était Othon de Brunswick, prince saxon. Le duc de Brabant, qui dans cette élection prit le titre de duc de Lorraine et de Brabant, marquis de l'empire romain, s'étant déclaré pour Othon de Brunswick, entraîna dans son parti toute la Belgique, à l'exception du pays de Liége dévoué à Philippe. Othon et Henri, après un siége de quarante jours, forcèrent les portes d'Aix-la-Chapelle, où Othon, couronné avec pompe, célébra ses fiançailles avec Marie de Louvain, fille de Henri Ier, princesse qu'il ne devait épouser que plus tard.

Othon, quatrième du nom, avait beaucoup de partisans. La guerre civile désola donc l'Allemagne et l'Italie pendant onze années. Mais Philippe de Souabe ayant été assassiné en 1208, Othon s'était vu reconnu par tous les Allemands. Peu après, il envahit le pays de Naples, et marchant sur les traces du monstre à qui il succédait, il s'empara des États de l'Église et fut excommunié. Dès lors les succès l'abandonnèrent; et l'Allemagne ayant élu à sa place Frédéric II, fils de Henri VI, il y eut une fois de plus deux empereurs.

En l'année 1214, une ligue presque européenne s'était formée contre Philippe-Auguste, dont la splendeur effrayait ses voisins. Othon IV, qui voulait de la

gloire, s'unit au comte de Flandre Ferrand, au duc de Brabant, aux Anglais; et il se trouva dans les Pays-Bas à la tête de cent cinquante mille hommes. Philippe-Auguste n'en avait que soixante mille, ayant dû laisser une partie de ses forces à son fils, qui, tout en comprimant les Albigeois, arrêtait les Anglais aux bords de la Loire. Le 25 juillet au matin, les souverains ligués contre la France se croyaient si sûrs de vaincre, qu'ils se partageaient les États de Philippe-Auguste. Le comte de Flandre devait avoir l'Artois, la Picardie et Paris, avec le titre de roi; Othon s'appliquait la Champagne et la Bourgogne; le roi d'Angleterre les provinces que baigne la Loire; les autres princes se disputaient le reste. C'étaient Henri le Guerroyeur, duc de Brabant, Henri III, duc de Limbourg, le comte de Salisbury, qui commandait six mille Anglais, et d'autres seigneurs.

Les deux armées se rencontrèrent le 27 juillet entre Lille et Tournai. Philippe-Auguste monta à cheval et dit aux siens :

« Soldats, l'armée qui nous attend est excommuniée; elle combat pour le pillage; nous qui marchons pour notre liberté et notre honneur, Dieu nous fera triompher. »

Puis, déposant sur l'autel où l'on venait de célébrer la sainte messe son casque de guerre que surmontait la couronne royale, il reprit d'une voix forte :

« Compagnons, il faut que cette couronne soit victorieuse aujourd'hui. Si vous connaissez dans vos rangs un plus digne que moi de la porter, mettez-la

sur sa tête; qu'il nous conduise au combat; je jure de lui obéir et je serai le premier à le suivre. »

Toute l'armée tomba à genoux en priant Philippe de la bénir; et Philippe la bénit solennellement, car le sacre lui avait donné ce droit.

On sait l'histoire de cette journée illustre. Les soixante mille Français mirent en pleine déroute les cent cinquante mille ligués. Othon prit la fuite, le comte Ferrand, qui voulait Paris, y fut emmené prisonnier.

Pour se laver de cette honte, Othon se croisa et partit pour la sixième croisade, ouverte par Innocent III et continuée par Honorius III, son successeur. Le comte de Salisbury avait été tué. Le roi d'Angleterre, vaincu à son tour près de la Loire, et, comme Othon IV, excommunié, prit aussi la croix, et tous deux partirent pour la Palestine. Frédéric II, le rival d'Othon, se croisa pareillement. Le saint-siége demandait aux guerriers leur courage, aux riches leurs aumônes, aux villes maritimes leurs vaisseaux, à tous les fidèles leurs efforts et leurs prières. Partout on s'ébranlait. Ceux qui ne pouvaient se résoudre à partir fournissaient de l'argent ou des armes; Philippe-Auguste abandonnait aux croisés le quarantième de ses revenus. Le roi d'Angleterre en se croisant se réconciliait avec le saint-siége. Frédéric II, rival d'Othon, se soutenait en prenant la croix comme lui. Mais Othon avait perdu ses alliés; Frédéric II, au contraire, appuyé par Philippe-Auguste, était devenu si puissant qu'il n'y avait plus que Cologne qui tînt encore pour Othon. Henri de Brabant, réconcilié

avec le roi de France, son beau-père, prit le parti de Frédéric, et lui fit ouvrir Cologne (en 1216); Othon, devenu fou, expira peu après dans un accès de frénésie. Les autres princes ne se hâtaient pas d'accomplir un vœu qu'ils avaient fait uniquement par politique.

Le souverain pontife avait envoyé partout d'ardents prédicateurs qui appelaient à la guerre sainte. Beaucoup de vaillants hommes coururent aux armes. Les Français du Nord et les Belges partirent en 1216, avec quelques Allemands; les ducs de Brabant et de Limbourg, les comtes de Looz et de Juliers embarquèrent leurs armées; les braves du Hainaut, de la Flandre, du Namurois et du pays de Liége se mirent en marche sous le commandement de Gauthier d'Avesnes, guerrier dont la famille avait déjà un si grand éclat en Asie. Les Hongrois, ces mêmes peuples qui cent vingt ans auparavant avaient immolé les premiers croisés, convertis alors à la foi de Jésus-Christ, venaient de prendre la croix, et conduits par André II leur roi, ils se joignaient aux Francs (1).

Tous ces guerriers débarquèrent à Ptolémaïs. Ils

(1) Parmi les seigneurs français qui se portèrent à cette croisade, nous ne citerons que Thibaut V, comte de Champagne, Jean de Brienne, Hervé, comte de Nevers, Henri, comte de Rodez, le comte de Forez, Guillaume II de Joigny, Josselin de la Roche-Bernard, Odon de Viviers, Philippe de Montfort, Henri de Nogent, Jean, sire d'Arcis-sur-Aube, Frédéric de Bourmont, Matthieu II, duc de Lorraine, Guillaume d'Arras, Gilles, sire de Rieux, Jean, comte de Mâcon, Henri de Germiny, Gaucher de Châtillon, Pierre d'Averoult, Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, Hugues, comte de la Marche, Gillet de Martainville, Herman de Périgord, Raymond IV de Turenne, Odon de Bussy, Érard de Rameru, Renard de Froissart, Baudouin de Mérode, Garnier de Mauny, etc., etc., etc.

apportaient des machines de guerre et des armes. Leur arrivée troubla tellement les infidèles, que dans leurs premières excursions ils firent sans combattre une multitude de prisonniers. Ils prirent d'assaut le mont Thabor, qui était un poste très-important; après quoi Gauthier d'Avesnes se fortifia sur le Carmel.

Un nouveau renfort étant venu d'Occident l'année suivante, on résolut d'aller assiéger Damiette. Il ne faut pas confondre cette place avec la ville de ce nom qui existe aujourd'hui. L'ancienne Damiette était d'une lieue plus avant vers la mer; située à un mille de la Méditerranée, sur la seconde embouchure du Nil, cette ville avait du côté du fleuve un double rempart, et du côté de la terre trois ceintures de bastions. Une tour énorme, assise au milieu du Nil, la protégeait contre les vaisseaux qui descendaient de l'Égypte. Elle était bien munie de provisions, et sa garnison était considérable. Les chrétiens assirent leur camp dans les riantes campagnes environnantes. Bientôt des vaisseaux, sur lesquels on avait élevé des galeries avec des ponts-levis et des échelles, s'approchèrent des doubles remparts. De grands traits de valeur signalèrent les commencements de ce siége; les musulmans se défendirent si bien, que les premiers chrétiens qui tentèrent l'escalade furent précipités et périrent engloutis dans le Nil. On décida que chaque nation avec ses chefs et ses machines aurait son jour de combat.

Ceux que commandait Gauthier d'Avesnes, voulant distinguer à la fois leur industrie et leur courage, con-

struisirent sur deux vaisseaux solidement liés ensemble un énorme château de bois, égal en élévation à la haute et vaste tour postée au milieu du Nil. Au sommet de la forteresse flottante, on avait placé un pont-levis qui devait s'abattre avec une galerie couverte sur la tour des infidèles. Le 24 août de l'année 1218 la monstrueuse machine descendit le Nil. Les matelots qui la dirigeaient s'arrêtèrent et jetèrent leurs ancres devant la tour du fleuve. Des deux côtés on s'apprête à un combat formidable; les chrétiens lancent leurs javelots; les musulmans, en masses pressées sur le rempart, inondent la tour mouvante de feu grégeois. Tout Damiette d'une part, de l'autre toute l'armée chrétienne assemblée sur la rive, font des vœux ardents. Mais en un instant la machine est en feu; le pont-levis tremble et s'enflamme; les premiers croisés qui s'étaient élancés reculent, après avoir perdu leur bannière; les infidèles triomphent. Bientôt pourtant, comme par un miracle, le feu grégeois s'éteint; la machine se trouve réparée; le pont-levis, ayant sacrifié sa galerie, retombe encore sur la tour des Sarasins; et les chrétiens s'avancent à découvert, avec des haches d'armes, des piques, des massues de fer; c'étaient des Liégeois, des soldats du duc d'Autriche, avec quelques Frisons. Les premiers eurent bientôt le pied sur les créneaux de la tour. Là il fallait repousser à travers mille périls un ennemi déterminé. Une partie des Sarasins retirés à l'étage inférieur, saisissaient les soldats de la Croix avec des lances à crocs et les précipitaient d'une hauteur prodigieuse dans le fleuve.

Les historiens citent surtout un jeune Liégeois dont ils ne disent pas le nom. Il combattait au premier rang, un pied sur le pont-levis, l'autre sur la plate-forme de la tour ennemie. A ses côtés un Frison, armé d'un fléau à battre le blé, dispersait une poignée d'infidèles et s'emparait de l'étendard jaune du sultan. Le Liégeois faisait face à un Sarasin robuste et portait vaillamment de grands coups, sans vouloir se retirer, malgré les cris de ses compagnons, et sans s'apercevoir que, tandis qu'il combattait, un Maure accroupi brisait avec sa hache la faible poutre sur laquelle il marchait. Il sentit le plancher craquer sous ses pas; ne voulant pas périr sans rendre sa mort utile, il saisit son haut ennemi par la jambe, l'entraîne et disparaît avec lui; et les chrétiens, se précipitant, sont maîtres de la grosse tour.

Mais la ville tint longtemps encore; plusieurs combats augmentèrent la gloire des croisés, sans amener la fin d'un siége qui devait durer dix-huit mois. Nous ne devons pas oublier un trait d'héroïsme que tous les historiens rapportent. Dans une rencontre qui eut lieu sur le Nil, un vaisseau des templiers fut pris par les Sarasins. Pendant que les infidèles, du haut des murs de Damiette, se réjouissaient de cet avantage, les templiers, Français, Belges et Allemands, préférant la mort à l'esclavage, percèrent le fond du navire. Vainqueurs et vaincus, tout fut englouti.

Plusieurs fois, dans des assauts, les chrétiens parvinrent aux créneaux des remparts de Damiette, sans s'y maintenir. Mais comme ils ne se lassaient point et que tous les jours il arrivait de nouveaux

croisés, le sultan du Kaire acheva de se troubler et envoya demander la paix. Il était si effrayé qu'il offrait de rendre aux chrétiens la ville de Jérusalem et de restituer tous les prisonniers faits sur eux depuis la mort de Saladin. Les barons et les chevaliers accueillirent avec joie ces propositions, qui terminaient la guerre sainte.

Mais le cardinal Pélage, qui était le chef suprême de cette croisade, la repoussa; il voulait tout devoir aux armes; il paraissait sûr de reprendre la Palestine, à laquelle il parlait de joindre l'Égypte. Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui était alors dans le camp, ne fut pas écouté; et on poursuivit le siége de Damiette.

Cette ville, serrée de très-près, était ravagée par la famine. Le 5 novembre selon les uns, le 9 selon les autres, en l'année 1219, on donna au commencement de la nuit le signal d'un grand assaut. Les échelles furent plantées au bruit d'un violent orage. La ville fut prise sans résistance. Mais elle n'était plus peuplée que de cadavres abandonnés dans toutes les rues. De soixante-dix mille habitants que Damiette avait comptés au commencement du siége, il n'en restait debout que trois mille, dont la faim avait fait aussi des spectres. Les chevaliers eurent pitié de ces infortunés, qu'ils respectèrent. Ils trouvèrent dans la ville de grandes richesses. Ce fut tout le fruit de cette croisade. Le cardinal Pélage, refusant de nouveau la paix, marcha sur l'Égypte; mais, mal secondé, il n'éprouva plus que des revers. Il fallut bientôt rendre Damiette, accepter des conditions au lieu d'en impo-

ser; et ceux des croisés qui avaient le cœur haut placé s'en revinrent abattus.

Si nous avons peu signalé dans cette croisade l'empereur Frédéric II, digne petit-fils de l'abominable Henri VI, c'est qu'il était l'allié des Sarasins plus que le champion de la Croix, et qu'il ne fit rien qui lui conquît gloire ou honneur.

XXXVII. — CROISADE CONTRE LES STADINGS.

> Iniquité de suivre les conseils impies et de repousser les prescriptions de la sagesse divine. S. Léon, pape.

Pendant tous ces débats, une secte nouvelle de fanatiques faisait des progrès en Allemagne. On les appelait les Stadings, ce que quelques-uns interprétent par « gens de plaisirs »; mais il est peut-être plus convenable d'expliquer leur nom par celui de la ville de Staden, dans la basse Saxe, où des Albigeois réfugiés avaient apporté leurs doctrines.

Les Stadings passaient leurs jours dans de grossières orgies; ils faisaient des figures de cire qu'ils adoraient; ils consultaient des devins et des sorcières et se vantaient d'être en plein commerce avec le diable; ils l'adoraient dans leurs rassemblements nocturnes. Il va sans dire qu'ils détestaient les sacrements et l'Église. Comme les Albigeois du Midi, ils se montraient les ennemis implacables des prêtres et des religieux. Lorsqu'ils le pouvaient, ils les faisaient mourir dans d'odieuses tortures. Ils exerçaient, depuis quelque temps déjà, leurs brigandages dans

l'archevêché de Brême; ils incendiaient les églises, pillaient les campagnes, massacraient les populations fidèles et se retiraient après leurs excursions dans des marais inaccessibles.

Plusieurs fois l'archevêque de Brême, Gérard de Lippe, avait tenté sans succès de les détruire. Dans une dernière bataille qu'il venait de leur livrer, son armée avait été vaincue et dispersée par les Stadings; son frère, qui la commandait, avait été pris et mis cruellement à mort. Cette victoire avait rendu les brigands plus audacieux et plus féroces.

Le prélat désolé s'adressa au saint-siége, occupé alors par le saint pape Grégoire IX. Grégoire engagea vivement tous les princes souverains de la Germanie inférieure et des Pays-Bas à se croiser contre ces nouveaux infidèles. Le jeune Henri de Brabant, qui devait porter le nom de Magnanime, fils de Henri le Guerroyeur, fut nommé chef de cette croisade. Les seigneurs de Malines, de Grimbert, de Wesemale, de Béthune, Thierry de Dixmude, Rasse et Arnold de Gavre, Gilbert de Sotteghem, Arnould d'Audenarde, et beaucoup d'autres chevaliers du Brabant, de la Flandre, du pays de Liége, du Limbourg et des Ardennes, vinrent avec leurs guerriers se joindre au prince de Brabant; et ils marchèrent vers le pays de Brême, au printemps de l'année 1234. C'était le sire d'Assche qui portait la grande bannière de Henri.

Après avoir étudié leurs ennemis pendant quelques jours, les croisés se décidèrent à les attaquer sur-le-champ. Ils couvrirent de ponts volants et de vastes claies les marécages coupés de ruisseaux qu'il

leur fallait franchir, et le 26 juin ils se précipitèrent contre les Stadings.

Les brigands, conduits par trois de leurs chefs, venaient en hurlant à la bataille. Elle s'engagea avec ardeur, avec acharnement; tandis que les Brabançons et les Ardennais attaquaient en face, les Flamands et le comte de Clèves cernaient les flancs et les derrières de l'ennemi, qui se trouva entièrement enveloppé. Alors il en fut fait un grand carnage. Neuf mille périrent, selon le récit de Pierre Van Dieve (1); c'était la moitié de la bande. Le reste fut poussé dans les fanges des marais ou dans les flots du Weser; et les Stadings ne laissèrent plus qu'un odieux souvenir (2).

L'année suivante, leur vainqueur, Henri de Brabant, deuxième du nom, succéda à son père sur un trône qu'il occupa dignement (3).

(1) Divœus, *De antiquitatibus Brabantiæ et rerum Brabanticarum*, lib. XX.

(2) Voyez, dans les *Légendes des Commandements de l'Église*, p. 268, d'autres détails sur les Stadings, qui attribuaient à la sainte hostie une puissance pour les sortiléges.

(3) On l'a surnommé le Magnanime principalement parce que, l'empereur Frédéric II ayant été à son tour excommunié, il refusa la couronne impériale que lui offraient les princes électeurs, et resta au milieu de son peuple, dont il avait étendu les libertés et le bien-être.

XXXVIII.

FIN DE L'EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE.

C'était un trop grand poids pour leurs débiles mains.
MAIRET.

Cependant l'empire fondé par Baudouin IX à Constantinople s'écroulait de jour en jour. Baudouin de Courtenai, élevé sur le trône latin après la mort de son frère Robert, n'avait que onze ans lorsque, en 1228, on le proclama chef de l'empire. Attaqué par les Grecs et les Bulgares, ses barons crurent lui donner un appui en lui faisant épouser Marie, fille de Jean de Brienne, roi nominal de Jérusalem, et en confiant à ce vieux chef la régence de l'empire latin. Jean de Brienne porta lui-même le titre d'empereur, mais à peu près aussi vainement qu'il avait porté celui de roi de la Palestine. Agé de soixante-dix ans, longtemps il ne put faire que bien peu pour arrêter les ennemis du sceptre dont la défense lui était confiée. En 1234 le roi des Bulgares s'étant ligué avec l'empereur grec, ces deux princes vinrent assiéger Constantinople. Jean de Brienne sentit réveiller son vieux sang français. Secondé de ses barons, il repoussa l'ennemi et délivra la ville. Un secours de Vénitiens et de Champenois ramena quelque confiance. Alors Baudouin de Courtenai passa en Europe, dans l'espoir d'intéresser les États chrétiens à sa cause.

Le roi de France Louis IX l'accueillit avec une bienveillance extrême. En récompense de la sainte couronne d'épines dont le jeune empereur lui fit pré-

sent, le monarque français lui donna des guerriers et des armes, lui fit rendre ses domaines de la maison de Courtenai et l'aida à reconquérir son comté de Namur, qui était usurpé.

Après la mort de ses frères, Baudouin était héritier du comté de Namur comme de l'empire de Constantinople. Mais en son absence, Marguerite, sa quatrième sœur, s'en était emparée. Elle avait épousé Henri de Wianden, mort en Palestine; quoique ses titres ne lui donnassent que des droits éloignés, l'extrême jeunesse de son frère, qui d'ailleurs était en Asie, avait favorisé sa hardiesse; et elle régnait à Namur, non sans avoir éprouvé quelques contestations. Car, en voyant ce beau comté presque livré au premier occupant, Ferrand de Portugal avait prétendu que, comme neveu d'Yolande par sa femme, il avait aussi des droits à ce domaine. Il s'y était présenté en armes, et il était le plus fort. Il avait occupé en 1231 le pays entre Sambre et Meuse; il avait pris Floreffe après un siége très-meurtrier; mais sentant bien qu'il n'avait pas de titres réels, il avait consenti à terminer cette guerre par une transaction. Il avait reçu quelques bailliages voisins de ses États de Hainaut, et il avait laissé le reste à Marguerite de Courtenai. Ce fut peu après cette paix que Baudouin arriva de Constantinople, réclamant son héritage. Marguerite, embarrassée et s'accoutumant à la grandeur, chercha des subterfuges. D'abord elle voulut faire passer son frère pour un imposteur, comme le pauvre ermite qu'on avait pendu à Lille parce qu'il se disait Baudouin IX. Ce moyen ne réussit pas.

Louis IX soutenant le jeune prince, le Namurois se déclara aussi pour lui. Marguerite céda et se retira dans un monastère.

Reconnu souverain du Namurois, Baudouin poursuivit ses projets d'affermir l'empire de Constantinople. Il emprunta au roi Louis IX cinquante mille livres parisis hypothéquées sur son comté de Namur; après cela il passa en Angleterre, où il reçut quelque appui; il leva partout des guerriers, et repartit en 1239 pour l'Asie, à la tête de soixante mille hommes, parmi lesquels, s'il faut en croire les vieux historiens, on comptait trente mille cavaliers. Il emmenait plusieurs chefs renommés, belges, français et anglais.

Quoiqu'une partie de ses compagnons l'eût quitté en chemin pour prendre la route de la terre sainte, il arriva pourtant dans son empire à la tête d'une force imposante. Il se fit couronner à Sainte-Sophie par le patriarche de Constantinople. Mais, au lieu de marcher à ses ennemis et de les combattre, il se contenta d'obtenir d'eux une trêve de deux ans.

Jean de Brienne était mort; Baudouin de Courtenai régna faiblement.

En 1244, ayant éprouvé d'autres échecs, il parcourut l'Europe de nouveau; pendant quinze ans, errant et malheureux, on le vit chercher partout des soutiens sans succès; car on n'avait plus en lui aucune confiance. Les chrétiens connaissaient trop les tristes fruits des guerres lointaines. Le peu de zèle qui restait encore pour les pieuses expéditions ne poussait les guerriers que vers Jérusalem. Louis IX

en 1245 avait pris la Croix ; parmi les seigneurs, les seuls dont l'ardeur eût pu seconder Baudouin se préparaient à suivre le roi de France; c'était Guillaume de Dampierre, fils de la comtesse de Flandre Marguerite, qui devait partager la gloire, les périls et la captivité du roi de France et ne revenir de la Palestine que pour expirer au retour sur le sol natal. C'étaient Guy son frère, le sire de Béthune, et plusieurs seigneurs du Brabant et du pays de Liége.

Baudouin pourtant ne se rebuta pas; il fut secondé par sa femme. Tandis qu'il poursuivait ses démarches suppliantes, on voit, en 1249, Marie de Brienne, comtesse de Namur et impératrice de Constantinople, aller jusqu'en Chypre implorer la protection de Louis IX et de ses chevaliers, toucher les croisés du spectacle de sa misère, et leur arracher des promesses que les revers et la mort ne leur permirent pas de tenir.

Et dans le même temps, les ennemis de Baudouin de Courtenai profitèrent de son absence pour lui enlever son comté de Namur, qui était gouverné par des baillis. Jean d'Avesnes, qui déjà s'était emparé du Hainaut, du vivant de sa mère, déclara qu'il confisquait le comté de Namur, premièrement, parce qu'il en était suzerain et que Baudouin de Courtenai avait négligé de lui en faire hommage; en second lieu, parce qu'il l'avait engagé au roi de France sans son consentement. Guillaume de Hollande, dont Jean d'Avesnes avait épousé la sœur, appuya ces prétentions; et l'usurpateur du Hainaut mit la main sur le pays de Namur. Baudouin de Courtenai était

alors retourné en Asie; Louis IX était en Palestine. L'empereur latin décida sa femme à revenir en Europe. Marie de Brienne arriva donc à Paris, où la reine Blanche, qui était régente de France en l'absence de son fils, la reçut avec toutes les marques de la plus haute distinction; elle lui remit l'obligation des cinquante mille livres que son mari avait contractée; et soutenue par la France et par le saint-siége, Marie revint à Namur en 1253. Jean d'Avesnes alors céda à Henri II, comte de Luxembourg, les droits qu'il s'était faits sur ce comté.

Marie, entourée d'ennemis, régnait avec peine. Durant les désordres précédents, un grand esprit de licence s'était répandu dans toutes les classes de citoyens. Après l'avoir souffert trop mollement d'abord, elle voulut tout à coup ramener l'ordre par la violence. On murmurait déjà des impôts dont elle accablait ses sujets, pour soulager son mari; elle les augmenta. Dans une émeute on tua son bailli. Les coupables aussitôt furent déclarés criminels de lèse-majesté. Il s'était formé des conspirations; elles éclatèrent. Un bourgeois, secrètement envoyé au comte de Luxembourg, lui offrit de lui livrer Namur qu'il avait acheté, et l'assura du concours des habitants, s'il voulait se présenter. C'était Henri II, dit le Grand, ou le Blond, fils d'Ermesinde et petit-fils de Henri l'Aveugle. Il était brave, et prétendait avoir des droits au riche domaine de son grand-père; il accueillit avec une joie immodérée l'ouverture qui lui fut faite, se prépara sans bruit et entra par surprise dans Namur, la nuit du 24 décembre 1256.

L'impératrice, car la comtesse de Namur conservait ce titre, avertie de ce qui se passait, prit la fuite à la hâte, laissant la garde du château à Francon, bâtard de Wesemaele, qui jurait de le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il tint ses serments; il supporta un siége rigoureux de plus de deux années, attendant toujours des secours. Marie de Brienne avait obtenu de la comtesse de Flandre et du comte de Champagne quelques soldats; ils n'osèrent attaquer le comte de Luxembourg; et la petite garnison du fidèle Wesemaele ayant mangé ses chevaux, le château se rendit le 2 décembre 1259. Maître de la ville et de la forteresse de Namur, le comte Henri de Luxembourg soumit toute la province.

Baudouin de Courtenai, plus attaché à l'empire de Constantinople qu'à son comté de Namur, le vendit alors à la comtesse de Flandre, moyennant vingt mille livres parisis. Mais ce ne fut qu'en 1264 que Guy de Dampierre le posséda, par un nouveau traité avec le comte de Luxembourg, dont il épousa la fille.

Après de longs efforts, Baudouin de Courtenai était parvenu encore à lever une armée, qui était partie devant lui pour Constantinople, sous la conduite de Jean de Béthune. Il l'avait rejoint. Mais sa cause était perdue. En l'année 1262, Michel Paléologue lui enleva sa capitale, qui faisait alors tout l'empire. Obligé de s'enfuir par mer de Constantinople, n'emportant que ses titres, il ne put s'habituer à vivre dépouillé de la pourpre, qui pourtant l'écrasait. Il trouva moyen d'équiper une nouvelle flotte; et il al-

lait partir à la tête d'une dernière croisade pour reprendre l'empire qu'avait fondé son oncle Baudouin IX, lorsque les désastres de saint Louis en Asie arrêtèrent ses guerriers. — Baudouin de Courtenai mourut en 1273, âgé de cinquante-six ans. Nous n'avons résumé ici ses malheurs que pour dire la fin d'une dynastie qui s'était levée si glorieuse.

XXXIX. — SEPTIÈME GRANDE CROISADE.

SAINT LOUIS.

> Comme on était en contestation s'il fallait tenir le Roi pour mort, Notre-Seigneur lui rendit la parole; et la première chose qu'il dit, ce fut qu'il demanda que la croix du saint voyage lui fût apportée; laquelle incontinent lui apporta l'évêque de Paris. Et le Roi, la recevant très-dignement, se croisa et fit vœu d'aller contre les infidèles.
>
> JOINVILLE.

Pendant que les chrétiens divisaient leurs forces entre la Palestine, l'empire latin de Constantinople et leurs guerres locales, Gengiskan, l'un des grands dévastateurs de la terre, s'élançait des steppes de la Tartarie, avec des bandes aussi nombreuses et aussi implacables que celles qui huit cents ans auparavant avaient suivi Attila. Mais plus heureux que le roi des Huns, Gengiskan avait conquis toute l'Asie, et son empire s'étendait de dix-huit cents lieues de l'orient à l'occident, de plus de mille du nord au midi, lorsqu'il mourut au milieu de ses triomphes, en 1227; il avait soixante-six ans et les trois quarts de sa vie

s'étaient passés dans les combats. Il partagea en mourant ses nombreux États entre ses enfants. Tulikan eut la Perse, le Khoraçan et une partie de l'Inde. Des populations chassées de la Perse par les Tartares vinrent chercher un asile en Égypte. Le sultan, toujours en guerre avec les chrétiens de la Palestine, accueillit ces fugitifs, les incorpora dans ses armées; beaucoup de Tartares s'étaient joints à eux par amour de la vie d'aventures. Ces bandes sauvages prirent à leur tour Jérusalem, la saccagèrent et massacrèrent encore tous les chrétiens.

L'évêque de Beyrouth, à ces affreuses nouvelles, s'embarqua pour l'Europe et alla solliciter de nouveau l'intervention du Saint-Siége. En considérant les conquêtes sanglantes des Tartares, qui avaient dévasté aussi la Hongrie, la Pologne, qui menaçaient l'Allemagne et l'Italie, et qui semblaient destinés à envahir tout l'ancien monde, l'Europe s'épouvanta. Tous les souverains envoyèrent aux chefs de ces hordes des ambassadeurs qui furent tous mal reçus; et alors on n'eut recours qu'à Dieu, en ajoutant aux litanies qui se récitaient dans toutes les églises : *A furore Tartarorum libera nos, Domine* (1).

En 1246, le pape Innocent IV envoya le franciscain Jean Carpini dans le Kapschak, contrée de la Tartarie, qui s'étend de la Crimée au Volga, pour obtenir de Tuli-kan, l'un des fils de Gengis, qu'il cessât ses ravages dans la Russie, la Pologne et la Hongrie. Saint Louis, peu après, députa aux Tar-

(1) Comme au temps des invasions normandes, on avait ajouté *à furore Normannorum.*

tares Guillaume de Ruysbroeck (Rubruquis), cordelier brabançon, dans le même dessein; et ces deux religieux furent accueillis partout. Ils obtinrent même des conversions. Mais il fallait secourir Jérusalem.

Dans un concile assemblé à Lyon en 1245, le pape avait réclamé une nouvelle croisade contre les Tartares de Jérusalem et contre les ennemis de l'empire latin. En même temps il avait excommunié solennellement Frédéric II, qui avait envahi les domaines de l'Église. Mais un an avant ce concile, le saint roi Louis IX, au sortir d'une maladie grave, avait fait vœu de se croiser. Il était donc prêt. Il avait convoqué lui-même tous les seigneurs ses vassaux. Comme il n'avait pas de marine, les préparatifs furent assez longs. Ce ne fut qu'au mois de juin de l'an 1247 que Louis alla à Saint-Denis recevoir le bourdon du pèlerin, la panetière et l'oriflamme; après quoi il rentra à Paris, entendit à Notre-Dame la messe des voyageurs et partit le lendemain pour Aigues-Mortes, où il devait s'embarquer avec ses troupes (1).

(1) Citons quelques noms célèbres qui accompagnèrent saint Louis : Robert de France, comte d'Artois; Charles de France, comte d'Anjou; Gaston de Béarn; Hugues le Brun, comte d'Angoulême; Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre; Henri de Créquy; Guillaume de Dampierre, comte de Flandre; Raymond VI, comte de Foix; Hugues, comte de la Marche; Arnoul III, comte de Guines; Robert de Grouchy; Raoul de la Panouze; Bertrand de Lascases; le sire de Joinville; Baudouin d'Ibelin; Guillaume II de Beaumont; Geoffroy de Chateaubriand; Hugues de Vaucouleurs; Pons V de Polignac; Aimeric de Montalembert; Matthieu II, duc de Lorraine; Ulric de Lescure; Amblard de la Peyrouse; Bernard de la Tour d'Auvergne; Guillaume de Goyon; le comte de Rethel;

La flotte, qui portait l'élite des hommes de cœur de la France, mit à la voile le 25 août et débarqua en Chypre le 22 septembre. Cette île avait son roi (1) qui, accompagné de ses barons, reçut au milieu des transports de joie et fêta de son mieux le saint roi Louis et toute sa flotte. Tous lui promirent spontanément de l'accompagner en Palestine, s'il voulait attendre le printemps. Louis IX fit la faute de consentir à ce délai. Le climat et l'oisiveté altérèrent la discipline de son armée et y causèrent des maladies qui la décimèrent. Mais, dans ces jours de repos, il eut le bonheur de rétablir l'union entre les chevaliers du Temple et les hospitaliers, que d'odieuses rivalités divisaient, et entre les Génois et les Pisans, qui désolaient Ptolémaïs de leurs luttes furieuses. Il apaisa d'autres discordes, et au bruit de son nom des chrétiens vinrent là, des plus lointains pays, lui offrir leurs hommages. Il reçut même une ambassade du kan des Mogols qui, favorable aux chrétiens, lui offrait de seconder sa croisade.

Louis se réjouissait de ce concours. Cependant,

Laurent de Montigny; Guy VI de Montmorency-Laval; le comte de Vendôme; Armand de Villars; Hugues X de Lusignan; Juhel de Juigné; Guillaume de Villehardouin; Renaud de Voyer, sire de Paulmy; Jean de Valenciennes; Robert VII de Béthune; Roger de Bonald; Wéric de Bournonville; Jacques de Brézé; Pierre de Courtenai; Olivier de la Bourdonnaye; Guillaume de Kergariou; Raoul de Tournon; Guillaume de Sévigné; Éon de Quélen; Étienne de Réaux; Alphonse V, comte de Poitiers; Geoffroy de Sargines; Guillaume Séguier; Hugues de Noailles; Eudes de Montreuil; Guillaume de Ségur; Simon de Bombelles; Déodat de Caylus; Olivier de Carné; Jacques; Gauthier et Jean de Brienne, et une multitude d'autres.

(1) Henri de Lusignan, premier du nom de Henri.

regrettant ses propres lenteurs, il ne l'attendit pas; et à la fin de mai de l'an 1248, la flotte française, composée de dix-huit cents vaisseaux, grands et petits, s'élança vers l'Égypte, où l'on voulait commencer la guerre sainte. Le 4 juin, octave de l'Ascension cette année-là, l'armée chrétienne se trouva en vue de Damiette.

Le rivage était couvert de soldats musulmans; et les barons voulaient qu'on attendît pour la descente la réunion de toute la flotte. Mais Louis ne consentit pas cette fois à perdre un instant. Les chevaliers, Louis à leur tête, se jetèrent dans les barques, l'épée à la main, sautèrent à la mer dès qu'elle n'eut plus assez de fond et coururent à l'ennemi. La bataille s'engagea aussitôt; la cavalerie musulmane fut contrainte à reculer devant les lances des Francs; plusieurs émirs furent tués. A la fin du jour l'ennemi prit la fuite et laissa les Français maîtres du rivage.

Les croisés, fiers de cette première victoire, qui leur semblait un heureux présage, passèrent la soirée dans les réjouissances; et, le lendemain matin, ils s'avancèrent vers Damiette. Agréablement surpris de ne rencontrer aucun ennemi sur leur route, ils entrèrent dans la ville tout ouverte et qu'à leur surcroît de joie ils trouvèrent abandonnée et totalement déserte. Les premiers arrivés annoncèrent à grand bruit cette bonne nouvelle; toute l'armée se hâta d'entrer. Les évêques croisés chantèrent le *Te Deum* dans la grande mosquée, dont ils firent une église.

Les Égyptiens étaient frappés de terreur, et pen-

dant plusieurs semaines les croisés ne virent aucun ennemi. Tous voulaient donc qu'on marchât en avant. Mais Louis, désirant attendre l'arrivée du comte de Poitiers, son frère, eut une seconde fois le malheur de perdre un temps précieux. Dans le repos, les chevaliers s'amollirent et dépensèrent en festins et en folles joies l'argent qu'ils avaient apporté. Lorsqu'un homme sage leur faisait à ce sujet des représentations, ils répondaient qu'ils auraient bientôt de riches principautés qui répareraient tout.

On voit que l'esprit chrétien s'altérait; l'indiscipline, le désordre et la licence s'implantèrent dans tous les rangs, pendant que Neghem-Eddin, sultan de l'Égypte, rassemblait à Mansourah, place qui n'était qu'à cinq ou six lieues de Damiette, toutes les troupes que pouvaient lui fournir les diverses provinces de l'Égypte, et que dans toutes les mosquées on remerciait le Ciel d'avoir mis l'épouvante dans le cœur des Francs, car on attribuait leur inaction à la peur. Et les Égyptiens n'avaient pas tort, puisque cette inaction dura six mois.

Le comte de Poitiers arriva enfin avec de nouvelles troupes. On tint conseil aussitôt pour décider entre deux propositions. Robert, comte d'Artois et frère de saint Louis, voulait qu'on attaquât sur-le-champ le Kaire, la capitale de l'Égypte; les autres chevaliers proposaient de prendre d'abord Alexandrie, qui offrait moins de difficultés. L'armée se mit en marche le 7 décembre; elle était composée de soixante mille guerriers, dont vingt mille chevaliers; elle était superbe. Une flotte remontant le Nil por-

tait, sous les yeux des troupes, les vivres et les machines de guerre. Mais on faisait peu de chemin; car le 19 on dut s'arrêter non loin de Mansourah devant le canal d'Aschmoun, qui est un dérivé du Nil. On passa plusieurs semaines à essayer des ponts pour le traverser. Les avant-postes du sultan d'Égypte incommodaient les croisés de leurs flèches et de leur feu grégeois; les cavaliers égyptiens venaient même les harceler dans leurs positions. Ayant enfin, au bout de deux mois, découvert un gué, les plus intrépides passèrent, et, sans attendre le corps d'armée, conduits par le bouillant comte Robert, ils se jetèrent sur le camp des Sarasins, s'en emparèrent, entrèrent dans Mansourah et se mirent à piller cette place. Les Sarasins, qui avaient reculé, selon leur tactique habituelle, dès qu'ils virent l'armée des croisés dispersée en plusieurs corps et passant successivement le canal d'Aschmoun en confusion et en désordre, tombèrent sur la première troupe engagée dans Mansourah et attaquèrent en même temps l'armée chrétienne sur tous les points. La bataille dura toute la journée. Le comte d'Artois avait été assommé dans Mansourah, le grand maître du Temple et presque tous ses chevaliers avaient péri avec un grand nombre de vaillants hommes. Mais enfin la victoire restait aux chrétiens, qui virent ce jour-là que la conquête où ils allaient ne serait pas un jeu.

Le lendemain de cette bataille, 19 février 1249, les musulmans, par bandes innombrables, se ruèrent sur le camp des croisés. Blessés pour la plu-

part et privés de leurs armes, les Francs se défendirent si vaillamment avec tout ce qui leur tombait sous la main, qu'ils forcèrent leurs ennemis à la retraite. Le comte de Poitiers, pris par les assaillants, ne fut délivré que par les simples pèlerins, qui durent ce succès à leur nombre. Joinville, historien de cette guerre, dit que le roi ne fut sauvé que par un miracle de Dieu, car le feu grégeois brûlait ses vêtements et les harnais de son cheval.

« Les Français, disent les plus célèbres historiens des croisades, eurent toute la gloire de ces deux journées, mais les musulmans en eurent tout l'avantage; car l'armée chrétienne, malgré ses victoires, ne pouvait plus continuer sa marche sur le Kaire (1). »

En même temps, le scorbut, la dyssenterie et les fièvres s'abattirent sur le camp désolé des soldats de la Croix; et les chants de guerre avaient fait place aux gémissements des malades et aux pleurs des mourants. Les Sarasins connurent bientôt cette situation lamentable et laissèrent faire les maladies sans intervenir. Mais ils interceptaient et saisissaient tous les navires qui apportaient des secours aux croisés; et la disette vint achever ceux que les souffrances avaient encore laissés debout. On fut bien obligé de demander trêve.

Neghem-Eddin venait de mourir. Les souverains passent vite chez les musulmans. Son fils Almoadan lui succédait. Louis IX lui envoya des propositions de paix; on lui offrait de lui rendre Damiette, s'il

(1) MM. Michaud et Poujoulat.

voulait donner Jérusalem en échange. La ville sainte n'était pas relevée encore des dévastations tartares. Almoadan accueillait l'offre, à condition que le roi lui-même lui serait donné en otage. Louis IX y consentait. Mais personne dans l'armée ne voulait se séparer de lui. La négociation échoua donc, et le 5 avril 1249, qui était le lendemain de Pâques, on reprit le chemin de Damiette. On embarqua les femmes, les enfants, les malades; le roi, quoique malade, ne voulut partir que le dernier; la flottille qui suivait le Nil et l'armée qui le côtoyait se mirent en marche dès que la nuit fut venue. Mais les musulmans, instruits de ce départ, s'étaient préparés à le troubler. Ils remplirent bientôt tout l'espace que devaient franchir les croisés; et de toutes parts il leur fallut combattre. Cette nuit ne fut qu'un massacre; les barques furent prises et les malades qu'elles portaient tués ou noyés. Joinville, qui s'était embarqué, allait périr aussi, comme il le raconte, lorsqu'il fut sauvé par un Sarasin, qui le tint embrassé et l'emporta dans une galère du sultan en criant : « C'est le cousin du roi! »

Quand le jour vint éclairer la situation, le petit nombre des chefs restés vivants reconnut qu'ils n'avaient plus guère de leur belle armée que l'arrière-garde, qui avait fidèlement escorté et préservé le roi. Cependant Louis, à la fin, avait couru les plus grands dangers. Voici un fait que rapporte Joinville, et qui mérite ici sa place.

Le roi était monté sur un petit cheval couvert d'une housse de soie. Quand les ennemis virent l'ar-

mée dispersée, ils vinrent donner sur l'arrière-garde, « laquelle se défendit très-bien; et le roi, qui faisait » merveille de frapper, nonobstant sa maladie, se » mit si avant dans la presse, qu'il fut abandonné » de toute sa gente, et il ne lui demeura, de tous ses » chevaliers et gens d'armes, que le bon chevalier » messire Geoffroy de Sargines, lequel ne le délaissa » jamais, mais défendit le roi plus courageusement » qu'un lion, et donnait tant de coups sur les Sara- » sins, que l'on eût dit que sa force lui était aug- » mentée. Toutes les fois que les Sarasins s'appro- » chaient du roi, messire Geoffroy de Sargines se » mettait devant lui pour le couvrir et recevoir les » coups; et à tous les coups il les déchassait de des- » sus le roi à grands coups d'épée; de sorte qu'il fit » tant par sa prouesse qu'il l'emmena en dépit des » Sarasins, jusqu'à une petite ville nommée Cazel, » et là il fut descendu et mis au giron d'une bour- » geoise qui était de Paris. Là il pensa mourir et on » n'attendait plus de vie en lui, pour raison de sa » maladie, et aussi de la peine qu'il avait endurée. »

Un instant après, obligé de se rendre, il fut conduit à Mansourah, avec les grands vassaux qui se trouvaient encore debout. De soixante mille combattants qui avaient commencé cette campagne, et d'une multitude de pèlerins qui les suivaient, on ne comptait plus que dix mille chrétiens, prisonniers avec le roi.

XL. — SAINT LOUIS PRISONNIER.

> Ce Sarasin nous dit que, puisque notre Dieu avait tant souffert pour nous, nous ne devions pas être marris, ni nous déconforter de souffrir telles persécutions pour l'amour de lui. JOINVILLE.

On proposa à Louis sa liberté, s'il voulait rendre Damiette et les autres villes de la Palestine qui étaient encore au pouvoir des chrétiens. On lui faisait d'affreuses menaces, s'il refusait ces conditions. Il répondit avec calme que les villes chrétiennes de la Palestine ne lui appartenaient pas; et il demeura inébranlable.

Cependant on tirait toutes les nuits de leurs prisons deux ou trois cents captifs, à qui on proposait la liberté, s'ils voulaient renier leur foi. Sur leur refus, on les tuait et on jetait leurs corps dans le Nil. Ces faits déchiraient le cœur du roi, et il avait d'autres douleurs. La reine Marguerite, sa femme, était restée à Damiette, que défendaient encore les chrétiens, mais qui était investie et vivement assiégée; elle venait d'accoucher d'un fils, qu'elle avait appelé Tristan, à cause de sa situation douloureuse; et elle tremblait, si la ville était prise, de tomber en proie aux émirs musulmans. Elle tremblait en même temps pour son époux, qu'elle savait menacé de mort; elle fit donc jurer à un vieux chevalier, qui était là pour sa garde, de lui couper la tête, si les Sarasins prenaient Damas. Le vieux chevalier lui répondit :

— Madame, j'y songeais, et je le ferai volontiers...

Mais, grâce aux Pisans et aux Génois, à qui Marguerite avait fait promettre de ne pas abandonner Damiette, cette ville ne fut pas prise.

Cependant la captivité de Louis IX se prolongeait; et il était inébranlable dans son calme, heureux de pouvoir offrir à Dieu ses peines et ses douleurs. Ses gardiens s'étonnaient de sa fermeté, car ils ne parvenaient jamais à le troubler, ni à l'effrayer :

— Tu es notre captif et notre esclave, lui disaient-ils, et dans nos fers tu nous traites comme si nous étions tes prisonniers.

Enfin les négociations se reprirent. On ne demanda plus au roi que quatre cent mille besans d'or pour sa rançon et la reddition de Damiette.

— Allez dire à votre maître, répondit Louis, qu'un roi de France ne se rachète pas avec de l'argent. Je donnerai la somme que vous demandez pour vos prisonniers chrétiens et Damiette pour ma rançon.

Le traité fut conclu sur ces bases, et le roi partit dans des galères, avec les débris de son armée, à la rencontre du soudan. Il l'attendait à Serensah, entouré de tous les émirs qui le félicitaient comme le sauveur de l'islamisme. Il ignorait qu'il était aussi environné d'ennemis. Les mamelouks de sa garde, furieux de savoir qu'on avait fait la paix sans consulter leurs chefs, décidèrent sa mort. A la suite d'un festin, ils envahirent son palais de Serensah, et parurent devant lui avec une contenance qui lui fit peur. Il se réfugia dans une tour de son palais; cette tour était de bois, ils y mirent le feu. Le soudan tremblant s'enfuit vers le Nil, mais il fut atteint et

massacré, à la vue de la flottille qui portait les Francs (1).

Louis IX, alors dans un pavillon que lui avait donné le sultan, vit cette tragédie avec épouvante. Quelques instants après, un émir des mamelouks parut devant lui, tout sanglant et le cimeterre à la main.

— Que me donneras-tu? lui dit-il; je viens de te délivrer d'un ennemi qui voulait ta perte et la nôtre.

Louis ne répondit rien.

— Je suis maître de ta personne, reprit l'émir; fais-moi chevalier, ou tu es mort.

— Fais-toi chrétien, répondit le roi, et je te ferai chevalier.

Ému de ce calme intrépide, l'émir se retira aussitôt, pendant que d'autres chefs du parti triomphant parcouraient les galères en menaçant de mort tous les chrétiens qu'elles portaient. L'effroi était si grand dans la flottille, que tous se confessaient les uns aux autres, ne s'attendant qu'à mourir. Ils savaient d'ailleurs que, dans un conseil que tenaient entre eux les émirs, le plus grand nombre décidait qu'il fallait tuer tous les captifs. Un vieux mamelouk leur fit abandonner ce projet, en leur faisant observer que les morts ne payaient pas de rançon. On ramena donc les prisonniers à Damiette; Louis rendit cette place,

(1) Les mamelouks étaient des Tartares d'origine. Il y avait les petits et les grands mamelouks, attachés à la garde du sultan. Celui qui venait de traiter avec saint Louis ne s'occupait que des petits mamelouks; les grands s'en irritaient, et, en tuant Almoadan, ils mirent à la place un de leurs émirs.

et paya une partie des quatre cent mille besans d'or. Après quoi, suivi de tout ce qu'il avait sauvé de cette expédition désastreuse, il se rendit à Ptolémaïs, qui appartenait aux chrétiens, et que l'on appelle aussi Acre ou Saint-Jean d'Acre. Il y débarqua le 14 mai 1350.

Cependant en Europe on croyait généralement l'Égypte conquise et la Palestine délivrée. Lorsqu'on sut par une lettre que le saint roi adressait à son peuple de France les malheurs de cette croisade, ce ne fut partout que gémissements et douleurs. Tous les peuples chrétiens y prirent part. Le pape Innocent IV suppliait le Seigneur d'expliquer le mystère de son courroux, afin que les fidèles ne fussent pas scandalisés. Frédéric II, quoique excommunié, envoyait une ambassade au sultan d'Égypte en faveur des chrétiens. Les chevaliers anglais accablaient de reproches leur roi, Henri III, qui n'avait pas voulu les conduire à l'aide de leurs frères chrétiens.

Louis, demeuré en Palestine, envoyait au Kaire d'autres portions de sa dette, et à chaque envoi on lui ramenait des prisonniers, mais ses barons le pressaient de reprendre le chemin de l'Europe, pendant que les chrétiens de Ptolémaïs et des autres villes de la terre sainte lui disaient que son départ serait leur perte. Deux cents chevaliers, rachetés par lui, revinrent à Ptolémaïs en octobre de l'année suivante (1251). Ils ramenaient dans un cercueil des restes de Gauthier de Brienne. Il avait été fait prisonnier à la bataille de Gaza. On le conduisit devant Jaffa, dont il était seigneur et prince et que les Tartares assiégeaient. On

lui offrit sa liberté s'il exhortait les habitants à se rendre; mais il les supplia de mourir pour la foi chrétienne, plutôt que de livrer leur place; et quand il retournait à sa prison le peuple du Kaire le massacra.

Louis IX, et avec lui tout le peuple de Ptolémaïs, assista à ses funérailles.

XLI. — LES PASTOUREAUX.

Le fanatisme ne vient pas de Dieu.

HIÉROCLÈS.

Les Français, les Espagnols et les Belges gémissaient sur les désastres de la croisade de saint Louis, et priaient pour les morts; les Italiens murmuraient jusqu'au blasphème. Marie de Brienne, impératrice de Constantinople, allait, comme on l'a vu, jusqu'en Orient implorer pour l'empire latin la protection de Louis IX et de ses chevaliers, les toucher du spectacle de sa misère, et leur arracher des promesses que la mort et les revers devaient les empêcher de tenir. La France réclamait son roi. Les chrétiens éplorés le retenaient à Ptolémaïs; et pendant ces émotions, d'inconcevables démences troublaient en Europe les populations pour les dévorer encore, comme si les épidémies, les guerres, la famine, la lèpre et la peste n'avaient pas suffi.

On se rappelle la croisade des enfants et les deuils innombrables qu'elle avait produits. En 1251, le chef de cette malheureuse démarche, Jacob ou Job, reparut dans le nord des Gaules; il était devenu vieux et sa barbe blanche ne permettait pas de le reconnaître,

après trente-huit ans qu'il avait passés on ne sait où; il parcourut d'abord la Flandre, disant partout, avec le ton d'un prophète, que Dieu, pour délivrer son saint temple, rejetait les princes et les seigneurs qui étaient en abomination devant lui; qu'il appelait les bergers à la guerre sainte et qu'il la leur rendrait facile.

Il continua, suivi déjà d'une armée, sa marche vers Paris, grossissant à chaque pas ses bataillons. Comme les bergers, ayant tout quitté pour le suivre, étaient là en majorité, on les appela les pastoureaux. Ils portaient devant eux une bannière sur laquelle étaient peints une croix et au-dessous un agneau, symbole de Notre-Seigneur. Ils entrèrent ainsi dans Paris, où Job se mit à crier dans tous les carrefours que la sainte Vierge lui avait commandé de prêcher la croisade aux bergers et aux paysans, et qu'elle lui avait révélé que c'étaient eux seuls qui devaient délivrer le saint Sépulcre et ramener le roi.

La reine Blanche, régente du royaume en l'absence de saint Louis, fit ce que toute autre eût fait à sa place. Dans les revers extrêmes, on s'attache à tout ce qui peut donner une espérance. Se laissant entraîner à l'enthousiasme du peuple de Paris pour cet homme, elle vit avec une certaine joie le nouvel appui amené à une sainte cause; et elle laissa Job faire ses levées. Mais cet homme, qui se croyait dès lors tout permis, se mit à prêcher contre le clergé, contre le pape et contre la foi. Il usurpa même le caractère sacerdotal, donnant l'absolution, bénissant ou cassant des mariages, etc., faisant d'autres fonctions illicites ou usurpées. En même temps on découvrit que des va-

gabonds, des voleurs, des excommuniés et des bandits s'étaient mêlés à sa tumultueuse armée. La reine régente les chassa de Paris.

Bientôt les vols, les pillages et les meurtres qu'ils commirent les firent excommunier eux-mêmes, ou du moins le bruit s'en répandit; leur nombre s'élevait à cent mille. Ils tuaient les prêtres et pillaient les couvents avec frénésie. On dut leur faire la guerre; et, un boucher ayant tué Job d'un coup de hache, la perte de leur chef les dispersa. Tous ceux de leurs bandes qui étaient de simples paysans abusés regagnèrent leurs pays. On traqua les bandits et on les extermina dans les environs de Bourges, comme des bêtes fauves.

Nous reverrons d'autres croisés de ce genre aux premières années du quatorzième siècle.

XLII. — SAINT LOUIS A PTOLÉMAIS.

> Si vous daignez me consoler, Seigneur, soyez béni. Si vous voulez me laisser dans les tribulations, soyez également béni.
>
> *Imitation de J. C.*, liv. III, ch. XVII.

Louis IX, à Ptolémaïs, sentant qu'il ne pouvait rien attendre de l'Europe, et ne pouvant se résoudre à quitter les chrétiens de la Palestine entourés de tant d'ennemis, faisait des appels à l'île de Chypre et à toutes les contrées de l'Orient où les cœurs battaient pour la foi chrétienne. Il ne lui restait que six ou sept chevaliers, et ses invitations n'en augmentaient pas le nombre.

Pendant qu'il attendait des secours qui ne venaient pas, ou qui étaient sans valeur, un ambassadeur du Vieux de la Montagne, vint le trouver à Ptolémaïs. Le Vieux ou scheik de la Montagne habitait, comme on l'a dit, le mont Massiat. Ses sujets ou plutôt ses séides, enivrés par lui de délices, allaient, à son ordre, tuer les personnages qu'il leur désignait, persuadés que, s'ils mouraient en lui obéissant, ils allaient tout droit dans le paradis de Mahomet, dont il leur donnait l'avant-goût. Cet envoyé parut fièrement, et comme il s'était fait annoncer, il dit au roi :

— Connaissez-vous mon maître ?

— J'ai entendu parler de lui, répondit Louis simplement.

— Pourquoi donc, reprit l'émissaire, puisque vous savez ce qu'il est, ne lui avez-vous pas envoyé des présents, comme ont fait le roi de Hongrie, l'Empereur, le soudan de Babylone et les autres princes? Aucun d'eux n'ignore que leur vie est en ses mains; et je suis venu vous avertir de faire comme eux.

Le roi, après l'avoir écouté paisiblement, lui dit de revenir le soir pour recevoir sa réponse.

Le grand maître du Temple et le grand maître de l'Hôpital étaient présents à cette seconde audience; par l'ordre du roi ils obligèrent l'envoyé à répéter ce qu'il avait dit le matin. Après quoi ils le remirent encore au lendemain.

L'ambassadeur du scheik des assassins n'était pas accoutumé à ces manières. Mais il fut autrement surpris le lendemain, lorsque les grands maîtres lui

dirent qu'on ne parlait pas ainsi au roi de France, et que, sans son caractère d'ambassadeur, ils l'auraient jeté à la mer. Ils ajoutèrent qu'il eût à revenir dans quinze jours faire des excuses au roi, en lui apportant des présents de son maître.

Le Scheik de la Montagne, redoutant un prince qui le craignait si peu, lui renvoya son émissaire avec des présents singuliers, un jeu d'échecs en cristal, un éléphant de même matière, et comme symboles d'alliance, une chemise et un anneau. « De cet anneau, dit l'ambassadeur, notre prince s'allie à vous et veut qu'avec lui vous soyez tout un, comme sont les doigts de la main.... »

Louis IX, par un dominicain de sa suite, le frère Yves de Chartres, lui envoya des vases d'or et d'argent, des robes d'écarlate et de soie. Yves de Chartres raconta à son retour que le scheik redouté ne marchait jamais sans être précédé d'un héraut qui criait : « Faites place à celui qui tient la vie et la mort des rois dans sa main. » Il ajoute que le Vieux de la Montagne était de la secte d'Aly, qu'il révérait beaucoup saint Pierre, et que, mêlant la métempsycose à ses croyances, il prétendait que le prince des apôtres avait été Abel, Noé, Abraham, quelques autres justes insignes et qu'il vivait encore dans un autre corps saint ici-bas.

A travers ces faits, le plus grand chagrin de saint Louis était toujours de savoir que des milliers de croisés prisonniers avaient, pour sauver leur vie, embrassé la foi musulmane. Il envoyait des missionnaires chargés de les ramener et de les racheter. Mais

quoiqu'il eût défendu, par une ordonnance formelle, d'insulter les apostats qui rentraient dans l'Église, ces malheureux restaient en Égypte et ne voulaient pas revenir, dans la crainte de s'entendre appeler renégats.

Louis, dans ce séjour, visita les lieux saints, excepté Jérusalem; il s'était fait cette opinion qu'un roi chrétien ne devait entrer dans la ville sainte qu'après l'avoir délivrée.

Il fut trompé tour à tour par les princes musulmans, qui lui proposaient des alliances et ne les concluaient jamais. Il faisait fortifier Ptolémaïs, Jaffa, Sidon et Césarée; il travaillait lui-même aux travaux pour gagner les indulgences.

Pendant qu'on relevait les murs de Sidon, les deux mille ouvriers qui s'en occupaient furent surpris et massacrés tous par des musulmans venus de Panéas. Louis accourut, et voyant ces deux mille morts restés sans sépulture déjà en putréfaction, il prit sur ses épaules un de ces pauvres corps infects, en disant : « Donnons un peu de terre aux ouvriers de Jésus-Christ. » Tous ceux qui l'entouraient l'imitèrent, et tous ces morts furent inhumés en un lieu qu'il venait de faire bénir. « Quelle victoire pourrait être comparée à cet acte de charité (1)! »

C'est pendant qu'il était à Sidon qu'il eut à supporter sa plus grande douleur. Là, il reçut la nouvelle, bien triste pour lui, de la mort de la reine Blanche, qui avait rendu sa grande âme à Dieu le 1er décembre 1252.

Il reprit le chemin de la France.

(1) MM. Michaud et Poujoulat.

XLIII. — HUITIÈME GRANDE CROISADE.

SAINT LOUIS A TUNIS.

> Tous les saints ont passé par de rudes épreuves et de grandes tribulations, et ils s'y sont perfectionnés.
>
> *Imitation,* liv. I, ch. XIII.

Louis IX, rentré dans ses États, les trouva dans une situation bien plus heureuse qu'il ne l'avait espéré : c'était alors, grâce à la sage administration de la reine Blanche, le seul pays de l'Europe qui fût en paix. Il semblait que la Providence eût veillé spécialement sur ce royaume, qu'il n'avait abandonné que par les motifs les plus chrétiens. Il s'occupa donc de faire des lois sages ; et ses *Établissements* (1) réglèrent la justice, qui cessa d'être arbitraire et sans contrôle. Il diminua les impôts, favorisa l'industrie et les arts, encouragea les études et fonda des églises et des hôpitaux.

En 1269 il donna sa *pragmatique sanction* (2), qui ne nous est parvenue que surchargée et altérée. Les gallicans ont cité de cette pièce avec quelque fracas un sixième canon qui défend de payer les sommes que la cour de Rome pourrait exiger. Mais le père

(1) On donne ce nom à un code de lois, d'ordonnances, de décrétales et de coutumes du royaume de France, rédigé et publié par saint Louis avant son départ pour la seconde croisade.

(2) Ordonnance concernant les choses de l'Église. Si elle n'a pas été supposée, elle a été du moins fort altérée après le départ de saint Louis, qui ne devait pas revenir ; ce qui donnait toute liberté en un temps où l'on n'avait que deux ou trois copies manuscrites.

Daniel n'est pas le seul qui ait vu que ces paroles ne sont pas de saint Louis. Fleury, quoique gallican, fait observer que ce sixième canon manque dans beaucoup d'exemplaires. « Dans les autres canons, ajoute-» t-il, il n'est nullement fait mention de la cour de » Rome; et on croit que ce saint roi n'y a eu en vue » que les entreprises des seigneurs et des juges laïques » sur les bénéfices. » Enfin, le président Hénault doute que cette pragmatique soit de saint Louis. Tous les esprits calmes croient qu'elle n'est pas de lui (1).

Mais de toutes parts on rapportait à Louis de tristes nouvelles de la terre sainte, où se reportait tout son amour. Les mamelouks, qui, en tuant le dernier soudan, s'étaient rendus maîtres de l'Égypte, se choisirent parmi eux un chef intrépide. C'était Bibars, premier de ce nom dans l'histoire. Né esclave aux bords de l'Oxus, devenu émir et s'étant fait sultan, il jura de suivre les traces de Saladin. S'il ne l'égalait pas en génie, il le surpassait en férocité. Il se mit

(1) M. Ancelot, dans sa tragédie de *Louis IX en Palestine*, a cru aussi faire sa cour à la multitude en mettant dans la bouche de saint Louis donnant à son fils ses derniers conseils des paroles hostiles contre la cour de Rome, qui avait en lui un cœur si dévoué :

Loin de ta cour l'impie et ses conseils sinistres!
Affermis les autels, honore leurs ministres;
Fils aîné de l'Église, obéis à sa voix;
Du pontife romain fais respecter les droits.
Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du ciel même.
Mais, soutenant, mon fils, l'honneur du diadème,
Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi,
Résiste, et sois chrétien sans cesser d'être roi.

Ces deux derniers vers, qu'on a fort applaudis, sont un mensonge à l'histoire et un outrage à Louis IX, qui n'a jamais pu penser que le souverain pontife imposât une guerre injuste.

donc en devoir d'exterminer les Francs en Asie. Il prit et saccagea Nazareth, y détruisit la magnifique église dédiée là à la sainte Vierge. Il s'empara ensuite de Césarée et d'Arsouf, dont les habitants furent tous massacrés ou vendus comme esclaves. Il enleva le fort de Sephet, où s'étaient retranchés les templiers; et il les fit égorger tous, malgré la capitulation.

Apprenant que la Palestine était indignée de ses actes, il la parcourut avec ses mamelouks, massacrant tous les chrétiens, qu'il voulait, disait-il, exterminer partout. Jaffa et Antioche avaient eu le sort des autres cités. Le comte de Tripoli, effrayé à son approche, s'était éloigné de cette ville, qui était son domaine. Bibars lui écrivit insolemment : « Nous » avons tué tous ceux sur qui tu comptais pour gar- » der Antioche. Si tu avais vu tes chevaliers foulés » aux pieds des chevaux, les femmes de tes sujets » vendues à l'enchère, tes palais en flammes, tes croix » abattues et les feuillets de ton Évangile jetés au » vent, tu te serais écrié : Plut à Dieu que je fusse » devenu poussière ! »

Jamais les chrétiens n'avaient eu d'ennemi plus implacable; et jamais la Palestine n'avait été si complétement abattue. Dans nos contrées, on prêchait encore la croisade, mais en vain; personne n'osait se hasarder sur une terre dont les habitants étaient plus cruellement traités que ne l'avaient été les Hébreux avant Moïse. Un seul souverain s'occupait encore des chrétiens de l'Orient : c'était saint Louis. Dès qu'il vit son royaume affermi, tranquille au dedans, respecté au dehors, il fit connaître au pape

Clément IV qu'il était prêt de nouveau à se croiser.

Le pape hésita à l'encourager. Mais Louis se flattait d'une espérance qui lui était chère. On lui disait que le roi de Tunis était disposé à se faire chrétien; et il voyait là un immense appui.

Le vendredi 23 mars 1268, il rassembla un grand parlement, et tenant en main la couronne d'épines de Notre-Seigneur, il entra dans la salle de réunion, accompagné du légat du saint-siége, et annonça qu'il était décidé à secourir les chrétiens de l'Orient. Il exhorta aussitôt tous les seigneurs qui l'entouraient à prendre la croix avec lui. Ses paroles entraînèrent les grands cœurs; et une nouvelle croisade fut décidée. Le départ fut fixé au mois de mars de l'an 1270. C'est pendant ces deux années que Louis IX, tout en s'occupant des préparatifs guerriers, fit les sages lois dont nous avons parlé.

Les Français devaient avoir pour auxiliaires dans cette nouvelle expédition une troupe de chevaliers anglais, et avec eux des guerriers de l'Espagne, du Portugal, du pays de Naples et de la Sicile. Avant de quitter Paris, le roi confia l'administration de ses États à Matthieu, abbé de Saint-Denis, et à Simon de Nesle. Au mois de mars 1270, l'armée française partit pour Aigues-Mortes et Marseille, où des vaisseaux génois attendaient les croisés (1). Ceux de l'Aragon,

(1) Parmi ceux qui menèrent leurs vassaux à l'expédition de Tunis, nous ne nommerons que le comte d'Artois; le comte d'Alençon; Thibaut de Champagne, roi de Navarre; le comte de Poitiers; le duc de Bourgogne Hugues IV; Jean le Roux, duc de Bretagne; Guillaume de Courtenai; le comte de Ponthieu; Alphonse et Jean de Brienne; Roger, vicomte de Béziers; Guillaume de Dampierre, comte de Flandre; Guy III de Levis;

du Portugal et de quelques autres contrées, embarqués en avant, se dirigeaient sur la Syrie. Mais le frère du roi, Charles d'Anjou, dont les États de Sicile étaient voisins de Tunis, proposa de tirer d'abord sur ce pays où l'on avait en espérance des alliés; on mit à la voile le 11 juillet pour les côtes d'Afrique, et trois jours après la flotte arriva en vue de Tunis. Les croisés français débarquèrent et assirent leur camp au milieu même des ruines de Carthage.

C'était alors une grande et riche cité que Tunis. Mais, avant de s'en approcher, Louis voulut que l'on attendît Charles d'Anjou, qui, aussitôt après l'adoption de son avis, était allé en hâte dans ses États de Sicile, d'où il devait amener une armée et une flotte. Cependant le roi fit savoir au prince musulman que, s'il se faisait chrétien, comme on lui en avait donné l'espoir, les croisés débarqués sur ses côtes seraient aussitôt ses amis et ses alliés. Le roi africain, à cette proposition, réunit ses troupes et envoya répondre à saint Louis qu'il viendrait bientôt chercher le baptême sur le champ de bataille.

Et peu après cette réponse, des multitudes de cavaliers maures se montrèrent autour du camp, en mille petites troupes. Ils en agaçaient les abords et

Humbert de Beaujeu; Jean, dit Tristan, fils de saint Louis, né à Damiette; Henri Ier, comte de Vaudemont; Sicard, vicomte de Lautrec; Enguerrand de Bailleul; Ebles VII, vicomte de Ventadour; Conan, Tristan et Yvon de Quélen; le comte de Blois; Guy VIII de Montmorency; Guillaume III, vicomte de Melun; Robert IV, comte de Braîne; Bertrand II; de la Tour d'Auvergne; Macé de Lyons; Dreux de Mello; Jean, comte de Nevers; Jean II, comte de Soissons; Jean II, comte de Vendôme, etc., etc., etc.

tendaient toutes sortes de piéges, sans oser attaquer formellement les soldats de la Croix. Les Francs dédaignèrent ces amorces et ne bougèrent pas. Mais au bout de quelques jours ils reconnurent que tous leurs alentours étaient circonvenus, et que le sol où ils s'étaient arrêtés était aride et sans eau. Tout moyen de s'approvisionner leur était ravi à moins de combattre. Ils n'avaient que des viandes salées, et la chaleur était étouffante. Dans cette solitude bloquée, les mauvaises fièvres et la dyssenterie s'abattirent sur l'armée française; et le camp fut jonché de malades.

Un pieux personnage fit remarquer alors que tous les malheurs dont les croisades avaient été frappées venaient sans doute de ce que les chefs avaient trop compté sur les secours humains, tout en marchant pour la cause de Dieu. Il rappela Godefroid de Bouillon, qui avait dit: « Quand il ne me resterait que soixante chevaliers, j'assiégerais Jérusalem. » Il croyait que la précédente croisade avait échoué parce qu'on avait compté sur le comte de Poitiers et sur les secours de Chypre, et qu'on échouerait là encore en attendant Charles d'Anjou, qui n'arrivait pas.

Comme pour justifier ces remarques, on vit mourir de l'épidémie qui avait envahi l'armée les principaux seigneurs. La plupart des soldats étaient malades. Le roi lui-même fut atteint. Il continuait néanmoins à s'occuper de tous les siens, autant que le lui permettaient ses forces, qui diminuaient tous les jours.

Lorsqu'on apprit qu'il ne pouvait plus quitter le

lit, ce fut un deuil général; tous les chevaliers et tous les soldats fondaient en larmes. Alors il fit élever un crucifix devant son lit, et il donna à son fils ses dernières instructions, que l'on a précieusement conservées. Il avait communié trois fois dans sa maladie. Le 24 août, quarantième jour de son séjour au camp, il sentit qu'il allait mourir; il se fit mettre sur la cendre et demanda le saint viatique. Après qu'il l'eut reçu avec la foi la plus vive, il bénit ses enfants, leur fit ses adieux, et désira être seul avec son confesseur. Il continua de prier. A trois heures, ce même jour, comme il disait ce verset d'un psaume : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison et je vous adorerai dans votre saint tabernale, » il rendit l'esprit.

Le roi de Sicile arriva au moment où Louis IX expirait. Il amenait des troupes. On lui donna unanimement le commandement de l'armée. Il attaqua aussitôt les Maures, les battit en plusieurs rencontres et inspira tant d'effroi au roi de Tunis, qu'il envoya demander la paix. Il se reconnaissait tributaire du roi de Sicile; il offrait une partie de ses trésors pour les frais de la guerre. Une trêve de quinze ans fut conclue. Philippe le Hardi, fils et successeur de saint Louis, Charles, roi de Sicile, Thibaud, roi de Navarre la signèrent le 31 octobre (1270), et l'armée s'en revint aussitôt.

XLIV. — AFFAISSEMENTS. — GENAPPE.

Le découragement partout.
VELLY.

En même temps que ce départ de Tunis, on signalait à Ptolémaïs l'arrivée du prince Édouard, fils du roi d'Angleterre, Henri III, qui amenait aux chrétiens de la terre sainte trois cents chevaliers; cinq cents croisés venus de la Belgique et de la Frise se réunirent bientôt à cette petite armée. Ces deux contingents, accueillis par les chevaliers du Temple et de l'Hôpital et par les guerriers du pays, ne purent former qu'une troupe de huit à neuf mille combattants. Ils n'hésitèrent pourtant pas, et, se lançant contre l'ennemi, aux environs de Panéas, ils remportèrent une première victoire. Ils reprirent ensuite aux mamelouks la ville de Nazareth, dont ils massacrèrent tous les habitants musulmans, qui avaient livré aux flammes l'église de la sainte Vierge.

Mais après ces deux rencontres, qui avaient produit du butin, le prince Édouard n'osa pas essayer de nouvelles tentatives. Il approuvait l'idée que les désastres avaient fait naître, qu'il valait mieux essayer de convertir les musulmans que les combattre. Il fit faire des ouvertures dans ce sens à l'émir de Jaffa. Celui-ci lui envoya un de ses hommes chargé de lui dire qu'il était disposé à embrasser sa foi. Mais cet émissaire, qui était un des fanatiques du Vieux de la Montagne, se trouvant seul un instant avec Édouard, se jeta sur lui pour le poignarder.

Édouard, blessé au front, tua l'assassin; et aussitôt qu'il fut assuré que sa blessure n'était pas dangereuse, il se rembarqua avec ses chevaliers et s'en revint chez lui.

Il avait fait aussi, avant son départ, un traité de paix avec le sultan du Kaire; traité qui ne devait pas être plus observé que celui de Tunis. Peu à peu les chrétiens allaient disparaître de la terre sainte. Les prédications de la croisade n'avaient plus d'écho et ne touchaient plus personne. Kélaoun, successeur de Bibars, assiégea Ptolémaïs, que son fils détruisit par le fer et par le feu.

Dans le concile général tenu à Lyon en 1274, le pape Grégoire X reçut des ambassadeurs du khan des Mogols, qui proposait de s'unir aux chrétiens contre les musulmans. Une si puissante intervention ne put émouvoir les chrétiens lassés. Mais le chef des Mogols n'en marcha pas moins sur la Palestine, s'avançant comme l'ami et l'allié des chrétiens; il en avait quelques-uns dans ses troupes, et le drapeau de la Croix brillait à côté de ses bannières. Il battit les mamelouks, s'empara de plusieurs villes et entra avec son armée à Jérusalem, où lui-même alla révérer le tombeau de Jésus-Christ. Et de là il offrit plus vivement encore son alliance aux princes chrétiens. Mais personne ne se leva, et le chef mogol étant mort à Damas, tout fut abandonné. Les chevaliers du Temple se retirèrent dans l'île de Rhodes. Ils s'établirent bientôt dans toute l'Europe, où ils avaient des biens et des richesses immenses. La mollesse les fit dégénérer, et ils tombèrent dans le désordre.

Un peu plus tard, l'esprit des croisades se réveille dans le Nord par quelques bandes fanatiques du genre des pastoureaux. Nous en dirons peu de chose, car leur histoire n'est pas longue :

Une horde d'aventuriers qui portaient les insignes des croisés parcourait en 1309 le nord de l'Europe. On en voyait en Flandre, en Hainaut, en Brabant, en Allemagne et en France; ils n'avaient ni chefs ni bannières. Dieu, disaient-ils, était leur général. Ils s'étaient levés pour reconquérir le royaume de Jérusalem, expédition dont ils prétendaient que le succès était assuré, mais seulement après qu'ils auraient exterminé tous les juifs. Les mécontents du Brabant se joignirent à ces brigands et se mirent à poursuivre les juifs pour les assassiner. Les enfants d'Israël, effrayés de cette nouvelle persécution qui les cernait de toutes parts, implorèrent l'appui du bon duc Jean II, à qui leurs richesses étaient utiles; ils lui demandèrent un refuge contre leurs ennemis.

Jean, à qui les juifs payaient de forts impôts, déclara qu'il les prenait sous sa protection, défendit d'attenter à leur vie, et leur donna pour asile le château de Genappe, où ils s'enfermèrent et dont les murs leur semblèrent un rempart plus sérieux que les ordres du prince. Mais aussitôt les aventuriers vinrent les assiéger dans Genappe, sans leur donner le temps de se munir de provisions, ni de se fortifier. Les infortunés, en qui la société fanatique d'alors reconnaissait à peine des hommes, se défendirent avec le courage du désespoir. Ils savaient qu'ils

ne pouvaient attendre des assassins croisés ni capitulation, ni miséricorde. Ils combattaient comme des hommes qui n'ont que ce moyen d'éviter une mort infaillible.

Mais les forcenés qui les assiégeaient redoublaient d'ardeur tous les jours; tous les jours leur nombre augmentait, malgré les ordres réitérés du duc de Brabant, qui les faisait sommer de se disperser. Le château de Genappe eût été pris et tous ses hôtes massacrés, si Jean eût oublié que les juifs étaient aussi ses sujets. Voyant qu'on méprisait son autorité, il marcha avec une armée contre les assassins, dont le plus grand nombre étaient des étrangers. Les juifs respirèrent en voyant de loin la bannière ducale s'avancer contre leurs ennemis. Les assiégeants, attaqués par des troupes réglées, furent bientôt en déroute; les soldats de Jean en immolèrent, dit-on, la moitié; le reste s'enfuit tellement épouvanté, qu'ils ne s'arrêtèrent qu'à Avignon, où le pape Clément V blâma sévèrement leurs excès et leur ordonna de retourner en pénitents dans leurs foyers.

XLV. — LES TEMPLIERS.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
RACINE, *Athalie.*

On a vu que, vers l'an 1118, quelques-uns des pieux chevaliers réunis à Jérusalem pour la défense du saint Sépulcre s'étaient consacrés à la protection des pèlerins qui venaient adorer là. Ils n'étaient

dans l'origine que neuf, tous Français, de la suite de Godefroid de Bouillon ; leur chef était Hugues de Payns ou Payens (1). On les appela les chevaliers du Temple et plus simplement bientôt les templiers, parce qu'ils habitaient une maison bâtie dans le voisinage du temple de Salomon. Dans la suite ils appelèrent Temple toute maison de leur ordre. D'abord, ils ne vivaient que d'aumônes, ce qui fit qu'on les désigna aussi sous le nom de Pauvres de la sainte Cité.

En même temps, d'autres nobles cœurs s'étaient dévoués au soin des pèlerins malades; on les appelait les chevaliers de l'Hôpital, les hospitaliers et encore les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, parce que l'hôpital était sous le patronage de saint Jean.

Les templiers rendirent, dès leurs débuts, tant et de si éminents services, que les souverains et les seigneurs s'empressèrent de leur donner à l'envi des biens considérables. En 1128, au concile de Troyes, saint Bernard leur donna une règle. Elle consistait en soixante-douze articles, qui, en substance, leur imposaient les trois vœux de religion : l'habit blanc, l'obligation de faire maigre quatre jours de la semaine, de s'abstenir en tout temps de la chasse, d'assister tous les jours à l'office divin. Lorsque le service militaire les en empêchait, ils étaient tenus d'y suppléer par des prières qui leur étaient spécifiées. En 1146, le pape Eugène III détermina la

(1) Payns ou Payens, seigneurie de Champagne, et non de Picardie, comme le dit Bongars. Ce village existe toujours à trois lieues de Troyes, et garde le souvenir de Hugues.

forme de leur habit, sur lequel ils portaient une croix.

Cet ordre se multiplia rapidement, fit de très-grandes choses et s'enrichit à tel point qu'en 1305, après moins de deux siècles d'existence, il possédait en Europe neuf mille seigneuries.

Dans cette opulence qui s'accroissait tous les jours, le dévouement chrétien fit rapidement place à l'ambition, aux tentations du luxe, et la corruption gagna l'ordre. Les templiers en vinrent à mépriser leur règle; ils se rendirent indépendants des puissances dont ils devaient être les soutiens; ils se montrèrent insolents, séditieux et avides; ils exercèrent des brigandages; et on vit plusieurs d'entre eux, qui n'étaient entrés dans l'ordre que par des motifs d'orgueil, apostasier pour les richesses et la puissance.

L'hérésie albigeoise les infecta. Bientôt on les accusa sourdement de faire entre eux une société secrète pleine d'odieux mystères, qui se proposait l'envahissement de l'Europe. On disait que, dans leur intimité, ils abjuraient la foi chrétienne et pratiquaient un culte souillé de pratiques et de superstitions abominables. La magie, la sorcellerie, l'adoration du diable leur étaient reprochées.

Des aveux établirent que, dans les tenues secrètes de leurs chapitres, qui avaient lieu de nuit, on exposait un simulacre, objet de leur culte, appelé Tête de Bophomet. On en saisit une à Marseille, lorsqu'on fit leur procès, dont nous allons parler; et M. de Hammer en a retrouvé une autre, en 1818, dans le

cabinet des antiques du Musée impérial de Vienne. Cette tête dorée peut avoir été une des divinités primordiales des Égyptiens. Elle posait sur quatre pattes de chat. Les aveux de la procédure constatèrent que l'être qu'ils conjuraient au moyen de cette tête entourée d'hiéroglyphes paraissait sous la forme d'un chat et leur parlait. Nous racontons; nous n'expliquons pas.

Philippe le Bel, éclairé par des rumeurs sinistres, craignit que les templiers ne fussent en effet les ennemis de la société et de l'Église. Il fit rechercher leur conduite et leurs mœurs. Sur les révélations de deux criminels détenus dans les prisons, et dont l'un était un templier apostat, il fit arrêter et interroger plusieurs templiers qui se trouvaient à Paris. Ils avouèrent les abominations dont on accusait l'ordre. — C'était en l'année 1307.

Ce commencement d'enquête jeta quelque alarme parmi les templiers. Au mois d'août, le grand maître et plusieurs des principaux chevaliers s'en plaignirent au Pape, et, forts de leur puissance partout assise, ils demandèrent hardiment que, si on avait un procès à leur faire, on le fît régulièrement. Ils comptaient imposer silence aux clameurs par un ton si tranchant. Mais Philippe le Bel les prit au mot; et le 13 octobre il fit arrêter dans ses États tous les templiers. Le 15, il assembla le clergé de Paris, fit convoquer le peuple et ordonna que l'on rendît compte publiquement des accusations portées contre les chevaliers du Temple. On ne pouvait procéder plus loyalement.

Les templiers étaient accusés : 1° de renier Jésus-Christ à leur réception dans l'ordre, et de cracher sur la croix; 2° de commettre entre eux des impuretés abominables; 3° d'adorer dans leurs chapitres généraux une idole à tête dorée et qui avait quatre pieds; 4° de pratiquer la magie; 5° de s'obliger à un secret impénétrable par les serments les plus affreux (1).

Les deux premiers articles furent avoués par cent quarante des accusés; trois seulement nièrent tout. Le pape Clément V s'opposa d'abord aux poursuites commencées contre ces religieux militaires. Il n'autorisa leur continuation qu'après avoir interrogé lui-même, à Poitiers, soixante-douze chevaliers, et s'être convaincu par leurs aveux de la vérité des faits.

Il y eut dès lors des commissaires nommés; des informations se firent dans toutes les grandes villes. Les bulles du pape furent envoyées à tous les souverains, pour les exhorter à faire chez eux ce qui se faisait en France. Quoique les templiers tinssent à tout ce qu'il y avait de plus grand dans les divers États, partout les accusations élevées contre eux devinrent si évidentes, que partout ils furent abandonnés. Jacques de Molay, leur grand maître, qui du reste était très-ignorant, avoua à Chinon, le 20 août 1308, les crimes déclarés, et les désavoua à Paris, le 26 décembre 1309. Mais le désaveu ne prouve rien. Les confessions avaient été faites librement et sans tortures.

(1) Bergier, *Dictionn. de théologie.*

Par toute l'Europe la vérité était reconnue de tous. Une bulle, publiée le 3 avril 1312, au concile de Vienne en Dauphiné, déclara l'ordre des templiers aboli et proscrit. Les chevaliers furent dispersés; les principaux chefs condamnés à une prison perpétuelle, après qu'ils auraient fait leur confession publique. Un échafaud fut donc dressé à Paris devant les portes de Notre-Dame. C'est là que Jacques de Molay et un autre des hauts chevaliers devaient faire amende honorable. Jacques de Molay avait de nouveau confessé la vérité. Au lieu de réitérer l'aveu qu'on attendait en public, dès qu'il fut sur l'échafaud, il rétracta une seconde fois sa confession, l'autre chevalier l'imita; et c'est alors que Philippe le Bel indigné assembla son conseil, qui condamna ces deux grands coupables à être brûlés. Leur supplice eut lieu ce même jour, 18 mars 1314. On voit que leur procès avait duré sept ans. Si la passion s'en fût mêlée, comme on l'a tant écrit, il eût marché plus vite.

Il n'est pas vrai que Jacques de Molay ait ajourné le roi et le pape, comme on l'a dit aussi pour produire un effet de théâtre. Lui et ses compagnons infortunés se bornèrent à invoquer vainement une vengeance mystérieuse contre leurs juges.

Telle est la vérité sur les templiers. Ajoutons que ni le roi de France, ni le pape, ni les autres souverains ne profitèrent de leurs dépouilles, dont une grande partie fut donnée aux chevaliers de Saint-Jean ou de l'Hôpital, qui, ne pouvant plus rien en terre sainte, s'étaient retirés dans l'île de Rhodes

sous la conduite de Guillaume de Villaret, leur grand maître.

Nous retrouverons plus loin ces chevaliers.

XLVI. — CROISADE CONTRE BAJAZET.

Si vous redoutez un ennemi déclaré,
n'attendez pas qu'il entre chez vous.
PUFFENDORF.

Sigismond de Luxembourg, qui devait succéder à l'empereur Venceslas, son frère, avait épousé en 1386 la princesse Marie de Hongrie, fille unique et seule héritière du roi Louis Ier. A la mort de ce prince, en 1392, Sigismond, en attendant l'empire, se trouva roi de Hongrie. Il gouvernait ses États avec quelque dureté, mais il les défendait avec vaillance. Il avait trente ans lorsqu'en 1396, menacé par Bajazet, sultan des Turcs, il appela à son aide les chevaliers chrétiens. C'était une croisade, puisqu'il fallait combattre les infidèles et que les Turcs, sous la conduite de Bajazet, menaçaient de nouveau d'envahir l'Europe. Leur chef, vain et farouche, avait même annoncé qu'il irait à Rome, qu'il y ferait manger l'avoine à son cheval sur le maître-autel de Saint-Pierre, et qu'il ne s'arrêterait qu'après avoir rangé tous les États chrétiens sous sa domination.

Sigismond envoya en France et en Belgique une ambassade qui fut partout généreusement accueillie. Le roi Charles VI promit de se mettre à la tête d'une ligue chrétienne contre les Turcs. Les plus braves chevaliers se montrèrent disposés à prendre la Croix;

Philippe le Hardi, comte de Flandre et duc de Bourgogne, vit avec plaisir une expédition qui devait réveiller la foi. Il combla d'honneurs et de présents les envoyés hongrois; et il fut décidé aussitôt que le prince Jean, son fils aîné, serait le chef des croisés de la Bourgogne et de la Flandre. Un vaillant chevalier flamand, Jean de la Gruthuse, devait porter l'étendard du prince.

A la tête des chevaliers français, on remarquait Philippe d'Artois, connétable du royaume, l'amiral Jean de Vienne, Guy de la Trimouille, le maréchal de Boucicaut, le sire de Coucy, le comte de la Marche, Philippe de Bar et une foule d'autres; à la suite de Jean de Bourgogne, le sire de Saimpy, chevalier du Hainaut, Guillaume de Rupelmonde, Baudouin Goethals, etc.

Ces armées se mirent en marche le 6 avril 1396, se promettant, après avoir vaincu Bajazet, d'aller délivrer Constantinople, d'y rétablir l'empire latin, de passer ensuite en Palestine et d'y reprendre les lieux saints.

Après qu'ils eurent heureusement traversé l'Allemagne, les croisés furent accueillis avec honneur par le roi de Hongrie, qui les attendait; Bajazet ne paraissait pas encore. — Mais il ne tardera pas à se montrer, dit Sigismond. Je le connais et je sais ses manières. Son armée régulière sera, selon ses habitudes, précédée de nuées de gens à pied, qui se répandront partout sans ordre, pour piller et pour enlever ceux de nos hommes qui viendraient à s'écarter. Nous ferons une avant-garde pareille, composée de gens du

pays; nous serons derrière en corps de bataille, pour les soutenir et pour combattre ensuite l'armée de Bajazet.

Les chevaliers français et flamands s'offensèrent de ces propositions. Ce qui a causé tant d'échecs dans toutes ces saintes guerres, c'est que les chevaliers, ne comprenant pas la soumission, qui produit l'unité et le succès, voulaient agir chacun à son gré.

— Croit-on, disaient-ils avec un orgueil malheureux, que nous soyons venus de si loin pour soutenir les milices et marcher à la suite des gens des communes ? Notre coutume n'est pas de donner après les autres, mais de les entraîner par notre exemple. Si l'ennemi se présente, rien ne pourra nous empêcher de marcher sur lui.

Le roi de Hongrie s'affligea de cette résolution, qui paralysait d'avance la discipline et que blâmaient les vieux guerriers. Cependant il arma chevalier Jean de Bourgogne, qu'on appelait alors le comte de Nevers; et aussitôt Jean de la Gruthuse éleva sa bannière.

L'ennemi ne paraissant pas encore, les croisés marchèrent en avant; ils prirent sur les Turcs quelques places et s'en allèrent mettre le siége devant Nicopolis, grande ville de la Bulgarie, sur le Danube, alors au pouvoir des Turcs. Cette place très-fortifiée était défendue par une solide garnison. Les croisés la cernèrent pour l'affamer. Mais on leur annonça bientôt qu'une armée turque venait au secours des assiégés.

— Allons voir ces gens-là, dirent aussitôt quelques chevaliers.

Une partie de l'armée chrétienne s'avança sous la conduite des sires de Coucy, de Saimpy et de Roye; ils attendirent les Turcs dans une embuscade, leur tuèrent quinze mille hommes et s'en revinrent chargés de butin.

Comme ils triomphaient et qu'ils s'abandonnaient aux plaisirs et aux jouissances du luxe, on leur dit que Bajazet arrivait en personne, avec son armée immense. D'abord les chevaliers refusèrent de le croire. Quand il ne leur fut plus possible d'en douter, ils levèrent le siége. Mais l'armée turque s'avançait comme un torrent, débordant de tous côtés. Il fallut se mettre en bataille. Les chevaliers, tout brillants d'or et de soie, eurent à peine le temps de revêtir leurs armures; ils coupèrent les poulaines de leurs souliers (1); pleins encore du vin qu'ils venaient de boire, ils montèrent à cheval, pendant qu'on déployait les étendards.

La première attaque des chevaliers fut terrible. Elle bouleversa l'avant-garde de Bajazet, arriva sur l'infanterie turque, l'enfonça et en fit un grand carnage. La cavalerie ennemie du centre fut culbutée pareillement, et les chevaliers s'engagèrent à sa poursuite. C'était là que Bajazet les attendait. Il fit avancer ses ailes au bruit des timbales, mit en fuite

(1) Les poulaines étaient un allongement de la pointe du soulier, qui avait un pied, un pied et demi, deux pieds, suivant l'importance du personnage; cette pointe avancée se retroussait et s'attachait au-devant de la jarretière par une petite agrafe d'or. De cette mode bizarre est venue cette expression qui désigne un personnage considérable : « Il est sur un grand pied dans le monde. »

les Hongrois et enveloppa les croisés, dont le massacre commença.

On dit que pas un des soldats chrétiens ne tomba sans avoir exterminé dix de ses ennemis. Mais c'est là une de ces exagérations qu'on ne doit jamais prendre à la lettre. Ce qui est tristement vrai, c'est que des douze mille croisés, français ou belges, il n'en resta debout que trois cents, qu'on fit prisonniers et que l'on conduisit à Bajazet. Le vainqueur en choisit vingt-cinq, à la tête desquels était Jean de Bourgogne, comme assez grands seigneurs pour payer chèrement leur rançon; il fit décapiter tous les autres, en représailles du massacre que les chrétiens avaient fait de leurs prisonniers avant la bataille. On n'épargna que trois d'entre ces condamnés :

Philippe Pot, gentilhomme bourguignon, dont le courage et le grand cœur furent protégés par la sainte Vierge (1);

Jacques Dufay, écuyer du Tournaisis, parce que quelques officiers turcs reconnurent dans ce vaillant guerrier, grand coureur d'aventures, un brave qui, autrefois, avait fait la guerre avec eux sous Tamerlan, roi des Tartares;

Jacques de Helly, chevalier de l'Artois, qui précédemment aussi avait combattu dans les armées de Tamerlan, tant les chevaliers de ce temps-là allaient chercher de lointaines aventures (2), fut épargné pareillement. Bajazet l'envoya à la cour de Charles VI

(1) Voyez sa légende historique dans les *Légendes des saintes images :* Le Tournoi de Notre-Dame.

(2) M. de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne.*

et à celle de Philippe le Hardi pour leur porter les nouvelles de leur croisade et leur demander deux cent mille ducats de rançon s'ils voulaient revoir les débris de leur chevalerie.

Il fallut plusieurs mois pour rassembler cette grosse somme. Elle arriva enfin, et Jean de Bourgogne reparut dans les États qu'il devait posséder, ne rapportant d'une si désastreuse expédition que le nom de Jean Sans peur, lequel lui avait été donné à cause de la fière assurance avec laquelle il avait paru devant Bajazet.

XLVII. — CROISADE CONTRE AMURAT II.

> Lorsque la grandeur d'un prince semble prête à se déborder et menace d'engloutir l'univers, il est de la prudence de lui opposer des digues et d'arrêter le cours d'un torrent. VOLTAIRE.

Malgré la terreur qu'inspiraient les Turcs, une nouvelle troupe de chevaliers français osa encore les aller combattre; on comprenait, comme l'avaient compris dès le commencement Charles Martel et Charlemagne, que refouler ces peuplades féroces, c'était protéger l'Europe chrétienne. On annonçait avec effroi que ces rudes enfants de Mahomet assiégeaient Constantinople. Une petite armée partit sous le commandement de Boucicaut, qui était reposé à peine de son affreuse captivité; et ils délivrèrent la capitale de l'empire grec.

Pour rendre encore plus de sécurité à Constantinople, il arriva bientôt qu'un autre grand peuple non

moins farouche, les Mogols, qui avaient pour chef Tamerlan, déclara la guerre à Bajazet. Les deux armées se rencontrèrent, en 1402, dans les plaines d'Ancyre, en Phrygie. A la suite d'une bataille qui dura trois jours, Bajazet avait perdu son armée et se trouvait prisonnier d'un homme aussi barbare que lui.

Dès lors on prêcha plus que jamais la guerre contre les musulmans. De tous côtés on pressait les hommes de cœur de se croiser. Mais de nouvelles armées ne s'ébranlèrent que lorsqu'on vit l'empire des Turcs se reconstituer et leurs princes redevenir menaçants. Soliman Ier avait succédé à Bajazet; il avait été remplacé très-vite par Musa-Chélébi, son frère, puis celui-là avait fait place à Mahomet Ier, et, en 1442, c'était Amurat II, qui régnait depuis plus de vingt ans, et qu'il fallait combattre. Une armée de croisés rassemblée de tous les pays chrétiens s'élança donc sous le commandement de Hunyade, vaïvode de Transylvanie, et de Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne. Elle se dirigeait sur Constantinople.

Dans la route, elle eut plusieurs rencontres, signalées par deux victoires, qui animèrent les soldats de la Croix, et qui effrayèrent leurs ennemis. Le sultan Amurat, las de sa vie de luttes et de combats, envoya aux chefs chrétiens des ambassadeurs chargés de leur offrir une paix avantageuse. Ils l'acceptèrent et signèrent le traité. Mais ils agissaient sans consulter les hommes sages. Quand le légat du saint-siége apprit ce qui venait d'être fait, il représenta aux chevaliers que c'était là une faute grave, qu'on

ne devait jamais se confier aux engagements les plus solennels des musulmans, et qu'on perdait l'occasion de rassurer, au moins de ce côté-là, l'Europe chrétienne. Les vieux chevaliers donnèrent raison au légat; et dans cette situation, l'armée chrétienne arriva à Warna, en Bulgarie, où les Grecs et les Italiens avaient promis d'envoyer à l'armée de la Croix deux flottes et des secours. On n'y trouva pas un vaisseau.

Obligés de rester là, les croisés apprirent qu'Amurat II, dégoûté des grandeurs, avait laissé son trône à Mahomet II, son fils encore enfant, et que, décidé à se faire ermite, il s'était retiré à Magnésie, dans cette partie de l'Asie Mineure qui s'appelait autrefois la Lydie. Ils décidèrent aussitôt une résolution de violer le traité, ce qui était une faute nouvelle.

Mais ils songeaient qu'ils avaient affaire désormais à un prince enfant; ils reprirent donc les hostilités.

Dès que cette nouvelle arriva dans la retraite d'Amurat, il en sortit avec colère, jurant de venger le traité violé; il arriva bientôt à la tête d'une armée immense. Le légat et le vaillant Hunyade proposaient la retraite. Ladislas, s'écriant qu'il voulait vaincre ou mourir, s'élança furieux au milieu des bataillons ottomans; il se dirigeait droit au sultan Amurat. Mais, percé de mille coups, il fut bientôt renversé, et sa tête, élevée sur une pique, mit en déroute les Hongrois; en un mot, ce fut une défaite où plus de dix mille croisés perdirent la vie, et où l'empire des Turcs s'affermit davantage.

XLVIII. — LES TURCS A CONSTANTINOPLE.

MAHOMET II.

Mahomet II est l'Attila du quinzième siècle. FELLER.

Amurat, vainqueur à Warna, reprit goût à la vie guerrière; il fit des courses et des dévastations sur les frontières des Hongrois, étendit ses possessions; et il avait repris le siége de Constantinople lorsqu'il mourut, en 1451. Il avait construit et possédait de redoutables forteresses qui, à deux ou trois lieues de Constantinople, la menaçaient plus que jamais et assuraient au besoin la retraite de ses assiégeants. Mahomet II, qui avait alors vingt et un ans, continua à fortifier les approches de la ville qu'il convoitait pour capitale.

Constantin Dracosès, fils de Manuel Paléologue, était depuis l'an 1449 empereur de Constantinople; et Amurat II avait contribué à l'asseoir sur ce trône, en attendant que son fils pût l'y remplacer.

Mahomet II fit pendant deux ans des préparatifs immenses pour se l'assurer. L'empereur grec voyait clairement les dangers qui l'entouraient; il envoyait dans toutes les cours chrétiennes des ambassadeurs chargés de solliciter des secours. Mais on avait eu tant à se plaindre des Grecs, que l'enthousiasme des croisades ne se réveilla pas pour eux. Gênes et Venise, qui avaient des comptoirs à Constantinople, envoyèrent quelques troupes; elles agissaient en

cela par un motif intéressé. Le pape seul (c'était Nicolas V) fit partir, uniquement pour la cause de la Croix, une petite troupe. Mais les Grecs, devant les périls qui les enveloppaient de toutes parts, les Grecs parlaient beaucoup et n'agissaient pas. Avec une population innombrable, l'empereur ne pouvait pas réunir plus de cinq mille défenseurs. Les moines grecs de leur côté, appuyés par Gennadius, qui était devenu subitement l'adversaire des Latins, criaient dans les rues que tout était perdu si on acceptait les secours des Catholiques; et qu'il valait mieux voir à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare de Rome.

Quelques fanatiques assuraient aussi que la ville ne pouvait pas tomber et qu'un ange allait la délivrer. La multitude comptait là-dessus, et personne, sinon l'empereur, ne s'effrayait trop, tandis que Mahomet II voyait approcher l'heure de son triomphe.

Dans les premiers jours du mois d'avril de l'an 1453, la ville de Constantinople se trouva cernée par une armée de trois cent mille Turcs. Leurs masses, de tous les côtés, couvraient la terre, et le pavillon du sultan était planté devant une des portes. Sa flotte innombrable occupait tout le Bosphore. Il proposait une capitulation : il voulait Constantinople, puisqu'il était maître de toutes les places de l'empire; il offrait à Constantin Dracosès une principauté dans le Péloponnèse. Constantin crut qu'il était de son honneur de ne pas accepter ces conditions; et se trouvant avec ses cinq mille Grecs et les secours envoyés par le souverain pontife, les Vénitiens et les Génois,

à la tête d'une garnison de dix mille hommes, il s'imagina qu'il pouvait défendre sa ville, solidement et partout fortifiée.

Le port, qui était fermé par d'énormes chaînes de fer, ne s'ouvrait qu'aux bâtiments qui amenaient des vivres ou des secours. Jusqu'à la fin d'avril, les efforts des Turcs échouèrent. C'est alors que Mahomet résolut de transporter sa flotte des eaux du Bosphore dans le port qui lui était inaccessible. Il fit couvrir deux lieues de chemin de planches de sapin, enduites de suif et de graisse, et disposées de manière à recevoir les vaisseaux; il fit tirer du détroit, à force de machines et de bras, quatre-vingts galères et soixante-dix alléges, qui coulèrent sur le lit qu'on leur avait préparé. Tout cet immense travail s'exécuta en peu de jours; et un matin, les assiégés virent, à leur grande stupeur, une flotte entière descendre de la terre dans leur port.

Les Grecs cependant ne songeaient pas à se rendre, Constantin se montrant décidé à mourir plutôt que d'abandonner sa capitale. Mais les dangers grandissaient tous les jours. Le 27 mai, Mahomet, parcourant tous les rangs de son armée, lui annonça que dans trois jours Constantinople serait prise, que ses soldats en auraient le pillage, qu'ils y feraient un riche butin, qu'il le jurait par son père Amurat et par les quatre mille prophètes. Deux cent mille voix lui répondirent par leur cri de bataille, et l'assaut commença de tous les côtés à la fois. Il se poursuivit la nuit même, chaque soldat musulman portant un flambeau allumé au bout de sa lance. Le 29 mai,

l'empereur ayant été tué sur le rempart, il n'y eut plus de résistance, et la ville, en un clin d'œil, fut remplie de soldats turcs, qui massacrèrent quarante mille personnes, et firent soixante mille esclaves. Le pillage, qui s'agitait partout, fit fuir un nombre plus grand encore des habitants éperdus, de sorte que Mahomet fut obligé de repeupler la ville.

Il ne voulut pas détruire les Grecs; il les méprisait trop pour les craindre. Il leur donna pour patriarche ce Gennadius, en qui il voyait l'ardent ennemi des catholiques.

Lorsqu'on apprit en Europe que les Turcs régnaient à Constantinople, l'effroi fut général. On reparla d'une croisade, devenue plus difficile que jamais; néanmoins, on voyait que, maîtres de la ville des Constantins, les Turcs ne s'arrêteraient pas là.

Ainsi, disait-on partout, les infidèles que Godefroid de Bouillon et ses successeurs avaient si vaillamment combattus envahissent le monde et se rapprochent de jour en jour des pays soumis à l'Évangile. La terre sainte, où les princes latins avaient relevé la Croix, était retombée sous le joug du croissant; et, douleur nouvelle! les bannières de Mahomet flottaient sur les tours de la ville que Baudouin avait rendue à l'Église romaine, et qu'on avait si malheureusement abandonnée.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne et souverain des plus belles contrées de la Belgique et de la Neerlande, sentit son cœur oppressé à ces tristes nouvelles; toute sa cour partagea ses sentiments d'héroïsme religieux; et dans une réunion où il convoqua

à Lille ses chevaliers, il fit apporter un faisan vivant, orné d'or et de pierreries, sur lequel il proposa un vœu qui fut accueilli par de grandes et vives acclamations.

Il commença lui-même, malgré son âge avancé, par vouer « à Dieu, à la très-glorieuse Vierge Marie, » aux dames et au faisan, que, si le roi de France, » son seigneur, ou tout autre prince chrétien voulait » faire la guerre au Grand Turc et aux infidèles, il » l'accompagnerait à cette croisade, avec ses chevaliers ». Il ajouta : « Et si, durant ce voyage, je » puis par quelque manière savoir que ledit Grand » Turc a volonté d'avoir affaire avec moi corps à » corps, je le combattrai, avec l'aide de Dieu tout-puissant et de sa très-douce Mère, lesquels j'appelle toujours à mon aide. »

Tous les chevaliers étendirent la main sur le faisan, promettant de prendre la Croix et de suivre leur prince, et ajoutant à leur vœu des clauses particulières; ce qui est assez fréquent dans les chroniques du moyen âge. L'un s'obligeait à ne point se mettre au lit le samedi, l'autre à ne pas manger à table le mardi, un troisième à ne pas boire de vin, d'autres à ne pas faire tourner la tête à leurs chevaux, à ne porter ni chaperons, ni gantelets, à se vêtir de haires, à ne prendre aucun ébat, jusqu'à l'accomplissement de leur vœu, qui est célèbre dans l'histoire sous le nom de Vœu du Faisan.

Le roi de France (Charles VII) ne pouvant pas se croiser alors, Philippe le Bon partit pour l'Allemagne, au mois de mars de l'an 1454. Sur les instances du

saint-siége, une diète devait se tenir à Ratisbonne pour la croisade. L'empereur (c'était le lâche et fainéant Frédéric IV), insensible à l'honneur, matériel et avare, ne voulut pas même faire les frais du voyage à Ratisbonne; et tous les projets chevaleresques s'évanouirent devant cette avanie.

Mais pourtant les vœux étaient faits, et on ne pouvait pas s'en délier ainsi. Pendant dix ans, on parla donc toujours de la croisade, qui ne cessait d'occuper les esprits. On comprenait que, Constantinople prise, Rome était menacée. Mahomet ne se reposait pas. Il avait juré l'extermination des Latins. Ses guerriers faisaient le ravage en Albanie, harcelaient la Hongrie et se préparaient à l'attaque de Belgrade. En Albanie, ils étaient constamment vaincus par l'héroïque Scanderberg, qu'ils ne purent jamais déloger de Croia, sa capitale. Ils attaquèrent Belgrade, dont le siége est célèbre. Cette place, arrosée par le Danube et la Save, était investie depuis quarante jours, quand des secours arrivèrent, conduits par Hunyade, échappé du massacre de Warna. Ce grand guerrier marchait, accompagné de Jean Capistran, l'un des prédicateurs de la croisade; son éloquence et ses ardentes prières avaient levé des bataillons de cœurs généreux. Le 6 août 1456, Hunyade tomba sur les musulmans, leur tua vingt mille hommes, mit le reste de leur armée en fuite, détruisit leur flotte qui couvrait le Danube et la Save; et le sultan, blessé lui-même, se hâta de fuir.

Mais il n'était pas pour cela abattu. Les Turcs sont tenaces et se flattent toujours qu'ils auront demain ce

qui leur échappe aujourd'hui. Dans son insatiable envie de s'agrandir toujours, Mahomet répara promptement ses pertes; il s'empara facilement du Péloponnèse et songea ensuite à l'Italie.

Deux ans après la délivrance de Belgrade, Ænéas Sylvius Piccolomini, évêque de Sienne, qui, avec Jean Capistran, avait ardemment prêché la croisade sous le pape Calixte III, fut appelé à lui succéder sur le saint-siége. Il prit le nom de Pie II, et poursuivit l'œuvre des saintes guerres. Il envoya des légats à tous les princes chrétiens pour leur annoncer les périls dont l'Europe était menacée. Mais l'Europe était devenue froide. Enfin, voyant les Turcs maîtres de l'Archipel et de la mer d'Ionie, ravageant l'Illyrie et menaçant Raguse, il adressa une exhortation éloquente à tous les fidèles, en leur annonçant qu'il allait conduire lui-même, aux frais de l'Église romaine, une armée de croisés contre les musulmans.

« Nos pères, disait-il, ont perdu Jérusalem et » toute l'Asie; nous avons perdu la Grèce et plu- » sieurs royaumes de l'Europe; la chrétienté n'est » plus que dans un coin du monde. En ce péril su- » prême, le père de tous les chrétiens va lui-même » au-devant de l'ennemi. Si la guerre ne convient ni » à la faiblesse des vieillards, ni au caractère des » pontifes, quand la religion est sur le point de suc- » comber, qui pourrait nous retenir? Suivis de nos » cardinaux, de la plupart de nos évêques, nous » marcherons l'étendard déployé, avec les reliques » des saints, avec Jésus-Christ lui-même dans son » Eucharistie. Quel chrétien refusera de suivre le

» vicaire de Dieu, allant avec son sénat sacré, avec » tout le cortége de l'Église, à la défense de l'Église » et de l'humanité ?... »

On lui représenta qu'il était chargé d'années et d'infirmités, qu'il n'avait plus que peu de jours à vivre, qu'il courait à une mort presque certaine. Il répondit : — Qu'importent l'heure et le lieu de mon trépas, si je meurs pour le peuple chrétien ?

Dans son exhortation, que toutes les Églises catholiques entendirent avec émotion, il indiquait Ancône comme le lieu du rendez-vous. Il accordait la rémission de leurs péchés à tous ceux qui le suivraient ou qui lui enverraient un ou deux soldats de la Croix; et il eut la joie de voir renaître en ce moment le zèle des premières croisades. De tous côtés il lui arriva des guerriers. L'armée de Philippe le Bon n'avait pas oublié son vœu; elle arriva à Ancône. Le pape y était avec sa suite, mais épuisé et fort malade. La flotte allait mettre à la voile, quand il sentit sa fin approcher.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu jusqu'à ce jour, dit-il aux cardinaux qui l'entouraient; pour les brebis qui m'étaient confiées, je n'ai épargné aucune démarche; j'ai offert ma vie pour le salut de tous. C'est à vous de finir l'œuvre de Dieu.

Sur ces paroles il rendit l'âme.

La croisade aussitôt se dispersa. Elle ne se reforma plus. Mahomet saccagea les États de Scanderberg; il fit un désert de l'île de Négrepont; puis il envoya une armée contre la Hongrie, une autre sur les côtes de l'Italie, une autre contre l'île de Rhodes.

XLIX. — LES CHEVALIERS DE RHODES.

> Misère de notre nature amoindrie par la chute! La faim abattra des cœurs où la défaillance ne pouvait trouver place.
>
> BONGARS.

Depuis la prise de Saint-Jean d'Acre et la perte de la Palestine, en 1291, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, n'abandonnant pas la défense de la religion, s'étaient réfugiés dans l'île de Chypre. En 1309, ils s'étaient emparés de l'île de Rhodes et s'y étaient si solidement assis, qu'ils y étaient devenus la terreur des infidèles. Mahomet II, voyant en eux ses plus redoutables adversaires, car ils lui avaient fait subir de grandes pertes en mer, envoya trente galères, chargées de vaillants soldats, qui avaient ordre de faire des descentes dans tous les lieux de l'île les moins défendus, d'en enlever les habitants et de porter partout le fer et la flamme. L'habile prévoyance du grand maître, Jean-Baptiste des Ursins, fit échouer ce premier armement; il avait fait retirer les habitants dans tous les forts; et les chevaliers, partagés en plusieurs corps d'observation, laissaient débarquer les Turcs, mais, un instant après, ils tombaient sur eux. Ils en tuèrent beaucoup et leur firent un grand nombre de prisonniers.

On prévoyait bien que Mahomet ne souffrirait pas un tel affront et qu'il allait faire de plus sérieuses tentatives. On était en l'an 1476; Pierre d'Aubusson, qui avait battu les Turcs en Hongrie et ailleurs, fut

élevé à la grande maîtrise de l'ordre de Rhodes; il prit d'actives mesures pour la défense de l'île. Il ferma le port par d'énormes chaînes, fit remplir les magasins de provisions et de munitions de guerre, rappela, par une citation générale, tous les chevaliers qui étaient hors de l'île. Tous accoururent; plusieurs souverains, entre autres Louis XI, notre roi, envoyèrent des secours en hommes et en argent; on augmenta les fortifications avec toutes les mesures possibles de défense; et Mahomet, qui était attendu, parut le 23 mai de l'an 1480 devant l'île de Rhodes, à la tête d'une flotte de cent soixante grands vaisseaux et d'une multitude de petits bâtiments; il débarqua une armée qui dépassait le chiffre de cent mille hommes et ouvrit le siège aussitôt.

Ce siége dura deux mois, dont toutes les heures furent des luttes. Mais toute la puissance des Turcs échoua, et la flotte, qui avait grandement souffert, se retira avec fureur.

Le sultan voulait tenter de plus grands efforts l'année suivante; la mort enfin l'arrêta, comme il venait d'entamer l'Italie, où ses soldats avaient déjà saccagé Otrante par le fer et le feu.

On prêchait toujours la croisade. Soliman II assiégeait Rhodes de nouveau en 1522; mais, décidé à ne pas reculer cette fois, il alla lui-même soutenir ses armées; et sa persévérance obstinée désarma par la faim des hommes que les dangers trouvaient inébranlables. Au bout de six mois de siége héroïquement soutenu, les chevaliers, manquant de tout, se virent réduits à accepter une capitulation honorable.

Le 1er janvier 1523, ils sortirent de Rhodes, suivis de quatre mille habitants qui avaient demandé à partager leur retraite, et cette troupe d'hommes de cœur se retira avec tous les honneurs de la guerre.

Nous les reverrons bientôt continuant à Malte leur généreuse mission.

L. — CROISADE D'ISABELLE ET DE FERDINAND.

> Isabelle, aux grâces et aux agréments de son sexe, joignait la grandeur d'âme d'un héros, la politique profonde d'un ministre, les vues d'un législateur, les qualités brillantes d'un conquérant, la probité d'un bon citoyen, l'exactitude du plus intègre magistrat.
>
> DESORMEAUX.

Ferdinand d'Aragon et son héroïque épouse Isabelle de Castille, que l'histoire a nommée souvent la grande Isabelle, n'étaient pas satisfaits de leurs possessions héréditaires; ils voulaient posséder toutes les Espagnes. Pour cela, il leur fallait achever d'en expulser les Maures, qui possédaient encore le beau royaume de Grenade. Les Sarasins leur fournirent une occasion en violant, par la prise de Zahara, la trêve qui les laissait en paix dans la péninsule Ibérique. Le Roi Catholique se mit en marche en 1482; il leur reprit Alhama, puis successivement Loxa, Velez-Malaga, Malaga, Baza, Alméria, Guadix et toutes les autres places; puis il assiégea Grenade, capitale de leur royaume.

Il y eut dans cette croisade, qui devait mettre fin

à sept cents ans de luttes, beaucoup de faits glorieux. Nous n'en citerons que quelques-uns.

Le marquis de Cadix, ayant surpris Alhama avec une poignée d'hommes, se trouva sur-le-champ investi par des troupes nombreuses de Maures irrités. Il était sans provisions et frémissait à l'idée de se rendre. Il eut le bonheur de faire parvenir à sa femme la nouvelle de cette détresse. Elle ne connaissait qu'un homme assez puissant pour délivrer son époux : c'était le duc de Médina-Sidonia. Mais il était l'implacable ennemi du marquis de Cadix. N'importe! elle le savait généreux. Elle s'adressa donc à lui; et elle l'avait bien jugé; car il partit sur-le-champ de Séville avec une vaillante troupe, délivra la place, et n'eut plus dans le marquis de Cadix qu'un ami dévoué.

Durant le siége de Grenade, les Maures ayant brûlé le camp chrétien, Isabelle voulut leur prouver qu'elle n'abandonnait pas pour cela son entreprise; et sur-le-champ elle fit bâtir, à la place du camp détruit, une ville qui existe encore : c'est Santa-Fé.

Ce siége de Grenade est célèbre par des aventures chevaleresques. Mais on les a enrichies de traits romanesques ou légendaires empruntés à Dryden, qui était poëte avant tout. Nous n'en reproduirons qu'une, qui du moins est de l'histoire. Elle a été racontée avec charme dans un recueil périodique sérieux où nous l'empruntons (1) :

« Pendant ce siége, les cavaliers maures venaient

(1) Madame Mathilde Tarweld (Bourdon), *Magasin catholique illustré*, octobre 1856.

presque tous les jours porter des défis à la jeune chevalerie espagnole, et ces combats ressemblaient plutôt aux joutes d'un tournoi qu'à des rencontres entre ennemis. Le roi Ferdinand les défendit.

» Les Maures essayèrent alors d'autres moyens de provoquer leurs ennemis. Ils s'avançaient quelquefois en troupes jusqu'aux lisières du camp et y jetaient des écrits renfermant un insultant défi. Ces rodomontades irritaient les jeunes chevaliers, que la défense expresse du roi pouvait seule retenir.

» Parmi les cavaliers maures, on en citait un nommé Tarfe, connu de tous par sa force et son audace. Un jour, il s'approcha du camp espagnol, et, laissant ses compagnons en arrière, il franchit les premières palissades, s'avança au galop de son léger coursier jusqu'à la tente royale, y lança son djérid (1), qui demeura fixé en terre. Poursuivi alors, mais en vain, il rentra sain et sauf dans Grenade. Le djérid portait un billet annonçant qu'il était destiné à la reine Isabelle.

» Un jeune chevalier andalou, nommé Hernando Perez del Pulgar, que l'on surnomma l'*homme aux exploits*, avait été témoin de cette insolence; il voulut venger la reine Isabelle d'une manière digne d'elle. La nuit suivante, il sortit du camp avec quinze autres cavaliers aussi vigoureux qu'intrépides, et, approchant de la ville avec précaution, il trouva une poterne ouverte sur le Darre; elle était gardée par des fantassins presque tous endormis. Il la força, et tandis que ses compagnons luttaient avec les gardes,

(1) Espèce de poignard.

Hernando donna de l'éperon à son cheval, et s'élança au grand galop dans la ville chérie des rois maures.

» Arrivé à la principale mosquée, il mit pied à terre, et s'étant agenouillé devant le portail, il déclara qu'il prenait possession de l'édifice au nom du Dieu tout-puissant, comme devant être consacré à son culte, sous l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu. Et, en témoignage de ces paroles, il prit une tablette qu'il avait préparée et sur laquelle il avait tracé ces mots bénis : *Ave, Maria;* il la cloua sur la porte de la mosquée, et il reprit le chemin de la poterne, avec quelques-uns de ses amis qui étaient venus le rejoindre.

» On avait donné l'alarme; les soldats s'assemblaient de tous côtés, et tout le monde s'étonnait de voir des cavaliers chrétiens parcourir librement la ville. Hernando continua son chemin à travers la foule, renversant les uns, tuant les autres; il regagna la poterne et retourna au camp avec ses amis.

» Le lendemain, la reine Isabelle voulut voir de plus près la ville de Grenade, si gracieusement assise au milieu de la Vega. Elle s'en approcha, escortée par une troupe nombreuse que commandait le marquis de Cadix; elle contempla, des hauteurs de Zubia, la magnifique cité qui allait devenir la conquête de ses armes et de ses prières. Les Grenadins avaient reconnu la reine ou ils l'avaient devinée; tout à coup, une des portes de la ville s'ouvrit; un cavalier maure en sortait, armé de pied en cap et la visière baissée. A sa devise on reconnut Tarfe. Mais

quelle fut l'indignation des chrétiens quand ils virent attachée à la queue de son cheval et souillée de poussière cette tablette que Hernando avait la veille clouée à la porte de la mosquée!

» Hernando n'était pas là, mais il avait un ami qui pouvait dire aussi : *Où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis*... Garcilasso de la Vega avait vu l'affront fait à la Mère de Dieu; il baissa sa visière, saisit sa lance, courut sur l'infidèle, et après un combat acharné, couvert de sang et de blessures, ils tombèrent tous deux dans la poussière. Tarfe posa son genou sur la poitrine de l'Espagnol, et brandissant son poignard, il allait le frapper, lorsque Garcilasso lui perça le cœur d'un coup d'épée, à l'instant où il levait le bras.

» Le vainqueur détacha la précieuse tablette, la fixa à la pointe de son épée et l'emporta en triomphe au milieu des acclamations de l'armée.

» La mosquée dont Hernando avait pris possession au nom de Marie fut, après la prise de Grenade, convertie en cathédrale. En souvenir de l'exploit de Hernando, Charles-Quint lui accorda, ainsi qu'à ses descendants, le droit d'être enterrés dans cette église et de s'y asseoir dans le chœur pendant les offices (1). »

Grenade fut donc prise, et les Maures chassés enfin de toutes les Espagnes.

Dans presque toutes les campagnes que coûta cette

(1) Le brave Hernando del Pulgar maniait la plume aussi bien que l'épée : il a laissé une histoire estimée de Gonzalve de Cordoue, dont il avait été l'un des compagnons d'armes.

glorieuse expédition, dit l'historien Yriarte, l'illustre Isabelle se trouva toujours en personne, animant les siens avec un courage admirable, pourvoyant aux besoins de l'armée par les plus sages mesures, prodiguant aux blessés et aux malades les plus charitables soins; de sorte que, selon l'opinion générale, les succès furent dus surtout à l'héroïne que les difficultés et les périls de tous les jours n'ébranlèrent jamais (1).

LI. — CROISADE DE CHARLES-QUINT.

Les chrétiens ne doivent se réjouir que des victoires qu'ils remportent sur les infidèles.
Paroles de Charles-Quint.

Ce prince, qui n'est pas complétement jugé, voulait expier par une guerre sainte le sac de Rome, commis par le connétable de Bourbon, sans ordre et contre sa volonté. Dieu lui offrit une occasion; et tout à coup, en 1535, il annonça une croisade, disant seulement qu'il se réjouissait d'accomplir enfin le vœu de Philippe le Bon et de Charles de Bourgogne, ses aïeux. Voici l'occasion qui amena cette belle expédition :

Horuk et Chérédin, fils d'un pauvre pêcheur de

(1) Le frère Hernand de Talavéra, confesseur de la reine Isabelle, contribua aussi à la conquête par le zèle de ses exhortations. Un jour que la reine pressait ce vertueux moine d'accepter un évêché, il répondit : « Je ne dois être évêque, madame, que lorsque vous aurez Grenade, » et ce fut lui qui, après la victoire complète, occupa le premier le siége archiépiscopal de cette ville.

Mitylène, trouvant trop misérable le métier de leur père, s'étaient faits pirates. Après avoir couru la mer quelques années, les deux écumeurs, par la terreur qu'ils inspiraient et le riche butin qu'ils avaient fait, se virent à la tête d'une flotte. Horuk en était l'amiral; son frère Chérédin commandait en second sous ses ordres. Comme ils ne vivaient que d'aventures, le roi ou dey d'Alger, lequel payait alors, ainsi que le roi de Tunis, un tribut à Charles-Quint, voulant s'affranchir de cette servitude, s'adressa à Horuk, qui vint aussitôt, entra dans Alger comme allié, étrangla le dey dans un bain, se proclama souverain du pays, et marcha avec quinze cents cavaliers turcs contre les soldats de Charles-Quint, fortifiés dans Oran. Il trouva là le terme de sa vie; il périt avec son détachement.

Son frère Chérédin ou Hariadan se mit à sa place et se maintint à Alger. Le sultan Soliman II, qui nécessairement devenait l'ami de tous les ennemis de l'empereur, envoya complimenter Chérédin, le reçut sous sa protection, le nomma amiral de ses flottes, général de ses armées de mer, et lui fournit des hommes et de l'argent. Chérédin portait, comme son frère à qui il succédait, le nom de Barberousse. Ce nom devint de plus en plus formidable. Aidé du sultan, le nouveau roi d'Alger prit Constantine, chassa les Espagnols des côtes d'Afrique, désola les mers, remplit ses États d'esclaves chrétiens, qu'il enlevait en Italie et sur toutes les plages. Au commencement de l'année 1535, il ravagea la Sicile, qui appartenait à Charles-Quint, prit Tunis, en chassa le

roi Muley Assan, et joignit ce royaume à ses vastes domaines.

Muley dépossédé vint implorer le secours de Charles. Remettre un roi sur son trône, châtier les ennemis de la foi, épouvanter les infidèles, intimider Soliman, délivrer les captifs chrétiens, se procurer un refuge contre les corsaires sur les côtes de l'Afrique, tous ces brillants avantages se présentaient à la fois, comme fruit de l'expédition. Tous voyaient là de la gloire et de l'honneur. Charles partit à la tête de cinquante mille hommes, s'embarqua en Italie, non pas le 16 juillet comme le dit Robertson, mais dans les premiers jours de juin. Il débarqua le 16 juin sur la terre d'Afrique, enleva le fort de la Goulette, en avant de Tunis, et marcha sur cette ville.

La relation de cette glorieuse et rapide campagne a été conservée, écrite par Charles-Quint lui-même et adressée à sa sœur Marie, veuve du roi de Hongrie, qui gouvernait pour lui les Pays-Bas. Nous donnons ce récit :

« Madame ma bonne sœur, depuis que je vous ai dernièrement écrit la prise de la Goulette, j'allai sur Tunis. Je me trouvai en plus de difficulté que je n'avais cru, parce que le roi d'ici, qu'on a chassé, comme vous savez, et qui s'est venu rendre à moi, s'était fait fort, dès notre arrivée, d'amener à lui les Arabes et de gagner un grand nombre de gens de cheval, tant par le moyen des cheiks de ce royaume que par ses parents. Il nous assurait aussi que partie de la ville et de ses faubourgs se déclarerait pour lui

contre Barberousse. Mais il ne recouvra pas un seul homme; et ses sujets ne firent aucune démonstration en sa faveur. Joignez à cela l'embarras de pourvoir pour la route notre armée de vivres et d'eaux douces, dans un pays qui n'a ni rivières, ni fontaines, mais seulement quelques puits en petit nombre, que nos ennemis pouvaient gâter. Ajoutez qu'il nous fallait conduire par terre notre artillerie, qui est très-pesante.

» Toutefois, considérant que, si nous reculions, ledit Barberousse pouvait avec le temps nous reprendre la Goulette, grever de nouveau la chrétienté et se remettre à désoler mes royaumes, sujets et pays maritimes, prenant pitié du grand nombre de chrétiens esclaves, et aussi de l'extrême misère du roi de Tunis, lequel fût demeuré sans espoir de jamais rentrer en son royaume, songeant quel avantage il y aurait pour nous de chasser de là Barberousse, qui s'était emparé tyranniquement et frauduleusement d'un trône usurpé, et de le rendre à un prince qui n'oublierait jamais un si haut service, qui s'en tiendrait toujours redevable aux chrétiens et surtout à mes royaumes et sujets, — je me décidai à conduire mon armée sous Tunis, malgré toutes les difficultés.

» Je pris route de l'autre côté de la Goulette, pour être plus à découvert. Je laissais à la Goulette le seigneur André Doria, avec la charge de rembarquer l'artillerie inutile, ainsi que tous les canons et bombardes que nous avions pris en grand nombre sur les corsaires, et en même temps d'assister mon armée de vivres et d'eau, par les moyens qu'il pourrait avoir.

» Et le mardi 20 de ce mois de juillet, notre armée se mit en marche dès le grand matin, avec six gros trains d'artillerie et six trains moyens, qui se conduisaient à bras, aussi bien que les munitions pour la bataille. Tous nos gens étaient rangés par escadrons, avec avant-garde et arrière-garde. Nous portions des vivres pour cinq jours.

» Après que nous eûmes cheminé en cet ordre environ sept à huit milles, les ennemis se découvrirent à nous; ils étaient embusqués le long du chemin, dans des bois d'oliviers. Barberousse lui-même en personne était là, avec cinq mille Turcs et beaucoup d'autres, tant Maures qu'Arabes à pied et à cheval, au nombre de plus de cent mille. Les prisonniers chrétiens nous ont même dit qu'ils étaient cent cinquante mille hommes, dont vingt mille cavaliers. Le dimanche et le lundi précédents, Barberousse avait passé en revue les Arabes; il avait reçu leurs serments et avait contraint tous les Maures à l'accompagner; ce qu'ils avaient fait volontiers, pensant qu'ils viendraient aisément à bout de mon armée. Ils avaient amené avec eux leur artillerie de campagne, s'étaient retranchés de fossés et de remparts, et nous attendaient de pied ferme, sachant bien par où nous devions nécessairement passer. Ils avaient eu le temps de choisir la place à leur avantage; car notre armée ne pouvait cheminer légèrement, à cause de l'artillerie qui se tirait à bras.

» Dès que Barberousse parut devant nous, notre armée en bon ordre et au trot marcha contre lui. Après qu'on eut tiré quelques coups de canon de

part et d'autre, les arquebusiers se mirent à donner, les combats de main à main s'engagèrent; et la rencontre devint telle, que les gens de Barberousse, quoique disposés à se bien battre, comme gens qui étaient frais, furent bientôt, par la volonté de Dieu, rompus, refoulés et mis en fuite, après avoir perdu une partie de leur artillerie.

» Ils se rallièrent pourtant à un trait d'arc et revinrent à la charge pour nous reprendre leurs canons; mais la vigueur des miens les mit une seconde fois en déroute; et ils nous laissèrent le terrain. Les nôtres dans cette journée firent très-bien leur devoir, nonobstant que tous ces gens de guerre, tant de cheval que de pied, fussent grandement travaillés de la grosse et extrême chaleur, et qu'ils eussent marché si longtemps en ordonnance avant la bataille. Dans cette rencontre néanmoins, il n'y eut de tués parmi les ennemis que trois ou quatre mille hommes, la plupart Turcs; il en eût péri bien davantage si les miens n'avaient été, comme je l'ai dit, tellement travaillés de la chaleur et de la soif que plusieurs tant à pied qu'à cheval tombaient de faiblesse.

» Il fallut s'arrêter là. Mon armée, qui n'avait perdu que huit hommes et qui ne comptait que deux blessés, campa pour cette nuit sur le lieu que l'ennemi avait abandonné.

» Le lendemain mercredi, veille de la Madeleine (21 juillet 1535), je fis marcher dès le point du jour mon armée dans le même ordre. Comme je n'étais plus qu'à un mille de Tunis, je fus averti que Barbe-

rousse était allé le soir précédent prendre gîte sur la montagne voisine, et que le matin il était venu devant le château (ou citadelle) de ladite cité, pensant y prendre refuge. Mais les chrétiens captifs, qui étaient enfermés là en très-grand nombre, avaient été prévenus, quelques jours auparavant, que Barberousse avait délibéré de les faire tous mourir et brûler; que pour cela il avait mis de la poudre dans les fossés et les caves de leurs prisons; aussitôt qu'ils apprirent la défaite que venaient de subir les infidèles, ils trouvèrent moyen, à l'aide de Dieu, de se déchaîner, de sortir de leurs cachots, de s'emparer du fort; ils en avaient fermé les portes à Barberousse, comme aucuns d'eux me le vinrent déclarer.

» Après avoir connu la chose, je fis approcher mon armée, et j'entrai dans ce château, qui fut incontinent saccagé par mes soldats, du consentement du roi de Tunis, lequel voyait que les habitants du lieu ne s'étaient mis en nul devoir envers moi ni envers lui. Là je fis mettre en liberté dix-huit à vingt mille captifs, tant de mes sujets que d'autres diverses nations chrétiennes, qui étaient détenus là depuis plusieurs années, esclaves enchaînés et enterrés dans des prisons, fossés et cachots, durement, inhumainement et très-cruellement traités, en grosse pitié et misère extrême. J'y trouvai même soixante et onze Français (1), que nous avons incontinent fait délivrer

(1) Ce qui paraît étonner ici Charles-Quint, c'est que François Ier, en dépit de sa dignité de fils aîné de l'Église, s'était allié avec Soliman et avec Barberousse, ces implacables ennemis des chrétiens. Il reniait ainsi quatre siècles de luttes et d'exploits des chevaliers français contre les musulmans. Si ce prince dissolu, que l'on a tant célébré, s'était ligué

à l'ambassade du roi de France, pour les renvoyer saufs en leur pays. Les artilleurs, gens de métier et rameurs, dont ledit Barberousse se servait sur mer ont aussi été délivrés.

» Voyant la perte du château jointe à la défaite de la veille, le tyran prit son chemin et s'en alla, emmenant avec lui le reste des Turcs et ses autres gens. Et comme m'ont certifié aucuns de ceux qui sont revenus et l'ont laissé à environ douze milles d'ici, il avait perdu et perdait continuellement grand nombre de sa compagnie, à cause de l'extrême chaleur, du défaut d'eau et de vivres; et aussi parce que les Arabes le poursuivaient et le harcelaient autant qu'ils pouvaient; de manière, dit-on, que ce Barberousse n'est pas sans danger, tant des siens que desdits Arabes.

» Telles sont les bonnes nouvelles que je puis vous donner, pour le présent, des grandes faveurs qu'il a plu au Créateur de nous faire. Je vous prie d'en faire part aux bons personnages mes vassaux, villes et sujets de par delà, sachant le plaisir qu'ils auront à apprendre une si heureuse victoire, n'ayant loisir de leur en écrire aujourd'hui, et ne voulant pas retarder cette dépêche.

» Écrit en la cité de Tunis, au royaume d'Afrique, le 23 juillet 1535. Votre bon frère CHARLES (1) ».

avec Charles-Quint contre le protestantisme et contre le croissant, l'hérésie n'eût pas pris pied en France; elle n'aurait pas saccagé et détruit les plus saints monuments; la vie d'un million de chrétiens eût été épargnée; depuis ces deux règnes les musulmans seraient repoussés loin de l'Europe; et l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre et le Nord n'auraient pas déserté l'Église romaine.

(1) Cette pièce originale a été publiée par M. Gachard. Nous en avons

Nous avons rapporté cette pièce, monument de simplicité et de modestie, dans une circonstance qui excita les applaudissements de toute l'Europe. Après avoir chassé Barberousse de sa conquête, Charles-Quint rendit à Muley-Assan le royaume de Tunis; il stipula avec lui qu'à l'avenir tous chrétiens, de quelque nation qu'ils fussent, pourraient circuler librement dans ses États et y faire le commerce, que tous les chrétiens captifs qui se trouvaient dans le pays seraient mis en liberté sans rançon, que le roi de Tunis ne souffrirait en son royaume aucuns pirates ou écumeurs de mer, que ses ports deviendraient le refuge en Afrique des navires espagnols et belges, et que sa couronne relèverait désormais de l'empereur.

Après avoir conclu ce traité, Charles-Quint revint en Europe, ramenant à sa suite trente mille esclaves chrétiens délivrés. C'était un éclat qui effaçait les plus héroïques actions de tous les princes contemporains.

Mais rien n'est fini jamais avec les musulmans. Peu d'années après sa défaite, Hariadan-Barberousse reparut à la tête des flottes du sultan; il se mit de nouveau à infester les côtes de l'Italie et des Deux-Siciles. Charles-Quint se ressouvint alors de ses succès à Tunis, et il résolut vivement d'aller châtier les corsaires dans Alger, devenu leur repaire. Malheureusement, il crut n'avoir besoin que de se montrer. Il s'embarqua en 1541, avec une poignée d'hommes, munis de vivres. Mais il trouva dans le Barberousse

rajeuni l'orthographe, les expressions surannées et les tournures obscures. Nous n'avons rien changé au fond.

un ennemi plus formidable qu'il ne l'avait prévu. Les habiles dispositions de l'infidèle et ses troupes aguerries et nombreuses firent échouer toutes les tentatives de Charles, qui dut quitter l'Afrique, ayant perdu sa petite armée et sa flotte.

Il reconnut qu'il était venu avec trop de précipitation, trop peu de forces, et une présomption funeste. Mais il mérita les éloges de l'histoire par la fermeté et l'humanité qu'il montra dans son désastre. Il ne voulut partir qu'avec les débris de son armée, qui manquait de tout; et un jour que son cuisinier avait fait des efforts pour servir sa table avec délicatesse et profusion, il bondit et s'écria : — Misérable! comment veux-tu que je boive et que je mange pendant que mes camarades meurent de misère! A l'instant, il fit enlever tous les plats et les alla distribuer aux blessés et aux malades.

LII. — LES CHEVALIERS DE MALTE.

> Ceux qui se sont voués à la cause sacrée
> Ne peuvent oublier leur parole jurée.
>
> LAFARGUE.

Toujours armés pour la guerre sainte et toujours fidèles à leurs vœux, les chevaliers de Rhodes cherchaient un sol où ils pussent continuer à combattre pour la Croix. Ils avisèrent l'île de Malte, qui offrait des ports et des lieux faciles à fortifier, qui de plus, selon l'opinion publique, avait été bénie par saint Paul. Elle appartenait à Charles-Quint, que les chevaliers savaient dévoué à l'Église. Ils la lui de-

mandèrent, et ils l'obtinrent en toute souveraineté, par un acte authentique que confirma le saint-siége, dans une bulle datée du 25 avril 1530. Ils s'y installèrent le 26 octobre de la même année, s'y fortifièrent, y réunirent leurs galères et reprirent aussitôt leur généreuse mission contre les pirates musulmans. Ils avaient alors pour grand maître Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, qui, sept ans auparavant, s'était vu contraint à abandonner Rhodes. C'était un héros chrétien. A sa mort, en 1534, on grava sur son tombeau cette épitaphe : *Ci-gît la Vertu victorieuse de la Fortune.*

Au don de l'île de Malte, Charles-Quint avait joint l'île de Gozzo, qui en était voisine; et dans sa conquête de Tunis, en 1535, il leur avait donné encore la ville de Tripoli.

Mais il n'y avait à Malte que des cabanes, que l'on avait fortifiées par des murailles et des fossés d'enceinte. Jean de la Valette, élu grand maître en 1557, construisit des forts et des bastions; et il donna tellement la chasse aux Turcs qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de soixante vaisseaux. Soliman II, irrité de ses succès, jura de se rendre maître de Malte comme il s'était rendu maître de Rhodes. Il y envoya, sous la conduite de Mustapha, son meilleur général, une armée de quatre-vingt mille hommes, montés sur cent cinquante-neuf vaisseaux, qui investirent Malte au mois de mai de l'an 1565. Les chevaliers soutinrent quatre mois un siége qui fut signalé par des combats de tous les jours. Mais les Turcs ne parvinrent qu'à se rendre maîtres de l'île de Gozzo,

qu'ils furent même obligés d'abandonner; car les chevaliers semblaient invincibles. Les musulmans enfin se retirèrent ayant perdu trente mille hommes.

Les chevaliers étaient aussi fort décimés. Deux cent soixante de ces héros et huit mille de leurs soldats avaient été tués dans cette longue lutte; et il ne restait à la ville de cabanes, dévastée presque partout, que six à sept cents hommes en état de combattre. La Valette prit grand soin des blessés, sollicita des secours, que la France surtout lui envoya, et il fonda sur-le-champ, au mont Sceberras, une ville solidement assise, où la défense fut plus facile. Il en posa la première pierre le 25 mai 1566.

Pendant que l'on construisait avec activité, Soliman II envoya une nouvelle armée contre les chevaliers de Malte. Mais le grand maître trouva moyen de brûler cette flotte; et dans la terreur qu'il inspirait aux Turcs, il se disposait à marcher sur Constantinople, quand il mourut (1568). Soliman expira presque en même temps.

Le successeur de Jean de la Valette donna à sa ville le nom de son fondateur; et les grands maîtres s'empressèrent tous à la fortifier.

Les chevaliers de Malte avaient perdu Tripoli. Mais ils devaient, plus de deux siècles encore, soutenir la Croix contre les musulmans.

LIII. — LA JOURNÉE DE LÉPANTE.

> Cette immortelle journée brisa l'orgueil ottoman et détrompa l'univers, qui croyait les flottes turques invincibles.
>
> CERVANTÈS.

C'est dans le livre de don Quichotte, partie première, chapitre 39, que l'on peut lire ce jugement qui nous sert d'épigraphe. Cervantès avait eu l'honneur d'être blessé à la bataille de Lépante, qui va nous arrêter un instant.

Pendant que les guerres funestes de la réforme, dans la seconde moitié du seizième siècle, déchiraient l'Europe, les Turcs, qui s'étaient toujours avancés, profitaient de nos troubles et poursuivaient leurs progrès. Ils avaient pris et saccagé l'île de Chypre; ils menaçaient Venise; et dans l'enivrement de leurs succès ils juraient de ne s'arrêter qu'après avoir soumis au croissant la chrétienté tout entière. Forts des ressources d'un empire immense, ils avaient de formidables armées, des flottes nombreuses, des munitions et des armes, et plus que tout cela l'audace que donne l'habitude de vaincre. Les rois de l'Europe, dans un engourdissement inconcevable, laissaient entamer de toutes parts les limites de l'empire chrétien. Comme ces Grecs du Bas-Empire qui écoutaient les rhéteurs pendant que Mahomet II bloquait Constantinople, les peuples chrétiens s'occupaient des arguties perfides que lançaient les réformateurs, tandis que leur pays et leur

foi étaient menacés. Heureusement, il se trouva un homme assez intelligent pour comprendre le danger, assez courageux pour s'opposer à l'ennemi, assez humble pour savoir que Dieu seul sauverait l'Europe. C'est nommer Pie V.

Ce digne pontife, que l'Église honore aujourd'hui parmi les saints, et que le monde regardait alors comme l'un des plus grands papes, convoqua les peuples chrétiens à une ligue contre l'ennemi commun. C'était en 1570, deux ans après la mort de la Valette. Sélim II s'apprêtait à venir prendre Venise; de là il marchait sur l'Occident, qu'il voulait envahir; le péril était imminent. Les Vénitiens et le roi d'Espagne Philippe II répondirent seuls à l'appel du saint-siége. Les autres nations, plongées dans leurs luttes intérieures, laissèrent entendre qu'elles ne feraient rien.

Pie V ne se troubla pas d'un tel abandon. Il poursuivit son noble projet; et malgré sa faiblesse, il ne voulut pas qu'on attendît l'arrivée des flottes de Sélim, mais qu'on allât sans peur au-devant d'elles.

La ligue fut signée au mois de mai de l'an 1571; le pape, qui en était l'âme, en fut aussi déclaré le chef.

Il nomma don Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe II, généralissime de l'armée chrétienne. Cette armée, fournie par les États de l'Église, par la république de Venise, par les provinces d'Espagne, par le comtat d'Avignon, que Pie V avait su maintenir en paix au milieu des troubles qui désolaient le midi de la France, par la portion des Pays-Bas de-

meurée fidèle, et par quelques Français dévoués, comme il s'en trouve partout; cette armée n'était pas très-nombreuse pour affronter la puissance la plus redoutée. Cependant le saint pontife enjoignit à don Juan d'Autriche d'en renvoyer tous les hommes de mauvaises mœurs, tous les pillards, tous les soldats déréglés. C'était là un reflet des Machabées. Pie V espérait avec raison que des troupes chrétiennes attireraient plus sûrement le secours de Dieu.

Comme on s'embarquait, le généralissime reçut, avec la bénédiction du souverain pontife, l'étendard sous lequel on devait combattre.

Toutes les forces de la ligue du Pape s'étaient rassemblées dans l'île de Corfou, qui est, comme on sait, à l'embouchure du golfe de Venise. Les navires chrétiens déployèrent leurs voiles et partirent à la recherche de la grande flotte turque.

Ils la trouvèrent bientôt à l'ancre dans le golfe de Lépante, à quarante lieues d'Athènes.

Le lendemain matin, 7 octobre 1571, les Turcs, joyeux de la journée qu'ils se promettaient, se rangèrent en bataille, donnant à leur flotte la forme d'un croissant, selon leur usage. Leur ligne avait bien plus d'étendue que celle des chrétiens, s'ils se fussent disposés dans le même ordre. Mais don Juan rangea au contraire ses vaisseaux de manière qu'ils présentaient la configuration d'une croix. L'avant-garde se composait de galéasses vénitiennes; l'arrière-garde était commandée par le marquis de Sainte-Croix; l'aile droite avait pour chef André

Doria; l'aile gauche obéissait à Augustin Barbarigo; don Juan d'Autriche était au centre, secondé par Colonna et Véniéri.

Il y avait sur chaque navire des religieux franciscains; leurs exhortations avaient préparé chaque soldat à combattre généreusement pour la cause sainte et à mourir sans peur, car tous étaient réconciliés avec Dieu.

Dès qu'on eut donné le signal du mouvement, les officiers chrétiens dirent à leurs troupes quelques mots d'une courte harangue. Tous les soldats se mirent à genoux devant le crucifix; tous passèrent à leur cou leur rosaire, comme signe de ralliement dans la mêlée. Ils ne se relevèrent qu'au moment où les deux flottes se joignirent.

Aussitôt, don Juan d'Autriche, sur le vaisseau amiral, éleva la bannière de la bataille qu'il avait reçue du pape. Elle portait l'image de la sainte Vierge présentant son divin Fils. La croix invincible la surmontait.

Un grand cri, partant de toutes les poitrines chrétiennes, salua l'étendard béni, qui reçut en même temps la première décharge de l'artillerie turque. Mais aucun projectile ne l'atteignit, ni alors, ni de toute la journée.

Les musulmans, ne doutant pas de la victoire et sachant bien que cette rencontre leur livrait l'Europe, s'ils étaient vainqueurs, chargèrent l'armée chrétienne avec la fureur impétueuse qui les distingua si longtemps. Tout était pour eux; ils avaient l'avantage des forces et du nombre; et le vent leur

était favorable. Mais les soldats chrétiens, qui chantaient l'*Exurgat Deus*, ce psaume des saintes batailles, n'oubliaient pas de leur côté que le succès est dans la main de Dieu; et tous, bravant la mort qu'ils ne redoutaient plus, combattaient en héros.

Pendant le vaste fracas de cette grande bataille, ce même jour, 7 octobre, Pie V, qui ne pouvait penser que la rencontre eût lieu si vite, travaillait avec les cardinaux. Tout à coup il se lève; il ouvre une fenêtre; il regarde le ciel un moment. Qu'y lut-il? — Il s'écria aussitôt : — Que les affaires cessent! Ne songeons plus qu'à rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il vient de donner à l'armée chrétienne (1).

Les cardinaux étonnés suivent le pape, qui se rend à la basilique de Saint-Pierre. Ils se demandent quelle est cette révélation instantanée, accordée au pieux pontife? Le peuple est bientôt informé; il attribue ce prodige à la sainte Vierge, protectrice de la flotte. On chante avec joie ses belles litanies, que Pie V enrichit ce jour-là d'une invocation nouvelle, toujours conservée depuis par les chrétiens reconnaissants : *Auxilium christianorum!*

Il donna encore ce même jour à la Vierge sainte le titre de *Notre-Dame de la Victoire*, et institua pour le 7 octobre la solennité du saint Rosaire, que l'Église célèbre fidèlement (2).

(1) Ce fait a été attesté de la manière la plus authentique; et il est rapporté comme incontestable dans le procès de canonisation du saint. Voyez Benoît XIV, *De canonisat. sanct.*, t. I, p. 524.

(2) Dans beaucoup de lieux, cette fête est remise au premier dimanche d'octobre.

Ainsi on fêtait à Rome, par des réjouissances publiques, une bataille qui se livrait à trois cents lieues; et cette joie n'était pas vaine; les chrétiens étaient vainqueurs en effet. Le vent s'était tourné pour eux tout à coup; don Juan d'Autriche avait tué Hali, qui commandait la flotte turque; et à six heures du soir, après douze heures de combat, les musulmans avaient perdu trente mille hommes, deux cents navires pris ou coulés à fond par les chrétiens; quatre-vingt-dix autres qui avaient échoué étaient livrés aux flammes. Les vainqueurs ramenaient encore trois cent soixante-douze pièces de canon, et, ce qui était d'un bien plus grand prix, vingt-cinq mille esclaves chrétiens rendus à la liberté.

Les Turcs avaient essuyé à Lépante un échec dont ils ne devaient plus se relever. Dès lors, la terreur qu'ils imprimaient aux chrétiens passa de leur côté.

Le saint pontife décerna à don Juan, l'heureux instrument de cette grande victoire, un triomphe à l'antique; il récompensa magnifiquement sa petite armée de braves, qui savait bien à qui étaient dus surtout les lauriers et les couronnes (1).

(1) Deux appréciations de cette grande journée : la première de M. de Bonald; la seconde, de Joseph de Maistre.

« Le 7 octobre 1571, fut enfin livré ce combat à jamais célèbre, « le » plus furieux combat de mer qui se soit jamais livré. Cette journée » glorieuse pour les chrétiens fut l'époque de la décadence des Turcs. » Elle leur coûta plus que des hommes et des vaisseaux dont on répare » la perte; car ils y perdirent cette puissance d'opinion qui fait la prin- » cipale puissance des peuples conquérants; puissance qu'on acquiert » une fois et qu'on ne recouvre jamais. »

» Mais cette bataille de Lépante, l'honneur éternel de l'Europe, époque de la décadence du croissant, à qui la chrétienté en fut-elle redevable?

LIV. — LES CHEVALIERS DES CROISADES.

Dieu et l'honneur! Mais où Dieu n'est pas,
l'honneur est bien vague. AD. MULLER.

Nous avons parlé très-rapidement des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et des chevaliers du Temple, ordres simplement charitables dans leur origine, car ils commencèrent leur mission par le soin des malades et l'appui des pauvres. Mais au milieu des dangers qui renaissaient tous les jours à Jérusalem, ces hommes, dont la religion avait tant agrandi le cœur, n'avaient pu voir les pèlerins combattre tous les jours sans prendre part à ces luttes. Et, sans cesser d'être religieux, ils étaient promptement devenus guerriers.

A côté de ces deux ordres illustres, qui survécurent à leurs premiers noms, en devenant les chevaliers de Rhodes et ensuite les chevaliers de Malte, repoussés par les ennemis implacables de la Croix, mais ne déposant jamais leurs armes, il s'était fondé d'autres phalanges héroïques que nous n'avons pu signaler : en premier lieu, les chevaliers de Saint-Lazare. Peu après la délivrance de Jérusalem, de pieux croisés s'étaient chargés du soin des lépreux.

Au saint-siége. Le vainqueur de Lépante fut moins don Juan d'Autriche que ce Pie V, dont Bacon a dit : « Je m'étonne que l'Église romaine » n'ait pas encore canonisé ce grand homme. Lié avec le roi d'Espagne et » la république de Venise, il attaqua les Ottomans : il fut l'auteur et » l'âme de cette glorieuse entreprise qu'il aida de ses conseils, de son » influence, de ses trésors et de ses armes mêmes, qui se montrèrent à » Lépante d'une manière tout à fait digne du souverain pontife. »

Si le grand maître des chevaliers de Saint-Jean portait le titre de gardien des pauvres de Jésus-Christ, si les chevaliers appelaient les malades et les pauvres *leurs seigneurs*, le grand maître de l'ordre de Saint-Lazare devait être élu parmi les lépreux mêmes, afin qu'il connût parfaitement les misères et les souffrances qu'il devait soulager. Cet ordre, après avoir combattu à la fois le mal de la lèpre et les musulmans, s'éteignit à la fin du quinzième siècle. Philibert de Nérestan le releva sous Henri IV; il fut, en 1608, réuni à l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et brilla sous Louis XIV, mais dès lors comme ordre militaire seulement.

Nous devons nommer en second lieu les chevaliers teutoniques. Leur ordre prit naissance dans les mêmes besoins. Le camp des croisés devant Saint-Jean d'Acre, en 1190, était encombré de malades et de blessés. Quelques chrétiens de Brême et de Lubeck se consacrèrent, eux et leur fortune, au soulagement de ces infortunés. Avec les voiles d'un vaisseau teutonique, ils établirent une vaste tente où ils recueillirent les malades; et le bien qu'ils firent leur acquit, dès l'année suivante, la fondation et la consécration de leur ordre, par le pape Célestin III. Ils avaient pris le nom de frères hospitaliers teutoniques de Notre-Dame de Sion. La croix noire s'épanouissait sur leur manteau blanc; aux angles de cette croix, Philippe-Auguste les avait autorisés à placer les fleurs de lis. Ils suivaient la règle de Saint-Augustin. Ils devinrent bientôt militaires, comme les ordres qui les avaient précédés. Tout d'abord on ne comp-

tait dans leurs rangs que vingt-quatre chevaliers et sept prêtres, auxquels le saint-siége accordait de grands priviléges, entre autres celui de dire la messe avec la cuirasse sur le dos et l'épée au côté; cela sans doute à cause de l'obligation qu'ils avaient prise d'assister tous les jours au saint sacrifice. Mais leur nombre s'accrut très-vite. Leur troisième grand maître, Henri de Bart, qui se fit un nom, était Alsacien. Le cinquième, Henri de Hohenloe, combattit avec saint Louis.

Lorsque les croisés durent abandonner la terre sainte, les chevaliers teutoniques, devenus riches et puissants, se retirèrent dans la Hesse. L'empereur Frédéric II leur donna la ville de Marbourg. Les ducs de Mazovie, qui régnaient sur une partie de la Pologne, les appelèrent à leur secours contre les Prussiens, — idolâtres grossiers qui faisaient le ravage dans leurs États. Les chevaliers teutoniques marchèrent à la tête de vingt mille hommes. Les Polonais leur avaient promis tout le pays qu'ils pourraient conquérir, à condition qu'ils en convertiraient les habitants. A la fin du treizième siècle, ces chevaliers possédaient la Prusse, la Livonie, la Courlande et d'autres contrées. Ils bâtirent Marienbourg et plusieurs places fortes. Aussi opulents au moins que les templiers, ils tombèrent comme eux dans le désordre; plusieurs d'entre eux se laissèrent entraîner dans l'hérésie albigeoise; ils parvinrent à se disculper. Ils donnèrent plus tard dans les erreurs de Jean Huss, et n'en furent pas éteints. Mais le luthéranisme les absorba.

Il serait long d'écrire leur histoire. Après la conquête et la conversion de la Prusse, elle n'est remplie que de guerres d'ambition et de chutes hors de l'Église.

En troisième lieu, nous devons aussi quelques mots aux chevaliers de la longue croisade soutenue par l'Espagne contre les Maures : l'ordre des chevaliers d'Alcantara, fondé en 1170, sous le pape Alexandre III, porte le nom de la ville qui leur fut donnée en garde. Leur insigne était la croix verte fleurdelisée.

L'ordre de Calatrava doit son nom à une forteresse importante conquise sur les Maures et que ces chevaliers s'engageaient à défendre. Ils étaient établis là dès l'année 1158, douze ans avant les croisés d'Alcantara, et ils devaient leur institution au roi de Castille Sanche III. Ils portaient l'habit de l'ordre de Cîteaux.

Les chevaliers de Saint-Jacques de l'Épée arrivent dans l'histoire en même temps que les chevaliers d'Alcantara, en l'année 1170. Obligés aussi par leurs vœux à combattre les Maures, les chevaliers de Saint-Jacques furent institués par Ferdinand II, roi de Castille et de Léon. C'est en Espagne le plus puissant des ordres religieux militaires. Ils avaient pour seconde mission le devoir de protéger les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. En 1652, ils ajoutèrent à leurs vœux celui de défendre envers et contre tous l'immaculée conception de la sainte Vierge. Leur tenue de cérémonie est un manteau blanc avec une croix rouge sur la poitrine.

Tous ces ordres glorieux, chez les peuples chrétiens, sont remplacés aujourd'hui par des ordres civils ou militaires, qui n'obligent en général par aucun engagement envers Dieu, — en exceptant pourtant les ordres maintenus à Rome par le saint-siége.

LV. — GUERRES DITES DE RELIGION.

La foi a aussi ses domaines et ses droits qu'elle doit défendre. H. ENGELGRAVE.

Nous sommes obligé de reculer à des temps qui ont précédé la victoire de Lépante pour faire place à d'autres ennemis de l'Église contre lesquels il fallut aussi combattre, ennemis qui se présentèrent aussi violents que les enfants de Mahomet, et non moins redoutables. Nous parlons de ceux qui ont consommé cette déformation qu'on est convenu d'appeler par antiphrase la réforme.

Pendant tout le moyen âge, l'Allemagne, obstinée à vouloir l'Italie, n'avait cessé qu'en quelques rares instants ses hostilités contre l'Église romaine. Des querelles et des guerres avaient constamment accompagné ces excès. Des prélats intrus, sur le sol germanique, s'entouraient de prêtres incapables et de moines fragiles. Ce qu'on appelle aujourd'hui le rationalisme et le réalisme, doctrines qui ne s'appuient que sur la matière, s'était montré déjà sur cette terre agitée; et des novateurs, parmi lesquels il suffit de nommer Jean Huss et Jérôme de Prague, avaient, comme les Albigeois, opposé les hérésies brutales aux vérités de la sainte Église. On avait pu

comprimer ces rébellions; mais elles conservaient leurs adeptes; et bientôt un homme poussé hors des voies de Dieu se leva pour moissonner ce que ses précurseurs avaient semé. C'était Martin Luther. Moine disposé à l'apostasie, dès l'année 1516, dans des thèses publiques il avait laissé poindre le germe des bouleversements qu'il devait implanter. Un an plus tard, il entraînait des masses, et en 1518, de l'aveu des historiens, le luthéranisme était déjà un incendie.

Excommunié dès lors, mais se sentant appuyé, il n'en devint que plus hardi.

S'il n'eût eu pour lui que les simples gens, qui ont souvent le cœur droit, il n'eût pas ainsi triomphé. Il avait su s'attacher les princes allemands. L'électeur de Saxe et plusieurs autres princes de l'Empire, auxquels sa doctrine offrait en proie les biens et les richesses du clergé et des couvents, le protégèrent. L'empereur Maximilien Ier se mourait sur ces entrefaites (1519); et pendant les dix mois d'interrègne qui précédèrent l'avénement de Charles-Quint, Luther eut ses coudées franches (1).

Lorsqu'en 1521 Charles-Quint le cite à la diète de Worms, il est trop tard. Le rebelle est devenu plus maître de l'Allemagne que le jeune empereur. Il a entraîné les princes et les grands par les dépouilles des lieux saints, la partie indigne du clergé par les licences qu'il lui présente, et les âmes bourgeoises par un culte sans devoirs.

(1) Voyez, dans les *Légendes infernales*, les légendes de Luther, de Carlostad, de Calvin, etc.

Il y avait alors, surtout en Allemagne, dans les hommes consacrés à Dieu, de nombreux affaissements; les bénéfices ecclésiastiques, donnés à la faveur et à la courtisanerie, étaient en grand nombre dans des mains trop mondaines. Ces âmes peu élevées voyaient qu'elles pouvaient conserver leurs richesses en désertant l'Église. L'apostasie devint épidémique.

Charles-Quint, roi des Espagnes et souverain des Pays-Bas par sa naissance, voulait sincèrement réprimer l'hérésie; l'inquisition l'avait arrêtée aux frontières de l'Espagne; elle luttait contre cette révolte dans les Pays-Bas. Mais le luthéranisme triomphait si largement dans ce corps peu cohérent qu'on appelait l'Empire qu'il eût fallu à Charles-Quint toutes ses forces et de l'aide encore pour éteindre ce vaste foyer. François Ier, s'il eût tenu à sa dignité de catholique comme il tenait à son renom de chevalier, eût pu le seconder dans cette sainte croisade, et rendre la paix à l'Église romaine. Mais, envieux de Charles-Quint, il lui faisait la guerre, et infidèle à sa foi, il s'alliait avec les Turcs, ennemis de son rival, car il avait, comme Charles, ambitionné l'Empire, et il s'indignait de s'être vu rejeté.

M. le vicomte de Bussierre, dans la savante introduction qu'il a mise en tête de son *Histoire de la guerre des paysans*, guerre qui s'ouvrit en 1524, examine les causes de ces progrès inouïs du luthéranisme : « De prime abord, dit-il, on est tenté de s'étonner de l'extension rapide que prit le système religieux de Luther, système si absurde et si contraire à l'enseignement chrétien. Mais des causes nombreuses

favorisèrent le développement de la prétendue réforme. Elle flattait les mauvais penchants de toutes les classes de la société; elle était une bannière autour de laquelle pouvaient se grouper toutes les ambitions, toutes les révoltes, toutes les passions, tous les mécontents. En un mot, tout ce qu'il y avait de vicieux dans le monde comptait y trouver son profit et s'empressa de grossir son armée.

» Beaucoup de princes allemands voulaient se rendre indépendants de l'empereur; le luthéranisme était l'expression la plus complète, la plus parfaite, de leur politique étroite et égoïste; ils en firent leur étendard. D'ailleurs, les domaines du clergé étaient pour eux un appât irrésistible. Les Espagnols et les Portugais venaient de découvrir un monde nouveau et d'inépuisables mines d'or. Ceux qui n'avaient pas eu le même bonheur pensèrent y suppléer en pillant les biens de l'Église. De plus, la perspective d'être affranchis d'une autorité qui opposait des entraves à leurs goûts et à leurs caprices les séduisait généralement.

» Une grande partie du clergé était tombée dans le dérèglement, l'ignorance et l'oubli de ses devoirs. La réforme arrivait à point pour servir d'écoulement à ce que le corps sacerdotal renfermait de plus impur. On peut dire à ce propos que Dieu permet souvent le mal pour en faire sortir un bien, en même temps que pour punir les prévaricateurs. Les mauvais prêtres se marièrent. Au lieu de chercher à se corriger, au lieu de s'appuyer sur l'Église, seule capable de porter remède aux maux de l'époque, ils trouvèrent

plus commode d'affirmer que les vices et les abus dont on se plaignait étaient les conséquences inévitables et nécessaires de la condition humaine. Ils adoptèrent la nouvelle religion qui lâchait la bride à toutes leurs passions. D'indignes moines, des nonnes corrompues, fatigués de la règle et du célibat, déclarèrent nuls leurs vœux et sortirent de leurs couvents pour prendre des femmes et des maris. Ils devinrent les apôtres de l'hérésie et s'attachèrent à fanatiser les masses, en leur inculquant leurs idées sur la liberté chrétienne et sur l'inutilité des œuvres et des expiations. »

Il ne faut pas croire pourtant que tout le corps religieux de l'Allemagne fût déchu dans cet abrutissement. Si l'on peut compter en ces circonstances les déserteurs de la cause de Dieu, on compterait aussi beaucoup de noms révérés qui, dans les contrées germaniques, ont persévéré dans leur foi jusqu'au martyre; en sorte que cette crise, en élargissant les enfers, peupla aussi les cieux.

Ne croyons pas non plus à l'ignorance crasse des adversaires de la réforme. « Luther a fait de la cari-
» cature, dit M. Audin dans la préface de sa belle his-
» toire de Luther; non, Dieu n'a pas plus manqué
» à son Église au temps de la réforme, que le talent
» à ses défenseurs; » et en lisant la vie que nous indiquons, on peut voir si toute étincelle manquait à ces moines catholiques, si Eck est un théologien sans science, Aléandro un esprit vulgaire, Cajétan un diplomate inhabile, Léon X l'antéchrist prédit par les prophètes.

Mais poursuivons, avec Luther, qui supprime les sacrements, les saints et leurs images, la sainte messe, le culte de la Vierge très-sainte, plus hardi en cela que Mahomet, qui, dans le troisième chapitre de son Koran, ne reconnaît qu'elle et son divin Fils qui aient été immaculés, ou, comme il l'exprime, qui seuls dans l'humanité n'aient pas été infectés de la goutte noire de Satan. Il marchait donc; « et quand ce Samson de la réforme, dit encore M. Audin, s'attaqua, pour les renverser, aux colonnes du temple catholique, de nombreux ouvriers vinrent à son aide : c'étaient Carlstadt, Œcolampade, Schwenckfeld et beaucoup d'autres encore (1), auxquels, pour récompense, il décernait des couronnes sur la terre et dans le ciel. Mais ces esprits indépendants voulurent travailler pour leur compte et se passer de Luther. Alors survint un incident trop sérieux pour prêter au rire.

» — Qui êtes-vous, crie le docteur, pour annoncer un autre évangile? quels sont vos miracles? où sont les signes que vous avez posés dans le ciel? Pas un ne répond; pas un qui ait seulement, suivant Érasme, redressé un cheval boiteux. Ils ne sont pas interdits; ils demandent à leur tour à Luther : — Et toi, qui t'a envoyé? à quels signes pouvons-nous reconnaître ta mission? quel miracle as-tu opéré? Luther n'a pas dit une seule fois : *Ephpheta*, ouvre-toi. A défaut de signes il a sa grande colère. Donc il s'irrite, il bondit, il se met à fouiller les livres de ces nouveaux apôtres

(1) Mélanchthon, Osiander, Muncer, Stancar, Swingli en Suisse, Henri VIII en Angleterre, Calvin en France, etc., etc., etc.

qu'il pousse pêle-mêle devant son tribunal; qu'en plein prétoire et aux éclats de rire des assistants il fustige et marque au front comme Caïn; puis, de sa voix de prophète, il les chasse en ces mots : Allez au diable, si vous ne vous repentez. Tous moururent dans l'impénitence....

» Ainsi, voilà l'anarchie dans l'Église de Wittemberg! Les frères de la réforme, allaités de son lait, se maudissant entre eux et s'appelant l'un l'autre aux pieds du Juge suprême : Luther, pour demander compte à Munzer de toutes les âmes qu'il a enivrées de ses poisons; et Munzer, pour lui jeter à la face le sang des anabaptistes; Carlstadt, pour accuser Luther d'avoir perverti le Verbe divin; et Luther, pour se moquer des visions de l'archidiacre; Zwingli et Œcolampade, pour expliquer à Luther le sens des paroles de la Cène; et Luther, pour proscrire l'interprétation des Suisses. N'est-ce pas un singulier spectacle que ce drame dont les acteurs sont des moines, des clercs, des prêtres qui ont apostasié? Évangélistes qui se croient illuminés d'en haut et se disent anathème; prophètes et apôtres du Christ qui se vantent de posséder le critérium de la vérité, et ne s'entendent pas plus entre eux que les ouvriers de Babel!... »

Et cependant le luthéranisme, disons-le encore, marche effrontément avec ses fondateurs en désaccord. Il avait partout des aides : le plus puissant, Ulrich de Hutten, cynique de mœurs dissolues, attaquait les moines par d'ignobles et impures pasquinades, qui réjouirent les cœurs gâtés et charmèrent les âmes salies. Ses écrits amenèrent cette grande

révolte connue sous le nom de *la guerre des paysans*. Luther, qui avait prêché la révolte contre l'autorité, changea de ton alors et de doctrine en poussant les nobles à tuer ces nouveaux rebelles. Frédéric de Sickingen fut le chef le plus saillant de ces troubles effroyables. Ce n'est pas ici le lieu de les décrire (1). Commencée en 1524, la guerre des paysans dura plus d'une année, qui vit bien des faits odieux. Munzer périt dans cette guerre; mais, en mourant, il s'était réconcilié avec l'Église catholique. Hélas! il avait jeté les fondements de la secte des anabaptistes, qui, à sa mort, s'épanouit et se répandit en Suisse et en Allemagne, excitant partout des troubles et des pillages. Sur ce mot de Luther, que l'homme est maître de tout et ne dépend de personne, on prêchait partout le communisme, on proclamait que toute propriété est un vol, trois siècles avant que Brissot et Proudhon affirmassent cette maxime de bandits. Il y eut donc partout des tumultes et des guerres partielles. On voit dans les histoires de ces temps les efforts incomplets que tentèrent Charles-Quint et les autres princes restés catholiques. Tout le monde sentait qu'il fallait une réforme; mais on gémissait devant les outrecuidances de ces hommes qui, prenant les devants par des voies détestables, n'étaient portés qu'à démolir en se disant réformateurs, et ne faisaient que ruiner, abattre et détruire (2). La vraie réforme, étudiée depuis long-

(1) M. le vicomte de Bussierre a publié l'*Histoire de la guerre des paysans*, 2 vol. in-8°, et l'*Histoire des Anabaptistes*, 1 vol. in-8°, 1852 et 1853.

(2) Voyez le règne des Anabaptistes dans les *Légendes du Juif errant* et *des seize reines de Munster*.

temps par les papes, se fit enfin au concile de Trente. Pendant les longues sessions de cette auguste assemblée, toute l'Europe était en armes, occupée de ces guerres désolantes que l'histoire appelle les guerres de religion. Toutes les villes des contrées germaniques et des vieilles Gaules en furent plus ou moins dévastées; et les victimes de ces troubles, immolées partout, se compteraient par millions. Tous les édifices religieux furent pillés et saccagés. La France et les Pays-Bas luttèrent cinquante ans et plus pour conserver leur foi.

Mais il fallait autre chose que des canons et des baïonnettes pour ramener la paix. Le protestantisme s'était élevé, posé et grandi par la parole surtout, parole menteuse sans doute; il fallait que la parole vraie eût son tour. Le rempart le plus réel que l'Église pût opposer aux dissidents fut la Compagnie de Jésus. Armée des armes de Dieu, elle arrêta partout les invasions de l'hérésie, et la fit reculer dans tous les lieux où elle obtint le droit de la parole. Les jésuites formèrent donc la vraie croisade contre les nouveaux infidèles que le luthéranisme fit pulluler. Aussi, jusqu'à nos jours, ils n'ont pas cessé un instant, malgré leur sainteté, leurs vertus, leur mansuétude et leur charité incomparable, d'être en butte aux haines souvent furieuses des ennemis de l'Église du Christ.

C'est à eux, c'est à leurs prédicateurs, à leurs saints et à leurs martyrs, que la France, la Belgique, quelques cantons de l'Allemagne et de la Suisse doivent l'honneur d'avoir gardé leur foi catholique.

LVI. — DERNIÈRES CROISADES.

Ces expéditions, évidemment, ont eu pour elles toute la justice. PALMA.

Les catholiques avaient près d'eux, depuis des siècles, des ennemis qu'on ne paraissait pas pouvoir soumettre, et avec qui les traités n'étaient que des déceptions. C'étaient les corsaires algériens. On a vu que, malgré l'alliance des Turcs avec François Ier, la croisade de Charles-Quint trouva dans ces États barbaresques beaucoup de Français esclaves. Louis XIV fit bombarder Alger deux fois par Duquesne, sans obtenir de sécurité pour nous. Un troisième bombardement, par le maréchal d'Estrées, fut suivi d'un traité de paix, qui, au bout de quelques mois, se trouva illusoire. Il était réservé à Napoléon Ier d'avoir en 1800 des garanties plus sérieuses; et si les guerres que l'Angleterre lui suscita lui eussent laissé quelque relâche, il était dans ses projets de purger la Méditerranée de ces constants ennemis du nom chrétien. Cette gloire était providentiellement réservée à la France.

Nous ne parlerons pas de la campagne de Morée, qui affranchit une portion de la Grèce du joug des Turcs. Mais l'expédition qui a conquis l'Algérie en 1830 est une de nos gloires les plus pures; et ce grand fait ne laissera pas sans un certain éclat dans nos fastes le nom de Charles X. A la vérité, elle n'a pas eu la foi chrétienne pour motif direct. Ce n'en est pas moins une croisade, puisqu'elle a relevé les

autels dans l'Afrique, et reculé plus loin de nous les barbares. Sous le règne mal assis de Louis-Philippe, on a craint que les Anglais, qui veulent dominer partout et qui nous enviaient avec aigreur ce magnifique agrandissement, ne parvinssent à nous l'enlever par quelque procédé diplomatique. Mais la nation française savait par quels sacrifices de sang et d'or elle avait rendu cette terre à la civilisation et à la foi, et si cette faute avait été commise, les commotions populaires n'auraient pas attendu 1848 pour faire expier une telle honte.

Il restait de cette conquête une iniquité à réparer. Tout le monde sait ici les exploits et la grandeur d'Abd-el-Kader. Lorsqu'il affermit nos victoires en déposant les armes, il ne se rendit qu'en se réservant le droit de se retirer sur une terre musulmane. Il désignait Alexandrie ou Saint-Jean d'Acre. On lui promit formellement cette liberté, en présence du duc d'Aumale, et de son aveu; il offrit, en signe de vasselage et de soumission, son fidèle coursier au prince, et se retira dans sa tente. C'était le 21 décembre 1847.

« Confiant en la parole de la France, Abd-el-Kader s'éloigna de l'Algérie, espérant bientôt revoir cet Orient loin duquel il ne pourrait supporter l'absence de la patrie. Mais la France (ou plutôt son gouvernement) ne ratifia point l'engagement formel de ses lieutenants. Le fils du désert devait languir cinq années sous notre ciel, toujours triste et froid pour lui (1). »

(1) Voyez l'excellente *Histoire de l'Algérie,* de madame la comtesse Drohojowska.

Depuis cinq ans donc Abd-el-Kader était prisonnier dans le château d'Amboise, lorsque Napoléon III, alors président de la République passagère qui nous ramenait l'Empire, voulut réparer une tache au nom français. Il alla à Amboise, et il annonça au prisonnier qu'il était libre.

Après un instant d'émotion vive, Abd-el-Kader répondit :

« Monseigneur, vous avez été bon et généreux pour moi. Je vous dois la liberté que d'autres m'avaient promise, que vous ne m'aviez pas promise, vous, et que cependant vous m'accordez. Je vous jure de ne violer jamais le serment que je vous fais. Je sais qu'on vous a dit que je manquerai à mes promesses; vous ne le croyez pas : je suis lié par la reconnaissance et la parole. Soyez assuré que je n'oublierai pas ce que l'une et l'autre imposent à un descendant du prophète et à un homme de ma race. Je ne veux pas vous le dire seulement de vive voix; je veux encore laisser entre vos mains un écrit qui soit pour tous un témoignage du serment que je viens de renouveler. Je vous remets donc cette lettre; elle est la reproduction fidèle de mes sentiments. »

C'était le 20 octobre 1852.

Le Prince-Président répliqua qu'il était d'autant plus touché de cette démarche, qu'il n'avait exigé aucune promesse, et qu'il avait d'Abd-el-Kader une garantie suffisante dans la connaissance de son caractère.

Voici la traduction de l'acte qu'il remit au prince :

« Louange au Dieu unique !

» Que Dieu continue de donner la victoire à Napoléon, à Notre-Seigneur, le Seigneur des rois ! que Dieu lui soit en aide et dirige ses actions !

» Celui qui est actuellement devant vous est l'ancien prisonnier que votre générosité a délivré, et qui vient vous remercier de vos bienfaits, Abd-el-Kader, fils de Mahhi-ed-Dên.

» Il s'est rendu près de Votre Altesse pour lui rendre grâces du bien qu'elle lui a fait, et pour se réjouir de sa vue; car j'en jure par Dieu, le maître du monde, vous êtes, monseigneur, plus cher à mon cœur qu'aucun de ceux que j'aime. Vous avez fait pour moi un acte dont je suis impuissant à vous remercier; mais qui n'était pas au-dessus de votre grand cœur et de la noblesse de votre origine. Vous n'êtes point de ceux qu'on loue par le mensonge et que l'on trompe par l'imposture.

» Vous avez cru en moi, vous n'avez pas ajouté foi aux paroles de ceux qui doutaient de moi; vous m'avez mis en liberté, et moi je vous ai juré solennellement, par le pacte de Dieu, par ses prophètes et ses envoyés, que je ne ferai rien de contraire à la confiance que vous avez mise en moi, que je ne manquerai jamais à mes promesses, que je n'oublierai jamais vos bienfaits, que je ne remettrai jamais le pied en Algérie. Lorsque Dieu a voulu que je fisse la guerre aux Français, je l'ai faite; j'ai fait parler la poudre autant que je l'ai pu; et quand il a voulu que je cessasse de combattre, je me suis soumis à

ses décrets et je me suis retiré. Ma religion et ma noble origine me font une loi de tenir mes serments et de repousser toute fraude. Je suis chérif (descendant du prophète), et je ne veux pas que l'on puisse m'accuser d'imposture. Comment serait-ce possible, quand votre bonté s'est exercée sur moi d'une manière si éclatante ? Les bienfaits sont un lien passé au cou des gens de cœur.

» Je suis le témoin de la grandeur de votre empire, de la force de vos troupes, de l'immensité des richesses de la France, de l'équité de ses chefs et de la droiture de leurs actions. Il n'est pas possible de croire que personne puisse vous vaincre et s'opposer à votre volonté, si ce n'est le Dieu tout-puissant.

» J'espère de votre bienveillance et de votre bonté que vous me conserverez une place dans votre cœur, car j'étais loin, et vous m'avez placé dans le cercle de vos intimes. Si je ne les égale pas par mes services, je les égale au moins par l'affection que je vous porte.

» Que Dieu augmente l'amour dans les cœurs de vos amis et la terreur dans les cœurs de vos ennemis !

» Je n'ai plus rien à ajouter, sinon que je me confie à votre amitié. Je vous adresse mes vœux et vous renouvelle mon serment.

» Écrit par Abd-el-Kader, ben Mahhi-ed-Dên (30 octobre 1852). »

La campagne de Crimée, qui se termina le 8 septembre 1855 par la prise de Sébastopol, n'était pas une croisade. Faite de concert avec les Anglais, séparés de l'Église, contre les Grecs, ses ennemis d'une

autre race, en faveur des Turcs, dont elle arrêta un instant la décadence, cette campagne n'avait qu'un motif humain, mais honorable pour la France, puisqu'elle nous releva des désastres de 1812. S'il est vrai qu'il serait utile et glorieux pour l'Europe catholique de rétablir à Constantinople l'empire latin fondé par les croisés au treizième siècle, il serait grandement dangereux qu'aux Turcs, qui s'en vont décrépits, succédassent les Russes, avec leurs schismes sauvages qu'ils appellent orthodoxie.

Il en est de la guerre d'Italie, terminée par la paix du 12 juillet 1859, comme de la campagne de Crimée. Elle avait ses raisons politiques, et aussi ses intentions chrétiennes. Glorieuse pour la France qu'elle a grandie encore, elle a peut-être un peu gonflé les hommes des États sardes, qui ne savent pas ce que pèsent trop d'envahissements à la fois.

Enfin, l'expédition de Syrie était une croisade; et il était beau, dans ces deux dernières années, de voir les soldats français, toujours en avant, combattre pour la cause chrétienne en Chine, en Cochinchine et en Syrie tout à la fois, en même temps qu'ils protégeaient l'indépendance du chef suprême de l'Église. Si les massacres de Syrie n'ont pas été vengés, si les résultats de cette campagne ont été paralysés par les intérêts matériels des Anglais, la France et son souverain ont recueilli là le prix d'une action généreuse. Abd-el-Kader, n'oubliant pas ses promesses, s'est fait à Damas le protecteur des chrétiens, et il en a sauvé trois mille du martyre. Le châtiment des bourreaux viendra.

LVII. — CONCLUSION.

Le droit d'une juste défense comprend aussi celle de nos alliés civils et spirituels.

GIBBON.

« Les croisades ont été très-diversement appréciées, dit le P. Terwecoren dans ses *Précis historiques*. Il faut attribuer la cause de ces divergences d'opinions aux changements survenus graduellement dans l'étude de l'histoire, à la mauvaise foi des protestants et des ennemis de Rome dans les discussions historiques, à l'empire des préjugés répandus de toutes parts contre l'action de l'Église. »

« Longtemps déchirée par les barbares du Nord, dit Joseph de Maistre (1), l'Europe se voyait menacée des plus grands maux. Les redoutables Sarasins fondaient sur elle, et déjà ses plus belles provinces étaient attaquées, conquises ou entamées. Déjà maîtres de la Syrie, de l'Égypte, de la Tingitane, de la Numidie, ils avaient ajouté à leurs conquêtes d'Asie et d'Afrique une partie considérable de la Grèce, l'Espagne, la Sardaigne, la Corse, la Pouille, la Calabre et la Sicile en partie. Ils avaient fait le siége de Rome et brûlé ses faubourgs. Enfin ils s'étaient jetés sur la France, et dès le huitième siècle, c'en était déjà fait de l'Europe chrétienne, c'est-à-dire aussi des sciences et de la civilisation, sans le génie de Charles Martel et de Charlemagne, qui arrêtèrent le torrent. »

(1) *Du Pape*, liv. III, ch. VII.

« Les papes, ajoute-t-il, découvrirent que pour repousser ou briser sans retour une puissance formidable et extravasée, il ne suffisait pas du tout de se défendre chez soi, mais qu'il fallait l'attaquer chez elle. Les croisés lancés par eux sur l'Asie donnèrent aux soudans d'autres idées que celle d'envahir ou d'insulter seulement l'Europe. »

Le même écrivain dit ailleurs : « On objecte qu'aucune croisade n'a réussi. C'est vrai; mais toutes ont réussi.... »

Citons un court passage de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*).

« N'apercevoir dans les croisades, dit-il, que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très-bornée en histoire. Il s'agissait non-seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité et aboli la servitude. Il suffit de lire le discours d'Urbain II au concile de Clermont pour se convaincre que les chefs de ces entreprises guerrières n'avaient pas les petites idées qu'on leur suppose, et qu'ils pensaient à sauver le monde d'une inondation de nouveaux barbares. »

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Abd-el-Kader, 381, 385.
Abdérame, tué par Charles Martel, 7.
Abgare, roi d'Edesse. Histoire de sa guérison, 71.
Accien, gouverneur d'Antioche, 79. Sa mort, 84.
Adhémar de Monteil, évêque du Puy, légat apostolique de la croisade, 38, 47. Sa mort, 92.
Adrien profane les saints lieux, 3.
Ænéas Sylvius Piccolomini, pape Pie II, 340.
Agrain (Eustache d'), 126.
Albigeois. Leurs excès affreux, 226. Leur hérésie infecte les templiers, 322, et les teutoniques, 360.
Alcantara (chevaliers d'), 370.
Alep (le prince d') battu, 92.
Alexis Comnène reçoit Pierre l'Ermite, 42. S'épouvante, 52. Perfide, 53, 61. Sa lâcheté, 86.
Alexis, fils d'Isaac l'Ange, implore le secours des croisés, 240. Empereur sous le nom d'Alexis IV, 249. Perfide, 251. Etranglé, 252.
Algérie devenue française, 380.
Alphonse Ier, premier roi de Portugal, 142.
Amaury, roi de Jérusalem. Sa mort, 187.
Amurat II. Croisade contre lui, 331. Sa retraite, 333. Son retour et ses succès, ibid.
André (saint) apparaît à Pierre Barthélemi, 86. Selon une autre chronique, au comte de Flandre, 89.
André II, roi de Hongrie, se croise, 276.
Angleterre (l') a fourni peu de croisés, 93.
Antioche assiégée, 72.
Arnould, prédicateur de la deuxième croisade, 141.
Arsouf assiégée, 109.
Artésie prise par les croisés, 72.
Ascalon (bataille d'), 104, 189.
Assassins du Vieux de la Montagne, 123.
Assises de Jérusalem, 110.
Aubusson (Pierre d'), grand maître de Rhodes, 342.
Avesnes (Jacques d'), croisé illustre, 204.
Bajazet. Croisade contre lui, 326.
Baléan d'Ibelin défend Jérusalem, 193. Capitale, 196.
Baudouin, frère de Godefroid, prend Tarse, 65. Prince d'Edesse, 70. Vient à Jérusalem, 110. Roi, 114. Sa mort, 124.
Baudouin du Bourg, 120. Roi sous le nom de Baudouin II, 124.
Baudouin IV, roi lépreux, 187.
Baudouin V, roi quelques jours, 190.
Baudouin IX, comte de Flandre, croisé, 237. Son éloge, 238. Se rend à Venise, 239. A Constantinople, 242. Elu empereur, 258. Sa mort, 262. Légende à son sujet, 264.
Baudouin de Courtenai, empereur, 289.
Bernard (saint) prêche la deuxième croisade, 137. Sa justification, 157. Sa mort, 160. Chez les Albigeois, 228.
Béziers. Massacre de cette ville expliqué. 232.
Bibars. Ses cruautés, 311.
Blanche (la reine), 305. Sa mort, 309.
Bohémond, chef croisé, 46. Ambi-

tieux, 52. Est reconnu prince d'Antioche, 92.
Bophomet, idole mystérieuse des templiers, 322.
Boucicaut, croisé contre Bajazet, 327; contre Amurat II, 331.
Bourdon (madame), citée, 345.
Bouvines (bataille de), 274.
Calatrava (chevaliers de), 370.
Carpin (Jean), envoyé du pape aux Tartares, 291.
Chant de guerre des croisés, 50.
Charlemagne, protecteur des saints lieux, 8.
Charles Martel, vainqueur des Sarasins, 7.
Charles-Quint. Sa croisade contre Alger, 349. Son récit, 351. Prend Tunis, 355. Ne peut prendre Alger, 358. Ne peut arrêter le luthéranisme, 372.
Chemin de la croix; antiquité de cette dévotion, 9.
Chérédin ou Hariadan, roi d'Alger et de Tunis, 349.
Chevaliers de Rhodes, 342; de Malte, 358; de Saint-Lazare, 397; teutoniques, 368; d'Alcantara, de Calatrava, et de Saint-Jacques l'Epée, 370.
Coloman, roi barbare de Hongrie, 48.
Concile de la croisade, 34.
Conrad III, empereur croisé, 139.
Constantin le Grand purifie les saints lieux, 3.
Constantin Dracosès, dernier empereur grec de Constantinople, 334.
Constantinople assiégée par les croisés, 243. Prise, 248. Assiégée et prise par Mahomet II, 337.
Constantinople (empire latin de), 258. Sa déchéance, 285.
Créquy (Raoul de); sa légende, 160.
Croisades : première croisade générale, 39; deuxième grande croisade, 135; croisade de Portugal, 142; troisième grande croisade, 199; quatrième grande croisade, 218; croisade contre les Albigeois, 226; cinquième grande croisade, 236; croisade des enfants, 269; sixième grande croisade, 272; croisade contre les Stadings, 281; septième grande croisade, 290; huitième grande croisade, 310; croisade contre Bajazet, 326; contre Amurat II, 331; croisade d'Isabelle et Ferdinand, 344; de Charles-Quint, 349; dernières croisades, 280.
Croisés. Noms des principaux. Première croisade : pages 44 à 46, et à chaque croisade, en notes.
Damas assiégée par les croisés, 149. Non prise, 151.
Dame (la) aux jambes d'or, 140.
Damiette assiégée, 277. Prise, 280.
Dandolo, doge de Venise, croisé, 239. Reprend Zara, 241. Va à Constantinople, 242. Prince de Romanie, 258. Sa mort, 265.
Dieu le veut! cri de guerre des croisés, 37.
Dominique (saint) prêche les Albigeois, 230.
Dorylée (bataille de), 62.
Ecko-Liaukama, croisé frison, 44.
Edesse, ancien royaume, principauté de Baudouin, frère de Godefroid, 70.
Edouard, fils de Henri II d'Angleterre, croisé, 317.
Emicon, chef des croisés, 43.
Enfants (croisade des), 269.
Etablissements de saint Louis, 310.
Ethiopiens. Leur manière de combattre, 105.
Etienne de Blois, chef croisé, 44.
Eugène III, pape, proclame la deuxième croisade générale, 137.
Eustache de Boulogne, chef croisé, 44.
Faisan (vœu du), 338, 341.
Ferdinand et Isabelle assiégent Grenade, 344.
Feu grégeois. Ce que c'était, 247.
Florine, croisée, 75. Sa mort, 76.
Foulques d'Anjou, quatrième roi de Jérusalem, 127.
Foulques, curé de Neuilly, prédicateur de la cinquième croisade, 236.
Francs (les), vainqueurs d'Attila, 7. Vainqueurs des Sarasins, ibid.
Frédéric Barberousse Ier à la troisième croisade, 204.
Frédéric II, empereur en même temps qu'Othon IV, se croise, 275. Excommunié, 292.

Frédéric VI, empereur lâche, 339.
Frédéric Botnia, croisé frison, 44.
Gauthier de Brienne; sa noble mort, 303.
Gauthier Sans avoir, chef de croisés, 42, 54.
Genappe; retraite des juifs attaqués par des vagabonds faux croisés, 319.
Gennadius, ennemi des catholiques, 335.
Geoffroi de la Tour et son lion, 106.
Gervais, sire de Tibériade; sa mort, 122.
Gillion de Trazégnies; sa légende, 186.
Godefroid de Bouillon; ses jeunes années, 17. Au siége de Rome, 28. Part pour la première croisade, 43. Est blessé, 64, 74. Assiége Jérusalem, 95. Y entre le premier, 100. En est élu roi, 103. Va au secours de Tancrède, 112. Sa mort, 113.
Godefroid le Barbu, chef croisé, 44.
Gotschalk prêche la croisade en Allemagne, 42.
Graciane, seconde femme de Gillion de Trazégnies, 182. Se retire à l'abbaye de l'Olive, 185.
Grecs; leurs perfidies, 251.
Grégoire VII prêche la croisade, 15. Assiégé dans Rome par Henri IV, 26. Sa mort, 29.
Grégoire VIII proclame la troisième croisade, 200.
Grégoire IX conseille la croisade contre les Stadings, 282.
Grenade prise sur les Maures, 348.
Guerre des paysans, 378.
Guerres de religion, 371.
Guillaume d'Utrecht; son voyage à Jérusalem, 12.
Guillaume IX, comte de Poitiers, croisé, 119.
Guy de Lusignan, 190. Assiége Ptolémaïs, 205.
Hélène (sainte) découvre la sainte croix, 3.
Henri IV (l'empereur) assiége Rome, 26; ses lâchetés, 131; meurt excommunié, 135.
Henri V, mauvais fils d'un mauvais père, 133.
Henri VI, empereur excommunié; se croise, 220. Ses crimes en Sicile, 221. Sa mort, 225.
Henri de Bourgogne, premier comte de Portugal; ses guerres, 119.
Henri II, comte de Champagne, roi de Jérusalem, 219.
Henri II, le Magnanime, duc de Brabant, chef de la croisade contre les Stadings, 283.
Henri de Hainaut croisé, 227. Guerrier brave, 249, 253. Empereur, 266. Sa mort, 267.
Héraclius rapporte la sainte croix, 5.
Hernand de Talavéra (frère) à la conquête de Grenade, 349.
Hernando Perez del Pulgar; trait d'héroïsme, 346.
Horuk, corsaire qui se fait roi d'Alger, 349.
Hospitaliers ou chevaliers de Saint-Jean, 321.
Hugues de Payns, chef des premiers templiers, 321.
Hugues de Vermandois, chef croisé, 44. A Constantinople, 52. Abandonne la croisade, 92. Se croise de nouveau, 119.
Hunyade, croisé contre Amurat II, 332. Vainqueur des musulmans, 339.
Innocent III, proclame après cinquante ans de patience, la croisade contre les Albigeois, 230.
Isabelle (la grande) prend Grenade, 348.
Ismaéliens (assassins), 123.
Jaffa ou Joppé, son origine, 113.
Jacob ou Job, chef des pastoureaux, 304.
Jacques de l'Epée (saint); ordre de chevalerie, 360.
Jean Capistran (saint) prêche la croisade contre Mahomet II, 340.
Jean II de Brabant délivre les Juifs, 320.
Jean de Bienne, empereur, 284. Sa mort, 286.
Jean de Namur, chef croisé, 44.
Jean Sans peur croisé contre Bajazet, 327.
Jérusalem; ses illustrations, 1. Investie par les chrétiens, 95. Prise et délivrée, 100. Royaume chré-

tien, 101. Prise par Saladin, 196. Prise par les Tartares, 291.
Jésuites (les); vraie et sainte croisade contre la réforme prétendue, 379.
Joanice, roi des Bulgares, 261. Sa mort, 267.
Joseph de Maistre, cité, 39, 61, 386.
Josselin de Courtenay, 120, 125.
Juan d'Autriche (don), vainqueur à Lépante, 364.
Julien l'Apostat veut rebâtir Jérusalem, 3.
Kerbogâ, prince de Mossoul, 81. Investit Antioche, 85. Son insolence, 87. Sa défaite, 89.
Kilig-Arslan, sultan de Nicée, 56.
Khosroès II enlève la sainte croix, 5.
Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne, croisé contre Amurat II; sa mort, 333.
Lance (la) qui perça le côté de Notre-Seigneur révélée; elle sauve les croisés assiégés dans Antioche, 87.
Laodicée; prise, 93.
Lascaris (Théodore), élu empereur par les Grecs, 256. Fait sa paix avec les Latins, 267.
Lazare (chevaliers de Saint-), 367.
Lefer (Hugues), forban, 271.
Lépante (victoire de), 361.
Leporc (Guillaume), forban, 271.
Libertés communales conquises par les croisades, 129.
Lietbert (saint), évêque de Cambrai; son voyage à Jérusalem, 12.
Louis VII; ses excès, 137. Prend la croix, 138. A Constantinople, 145. Son héroïsme, 147.
Louis VIII croisé contre les Albigeois, 230.
Louis IX (saint) croisé 290. Son départ, 292. Débarque en Chypre, 293. En Egypte, 294. Prend Damiette, ibid. Mansourah, 296. Détresse, 298. Est prisonnier, 299. Son grand cœur, 301. Se rachète, 301. Son retour, 309. Ses établissements et sa pragmatique, 310. Se croise de nouveau, 313. Débarque près de Tunis, 314. Sa mort, 316.
Luther; son despotisme, 376.
Luthéranisme; ses débuts, 372. Ses progrès, 373. Ses excès, 376.
Lydda prise, 93.
Magiciennes au siége de Jérusalem, 99.
Mahomet II assiége Constantinople, 335. Prend cette ville, 337. Ses succès effrayants, 341. Vaincu par les chevaliers de Rhodes, 343.
Maimbourg, cité, 34.
Malek-Adhel, frère de Saladin, 221. Prend Jaffa, 222. Vaincu à Beyrouth, 223; et près de Jaffa, 225.
Manuel Comnène, empereur d'Orient, fourbe, 145.
Marguerite de Provence à Damiette, 300.
Marguerite de France, sœur de Philippe-Auguste, croisée, 225.
Marie de Champagne, femme de Baudouin IX; sa mort, 259.
Marra, assiégée et prise, 92.
Maures d'Espagne; croisade permanente contre eux, 272.
Médina-Sidonia (le duc de); son noble caractère, 345.
Mélisende, fille de Baudouin II, 127.
Michaéli, doge de Venise, croisé, 127.
Michaud (M.), cité, 41, 46, 71, 147.
Michel Paléologue reprend Constantinople, 289.
Mogols; leur khan offre de s'unir aux chrétiens, 318.
Molay (Jacques), grand maître des templiers, condamné, 323. N'a ajourné ni le pape, ni le roi, ibid.
Muley-Assan, roi de Tunis, dépossédé, 351.
Murzuffle, parent d'Alexis IV, 250. Perfide, 252. Etrangle Alexis IV et se pose empereur, 253. S'enfuit, 256. Sa mort, 260.
Nicée, assiégée par les croisés, 56. Prise, 60.
Nicolas V (le pape) secourt seul Constantinople assiégée par Mahomet II, 335.
Omar, maître de Jérusalem, 5.
Othon de Brunswick, empereur

sous le nom d'Othon IV, 273. S'empare des biens de l'Eglise; est excommunié, 273. Battu par Philippe-Auguste à Bouvines, 275. Se croise, ibid.
Paix (la) de Dieu, 34.
Pastoureaux; leurs excès, 304.
Pélage (le cardinal) au siége de Damiette, 280.
Pèlerins des saints lieux, 4, 10.
Philippe Ier, roi de France, 39. Ses déportements, 131.
Philippe-Auguste prend la croix, 202. En Sicile, 207. A Ptolémaïs, ibid. A Bouvines, 274.
Philippe d'Alsace croisé, 186. Sa sagesse et ses exploits, 189. A Ptolémaïs, 207. Sa mort, 208. Son éloge, 211.
Philippe le Bel supprime les templiers, 323.
Philippe Pot croisé contre Béjazet, 330.
Philippe le Bon se croise, 337, 341.
Phirous livre Antioche, 80.
Pie II prépare une croisade et en est le chef, 340. Sa mort, 341.
Pie V (saint); grandeur de ce pape; sa croisade, 362. Apprend miraculeusement sa victoire, et établit une fête pour en conserver le souvenir, 365.
Pierre l'Ermite, 16. Au siége de Rome, 28. Pèlerin de Jérusalem, 30. Prêche la croisade, 32. Au concile de Clermont, 36. Part pour la croisade, 41. A Constantinople, 53. Accompagne Godefroid de Bouillon, ibid. Est envoyé à Kerbogâ, 87. Son heureuse fin, 130.
Pierre le Vénérable, à propos des Albigeois, 229.
Pierre de Castelnau (saint), martyr des Albigeois, 230.
Pierre Barthélemi; sa vision, 86.
Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople, 267. Sa mort, 268.
Pirates croisés, 69.
Portugal, royaume fondé par les croisés, 142.
Pragmatique sanction de saint Louis, 311.
Ramla prise, 93.
Raoul de Créquy, 140. Sa légende, 160.
Raymond de Saint-Gilles, chef croisé, 46.
Raymond III, comte de Tripoli; sa trahison, 193. Ses brigandages et sa mort, 198.
Raymond Porcher; son dévouement, 79.
Raymond VI, comte de Toulouse, chef des Albigeois, 229. Va à Rome, 232.
Réforme vraie, par le concile de Trente, 379.
Rhodes; ses chevaliers, 342. Repoussent les Turcs, ibid. Les exterminent, 343. Obligés à la retraite, 344.
Richard Cœur de lion, 202. Prend Chypre, 207. Arrive à Ptolémaïs. 207. Son cri de guerre, 208. Un singulier conte sur lui, 212.
Richard, prince de Salerne, croisé, 46.
Robert II de Flandre, chef croisé, 44. Trait de courage, 84. Son discours pour l'élection du roi de Jérusalem, 101. Ses luttes contre Henri IV, 133.
Robert de Normandie, chef croisé, 44.
Robert le Frison, pèlerin de Jérusalem, 16.
Robert d'Artois, sa bravoure, 295. Sa mort, 296.
Robert de Courtenay, empereur de Constantinople, 268. Sa mort, 269.
Robert de Paris, chef croisé, 44.
Robert de Saint-Alban, templier apostat, 191.
Roger (M. Pierre), cité; de sa *Noblesse française aux croisades*, 50 et 232.
Ruysbroeck (Guillaume de), envoyé de saint Louis aux Tartares, 292.
Sacré cœur de Jésus; son culte remonte au premier siècle, 10.
Saint sépulcre respecté par Saladin, 198.
Saladin battu à Ascalon, 189. Prend Ptolémaïs, 193. Prend Jérusalem, 196. Sa mort, 218.

Samosate, prise par Baudouin, 71.
Sang de Notre-Seigneur donné à Thierry d'Alsace, 152. Apporté à Bruges. Chapelle et fête annuelle du Saint-Sang, le 3 mai, 153.
Sarasins; leur invasion en Espagne; ils entrent dans les Gaules, 6. Battus par Charles Martel, 7. Chassés après sept cents ans et plus par Isabelle, 348.
Scanderberg résiste à Mahomet II, 339.
Sigefroid, palatin du Rhin, chef croisé, 44.
Sigismond, roi de Hongrie, contre Bajazet, 326.
Sigur, prince de Norvége, croisé, 121.
Simon de Montfort, chef des croisés, contre les Albigeois, 232. Sa mort, 236. Calomnié, ibid.
Sismondi, cité, 48, 61.
Soliman II, assiége et prend Rhodes, 343.
Stadings; ce que c'était; croisade contre eux, 281.
Suénon ou Swenn, croisé danois, 75.
Suger, régent de France pendant la croisade de Louis VII, 139.
Sibylle d'Anjou, femme de Thierry d'Alsace, 155.
Sylvestre II, sa lettre sur la désolation de la terre sainte, 9. Son voyage à Jérusalem, 11.
Syrie (expédition de), 385.
Tancrède, chef croisé, 46. Son influence, 74. Son dévouement à Godefroid, 102, 120.
Tanchelin à Anvers, 129.
Tarse, Maure insolent, 346.
Tasse (le), cité, 99.
Templiers; leur naissance, 108 et 321. Leur règle donnée par saint Bernard, ibid. Leur décadence et leur procès, 323. Leur suppression, 325.
Teutoniques (chevaliers), croisés célèbres, 368. Leurs conquêtes, 369. Leur décadence, ibid.
Thibaut IV, comte de Champagne, croisé, 237.
Thierry d'Alsace, croisé, 120, 135. Part pour la deuxième croisade, 139, 148, 152. Part de nouveau, 154. Sa mort, 157.
Thoron, forteresse occupée par les Sarasins, 224.
Titus à la prise de Jérusalem, 3.
Trêve du Seigneur, 34.
Tripoli (l'émir de) vaincu, 93.
Truands à la suite des armées; ce que c'était, 217.
Tulikan reçoit un envoyé du Pape, 291.
Tunis; croisade de saint Louis, 310. Croisade de Charles-Quint, 349.
Turcs; leur origine, 55. Leur manière de combattre, 58.
Urbain II, 29. Retrouve Pierre l'Ermite, 32. Préside le concile de la croisade, 35.
Ursins (J.-B. des), grand maître de Rhodes, 342.
Valette (Jean de la), grand maître de Malte, 359.
Veillée des dames; ce que c'est, 107.
Victoire (N.-D. de la), fête instituée par saint Pie V en commémoration de la victoire de Lépante, 365.
Vieux ou scheik de la Montagne, 123. Son ambassade à saint Louis, 307.
Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de Rhodes, 343; de Malte, 359.
Villehardouin, cité, 247.
Vœu du faisan, 338.
Volkmar, chef de croisés, 43.
Walter Scott, cité, 213.
Wimer de Boulogne, pirate croisé, 68.
Yolande, sœur de Henri de Constantinople, 267.
Yves de Chartres, envoyé de saint Louis au Vieux de la Montagne, 308.
Zégher, pirate qui se croisa, 68.

TABLE DES MATIÈRES.

Préambule. Jérusalem. 1
I. Premières luttes contre les Sarasins. 6
II. Pèlerinages aux saints lieux. 10
III. Godefroid de Bouillon. 17
IV. Le siége de Rome. 26
V. Le héraut de la croisade. 30
VI. Concile de la croisade. 34
VII. Départ des croisés. 39
VIII. Les croisés à Constantinople. 51
IX. Les croisés assiégent Nicée. 55
X. Bataille de Dorylée. 62
XI. Aventures de Baudouin. Les pirates croisés. 65
XII. Le siége d'Antioche. Phirous et Bohémond. 72
XIII. La sainte lance. Kerbogâ. 84
XIV. Jérusalem délivrée. 94
XV. Le royaume de Jérusalem. 101
XVI. Le règne de Godefroid de Bouillon. 108
XVII. Règne de Baudouin. 114
XVIII. Successeurs de Baudouin. 125
XIX. Retour de croisés. 128
XX. Deuxième grande croisade. Saint Bernard. 135
XXI. Croisade de Portugal. 142
XXII. Louis VII en Palestine. 145
XXIII. Thierry d'Alsace. 152
XXIV. Légende du sire de Créquy. 160
XXV. Légende de Gillion de Trazégnies. 176
XXVI. Philippe d'Alsace. 186
XXVII. Les Sarasins à Jérusalem. Saladin. 190
XXVIII. Troisième grande croisade. Philippe-Auguste et Richard Cœur de lion. 199
XXIX. Un conte singulier de Richard Cœur de lion. 212
XXX. Quatrième grande croisade. L'empereur Henri VI. . . 218

XXXI. Croisade contre les Albigeois. 226
XXXII. Cinquième grande croisade. Baudouin de Flandre. . . 236
XXXIII. Les Latins à Constantinople. 242
XXXIV. L'empire latin à Constantinople. 257
XXXV. La croisade des enfants. 269
XXXVI. Sixième grande croisade. 272
XXXVII. Croisade contre les Stadings. 281
XXXVIII. Fin de l'empire latin de Constantinople. 284
XXXIX. Septième grande croisade. Saint Louis. 290
XL. Saint Louis prisonnier. 300
XLI. Les Pastoureaux. 304
XLII. Saint Louis à Ptolémaïs. 306
XLIII. Huitième grande croisade. Tunis. 310
XLIV. Affaissements. Genappe. 317
XLV. Les Templiers. 320
XLVI. Croisade contre Béjazet. 326
XLVII. Croisade contre Amurat II. 331
XLVIII. Les Turcs à Constantinople. Mahomet II. 334
XLIX. Les chevaliers de Rhodes 342
L. Croisade d'Isabelle et de Ferdinand. 344
LI. Croisade de Charles-Quint. 349
LII. Les chevaliers de Malte. 358
LIII. La bataille de Lépante. 361
LIV. Les chevaliers des croisades. 367
LV. Les guerres de religion. 371
LVI. Dernières croisades 380
LVII. Conclusion. 386

1565-920